NIÉVÈS

PREMIÈRE PARTIE.

I.

A Séville, un beau matin de février, et à quelques jours de la Chandeleur, doña Niévès del Rio se levait pour aller, suivant sa coutume, entendre la messe en l'église de San-Isidoro.

Assez grande, de taille mince et élancée, la tête plutôt petite, les cheveux châtains, les yeux d'un bleu gris, avec un certain air de calme et de douceur pénétrante répandu sur toute sa personne, doña Niévès ne ressemblait guère au type si connu des femmes d'Andalousie. On retrouvait pourtant, dans sa tournure et dans ses moindres mouvemens, la grâce légère et élégante, *airosa* (aérienne), qui semble particulière à toutes celles qui ont eu le bonheur de naître en ce beau pays, nommé par ses habitans, avec une exagération charmante, *la tierra de María Santissima.* Tout en achevant sa toilette, elle entr'ouvrit la fenêtre qui donnait sur la calle San-Isidoro. On n'entendait, entre les murs blancs de la petite rue étroite, qu'un tintement continu de clochettes, grelots et autres sonnailles. C'étaient les mulets et les ânes, chargés de provisions de toutes sortes entassées dans les *alforjas*, besaces de laine bariolée : rasant les portes, arrêtant les passans, s'accrochant aux grilles des fenêtres, leur longue file s'acheminait à sa guise vers la

Puerta de la Carne, où se tient un marché perpétuel. A quelques pas en-deçà venaient les campagnards qui les conduisaient, bruns de visage, coiffés du chapeau de velours noir, la veste jetée sur l'épaule, le bout de cigarette au coin des lèvres; ils marchaient avec insouciance, sans peine et sans bruit, sur ces petites pierres inégales et pointues qui garnissent, depuis un temps immémorial, le vieux sol de Séville.

— Les muletiers de la Cuesta! Je suis bien en retard, se dit Niévès, qui restait à la fenêtre, tout en arrangeant sa mantille de blonde noire que, par instinct et sans l'aide d'un miroir, elle posait le plus coquettement du monde.

De l'autre côté de la rue, presque en face, et si près qu'on aurait pu aisément lui enlever l'œillet rose placé au coin de son oreille, la voisine Teodomira, accoudée à son balcon, regardait Niévès d'un air narquois.

— Bonjour, Niévésita, dit-elle, il faut que tes beaux rêves t'aient retenue au lit trop tard ce matin, car si tu ne te dépêches, ma chère, la dernière messe sera dite sans toi, et ton *novio* (amoureux) se morfondra en vain à la porte de l'église.

— *Novio! Novio!* Je n'en ai pas encore demandé un à san Antonio, et personne ne m'a jamais attendue, que je sache. *A Dios,* señora Teodomira!

Et Niévès la salua d'un mouvement de tête avec un gai sourire dans son visage, un peu plus pâle qu'à l'ordinaire.

Elle prit son rosaire, l'entortilla autour de son bras en manière de bracelet, et sortit de sa chambre. Cette chambre, située au premier étage, était voisine de celle de son frère. En passant devant la porte vitrée, elle aperçut Fernando dormant d'un profond sommeil au milieu du plus joli désordre qui se puisse imaginer : guitares, *banderillas*, capes de *torero,* en faisaient les frais. Niévès s'arrêta, ayant bonne envie d'entrer et d'embrasser le dormeur, pour lequel elle se sentait tout d'un coup un redoublement d'amitié, mais elle craignit de le réveiller et descendit prestement l'escalier qui menait au *patio*, cette cour intérieure et ce lieu de réunion de toutes les maisons d'Andalousie. Elle franchit aussitôt la grille de fer forgé du côté de la rue, et sous le *zaguan*, porche de la maison, dont la lourde porte de bois noirci était déjà grande ouverte, elle trouva Martirio qui l'attendait pour l'accompagner à l'église.

La vieille servante Martirio était petite, point grosse, jaune de visage, toujours de noir habillée et armée d'un grand éventail de papier qu'elle ne quittait guère que pour préparer le *cocido* (bouilli) de la famille del Rio, à laquelle elle appartenait depuis ses plus jeunes années.

Niévès, distraite, lui fit à peine un signe de tête en sortant de la maison, et se mit à marcher vers l'église d'un pas précipité qui désespéra Martirio, dont les jambes courtes avaient peine à suivre.

— Vous n'épargnez pas votre vieille servante, señorita, murmurait-elle d'un air piteux en allongeant le pas. Voilà ce que c'est que de se lever tard! On manque la messe, on court, on a le visage pâle et l'air fatigué. C'est bien la peine que Dieu vous ait faite jolie comme cela!

Mais Niévès, généralement pleine d'attentions pour la vieille duègne, ne lui répondit même pas. Il semblait qu'elle était emportée par ses pensées, en traversant à la hâte la petite place ensoleillée pour entrer dans l'église de San-Isidoro.

Au passage de Niévès sous l'arcade mauresque, toute blanche de ce *cal de Moron* (1), qui a défiguré tant de monumens en Andalousie, ce fut un chœur de bénédictions. Les vieilles mendiantes qui y passent la matinée, accroupies au soleil, firent entendre, à tour de rôle, leurs voix nasillardes :

— Que la Vierge du Carmen garde ce joli visage et cette belle santé, señorita de mon âme! dit l'une.

— Sainte Lucie te conserve ces beaux yeux bleus, couleur du ciel! psalmodia une autre, aveugle de profession.

— Que Notre-Seigneur et Père Jésus des affligés t'épargne les chagrins du cœur, jeune fille tant aimée! s'écria une troisième en tendant la main.

Et comme Niévès, toujours absorbée par ses pensées, passait sans donner l'aumône accoutumée, les bénédictions se changèrent en gémissemens, en plaintes, en murmures, et enfin une voix rauque grinça dans l'air :

— Que saint Antoine n'écoute pas ta prière, vilain cœur avare, et que tu ne trouves jamais de *novio!*

— Ne sois donc pas si dure pour la *muchacha* (jeune fille), interrompit l'aveugle, c'est sans doute oubli de sa part. Ne vois-tu pas que ce matin elle a quelque chose de nouveau en tête et peut-être dans le cœur. Je me trompe fort si elle ne vient pas de découvrir qu'elle aime quelqu'un.

— La Pastora a raison, continua la plus vieille de ces sorcières. Niévésita a dix-huit ans; à cet âge-là j'étais mariée depuis longtemps. Mon opinion est qu'avant peu il se préparera un repas de noces chez la señora Dolorès del Rio, et nous en aurons sûrement notre part, car dans cette maison-là, on n'oublie pas de pauvres créatures comme nous!

A l'idée du fricot, les mécontentes se calmèrent, tout en grom-

(1) *Cal* : lait de chaux. — *Moron* : village d'Andalousie.

melant un peu. Elles recommençaient à marmotter leurs patenôtres quand Pastora, l'aveugle, entendant résonner des pas sous l'arcade où elles se tenaient, essuya ses yeux avec les franges de son jupon de *bayeta* jaune et regarda du côté où un jeune homme, mis avec recherche, entrait dans l'église.

— Voilà le *novio,* il n'y a pas de doute; il me semble que c'est don Tomas Carrasco, le frère du banquier de la calle Armas, un beau parti, ma foi! Il n'est pas mal tourné pour un *forastero* (1), ils feront un joli couple, Niévès et lui. La Pastora soupira : — Lui aussi, ne pense pas à nous. Il est bien tard, mes sœurs, il ne viendra plus personne ce matin, si ce n'est peut-être ce vieux chanoine qui ne donne pas tous les jours. Que Dieu demeure avec vous! Je m'en vais voir ce qu'on peut encore faire à la cathédrale.

Et elle se leva. De son pas de tortue éclopée, écarquillant les yeux, les bras tendus en avant pour s'aider le long des murs, elle se mit en route. Ses compagnes ne tardèrent pas à en faire autant. L'une cachait sous son vieux manteau un pot de terre de Triana, plein d'un *puchero* (2) délectable que lui donnait chaque matin une dame pieuse du voisinage. L'autre la suivait, boitillant, s'arrêtant à tout propos, piteuse ou moqueuse selon l'humeur et la tournure des passans.

Don Tomas Carrasco, — les mendiantes avaient deviné juste, — était venu à San-Isidoro pour voir Niévès. Il en était très occupé depuis le printemps dernier, où il l'avait aperçue un soir, à la féria, sous une petite tente, dansant la *sevillana* avec son frère Fernando au milieu d'un groupe de parens et d'amis. Si don Tomas s'était montré, on l'aurait certainement prié d'entrer, en ne lui demandant que de prendre le plus de part possible au divertissement : la guitare aurait bourdonné de nouveau, les *palmadas* (3) se seraient fait entendre de plus belle, et les chants et les danses auraient continué avec un heureux de plus. Mais don Tomas n'était pas en Andalousie depuis longtemps, il en ignorait les coutumes et se trouvait d'ailleurs assez embarrassé de son élégante personne. Il était donc resté dans la foule, devant la tente, dévorant des yeux la belle danseuse, écoutant les exclamations naïves, les complimens improvisés que sa grâce et sa légèreté faisaient éclater de tous côtés, ne disant mot et se cachant un peu. Depuis ce soir-là il se trouvait souvent, comme par hasard, sur le chemin de Niévès. Il l'avait suivie de loin, à la promenade des Délices; au

(1) *Forastero :* étranger, généralement celui qui est d'une autre partie de l'Espagne.

(2) *Puchero :* mélange de viandes bouillies et de légumes.

(3) *Palmadas :* coups du plat de la main, en accompagnement de la musique et du chant.

théâtre, il passait et repassait devant elle plusieurs fois dans la soirée pour avoir l'occasion de s'excuser, de la saluer. Enfin il avait voulu faire connaissance avec son frère, rencontré le soir d'une *corrida* au café Suizo, en compagnie de toreros et d'*aficionados* (amateurs de courses de taureaux). Fernando avait serré avec effusion la main de don Tomas, lui avait offert une *copita* (1) de Manzanilla, et puis, après quelques plaisanteries andalouses incompréhensibles pour le *forastero*, avait été rejoindre d'autres camarades dans un autre café. Et don Tomas avait recommencé ses petits manèges, ses petites promenades; Niévès s'en était promptement aperçue. A Séville, les jeunes filles de tous les rangs sont habituées, de la part des jeunes gens, à des complimens, à des œillades, à toutes sortes d'attentions qui, la plupart du temps, n'ont aucune importance. Les mines du petit Carrasco ne lui faisaient aucun effet; elle n'y répondait guère, mais l'amoureux ne désespérait pas.

Et ce matin-là, don Tomas, au courant des habitudes de Niévès del Rio, s'était décidé à venir à San-Isidoro. Il avait attendu dans une rue voisine, et, s'étant armé de courage, voulait au moins obtenir un sourire.

Entré très discrètement, sur la pointe des pieds, ce jeune homme s'était placé derrière un des gros piliers qui soutiennent la voûte arabe de bois sculpté, enfumé d'encens, de l'église catholique aux airs de mosquée. La messe finissait; Niévès, presque seule, était agenouillée sur le grand tapis de paille blonde devant le maître-autel, au-dessus duquel se trouve encastré, dans le retable doré, le beau tableau de Juan de Roélas représentant la mort du grand évêque san Isidoro. Niévès priait avec une grande ferveur. Tout priait en elle : ses beaux yeux, lumineux comme le ciel de son pays; ses lèvres exquises murmurant de douces et naïves paroles; tout son beau visage, d'une forme et d'une pâleur mate qui la faisaient ressembler à la *Concepcion* de Montañez qu'on voit dans une des chapelles de la cathédrale; ses jolies mains, d'abord pressées contre sa poitrine, comme pour retenir les élans de son cœur, et qu'elle élevait peu à peu au-dessus de sa tête, les étendant vers l'autel avec un geste de suppliante qui implore la protection divine. Et, dans cette élévation de tout son être, son beau regard se fixait sur les anges qui, dans les nuées bleues du tableau, semblent faire entendre de célestes concerts. Pour la première fois, peut-être, bien qu'elle connût cette peinture depuis son enfance, Niévès en comprenait toute la beauté et se sentait attirée vers ces divins musiciens. Ne devaient-ils pas

(1) Petit verre allongé.

deviner les secrets de son cœur et en être les doux et intimes confidens?

Elle n'avait point de peines, et n'en avait, pour ainsi dire, jamais eu. Elle n'était pas triste. La mélancolie, si rare parmi les jeunes gens du midi, lui était tout à fait étrangère. Mais, depuis quelques jours, elle se sentait émue, attendrie, elle priait Dieu avec délices, avec passion, reconnaissante d'être au monde, lui demandant la continuation d'un bonheur qu'elle n'aurait su trop comment expliquer.

On allait fermer les portes de l'église; Martirio qui, en récitant son rosaire à une distance respectueuse, observait tout ce qui se passait, se leva et vint frapper légèrement sur l'épaule de Niévès, lui faisant signe qu'il était temps d'interrompre ses oraisons.

Don Tomas sortit de l'ombre de son pilier, fit un mouvement pour se rapprocher du bénitier et s'arrêta regardant Niévès, qui, s'étant levée, s'avançait vers lui. Elle passa, prit de l'eau bénite dans la coquille de marbre blanc, se signa, sourit, mais comme en distraction, et, s'étant inclinée du côté du maître-autel, quitta l'église.

Don Tomas la suivit, après avoir laissé passer Martirio, et, honteux de n'avoir pas eu le courage d'offrir l'eau bénite, il resta sous l'arcade, dévorant de l'œil la belle demoiselle, qui, après avoir traversé la petite place ensoleillée, tournait avec sa suivante l'angle de la rue pour rentrer chez elle.

— Voilà un jeune garçon qui semble vous trouver à son goût, dit Martirio à sa maîtresse, comme elles remontaient la calle San-Isidoro.

— J'en suis charmée, répondit Niévès en relevant la tête assez coquettement.

C'était la première fois qu'elle se montrait sensible à un propos de ce genre; mais elle ne regarda pas derrière elle et continua son chemin en silence. A la porte de la maison, elle trouva son frère en habit de campagne : veste courte, chapeau de feutre gris et bottes de cuir jaune montant jusqu'aux genoux. Fernando surveillait le harnachement d'un cheval bai brun que contenait difficilement le garçon d'écurie. Le bel animal à la large encolure, à la croupe resplendissante, la queue et la crinière nattées de rubans verts, se rengorgeait, piaffait, faisait mille simagrées, si bien que Niévès recula de quelques pas.

— Viens ici, à gauche, Niévésita, lui cria Fernando.

— Bonjour, mon frère. Où vas-tu comme cela? dit Niévès. Sans doute à Alcalá?

— Alcalá! peuh! qu'irais-je y faire? Notre mère en revient aujourd'hui, et d'ailleurs, tu sais qu'elle ne se soucie guère que je me mêle de cette bienheureuse *hacienda*.

— Mais te voilà équipé pour les champs, il me semble...

— Je vais, c'est-à-dire nous allons, car Cándido vient avec moi, nous allons à Santa-Justa, sur la route de Dos Hermanas, voir les petits taureaux de la señorita Rosario.

— C'est s'y prendre de bonne heure, mon cher frère. D'ici au dimanche de Résurrection, il y a beau temps, et puis ces petits taureaux...

— Ces petits taureaux, señorita, promettent plus cette année que ceux del Saltillo. Ces petits taureaux seront peut-être les meilleurs que tu verras sur la *plaza*. Tu as beau dire, je parierais que tu ne serais pas fâchée de les voir trotter dans les prairies, ces petits taureaux de la Rosario, qui vous ont une fougue, un élan à renverser d'un coup tous les chevaux. Voyons, cela ne te tente pas? Veux-tu venir avec nous? Je te prendrai en croupe.

— Quelle folie, Fernando! s'écria Niévès, qui faisait mine d'examiner le cheval.

— Pourquoi non?

— Cela ne se peut. Il faut que je reste à la maison. Bibiana voudra sortir, maman rentrera,.. enfin...

— Enfin, je t'emmène.

Et Fernando, en riant, s'empara de sa sœur par la taille; mais Niévès se dégagea de son étreinte.

— N'avons-nous pas déjà couru le pays ensemble comme cela?

— Oui, l'année dernière, d'Alcalá à Mairena; c'était pour aller à la Féria, et puis il n'y avait pas moyen de faire autrement. Aujourd'hui, c'est différent : laisse-moi tranquille.

— Tiens, voilà Cándido qui arrive à propos pour te décider. Tu le connais, Cándido?.. Manuel Cándido, la meilleure *espada* d'Andalousie et d'Espagne, et mon ami.

En effet, le torero débouchait à l'angle de la calle Francos. C'était plaisir de le voir s'avancer tranquillement, bien planté dans sa haute selle noire, sur sa jument grise. Sa tête, petite et sombre, se relevait un peu de côté sous le chapeau de velours, et il dominait tout, autour de lui, de ses yeux noirs et brillans. Une *faja* (ceinture) de soie jaune serrait sa taille bien prise sous la *zamarra*, veste courte de laine brune frisée, et il tenait avec grâce la bride de sa monture, dont le pas était long et majestueux, comme si ce bel animal eût été sensible à l'honneur de porter sur son dos le héros populaire. Cándido salua de loin, et Fernando lui cria :

— Arrive donc, Manuel! et décide ma petite sœur, que voici, à venir avec nous. Imagine-toi qu'elle n'ose pas monter en croupe derrière moi!

— Si la señorita veut ma jument? — Cándido souleva les bords

de son chapeau et puis mit pied à terre. — Voici la bride, l'animal est à elle.

— Mille grâces, don Manuel, répondit Niévès rougissant un peu, mille grâces. Vous seriez bien embarrassé si j'acceptais. Il vous faudrait renoncer à voir, au moins aujourd'hui, les taureaux de la señorita Rosario.

— Mais non, car je me ferais un plaisir de courir à pied à vos côtés.

— La course serait longue.

— N'importe, je vous suivrais d'ici au bout du monde!

— Ah! vraiment, aussi loin que cela?

Et Niévès, se hasardant à regarder le torero en face, rencontra ses yeux ardens, dont le feu s'adoucissait peu à peu; même un sourire malicieux relevait ses lèvres, laissant voir des dents blanches dans son visage sévère.

Il plaisantait, sans doute; mais Niévès était troublée. Elle aurait voulu s'en aller et elle restait là, sans rien dire, moitié grave et moitié souriante, jouant avec le rosaire entortillé autour de son bras. Fernando la tira d'embarras.

— Partons, dit-il, puisque tu ne te décides pas.

— Dieu demeure avec vous, señorita, ajouta Cándido, remontant en selle.

— Ma pensée vous suivra, et ce soir, mon frère me donnera des nouvelles, s'il y en a.

— Des nouvelles? mais je peux vous en donner une tout de suite. Ne la devinez-vous pas?

— Moi? point du tout.

— Eh bien, on raconte que le torero Manuel Cándido est amoureux...

— Ce n'est certes pas la première fois que cela lui arrive.

— Qu'en savez-vous, doña Niévès?

— J'écoute ce que l'on dit, señor don Manuel. Vous autres toreros, n'appartenez-vous pas au public? Nous assistons à votre vie, nous jugeons votre courage, nous nous apercevons aussi des œillades qu'on vous décoche, à la *plaza* et ailleurs. Les chansons nous content vos combats et vos amours. Les aveugles chantent cela sur les places publiques!..

— Tout comme les miracles des saints ou les récits de voleurs et de tremblemens de terre.

— Partirons-nous aujourd'hui? s'écria Fernando. Je ne peux plus tenir mon cheval. C'est toi, Niévès, qui nous retiens.

— A ce soir, Fernando, dit-elle. *A Dios,* don Manuel.

— Jusqu'à quand, señorita?

— A bientôt.

— Et où cela?

— Ah! ah!.. Eh bien! à la porte du paradis!

— Cette porte-là, je ne l'atteindrai jamais si vous ne m'en montrez pas le chemin, señorita Niévès.

Les chevaux partirent et les deux cavaliers disparurent dans le dédale des petites rues, tout aussi étroites, tout aussi blanches, tout aussi mal pavées que la calle San-Isidoro, où, à la porte de sa maison, Niévès les regardait toujours.

II.

Enfin Niévès rentra. En ouvrant la grille du *zaguan,* elle trouva la cousine Bibiana, qui se remuait en tous sens dans le *patio,* sous prétexte de mettre en ordre les pots d'œillets et de jasmins déposés autour de la petite fontaine de marbre blanc à large margelle, décorée de faïences bleues et jaunes d'un dessin absolument mauresque.

— Je croyais que tu ne rentrerais jamais, et j'avais besoin de toi, Niévésita, d'abord pour arranger toutes ces fleurs. Elles n'ont pas été arrosées depuis deux jours. Tu les négliges. Dieu sait ou tu as la tête, petite. Voici l'arrosoir et un baiser.

Niévès lui présenta son front et lui ôta des mains un grand vase de terre de la *Cartuja* que Bibiana allait inévitablement laisser tomber à terre.

— Sais-tu, cousine, qu'il était bien temps que j'intervienne? Tu as une manière de tout bousculer... Je vais ôter ma mantille et me mettre à l'œuvre.

— Tu as raison, petite; moi, Bibiana, j'ai toujours été maladroite, et en bien des choses! Heureusement, tu ne me ressembles en rien, et tu as une manière de tout faire avec grâce qui donne plaisir à voir.

Et pendant que Niévès, heureuse d'avoir une occupation, rangeait les vases de fleurs et les arrosait lentement, avec mille soins et mille précautions, Bibiana s'installait dans son coin favori, sous l'arcade blanche qui entourait le *patio,* sur un fauteuil de canne dans lequel elle se balançait et s'éventait, en ne perdant rien de qui se passait autour d'elle.

Bibiana n'était plus jeune; mais ni son visage ni sa tournure ne laissaient apercevoir trace d'âge. Elle avait une grosse tête sur un buste trop long et des jambes courtes. Son visage était rond, ronds aussi ses gros yeux chercheurs; — ses cheveux, noirs et luisans, toujours admirablement peignés, revenaient snr son front en mèches folles et mille accroche-cœurs. Assez grassouillette, son

allure était cependant vive et leste; — elle semblait être partout en même temps, et, ne faisant jamais œuvre de ses dix doigts, elle avait toujours l'air d'être occupée. Se mêlant souvent des affaires des autres, elle trouvait moyen de ne pas les ennuyer. Elle était en tout temps d'une humeur charmante, l'âme et la gaîté de cette maison, dont elle faisait partie depuis un temps éloigné, où, après certaine débâcle dont il n'avait jamais été question, elle avait été en quelque sorte adoptée par la mère de Niévès, la señora Dolorès, qui passait pour sa parente. Confidente de chacun, écoutant à merveille, conseillant quelquefois avec assez de raison, racontant follement ses histoires d'amour, parlant sans cesse et plaisantant toujours, elle était aimée de tout le monde et tout le monde l'employait. Quand Fernando voulait obtenir de l'argent de sa mère, — ce qui arrivait souvent, — c'était Bibiana qui se chargeait de le demander; Niévès n'achetait pas un ruban sans consulter la cousine; Martirio lui contait ses griefs, et son influence s'étendait jusque sur le valet d'écurie qui prenait soin du cheval de Fernando, dans la petite écurie, sous le *zaguan*.

Le reste de son temps, Bibiana le passait au balcon, derrière cette espèce de guérite vitrée d'où l'on examine sans être vu tout ce qui se passe dans la rue, — ou bien encore sur ce fauteuil de canne dans lequel elle se balançait en ce moment, tout en surveillant les moindres mouvemens de Niévès. Tout d'un coup, elle s'écria :

— Assez de jardinage! J'ai à te parler, Niévésita, viens ici.

Niévès s'approcha. Bibiana, lui prenant la tête, l'embrassa sur les deux joues et la força de s'asseoir sur un petit tabouret de paille, à côté d'elle.

Tout en se balançant, la cousine commença :

— Tu n'as pas ton air habituel, petite, et il me semble que tu dois avoir quelque chose à me dire.

— Tu te l'imagines, Bibiana, mais...

— Mais si, interrompit la cousine, et puisque tu ne veux rien dire de toi-même, je commence mon interrogatoire : pourquoi, oui, pourquoi es-tu restée si longtemps à l'église? Aurais-tu, par hasard, l'intention de te faire nonne? Dans ce cas, ma chère, je te recommanderai le couvent de Santa-Clara, on y est à merveille.

Et les gros yeux de Bibiana, dardant leurs regards moqueurs sur toute la physionomie de Niévès, y lisaient un peu d'embarras et quelque impatience.

— Quant à moi, continuait la cousine, je ne crois pas que ce soit la dévotion qui l'emporte. Ne se pourrait-il pas que derrière les piliers de la chapelle de ta très sainte patronne Notre-Dame-des-Neiges, tu visses quelque chose de... profane, — un jeune homme, par exemple?

— Peut-être, répondit Niévès, en tournant la tête de côté. Martirio prétend que, tout à l'heure, don Tomas Carrasco est venu à San-Isidoro pour me voir.

— Ah! vraiment, et il a fallu que Martirio te le fasse remarquer; autrement, tu ne t'en serais pas aperçue?

— Si, car je le vois souvent, don Tomas, à San-Fernando, aux Délices, il est très poli, c'est le frère du banquier.

— Oui, des gens des provinces qui demeurent dans la calle Armas, des gens très riches. Et comment le trouves-tu, ce jeune garçon?

— Je n'ai pas beaucoup pensé à lui; — il a l'air très convenable et s'habille à la mode anglaise.

— Alors, il ne t'intéresse pas?

— Pas du tout.

— Tu as raison, petite, ce n'est pas le *novio* qu'il te faut. Ces gens d'argent sont fiers. Tu viens d'une bonne famille de *labradores* (1) et ton vieux sang andalous vaut bien celui de tous les Carrasco du monde! D'ailleurs, c'est un *gavacho* (étranger). Cela doit te suffire pour n'en point vouloir. Écoute-moi un peu, Niévésita, ce qu'il te faudrait, c'est un *novio* du pays, beau, brave, fier, qui te fasse honneur! Il n'en manque pas à Séville, *Ay de mi! Ay!*

Et Bibiana s'arrêta pour pousser des soupirs prolongés. Il lui était impossible d'aborder ce sujet sans faire des retours sur sa jeunesse pleine de souvenirs amoureux. Elle allait recommencer à parler, à conter ses infortunes, à Cadix, au Puerto, en l'an de grâce 18.., si Niévès, qui connaissait l'histoire et savait ce qu'elle durait, n'était intervenue, mettant sa jolie main blanche sur la bouche de la cousine et lui disant tendrement :

— Bibianita, ne t'attriste pas, je t'en prie. A quoi bon?

Mais Bibiana voulait parler : — Ay! ma petite, continuait-elle, que c'est donc joli, ce temps de jeunesse et d'amour que tu as devant toi et combien je le regrette! Moi aussi, j'en ai eu des amoureux: pas des gens riches, pas des Carrasco! Tu ne sais pas comme je suis aise qu'il te trotte quelqu'un d'autre par la tête, car tu n'es certainement pas arrivée à l'âge que tu as, jolie comme Dieu et ta mère t'ont faite, sans avoir laissé pousser au fond de ton cœur un petit sentiment?

— En vérité, cousine, tu supposes...

— Je ne suppose pas, je devine, ma chère. Tout en toi me dit que tu as un secret, et je ne donne pas trois jours que tu ne viennes me le confier. — Mais ne dînerons-nous pas aujourd'hui? Ta mère

(1) *Labrador :* non-seulement laboureur, paysan, mais aussi propriétaire-agriculteur.

ne rentrera pas avant le soir : quand elle est à Alcalá, elle y reste le plus longtemps possible. On dirait vraiment qu'elle ne se plaît qu'au milieu de ses bêtes, et, parfois, il me vient l'idée qu'elle les aime mieux que nous.

Le *cocido* fut mangé au milieu du caquetage de Bibiana et de Martirio sur les faits et gestes du voisinage, quelques incidens du marché, et des nouvelles qui venaient du portier de l'archevêché. Niévès, l'esprit ailleurs, parla peu, et, le repas terminé, elle monta dans sa chambre, cherchant la solitude.

Aussi ferma-t-elle soigneusement la fenêtre du côté de la rue pour échapper aux regards et aux tentatives de conversation de la part des voisines qui, comme Teodomira, restaient volontiers au balcon. La chambre de Niévès faisait, au premier étage, le coin de la maison sur la rue et un petit jardin : du côté de ce jardin, il y avait aussi une fenêtre ouverte devant laquelle elle s'assit, regardant distraitement les têtes rondes des orangers. Quelques-uns de ces arbres poussaient là, l'un à côté de l'autre, portant des fruits tardifs qui pendaient comme des lanternes de couleur orangée dans le feuillage sombre, d'autres commençaient à se couvrir de bourgeons blanchissans et répandaient dans l'air une suave et pénétrante odeur. C'étaient l'heure et l'endroit propices à la rêverie. Niévès se rappelait les paroles de la cousine Bibiana, appel direct à la confidence. L'idée de s'ouvrir à cette vieille amie lui passait par la tête, mais elle la repoussait. N'était-elle pas résolue à se taire? Non qu'elle n'eût envie de parler : son cœur, débordant d'émotion, aurait trouvé un soulagement à confesser ce qui le troublait; mais son esprit, avant tout délicat, considérait qu'en se laissant aller à révéler le sentiment délicieux qui l'envahissait pour la première fois, elle en dissiperait le charme naissant. Il lui semblait aussi qu'en parlant elle offenserait celui qui peu à peu, pour la vivacité méridionale de son imagination, était devenu et devenait plus encore l'objet d'un culte mystérieux, presque sacré.

Sans être exaltée, Niévès était d'une nature impressionnable, tendre, douée d'un grand besoin d'aimer et de se dévouer. Mais comment Cándido, le torero, était-il entré tout à coup et tout entier dans ses affections, elle ne se l'expliquait guère et s'en étonnait même un peu. Elle ne l'avait vu que rarement et à distance. Il est vrai qu'à Séville tout le monde parlait de lui, vantait son courage, discutait sa grâce et son art. Niévès l'avait admiré sur la *plaza*, où, en véritable Andalouse, elle trouvait un certain plaisir, fermant les yeux aux endroits un peu sanglans. Là, autour d'elle, elle entendait les cris, les applaudissemens. L'enthousiasme la gagnait et tellement qu'elle finit par regarder l'homme et fut séduite par lui après avoir été charmée par le torero. Elle avait cru distinguer

quelque chose de plus fier et de plus noble sur sa physionomie que sur celle de ses compagnons. Son imagination le lui peignait toujours entre la vie et la mort, méprisant l'une, domptant l'autre, au-dessus de cette peur qui lui semblait le pire de tous les vices.

Discrètement, elle avait interrogé son frère, *aficionado* passionné qui vivait volontiers dans la compagnie des toreros. Fernando, qui se faisait honneur de l'amitié de Cándido, répondit, sans s'étonner aucunement, aux questions de sa sœur, trouvant naturel qu'on s'intéressât au plus fameux successeur du célèbre Cucharès. Pour obtenir quelques menus détails, Niévès eut à endurer d'interminables digressions sur l'art tauromachique passé et présent, mais ces discours finissaient toujours par renforcer l'opinion qu'elle entretenait de la supériorité de son héros. Il n'y avait pas de qualités qu'elle ne donnât à ce fils et petit-fils de toreros obscurs, élevé, Dieu sait comme, dans la compagnie la moins scrupuleuse. Quand il arrivait à Fernando de lui raconter quelque aventure où Cándido s'était trouvé mêlé, elle en arrangeait si bien dans sa tête les détails que le moindre fait prenait de la couleur, et, au besoin, devenait action d'éclat. Quelques rares fois, elle l'avait vu passer dans la rue et elle l'avait aussi rencontré, comme ce matin-là, à la porte de la maison de la calle San-Isidoro à propos d'une partie de chasse ou de campagne; sa présence seule lui apportait un charme indéfinissable. Après ces courtes apparitions, il était sans cesse dans son esprit; elle se rappelait ses manières d'être, ses moindres gestes, l'intonation de sa voix, se recueillant en elle-même comme pour ne pas laisser s'évanouir la délicieuse sensation. Et cet enchantement augmentait avec les jours.

Un soir d'été que la famille était réunie au frais dans le *patio*, Fernando, qui était là par hasard, peu intéressé par le bavardage de Bibiana et de trois ou quatre commères de ses amies, prit sa guitare et commença à chanter en s'accompagnant. A peine avait-il entonné le premier vers de la *copla*, que Niévès, se levant subitement, alla à lui et l'arrêta :

— Je t'en supplie, Fernandito, dit-elle, ne chante pas cela.

— Et pourquoi donc?

— Je ne sais pas. Tu n'es pas en voix ce soir,.. chante autre chose, je t'en prie!..

Elle était émue, tremblante : ce chant, avec son langoureux accompagnement, lui avait tout d'un coup rappelé un soir où, revenant avec sa mère de leur *hacienda* d'Alcalà, elle avait aperçu par la porte toujours ouverte de la Venta de la Cruz, Cándido chan-

tant au milieu d'une réunion d'amis; la voiture ne s'était arrêtée qu'un instant, mais elle avait eu le temps d'entendre :

Si mi corazon llegase
A pedirte una limosna
Y no tuvieses que darle
Dile con amor : perdona.

Si mon cœur s'approchait
Pour te demander une aumône,
Et que tu ne trouves rien à lui donner.
Dis-lui avec amour : Pardonne!

Elle voyait toujours le beau chanteur, la tête un peu penchée de côté sous le large chapeau de feutre, les yeux pleins de feu, mais tristes; elle entendait le bourdonnement de la guitare; enfin, la scène entière se détachait du noir de la nuit sur le fond blanc de la venta éclairé par une lampe antique, et tout cela, si simple, si familier dans son pays, lui causait une impression où il entrait un plaisir bien doux, si doux qu'il lui donnait envie de pleurer.

III.

Depuis l'excursion à Santa-Justa, Cándido n'avait cessé de venir chez doña Dolorès, sous prétexte de voir son ami Fernando. Ils passaient quelquefois des heures dans la chambre de ce dernier à fumer, bavarder et rire comme deux jeunes fous. De temps à autre, Cándido apercevait Niévès, qui semblait ne pas se douter de sa présence.

Fernando profitait de la compagnie de son ami pour faire le plus de bruit possible. On raclait des guitares, on chantait à tue-tête, on luttait, on se jetait même les premières choses venues d'un bout de la chambre à l'autre. C'était dans la maison, généralement si calme, un remue-ménage intolérable dont doña Dolorès finit un beau jour par se fâcher :

— *Virgen del Consuelo!* s'écria-t-elle comme le tapage était à son comble. Prend-on ma maison pour une taverne? Il me semble que Fernando pourrait bien voir ses amis ailleurs. Qu'ils aillent à la Perla, à la Campana, dans n'importe lequel de leurs antres, et nous laissent en paix! J'ai la tête rompue. On ne s'entend pas. Qu'en dis-tu, Bibiana? Peut-être les excuses-tu? Va donc plutôt leur dire de ma part qu'ils se taisent.

La cousine monta, et, prenant un air grave, fit une entrée majestueuse. Elle tomba au milieu d'une danse folle et n'avait pas encore ouvert la bouche que Fernando s'était élancé vers elle,

cherchant à l'entraîner dans une *habanera* de la plus haute fantaisie.

Tout en se débattant, Bibiana criait : — Hola! — Fernando répondait : — *Olé!* — et, tapant sur le dos de la guitare, Cándido hurlait : — *Viva la gracia!*

Parfaitement étourdie, la pauvre Bibiana cherchait à se faire entendre :

— Lâche-moi, Fernando! je n'en peux plus, tu as beau faire, je ne danserai que quand il me plaira. Allons, assez, ta mère, qui m'envoie, va croire que je suis aussi folle que vous, et elle montera.

Fernando s'arrêta, lâcha prise, et Bibiana, essoufflée, se tournant vers le torero :

— Mille excuses, don Manuel, d'interrompre votre divertissement : la señora Dolorès ne peut souffrir le bruit. Elle voudrait sans doute vous voir assis dans un petit coin jouant au *tresillo* (1). Quant à moi, je vous laisserais faire, mais je ne suis pas maîtresse de céans.

— Quel mal faisons-nous donc? demanda Fernando. Cousine, va dire que nous continuons, et qu'on nous laisse tranquilles. Ne suis-je pas dans ma chambre?

— Non, Fernando, interrompit le torero, cela ne se peut; la señora Dolorès a raison, vidons la place. Mon regret, ajouta-t-il en souriant, est de n'avoir pas eu pour danseuse ta cousine, qui me paraît merveilleusement agile.

— Bah! vous vous rencontrerez ailleurs, et qui sait? Bibianita retrouvera peut-être pour toi ces grâces et ces airs penchés qui tournaient jadis la tête à toute l'Andalousie.

— Tu n'es qu'un fou, Fernando, fit la cousine, sans quoi je me fâcherais. Maintenant que la commission est faite, je m'en vais. — Et elle redescendit dans le patio.

Niévès était silencieuse. — On le renvoie, pensait-elle, il ne reviendra pas, c'était pourtant ma seule manière de le voir... — Et elle continua de broder, mêlant un peu les fils d'or et les soies roses sur son ouvrage : une ceinture de soie de manille couleur de paille.

Cependant son frère et Cándido descendirent. Le torero vint saluer les femmes de son air dégagé, et faisait mine de se retirer quand la señora Dolorès lui adressa la parole, d'un ton légèrement piqué.

— Nous sommes enchantées de vous voir ici, don Manuel, mais avouez-le, vous serez plus à votre aise ailleurs?

(1) *Tresillo* : l'hombre, jeu de cartes.

Niévès se hasarda alors à parler :

— C'est la gaîté que vous chassez de la maison. Ils sont jeunes, maman, et aiment à s'amuser.

— S'ils sont jeunes, s'écria doña Dolorès, je le crois bien ! on dirait des enfans qui jouent au taureau dans la rue. Excusez ce que j'en dis, don Manuel, cela s'adresse surtout à mon fils, qui, je le crains, n'aura jamais le sens commun. Quant à toi, Niévès, tu n'es pas une tête en l'air, Dieu merci ! Il n'en faudrait pas deux de la sorte dans la même famille, et je suis étonnée que tu ne sois pas de mon avis.

— Voyez-vous, dit en souriant Niévès qui regardait Cándido, il faut être ici comme à l'église.

— Certainement, señorita. D'ailleurs la maison que vous habitez n'est-elle pas un temple ? et je sais bien l'autel devant lequel j'irais m'agenouiller.

— Trêve de gentillesses ! interrompit doña Dolorès, vous êtes un beau parleur, don Manuel, et ma fille, pour ne pas demeurer en reste avec vous, continuerait sur ce ton jusqu'à demain. Elle n'a jamais aimé le tapage, cette petite, mais il suffit vraiment qu'on dise quelque chose de galant à une jeune fille pour la faire changer d'opinion.

— Mais, maman, ne vous en déplaise, j'ai toujours aimé la gaîté, l'animation, — ainsi quand le soir, Bibiana et moi, nous allons aux boutiques de la calle Francos...

— Ah ! ah ! fit la cousine, te voilà bien changée. L'autre soir encore tu te faisais prier pour venir avec moi chez Camino, et quand nous y fûmes, tu étais déjà pressée de rentrer.

— J'avais sans doute mal à la tête. Tu verras une autre fois, ce soir, par exemple, si je ne te laisse pas tout le temps que tu voudras. J'ai, il est vrai, un tas de choses à acheter, ma robe de Pâques, entre autres.

Et comme elle parlait, ses yeux, malgré elle, cherchaient et rencontraient ceux de Cándido qui, s'inclinant et souhaitant aux trois femmes « les plus heureux après-midi, » quitta le patio, suivi de Fernando. Sous le *zaguan*, ils allumèrent leurs cigarettes, et s'en allèrent en causant faire un tour dans la calle Sierpès.

Fernando ne rentrait pas souper, et les femmes de sa famille faisaient seules ce repas léger composé principalement de sucreries qui ne réussissaient pas à gâter leurs belles dents blanches. La dernière meringue croquée, Niévès se leva, mit sa mantille, prit son éventail et se dirigea, accompagnée de Bibiana, vers la calle Francos, déjà remplie de monde.

On peut dire que toute la population féminine de Séville s'y promène aux premières heures du soir. C'est le grand moment des

boutiques, et il y en a de toutes sortes. Dans de petits réduits sombres, à la lueur vacillante des vieilles lampes, miroitent les grosses chaînes d'or et d'argent, les agrafes, les médailles travaillées à jour, les pendans d'oreilles, les bagues et toutes les breloques de la joaillerie populaire. Aux alentours de l'église du Salvador, les quinquets fumeux jettent des lueurs fauves sur les amas de mantes bariolées, d'*alforjas*, de selles à l'andalouse, sur les buffleteries de tout genre qui conservent, dans les campagnes et parmi le peuple, le vieux goût oriental. Quelques pas plus loin, et comme caché dans un coin sombre, se trouve l'étalage d'un vieil éventailliste, en forme de pyramides et de tours carrées. Dans le fond de la boutique, on aperçoit accrochés, collés contre le mur, les vieux modèles, les éventails à paillettes, à dessins galans, les éventails du commencement du siècle, qu'on se représente dans les mains des belles dames qui allaient applaudir Pepe Hillo et Montès; mais de tous les magasins de cette calle Francos, la rue la plus commerçante depuis le temps du roi saint Ferdinand, le moins pittoresque et le plus achalandé est celui des frères Camino. Par les grandes baies ouvertes sur la rue, on voit la foule des femmes de toutes classes examinant et remuant les étoffes, les rubans, les affiquets, tous les riens de la toilette, dérangeant tout le monde, bavardant à tort et à travers, exerçant la patience des commis, et s'en allant le plus souvent sans faire d'emplettes. C'était assez l'ordinaire de la cousine Bibiana.

— Regarde un peu, Niévésita, disait-elle, quelle jolie robe on ferait de cette soie à reflets! Cela siérait divinement avec une mantille blanche. Je trouve cette mousseline... Mais, *caraï!* il me semble que tu ne regardes que ce qui se passe dans la rue. Le mystérieux *novio* viendrait-il te lorgner?

Niévès n'entendait qu'à moitié : elle suivait des yeux les promeneurs qui passaient sans cesse devant la longue façade des magasins. Des bandes de jeunes gens, cigarette à la bouche, chapeau sur l'oreille, grosse canne à la main, allaient et venaient, causant, fixant au passage les jeunes filles qui, deux à deux, seules, ou avec une duègne quelconque, marchaient en se balançant, jouaient de l'éventail, et répondaient plus ou moins aux œillades qu'on leur lançait de tous côtés.

Pas l'ombre d'un torero! Niévès commença à croire qu'elle n'avait pas été comprise, et puis elle pensa qu'on l'avait oubliée. Le temps s'écoulait, Bibiana avait remué toute la boutique et, quand elles en sortirent, la foule diminuait. Il fallut accompagner la cousine jusqu'à la plaza del Pan, où elle avait une commission à faire et s'arrêter en route, causer, donner et recevoir des bonsoirs, tandis que

les uns après les autres, les marchands éteignaient leurs lumières et fermaient leurs volets. Niévès se sentait accablée : Cándido l'avait pourtant bien regardée cet après-midi quand, à l'étonnement de Bibiana, elle avait parlé d'aller à la boutique de Camino. Peut-être avait-il été retenu par quelque affaire? Une partie de plaisir à laquelle il ne pouvait manquer, ou bien plutôt n'avait-il pas quelque rendez-vous ailleurs? Niévès s'inquiétait. Par les conversations, les propos de la plaza et de mille autres manières, ne savait-elle pas que les toreros étaient fort recherchés par les femmes qui leur envoyaient des messages et des présens? Les filles de Triana, celles de la Maccarena, n'étaient-elles pas jolies? Absorbée dans ces pensées toutes nouvelles et déjà poignantes, Niévès suivait en silence Bibiana, tremblant un peu, et s'étonnant de tant penser à ce beau garçon avec lequel elle n'avait jamais fait qu'échanger quelques paroles et des regards timides. Puis, elle espéra encore le rencontrer au coin d'une rue, le temps d'entendre son bonsoir, d'y répondre, et elle aurait voulu ralentir le pas. Bibiana ne disait plus grand'chose, récapitulant en elle-même les cancans saisis au vol dans le courant des dernières conversations. Enfin elles arrivèrent dans la calle San-Isidoro et chez elles. Doña Dolorès était couchée depuis longtemps. Niévès monta droit à sa chambre, et, une fois là, tomba sur une chaise, heureuse d'être seule, mais triste pourtant et ne pouvant pas prier.

Les fenêtres étaient ouvertes, un souffle léger agitait les rideaux de mousseline ; l'air frais de la nuit attira Niévès du côté de la rue et elle s'assit sur le balcon, la tête appuyée dans ses mains, les coudes sur les genoux, toute enveloppée d'ombre.

La petite rue étroite était déserte et silencieuse, les murs blancs des maisons, caressés par les rayons de la lune, s'élevaient couronnés de terrasses solitaires vers un ciel plein d'étoiles. Rafraîchie par la brise, un peu calmée par ses réflexions, Niévès restait assise sur la pierre froide du balcon. Elle fut tirée de sa rêverie par des éclats de voix qui semblaient venir du bout de la rue, comme ceux de gens qui se quittent avant de rentrer chez eux, et puis elle entendit des pas cadencés qui se rapprochaient; alors elle pencha la tête à travers les barreaux du balcon et vit une ombre noire et haute s'avançant dans la rue. C'était un jeune homme qu'à sa tournure et à sa démarche elle n'hésita pas à reconnaître. Cándido, en effet, marchant droit et fier comme à la tête de sa *cuadrilla*, se trouvait presque sous sa fenêtre. Niévès se recula dans l'obscurité, réprimant un cri, mais ressentant un plaisir indescriptible. Ses larmes se séchèrent sur ses joues, elle regarda de nouveau : le torero passait alors. Elle le vit lever la tête, ôter son chapeau d'un grand geste respectueux devant la porte de la maison, et sans changer

de pas, de la même allure, disparaître à l'angle que forment plus loin la rue et la place de San-Isidoro.

IV.

Deux jours s'écoulèrent: Niévès les trouva bien longs. Qu'attendait-elle? Elle ne savait trop quoi, et passait son temps à rêver, à se poser des questions, à se demander si c'était bien Cándido qu'elle avait vu passer sous sa fenêtre, saluer la porte de sa maison. Elle aurait voulu savoir de quel côté de la ville il habitait, afin d'être plus sûre qu'il avait fait un détour, que ce n'était pas par hasard qu'il était passé par la calle San-Isidoro. Enfin elle tâchait de se rappeler son geste. Le vent ne soufflait pas assez ce soir-là pour qu'il eût eu besoin de porter la main à son grand chapeau : il avait donc bel et bien salué sa demeure. Il n'était pas indifférent; peut-être même qu'elle lui plaisait. Puis elle se souvint de tous les bavardages de ses amies, des craintes, des espérances qu'on lui avait confiées : ses sentimens pour Cándido étaient tout autres. Il n'y entrait que peu ou point de coquetterie; quelque chose de plus sérieux, croyait-elle, lui remplissait le cœur, avec le désir de le montrer, de le prouver. L'idée de mariage la fit penser à sa mère. Elle savait doña Dolorès sévère sur ce point. Voudrait-elle jamais accepter pour gendre un torero? Alors Niévès se perdait dans des pensées tristes, décourageantes, et n'en sortait que pour revenir avec plus de tendresse à Cándido. N'était-il pas meilleur que les autres, non-seulement le plus beau, mais aussi le plus brave, et si noble et si loyal! Son frère lui avait raconté comme quoi dans les péripéties d'une corrida le héros de ses rêves avait sauvé la vie d'un de ses camarades sur lequel le taureau furieux s'était élancé. Cándido, s'interposant au péril de ses jours, avait retiré ce malheureux d'entre les cornes mêmes de la bête sauvage. Il avait sauvé cet homme qui était un rival, un ennemi. La générosité, la bravoure, la force, s'unissaient donc à la douceur, à ce charme dont elle ne savait se défendre: Cándido serait entré à ce moment-là, que Niévès se serait infailliblement jetée dans ses bras. Elle le savait et le craignait.

Cependant, depuis les observations de doña Dolorès, le torero n'était pas revenu. Fernando, qui aurait pu en donner des nouvelles, était constamment absent, sortant de bonne heure, rentrant tard ou point du tout, très occupé qu'il était d'une certaine Encarnacion, chanteuse de *Flamenco* chez Silverio, dans la calle Amor de Dios. Nièvès se morfondait dans l'attente d'une circonstance qui mettrait Cándido sur son chemin.

La señora Dolorès ne pouvait manquer de s'apercevoir du changement qui se faisait en Niévès; elle s'en ouvrit à Bibiana.

— Ne crois-tu pas, lui dit-elle, que ma fille a quelque amour en tête?

— J'en suis absolument sûre, répondit la cousine; qui mieux que moi connaît ces symptômes?

— J'ai lieu de croire, continua la señora, que le petit Carrasco tourne autour d'elle. Fait-elle attention à lui? C'est un excellent parti, et il m'est revenu que sa famille verrait la chose d'un bon œil. On le dit raisonnable, et il n'est pas mal de sa personne.

— Ce freluquet épouser Niévès, y penses-tu, Dolorès?

— Eh bien, puisque ce n'est pas le petit don Tomas, qui est-ce? Tu dois pouvoir me le dire?

— Niévès aime, cela va de soi, mais elle ne m'a pas encore fait ses confidences.

— Alors, Bibianita, je te charge de me découvrir l'amoureux; je suis inquiète de voir à ma fille cette mine anxieuse et je voudrais pouvoir la consoler, l'aider, car je suis sûre qu'elle a bien placé son cœur.

Sur ce, la señora Dolorès, qui était bonne ménagère, s'en alla tout en haut de la maison dans une grande chambre sous l'*azoteo* (terrasse formant toit). Elle y serrait des choses de toutes espèces, et son occupation favorite était de s'y enfermer, d'ouvrir les grandes armoires et de visiter leurs rayons chargés de linge et de boîtes, de bouteilles, de bocaux, de pots de faïence, contenant des sirops, des confitures, des douceurs et des médecines, qu'à certains jours elle faisait elle-même et comme mystérieusement d'après des recettes que lui communiquaient des carmélites, dont la célébrité en ce genre était proverbiale.

Bibiana, qui plus encore que doña Dolorès était curieuse des affaires de cœur de Niévès, s'en fut, tout de suite, la trouver dans sa chambre, où depuis quelques jours elle aimait à se retirer.

La bonne humeur de Bibiana égayait tout endroit où elle mettait le pied. Niévès la reçut bien, mais ne quitta pas son air grave et préoccupé: le bavardage de la cousine ne parvint pas à la distraire. Alors Bibiana changea de ton :

— Niévès, à ta mine il me semble que tu as quelque chose à me dire.

Niévès n'échappait pas au regard inquisiteur, mais elle sentait en même temps la bienveillante influence de Bibiana. Elle ne rougit pas, et, décidée à vaincre son embarras, résolut de parler ouvertement.

— Bibiana, lui dit-elle, veux-tu me donner un conseil?

— Des conseils, j'en ai plein mes poches, cela ne sert généralement pas à grand'chose.

— T'en a-t-on donné autrefois, quand tu voulais épouser ce jeune homme, au Puerto?

— Comme tu te souviens de ce qu'on te dit! Non, ma chère, je n'ai pas demandé de conseils. J'ai été enlevée, tout de suite, non pas par lui, hélas! mais par mes parens qui m'ont emmenée à Ecija et mise en pénitence, comme un enfant!

— Tu l'as donc bien regretté?

— Oui, il faut l'avouer, et encore à l'heure qu'il est, quand j'y pense, je ne sais quelle tristesse reprend le dessus; il me semble que j'aurais été si heureuse,.. malgré tout. Je l'aimais tant! On me disait que j'étais au-dessus de lui, et je le trouvais bien supérieur à moi. Ah! tu ne sais pas, petite, et Dieu veuille que tu ne saches jamais ce que sont ces momens-là.

Et la cousine, les yeux mouillés de larmes, regardait Niévès avec émotion.

— On a pu me donner toutes les raisons du monde, continua-t-elle, me prouver qu'il me trompait, qu'il se moquait de moi, qu'il ne valait rien ; je n'ai pas pu changer : mon amour est resté là.

Et la cousine se frappait la poitrine.

Niévès s'était rapprochée et lui avait passé les bras autour du cou, en la regardant avec ses beaux yeux pleins de tendre pitié :

— Comme tu as dû souffrir, ma pauvre Bibianita! dit-elle. Tu ne voudrais pas qu'il m'arrivât la même chose. Je t'ai parlé d'un conseil à me donner, et ce n'est pas un conseil que je te demanderai maintenant : j'ai besoin que tu m'aides.

Bibiana releva subitement la tête, essuya ses larmes, et fixa sur Niévès ses gros yeux.

— Il faut que tu fasses savoir à Manuel Cándido...

— Cándido, le torero?

— Le torero.

— Le torero! *Ave Maria purissima!* cria Bibiana.

— Que je l'aime et veux le lui dire moi-même, le plus tôt possible.

— Jésus! que dis-tu, ma fille! Cándido!.. et ta mère? A l'instant elle me parlait de toi, de ton mariage. Dieu sait ce qu'elle pensera! J'étais folle de te raconter mes histoires. J'aimais Eduardo pour sa jolie figure. On a bien fait de m'empêcher de l'épouser. C'était un coureur, un aventurier! *Ay de mi!* voilà comme tu te sers de moi, de mes moindres paroles... Mais je ne t'ai rien dit,

petite sotte... rien pour te conseiller... Cándido!.. qui l'aurait cru?

Et Bibiana se levait, s'agitait, se trémoussait dans tous les sens.

— Tu m'as aidée à me confesser, reprit Niévès, je t'en remercie, et pour la peine je vais t'embrasser. Maintenant tu vas me rendre un service...

— Ah! çà, crois-tu par hasard que je me mêlerai de cette affaire?

— Pas encore; il faut seulement que Cándido sache ce que je pense.

— Et sais-tu au moins ce qu'il pense de toi?

— Je crois que oui.

— Mais tu peux te tromper, tu ne connais pas les hommes; et ta mère, ta mère, Dolorès, que dira-t-elle? Tu sais qu'elle se lamente toute la journée à propos de ton frère qu'elle croit perdu par son goût pour les taureaux.

— Ce ne sera pas la première fois, Bibianita, que tu arrangeras nos différends. Quand maman verra qu'il y va de mon bonheur...

— Petite, as-tu au moins réfléchi?

— J'ai prié.

Bibiana tourna encore une fois autour de la chambre, en levant ses bras au ciel, et revint auprès de Niévès, lui disant d'un air à moitié fâché :

— Je ne peux pourtant pas faire tes commissions à ce Cándido du diable! Me vois-tu courant au Suizo, à la Perla, ou l'abordant dans la calle Sierpès : « Beau cavalier, j'ai une cousine belle comme le jour, qui se meurt d'amour pour votre seigneurie. »

Niévès sourit à la mine comique avec laquelle Bibiana débita cette dernière phrase et lui répondit :

— Je ne t'en demande pas tant, tu le sais. Bonsoir, petite cousine, qui, n'ayant pu réussir à faire son bonheur, ne pense qu'à travailler à celui des autres.

Et la belle Niévès retourna à ses rêveries, cette fois toute souriante.

V.

Cette année-là, le printemps, né de bonne heure, avait été pluvieux en ses commencemens, mais, la saison s'avançant, le soleil reparut brillant d'un nouvel éclat dans un ciel pur de tout nuage

et profondément bleu. La terre rafraîchie déployait rayonnante son tapis de jeune verdure tout parsemé de fleurs : aux champs, l'air suave et léger était traversé par le vol joyeux des oiseaux ; on entendait sur les coteaux de l'Alfarache les douces et mélancoliques cantilènes des paysans au travail sous les oliviers ou dans les vignes. A la ville, chaque balcon avait son jardin suspendu, où les œillets et les jasmins mêlaient leurs parfums, les fontaines des patios chantaient allègrement parmi les roses : tout respirait la joie sans mélange et sans crainte de l'avenir. On était déjà en avril, les Pâques de Résurrection approchaient, et, après les processions de la semaine sainte, recommenceraient les courses de taureaux.

On ne parlait guère d'autre chose à Séville. Les *empresas* avaient fait leur choix. On savait qu'une telle avait retenu Lagartijo, une autre Cándido, une troisième le fameux Frascuelo, et les *aficionados* se disputaient sur les différens mérites des *espadas* et de leurs *cuadrillas*. De tous côtés apparaissaient des toreros ; sur les places, dans les rues, dans les cafés, on ne voyait qu'eux se dandinant dans leurs vestes de velours, le chapeau sur l'oreille, la grosse canne à la main, faisant l'admiration de la foule et l'ébahissement des étrangers qui arrivaient en grand nombre pour assister aux fêtes.

A la Perla, un café de la place Neuve, au coin de la calle Tetuan, les toreros se réunissaient souvent le soir. Quelques amis privilégiés venaient s'asseoir à leurs petites tables et les passans s'arrêtaient à les regarder, à travers les barreaux des fenêtres. Cándido était là avec Cocalès, de la *cuadrilla* du Chato, et son picador Garlochi, une espèce de gitano, colosse à petite tête, qu'il affectionnait particulièrement. Cándido parlait à peine ; le coude sur la table, la tête appuyée sur la main, le chapeau relevé de côté, et la cape brune galonnée rejetée sur le dos de la chaise, il fumait du bout des lèvres sa cigarette tordue et regardait en l'air, ne faisant pas même attention aux questions de métier qu'on débattait devant lui. Ce fut en vain que Cocalès chercha à lui faire donner une opinion : il répondait à peine et distraitement. Don Manuel était amoureux.

Bien des fois il avait cru l'être depuis le temps où, pauvre petit *chulo*, il était recueilli pour sa bonne mine, et en souvenir du torero son père, par la cuadrilla du célèbre et malchanceux Tato. Il avait eu des tendresses pour toutes sortes de filles rencontrées sur son chemin. Plus tard il avait cru aimer en cherchant le plaisir avec ardeur, avec une rage jalouse, un peu en sauvage, et ces passions s'en étaient allées comme elles étaient venues. Les con-

quêtes avaient été nombreuses, variées, faciles pour ce beau garçon devenu l'idole du peuple sur la plaza, et, s'il n'avait pas été un peu plus discret que ne sont en général les Andalous, il aurait pu raconter bien des aventures. Il s'était cru pris au cœur quelquefois, mais il n'avait conservé de ces liaisons que des souvenirs confus et vagues que dispersait peu à peu, comme des nuages, le soleil de Niévès se levant dans toute sa radieuse pureté. La charmante sœur de son ami Fernando ne ressemblait en rien aux femmes qu'il avait connues; il sentait en elle quelque chose de supérieur qui descendait jusqu'à lui, enveloppant tout son être du charme exquis d'un amour nouveau, d'un amour inconnu où il entrait presque de la gloire.

Tout à leur conversation, les compagnons de Cándido faisaient peu d'attention à son silence. Seul, Garlochi, qui, comme un chien fidèle, ne le quittait pas des yeux, s'en était aperçu, et quand Cándido, prenant congé de tous en leur souhaitant les plus heureuses nuits, s'en alla, le picador voulut le suivre et le questionner. Cándido fit un geste pour l'éloigner en lui disant :

— Tu sais : demain matin à huit heures, le train de Cordoba; ne fais pas de sottises ce soir.

Ils se serrèrent la main, et Cándido, traversant la foule des gamins qui le suivaient, en le nommant et en se le montrant les uns aux autres, gagna cette calle Sierpès, où l'on revient toujours pour peu qu'on se promène dans Séville.

Il aimait. Était-il aimé? Niévès pensait-elle à lui? Il fallait la voir, l'interroger, mais comment? Et, tout en marchant au hasard, il tournait mille projets dans sa tête et prenait une petite rue qui s'ouvrait à sa gauche.

Il se trouva tout à coup sur la plaza del Salvador et, à son étonnement, nez à nez avec Bibiana.

— Bonne rencontre, don Manuel! dit-elle en regardant Cándido d'un air malicieux. J'étais allé voir la Rosario, mon amie, qui vient d'accoucher, et j'en suis bien récompensée, car voici que je me cogne contre ce que je cherchais depuis des jours.

— Moi! vous me cherchiez, señorita?

— J'ai à vous parler.

— Et de quoi donc?

— J'ai à vous dire, — n'allez pas être trop présomptueux, — j'ai à vous confier qu'on est un peu triste chez nous depuis que vous n'y venez plus.

— Mais la señora Dolorès...

— Il s'agit bien de Dolorès, ne faites pas l'ignorant, vous savez bien de qui je veux parler. — Mais j'en ai assez dit, et il ne me

plaît pas qu'on me voie à cette heure avancée causer dans la rue avec un homme aussi compromettant que vous.

— Je meurs pourtant d'envie de vous embrasser. Rien qu'un seul petit baiser, Bibianita de mon âme!

— Ce sera pour demain. Bonne nuit!

— Restez! Je m'en vais demain à Cordoue pour mes affaires, et je n'ai chance de vous revoir avant bien des jours.

— Allons, je ferai votre commission.

— Quelle commission?

— Suis-je une bête? Est-ce que je ne la devine pas? cria Bibiana en s'enfuyant.

On aurait dit qu'elle avait quinze ans, tant elle était légère et marchait vite. Elle arriva à la maison de la calle San-Isidoro comme Niévès, avant de se coucher, peignait ses beaux cheveux devant un petit miroir accroché au-dessous d'une grande image dorée de Notre-Dame des Neiges (*Nuestra-Señora de las Niévès*), sa patronne.

— Comme te voilà essoufflée! dit-elle à la cousine.

— Je n'en peux plus! fit Bibiana en tombant sur une chaise les mains pendantes, mais... il t'aime!

— Tu l'as vu?

— Je l'ai vu, je lui ai parlé. J'ai bien chaud; mais, crois-moi, il t'aime.

— Je le crois.

— Mais il s'en va pour quelques jours à Cordoue, — des affaires,.. je ne sais quoi.

— Mon Dieu! faudrait-il encore attendre?

— *Ave Maria!* que tu es donc pressée!.. Ne sais-tu pas, petite sotte, que ces momens-ci, ces attentes, ces espérances, c'est ce qu'il y a de meilleur dans la vie!

Séville devint insupportable à Niévès dès qu'elle n'eut plus l'espoir d'y rencontrer Cándido. Aussi profita-t-elle avec empressement d'une occasion d'aller passer quelques jours à Carmona, où des amis de sa mère l'invitaient. Son arrivée dans la vieille ville fut fêtée. On l'entoura de soins et d'attentions délicates. Elle se sentit admirée et aimée, s'amusa même des soupirans qu'elle attirait aux *tertulias* (réunions) du soir. Mais ses meilleurs momens furent ceux où, libre de sortir, elle s'en allait rêver autour des vieux murs du grand château mauresque dont les souvenirs historiques lui importaient peu. Elle faisait et refaisait sans cesse la courte histoire de son amour, et, dans toutes les pensées qu'elle lui suggérait, il entrait un sentiment de dévoûment. Elle était décidée à lier son sort à celui de Cándido, quel qu'il fût. Elle revint à Séville pour la semaine sainte.

— Le bel oiseau est de retour, lui avait écrit Bibiana dans un griffonnage que des yeux amoureux seuls pouvaient déchiffrer.

VI.

Jamais la promenade des Délices n'avait mieux mérité son nom que le dimanche des Rameaux, au lendemain du retour de Niévès à Séville. Le temps était radieux; aussi accourait-on de tous les côtés. Les gens de Triana traversaient leur fameux pont et descendaient lentement le long du fleuve, par la Marina, en passant devant la Tour de l'Or et en s'arrêtant dans le Salon de Cristina, joli jardin plein de fleurs et d'ombrages, situé juste en face la longue façade du palais de San-Telmo. De petits groupes s'y formaient et, çà et là, un jeune homme et une jeune fille dansaient l'un en face de l'autre aux sons d'une guitare de rencontre : souvent quelque passant, mis en belle humeur par cette fête improvisée, lançait dans l'air les sons gutturaux d'une *copla* gaie et moqueuse, amoureuse ou mélancolique, de Seguidille ou de Malagueña. D'autres promeneurs arrivaient en foule du côté qu'on nomme toujours la porte de Jerez, quoiqu'il ne s'y trouve pas vestige de cette antique entrée de Séville, et suivaient la longue double allée entre le Guadalquivir et les bosquets d'orangers de San-Telmo, enfermés dans leurs grilles dorées et fleurdelisées à outrance. On s'asseyait un peu partout pour regarder le défilé des attelages de toutes sortes : les vieux carrosses traînés par des mules, les voitures légères à l'andalouse et les véhicules à la mode étrangère, au beau milieu desquels caracolaient, sur de beaux chevaux, les jeunes gens, les officiers de la garnison. La longue file roulait lentement; des conversations s'établissaient d'une voiture à l'autre, chaque jeune fille ayant son *novio* à la portière, et les propos galans s'échangeaient à l'envi. D'ailleurs, l'allégresse était dans l'air pur et délicieux; une brise légère effleurait les eaux tranquilles du fleuve, qui s'étendaient miroitantes au loin, faisant une courbe élégante à travers les prairies, sous les coteaux de l'Alfarache. Sur la promenade, aux abords d'un petit café où l'on débitait des glaces et des boissons fraîches, la foule grossissait; quantité de gens s'étaient assis et attablés. Mais tout le monde, tant la presse était grande, n'avait pu se faire servir, et un groupe de personnes qui étaient dans ce cas se contentaient de voir passer piétons et voitures. C'étaient don Baldomero Rodriguez, un gros bourgeois de Séville, et ses deux filles. Ils avaient amené avec eux Niévès del Rio, et les trois jeunes personnes, qui ne cherchaient aucunement à attirer l'attention, ne laissaient pas d'être fort regardées. Les filles de don Baldomero, avec leurs beaux yeux bruns, des cheveux

très sombres ombrageant des visages à la peau fine, mais foncée, formaient le contraste désirable avec le genre de beauté de Niévès, qui se trouvait assise entre elles deux.

Niévès avait une séduction particulière dans l'ensemble de sa personne, dont les détails étaient charmans : il y avait quelque chose de rêveur et de pénétrant dans ses grands yeux, d'un bleu gris indéfinissable, qui éclairaient doucement son pâle visage; les boucles de sa chevelure jetaient comme des lueurs dorées sous la mantille de blonde noire que relevait un gros bouquet d'œillets roses; de ses jolies mains, un peu longues, mais fines et adroites, on le voyait à leur moindre mouvement, elle jouait d'un grand éventail de papier, tandis qu'elle écoutait souriante les remarques, les plaisanteries de ses amies Conchita et Purita.

— La jolie bande de petits poulets! s'écriait cette dernière, comme plusieurs jeunes gens, des plus élégans, passaient devant elles en les regardant du coin de l'œil. Regarde donc, Niévésita, c'est à toi, ma chère, qu'ils en veulent.

— En voilà un qui rougit, continua Conchita. Ne serait-ce pas ton *novio*, ce petit, à gauche, qui cherche à friser son invisible moustache et porte un chapeau de paille anglaise?

— Il ne te plaît pas? s'empressa de demander Niévès à son amie, par manière d'interruption.

— Pas du tout, répondit Conchita. Mais, tiens, il m'a tout l'air de vouloir s'arrêter; il est timide, le pauvre petit, et toi, tu fais la mystérieuse.

— Niévès ne nous dira jamais rien, reprit Purita; crois-moi, c'est son *novio*, Tomas Carrasco. Mais, devant nous, elle ne lui fera pas même un petit signe d'encouragement.

Niévès ne se donnait pas la peine de répondre aux attaques des filles de don Baldomero; mais la présence de Tomas Carrasco, qui ne cessait de passer et de repasser devant le café, l'embarrassait un peu.

Les deux sœurs continuaient leurs remarques :

— Il s'éloigne, disait Conchita.

— Il soupire, disait Purita. Qu'en dis-tu, Niévès?

— Que les soupirs sont de l'air et s'envolent.

— Pour moi, dit Conchita, je suis sûre qu'il t'aime, Niévésita, et que vous vous êtes donné rendez-vous ici.

Sur ce, le frère de Niévès, Fernando, arriva en veste courte et grand chapeau, affectant l'air torero, mais si jeune et si avenant qu'on ne pouvait s'en moquer.

— On ne s'attendait pas à vous revoir jamais, lui dit en riant Conchita. Il paraît que vous préférez l'autre côté de la rivière à celui-ci.

Souriant à cette allusion à ses amours avec Encarnacion, qui habitait à Triana, Fernando lui répondit, avec un grand salut exagéré :

— Je n'aime que le côté où vous vous promenez, señorita; laissez-moi m'asseoir auprès de vous, ne pouvant, à mon regret, me mettre à vos pieds.

Et, s'installant sur une chaise, il engageait une conversation, quand réapparut don Tomas, décidé cette fois, semblait-il, à parler. Il s'approcha de Fernando, qui, sans attendre son salut, lui cria :

— *Buenas tardes!* Voilà ma sœur. C'est bien elle que vous cherchez ici, n'est-ce pas? Niévésita, ce jeune *caballero* désire te dire quelque chose.

— Señorita, s'empressa d'ajouter Carrasco, de crainte de perdre courage, vous avez encore plus belle mine qu'avant votre départ, car j'ai su que vous étiez allée passer quelques jours à Carmona...

Niévès répondit par un petit signe de tête. Enhardi, don Tomas, après s'être tenu debout quelque temps, se mit à chercher un siège qui lui permît de faire sa cour plus commodément; mais Niévès, tout en répondant aux questions qu'il lui adressait, ne l'encourageait guère. Elle finit même par se tourner du côté de son frère, qui divertissait fort Conchita et Purita, ainsi que le vieux don Baldomero, toujours prêt à s'égayer. Au loin, dans la foule qui se mouvait du haut en bas de l'allée, on distinguait la haute silhouette de Cándido. Niévès sentit battre son cœur, et l'inquiétude qui l'avait prise depuis qu'elle était à la promenade, l'anxiété de l'attente incertaine, qu'elle dissimulait sous des sourires, disparurent. Heureuse jusqu'au fond de l'âme, elle répondit sans y prendre garde à don Tomas, et ses réponses, vagues un moment, devinrent les plus aimables du monde.

En passant devant le café, Cándido s'arrêta. Fernando se leva pour lui serrer la main, tandis que tous les yeux se tournaient vers le torero, personnage si connu à Séville.

— *A Dios*, señorita Niévès, dit Cándido en faisant le salut de la *plaza*.

— *A Dios*, répéta Niévès, le regardant sans embarras.

Don Tomas était resté là un peu ébahi; il ne comprenait qu'à demi et s'entêtait à ne pas se retirer. Il ne lui semblait pas possible qu'on lui préférât un torero. Cándido était un peu ennuyé de voir ce petit jeune homme à mine d'amoureux assis auprès de Niévès. Elle s'aperçut de son mécontentement, quoiqu'il cherchât à ne pas le marquer et qu'il semblât lui dire : — Vous êtes belle, vous avez le droit de faire ce qu'il vous plaît; mais pourquoi garder auprès de vous ce petit bonhomme, qui en est indigne? Quant à moi,

je n'aime à voir aucun homme à vos côtés. — Et leur conversation souffrit de cette gêne mutuelle.

Le temps passait. De l'autre côté de la rivière, le vieux couvent de San-Juan d'Alfarache se dorait aux derniers rayons du soleil, l'air devenait très frais et les promeneurs rentraient en ville. Don Baldomero donna le signal du départ en se levant et se dirigeant vers la porte de Jerez. Ses filles suivaient avec Fernando, qu'elles ne voulaient quitter que le plus tard possible. Niévès et Cándido restèrent un peu en arrière. Ils marchaient l'un à côté de l'autre en se regardant, en cherchant à se parler. Comme ils entraient dans la calle de Maese-Rodrigo, Cándido lui dit :

— Ne vois-je pas votre cousine, là-bas?

— C'est elle, en effet, répondit Niévès. Bibiana avait promis de venir à ma rencontre. Quels bons yeux vous avez!

— Il le faut. Où serais-je sans mes yeux?

— Voyez-vous pas la nuit, comme les chats?

— Que voulez-vous dire?..

— Je me souviens... — et Niévès, en souriant, ajouta : — Prenez ces propos et ces questions pour ce qu'ils valent; ce sont choses qu'on dit un peu à tort et à travers, quand le cœur est content et qu'on ne sait comment exprimer sa satisfaction.

— Ne pourrons-nous pas un jour causer plus librement?

— Je le voudrais, don Manuel, car j'ai bien des choses à vous dire.

— Vraiment? et moi aussi. Je passe quelquefois, le soir, dans votre rue : les maisons ont des grilles bien hautes et bien serrées...

— Et pourtant vous passez.

— Oui, je passe, et je salue la petite chapelle de la sainte que je sers.

— Ah!

Des éclats de rire retentissaient : sans doute l'arrivée de Bibiana, qui venait de rejoindre don Baldomero et ses filles, avait inspiré quelque folie à Fernando. Ils se trouvaient sur la petite place du *Trionfo* entre la cathédrale, la Lonja, et les murs orangés de l'Alcazar. Don Baldomero, qui demeurait dans ce labyrinthe de petites rues, qu'on nomme encore *la Moreria*, prit congé, ainsi que ses filles, qui auraient voulu suivre Fernando.

— Faut-il vous dire adieu, aussi, señorita Niévès? demanda Cándido.

— Et pourquoi cela? dit Fernando. Bibiana, voudrais-tu chasser Cándido? Il me semble pourtant que tu lui fais des yeux doux.

— C'est bien! c'est bien! répondit Bibiana; mais nous n'allons pas courir ainsi au hasard dans les rues.

— Qu'à cela ne tienne, Bibianita, nous sommes à deux pas du *tio* Ramon; entrons prendre quelque chose.

A l'entrée de la calle Sierpès, sous une arcade formant le coin de la rue et de la place San-Francisco se trouvait la boutique du pâtissier asturien, le *tio* Ramon, qui était toujours remplie de monde. Ils montèrent au premier étage où il y avait des tables vides; Fernando tapa dans ses mains, le Galicien qui servait reçut les ordres et au bout de quelques instans apporta sur un plateau immense une pyramide de gâteaux et des verres pleins d'eau fraîche.

— Excellente chose, s'écria Bibiana, en avalant l'un après l'autre des gâteaux à la crème qu'on avait entassés sur son assiette.

— Je m'en vais être obligé de te faire la cour, Bibiana, dit Fernando; ne vois-tu pas que Cándido et Niévès ne s'occupent plus de nous?

— Et nous ne pouvons pas rester ici jusqu'à la nuit. J'ai fini, partons, Fernando, Niévès, don Manuel...

Quand il s'agit de payer, Cándido et Fernando mirent tous deux la main à leurs ceintures, mais Fernando fut le premier à retirer de la sienne une poignée de pièces d'or; il les jeta sur la table et finit par en prendre une négligemment, qu'il donna au Galicien, qui lui rendit sa monnaie en pièces et papiers de toutes espèces.

Cándido se récria; et comme il descendait l'escalier, petit et étroit, passant devant Niévès, il lui dit :

— Je ne peux donc rien faire pour vous?

— Si, répondit-elle; venez ce soir, je serai à ma fenêtre, après onze heures.

— La fenêtre est si haute!

— Qu'en savez-vous?

— Au moins, je vous reverrai.

Ces mots furent dits rapidement, en descendant l'escalier, et Cándido sentit la main de Niévès s'appuyer sur son épaule, tandis qu'elle se plaignait de la hauteur des marches. Il n'eut qu'à retourner la tête pour y déposer un baiser. Il parut à Niévès que ce baiser restait gravé entre ses doigts fluets, et, en rentrant chez elle, tout en causant avec Bibiana, elle portait sans cesse cette main à ses lèvres.

VII.

Ce soir-là, il y avait *tertulia* chez doña Dolorès. Le vieux chanoine don Perfecto Buenavides, des amies de Bibiana, doña Modesta Pineda, sa fille Ignacia, et Milagros Serrano, une vieille femme qui vivait toute seule dans une grande maison de la calle

Armas, s'entretenaient dans la salle du rez-de-chaussée ornée de rideaux de damas rouge et de tableaux religieux, fort noirs de couleur dans des cadres dorés. A l'air malin avec lequel la regardait le vieux chanoine, Niévès craignait qu'il ne fût allé, lui aussi, se promener aux Délices, et elle s'attendait à quelque plaisanterie embarrassante. Elle se demandait comment doña Dolorès prendrait la chose, et ce qu'elle ferait, elle, Niévès, pour lui en parler. Ce fut son unique pensée et elle crut que ces braves gens ne s'en iraient jamais.

Don Perfecto resta le dernier. Il la regardait d'un air narquois. En s'en allant, il lui prit le menton, et lui donna du bout des doigts une tape sur les joues, en disant :

— Quand marierons-nous cette petite fille-là, doña Dolorès?

— Dieu le sait ! répondit-elle, ma fille ne me prend pas pour confidente, seigneur chanoine.

Il partit enfin, bien embossé dans sa cape noire, le long chapeau ecclésiastique un peu de côté sur sa tête fine. Don Perfecto avait été militaire dans sa jeunesse et gardait sous sa robe de prêtre, malgré sa corpulence, un air un peu cavalier. Les visiteuses s'en étant allées peu après, Niévès et doña Dolorès montèrent dans leurs chambres. Bibiana leur cria, comme elles montaient l'escalier, des bonsoirs répétés et des souhaits pieux pour la nuit. Puis la petite cousine se rendit à la cuisine pour voir si Martirio l'avait laissée en ordre. Elle fureta un peu partout et vint fermer la lourde porte bardée de fer qui donnait du *zaguan* dans la rue. Tout en la poussant :

— Fernando reviendra-t-il ce soir ? se disait-elle. Certainement non, le galopin ! — Et elle monta se coucher à son tour.

Au dehors, dans la tranquillité de la nuit et le silence de la rue, on entendait les pas un peu lourds du *sereno* (veilleur de nuit), qui, pique et lanterne à la main, faisait sa ronde, s'arrêtant de temps à autre, et annonçant d'une voix traînarde :

Ave María purísima
Las once y sereno.

Il disait vrai, la nuit était sereine, un peu sombre, mais douce comme une nuit d'été et parfumée de toutes les odeurs printanières.

En haut, dans sa chambre, au coin de la rue et du jardin, le temps paraissait infini à Nievès. Elle allait à chaque instant écouter et regarder à la fenêtre de la rue, qu'elle avait laissée mi-close, et puis elle revenait s'asseoir près de son lit. Il lui semblait qu'elle

attendait en vain, que quelque obstacle avait surgi pour empêcher Cándido de venir, et puis elle se levait en sursaut, le cœur battant, croyant avoir entendu son pas, volant de nouveau à la fenêtre, d'où elle ne voyait rien venir. Elle finit par s'imaginer que l'heure était passée, et, en cherchant sa montre pour s'en assurer, elle se trouva devant le petit miroir au cadre doré, au-dessous de l'image de *Nuestra-Señora de las Niévès*. Il venait de la sacristie de la Chartreuse de Triana; doña Dolorès l'avait acheté, comme souvenir, à un brocanteur qui trafiquait de ces objets d'église. Instinctivement Niévès prit le *velón* (1) de cuivre qui était sur une table, le souleva jusqu'auprès du petit miroir, et se regarda dans la glace un peu verdâtre. Elle s'aperçut de l'émotion qui était peinte sur son visage par l'attente, l'espérance et l'amour. La crainte lui vint alors de n'être pas assez belle, elle passa ses mains dans les boucles de sa chevelure en découvrant ainsi un beau front droit et pur qui, avec un nez court, mais d'une finesse extrême, formait la plus jolie ligne imaginable. Elle avait reposé le *velón* sur la table, quand elle entendit dans le haut de la rue des pas cadencés. Cette fois, elle ne pouvait pas se tromper, elle s'élança vers la fenêtre et l'ouvrit toute grande. Au pied du mur, au coin formé par la maison et le jardin, se dressait une ombre enveloppée dans une cape bleue, comme le manteau de la nuit.

— Don Manuel!.. Manolito!.. dit-elle en se penchant un peu hors du balcon pour mieux voir, et modérant sa voix à mesure : — Manuel!.. c'est vous, Manuel?

L'ombre avait fait un mouvement et rejeté en arrière les plis de sa cape qui lui remontait jusqu'aux yeux. La haute et svelte tournure de Cándido apparut sans qu'on vît distinctement son visage, dont les yeux brillaient pourtant dans l'obscurité.

— Je vous vois à peine.

— Vous êtes si haut perchée, señorita, que ma voix n'arrivera peut-être pas jusqu'à vous.

— C'est vrai, mais au moins, ici, je n'ai pas de barreaux qui me gênent pour vous voir.

— Ah ! si je pouvais seulement monter jusqu'à vous? Ne me tendriez-vous pas pour m'aider cette petite main blanche?..

— Qui sait, je vous la donnerais peut-être, audacieux que vous êtes!

— Alors, je monte.

— N'en faites rien, j'ai trop parlé...

— Comment! vous seriez capable de me reprendre le bien que vous m'avez donné!

(1) *Velón :* lampe ancienne à plusieurs becs, d'usage immémorial en Andalousie.

— Oh! non, je n'ai qu'une parole, vous voyez clair dans mon cœur.

— Et après?

— Après, cela ne dépend plus que de vous.

— Vous diriez vrai? mais vous ne me donnez que des espérances : les espérances engendrent des illusions et les illusions s'envolent dans l'air du matin, comme dit la *copla*. Et moi, j'écarquille les yeux pour vous voir, c'est à peine si j'aperçois votre ombre sur ce maudit balcon. Tenez, señorita Niévès, vous êtes si haut qu'il me semble que je fais la cour à une étoile et qu'elle se moque de moi!

— Comment se moquerait-on d'un beau et brave garçon comme vous, Cándido?

— Hélas! quel est le beau garçon qui n'a pas été désappointé... au moins une fois.

— Si je pouvais descendre pour vous regarder entre les deux yeux, vous verriez si je suis sincère, mais la porte est fermée, et je n'ai pas d'échelle.

— Il faudra bien que j'en trouve une, ou je saurai m'en passer; je ne reste pas ici à me morfondre.

Cándido avait fait quelques pas et de l'œil mesurait le mur. La chambre de Niévès, au premier étage, formait le coin de la maison sur la rue et le jardin. Du côté de ce jardin et tout au-dessus du mur qu'examinait Cándido, il y avait une fenêtre.

— Que faites-vous? lui demanda Niévès.

— Je monte, répondit-il en désignant du doigt le mur du jardin, allez m'attendre à l'autre fenêtre.

Un peu effrayée, Niévès n'eut que le temps de s'élancer d'une fenêtre à l'autre. Elle arriva à celle du jardin pour voir Cándido, débarrassé de son chapeau et de sa cape, qu'il avait jetés sur le pavé de la rue, prendre son élan, sauter et retomber à cheval sur le mur comme sur la *barrera* de la *plaza* de taureaux, avec autant d'aisance et de grâce. A peine l'avait-elle vu qu'il se leva sur le mur et fit quelques pas en équilibre qui l'amenèrent si près de la fenêtre où elle se tenait qu'il pouvait presser la main qu'elle lui tendait.

— Fou que vous êtes! Pourrez-vous seulement vous tenir ainsi?

— Il me pousse des ailes!

— Je vous défends de monter plus haut; si vous me désobéissez, je ferme la fenêtre.

— Il en sera comme vous voudrez, Niévésita.

Elle souriait, accoudée au balcon, s'abaissant vers lui. D'une

main, il s'appuyait contre le mur de la maison, de l'autre il cueillait sur un oranger des fleurs blanches à peine entr'ouvertes. Elle les prenait sans rien dire : un silence plein de douceur s'était établi entre ces deux beaux êtres rêveurs et amoureux. Niévès le rompit la première : « Il me semble, dit-elle, que je vous connais depuis longtemps. » Cándido se leva sur la pointe des pieds et s'accrocha comme il put à la fenêtre, mais le haut de sa tête seul atteignit Niévès, qui effleura de sa main ses cheveux frisés, et s'écria :

— Tu me fais peur! tu vas tomber!

— Alors, retenez-moi, répondit-il.

Elle lui tendit son bras dont il se saisit et qu'il baisa :

— Ne me traite plus en étrangère, Manolito. Tutoie-moi.

— Je t'obéis, Niévésita. Je suis à toi corps et âme. Je ne céderai ma place à personne, pas même à ce freluquet auquel tu permets de te faire la cour.

Au souvenir de don Tomas, Niévès se mit à rire; penchée de plus en plus vers Cándido, elle déposa un baiser sur son front, et comme il se soulevait encore en s'accrochant aux barreaux du balcon, elle put laisser reposer sa jolie tête sur l'épaule de ce beau garçon, dont les lèvres s'approchaient brûlantes de ses joues pâles.

Un bruit formidable de vaisselle tombant à terre et s'y cassant en mille morceaux éclata dans l'air. Niévès fut saisie d'effroi; Cándido, suspendu par miracle entre le mur et le balcon, cherchait à la rassurer. Rien de plus ne se fit entendre et ils continuèrent à se parler à voix basse.

Doña Dolorès avait le sommeil assez léger. Elle fut réveillée par le bruit et crut que quelque chat s'était introduit par la porte de l'*azoteo* dans sa chambre aux provisions. Elle n'hésita pas, se leva, passa un jupon, s'enveloppa la tête d'un châle noir et monta à l'étage au-dessus, armée d'une chandelle. Quand elle fut entrée dans la fameuse chambre, elle trouva tout en bon ordre : les vases, les bocaux et les fioles sur les rayons et les tables, les armoires hermétiquement fermées. Elle pensa alors à monter sur l'*azoteo*, d'où, à son arrivée, une bande de chats s'échappa par-dessus la balustrade pour gagner les toits voisins, laissant en miettes des pots de terre et de faïence où poussaient de petits arbustes. On entendait des miaulemens de tous côtés dans la nuit qui devenait plus claire, puis il y eut un silence complet planant sur toute la ville que dominait la Giralda dont l'immense girouette s'immobilisait dans l'air.

Doña Dolorès s'apprêtait à redescendre quand il lui sembla ouïr un léger murmure qui s'élevait du côté du jardin; elle se pencha

alors sur la balustrade de la terrasse et, à son grand étonnement, aperçut un homme qui sautait légèrement du mur dans la rue; après avoir ramassé sa cape et son chapeau, il s'en allait en envoyant des baisers vers le balcon de Niévès.

— Seigneur Jésus! ce que sont les filles d'aujourd'hui et les meilleures! s'écria doña Dolorès. On ne se contente plus de parler derrière la *reja* (grille de fenêtres), il faut faire monter son amoureux sur le mur, et cet amoureux, c'est Cándido, le torero! Ah! ma petite Niévès, avec ses airs tranquilles!.. mais je la connais bien, ma fille, elle n'a pas besoin qu'on la surveille; il suffira que je lui parle demain.

Doña Dolorès reprit son *velón*, quitta l'*azoteo* et redescendit chez elle se coucher.

Dans la calle San-Isidoro, le *sereno*, à pas lents, faisait sa dernière tournée :

Ave María puríssima
Las tres y sereno.

VIII.

Le lendemain matin, Niévès rentrait de bonne heure de l'église, légère et joyeuse comme l'espérance. Elle rencontra sa mère dans le *patio*. Doña Dolorès avait un air grave; elle aborda sa fille en la baisant sur le front et répondit à ses souhaits un peu solennellement :

— Dieu et ta très sainte patronne te gardent, fille de mon cœur!

Niévès, se sentant soudain un peu embarrassée, voulut remonter chez elle, mais doña Dolorès la prit par la main et l'entraîna dans la salle, où elles s'assirent au fond, sur le grand canapé à haut dossier. Doña Dolorès commença incontinent à discourir en regardant sa fille jusqu'au fond des yeux :

— Il s'est passé ici, cette nuit, quelque chose d'extraordinaire. Tu n'as rien à m'avouer. Je ne viens pas non plus pour te faire des reproches : je te sais moins coquette, beaucoup moins coquette qu'on ne l'est en général à ton âge, plus sérieuse aussi et sincère par-dessus tout. C'est pourquoi, Niévésita, je te demande ce que tu comptes faire, si tu continueras à voir *ce* jeune homme à la *reja* ou plutôt à ton balcon?

Un peu émue, Niévès répondit :

— C'est mon *novio*.

— Tu espères l'épouser?

— Je l'épouserai.

— C'est ton idée d'aujourd'hui, continua doña Dolorès; toute raisonnable que tu es, ma fille, il te vient des imaginations comme aux autres. Tu as vu ce torero une ou deux fois; il est beau, brave, galant et se sent flatté que tu fasses attention à lui. Il te fait la cour comme à toutes les jolies femmes. C'est ton frère qui nous a valu cela en l'amenant ici; vous vous êtes revus, rencontrés... Je ne tiens pas à le savoir, mais tu oublies que tu peux choisir ailleurs et trouver un meilleur parti. Il y a des garçons de bonne famille et de fortune aisée qui, au moindre signe, se mettraient sur les rangs, ne le sais-tu donc pas? Et nous sommes d'une vieille race de *labradores*, dont le sang vaut bien celui de n'importe quel bourgeois de Séville. Mais je vois que tu ne penses en ce moment qu'à Cándido, jeune, aventureux, coureur de femmes, qui t'aime des yeux parce que tu es belle et que ta conquête satisfait son amour-propre. Pour lui, hélas, tu n'es qu'un ornement de plus!

Niévès restait silencieuse, blessée au cœur par chaque parole qui sortait de la bouche de sa mère.

— Je n'ai jamais entendu dire, — doña Dolorès reprenait son allocution, — que les toreros fissent de bons maris.

— Les bons maris sont rares, répondit cette fois Niévès levant les yeux et se préparant à soutenir son opinion.

— Mais, petite, ne vaut-il pas mieux en choisir un qui nous offre des chances de bonheur?

— Eh bien! ma mère, je l'ai choisi, celui-là; avec qui serais-je plus heureuse si ce n'est avec l'homme que j'aime?

— Avec les jours, les mois, les années, les sentimens changent.

— Je ne varierai pas.

— Si je te priais, moi, ta mère et ta meilleure amie, de renoncer à Cándido, de ne plus le revoir, que ferais-tu?

— Je vous aime et respecte, je me soumettrai toujours à votre volonté, hormis en cela.

— Sois tranquille, Niévésita, je ne veux pas commander à ton cœur. Ce serait cruel. Mais mon devoir est de te prévenir des dangers que tu peux courir. Il y a des épreuves dans tous les mariages, mais il me semble que dans celui que tu désires, il s'en rencontrera plus qu'en aucun autre. Tu veux épouser un homme qui n'a aucune des habitudes qu'ont les gens avec lesquels tu as coutume de vivre, qui gagne de l'argent et beaucoup, il est vrai, mais qui le dépense à tort et à travers. Quand son pécule aura disparu, il jettera le tien par la fenêtre et te croira alors trop heureuse de

l'aider. Et aura-t-il pour toi les soins, les attentions, l'amour que tu mérites? Dieu veuille, Niévésita, que, quand il me rappellera de ce monde, j'aie la consolation de t'y laisser heureuse, contente de ton sort.

Doña Dolorès était prête à s'attendrir.

— Il y a tant de gens ici, continua-t-elle, qui auraient été si heureux et si fiers de t'épouser. Pourquoi, aller chercher un mari sur la *plaza!* Tu baisses les yeux et ne dis rien. Allons, je veux que tu me fasses une promesse...

— Pour Dieu! s'écria Niévès, passant subitement du calme résolu à l'anxiété vive, ne me demande rien d'impossible.

— J'exige que tu attendes quelque temps.

— J'attendrai, répondit Niévès, j'attendrai, sûre que ma destinée est d'épouser Cándido.

— Promets-moi au moins que tu ne le verras pas.

— C'est impossible!

— Tu n'es plus raisonnable!

— Mais si, elle a cent mille fois raison, cette petite, cria en arrivant précipitamment dans la salle, la cousine Bibiana. Tu n'as pas fermé la porte, Dolorès, et j'ai tout entendu.

— Bibiana, de quoi te mêles-tu? lui demanda doña Dolorès un peu sévèrement.

— Je me mêle de votre bonheur à tous, et puisqu'il n'y a personne que moi ici pour traiter cette affaire, il faut que j'intervienne... D'où reviens-tu donc, Dolorès, pour vouloir séparer ces deux jolis amoureux du bon Dieu? Puisque tu veux que Niévès réfléchisse, ne faut-il pas qu'elle fasse plus ample connaissance avec Cándido, qu'elle le voie souvent et à son aise? Quand il y aurait quelques sérénades, ce n'est pas moi qui m'en plaindrais!

— Bibiana, tu n'es qu'une folle.

— C'est quelquefois aux fous à prêcher la raison aux gens sensés.

— C'en est assez; Niévès m'a comprise.

Et doña Dolorès quitta la salle en levant les épaules aux gestes et aux grimaces de Bibiana, qui exprimait par toute une pantomime comique sa désapprobation des idées de la mère et l'intérêt qu'elle prenait aux affaires de cœur de la fille.

Niévès, les yeux humides de larmes, restait debout, immobile, indécise, roulant dans son esprit mille choses confuses, révoltée et vaincue à la fois, se sentant assez forte pour lutter et trop bonne pour résister.

— Tu ne peux pas rester là comme une statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs, lui dit Bibiana, viens avec moi, sortons prendre l'air, et allons prier san Antonio de nous aider.

Et elles s'en furent par la calle Francos jusqu'au patio des Orangers, qui de ce côté sert d'entrée à la cathédrale bâtie sur l'emplacement et avec les débris de la mosquée d'Abdéram. Passant de la rue ensoleillée, où la lumière la gênait, aux ténèbres des hautes voûtes silencieuses, Niévès se sentit calmée et rafraîchie. Les offices terminés, il ne restait dans l'immense vaisseau que quelques visiteurs étrangers et deux sacristains fermant une à une les grilles des chapelles; seule la chapelle du baptistère, qui est aussi celle de saint Antoine, restait ouverte. Saint Antoine est le patron, — on dit en Espagne, l'avocat des amoureux et de tous ceux qui ont perdu un objet quelconque. Par sa protection et son aide se retrouvent quantité de choses, surtout des cœurs. Grâce à lui, la jeune fille voit revenir le fiancé qu'elle croyait éloigné à jamais; il réunit ceux qui étaient séparés, aplanit les obstacles, adoucit les parens, fait réussir les entreprises amoureuses. Enfin, c'est le plus charmant saint qui soit en Paradis, sa chapelle est toujours ouverte, et quand toute la grande église est déserte, il s'y trouve encore quelqu'un. Niévès s'agenouilla dans l'ombre, en face de l'autel : un rayon de soleil, passant par la teinte bleuâtre du vitrail, jetait une lumière douce sur la célèbre toile de Murillo, au-dessus de l'autel, où l'Enfant Jésus descend du ciel sur une nuée blonde, pour répondre lui-même aux prières du pauvre moine agenouillé dans son cloître. Elle voulait réciter son rosaire, mais elle ne pouvait pas prier. Les paroles de sa mère lui revenaient en mémoire avec tout ce qu'elles avaient eu de pénible; son amour, son pauvre amour lui apparaissait dans toute sa force. Elle pensait aussi à l'avenir, à tout ce qu'il pouvait contenir de peines et de désappointemens, et ces réflexions lui donnèrent des craintes que son cœur généreux repoussa comme de la faiblesse avec un dégoût profond; enfin elle put prier et pria avec ferveur : *San Antonio bendito*.

— Assez de prières ! pensait Bibiana, qui avait vite récité tout ce qu'elle savait d'oraisons, et, une idée lui venant en tête, elle se leva, faisant signe à Niévès qu'il était temps de sortir.

— Allons-nous-en par la place San-Francisco, dit-elle, il se peut bien qu'à l'entrée de Sierpès nous rencontrions Cándido tu pourras le voir ainsi sans scrupules.

Niévès n'aima pas beaucoup ce détour. Elle avait pris la résolution d'obéir loyalement à sa mère et de laisser faire le temps. Les deux cousines rentrèrent sans avoir vu personne. La journée traînait tristement en longueur dans la maison de la calle San-Isidoro. Niévès ne disait rien et travaillait avec ardeur à sa broderie; doña Dolorès, assise non loin d'elle dans le patio, se renfermait dans

un silence absolu; Bibiana bâillait et s'ennuyait, Fernando entra sans qu'on prît garde à lui; Niévès seule tressaillit : un moment il lui avait semblé que Cándido le suivait, qu'il était à deux pas plus loin, qu'elle allait le voir et qu'alors il s'expliquerait avec doña Dolorès et la charmerait. Fernando ressortit, après avoir dit quelques paroles insignifiantes : Cándido ne viendrait donc pas. Niévès essayait d'en prendre son parti quand on sonna à la grille du *zaguan*. C'était lui. Bibiana courut lui ouvrir. A sa vue, doña Dolorès ne montra pas de mécontentement, mais elle répondit un peu sèchement aux salutations du torero :

— Saluez, complimentez tant qu'il vous plaira, don Manuel; je sais ce qui vous amène, nous en avons parlé ce matin, Niévès et moi. Vous êtes un beau garçon, une des meilleures *espadas* d'Espagne, et ma fille a perdu pour vous la tête. Elle peut la retrouver. D'ailleurs elle est jeune et n'a pas besoin de se marier si tôt que cela. Elle m'a promis d'attendre.

Cándido, pâlissant, se redressa et regarda fixement Niévès qui restait devant lui les yeux baissés; il répondit :

— La señorita Niévès a bien voulu me marquer de l'intérêt. J'ai cru que je pouvais prétendre à lui être agréable, mais je comprends, señora, que Manuel Cándido soit un médiocre parti pour votre fille, et je me retire, puisque vous le voulez, et que doña Niévès ne s'y oppose pas.

Niévès était immobile, les lèvres serrées, comme pour retenir les paroles qui lui montaient du fond du cœur, décidée à l'obéissance. Cándido, se contenant de son mieux, salua les trois femmes d'un air détaché et s'en alla, frappant les dalles de sa grosse canne et fredonnant. Il n'avait pas franchi la grille du *zaguan* que Niévès, hors d'elle-même, voulut s'élancer et courir après lui, mais elle retomba sur son fauteuil, et plus un mot ne fut prononcé entre elle et sa mère.

CECIL STANDISH.

(La dernière partie au prochain n°.)

LA

CRITIQUE ET L'HISTOIRE

DANS UNE VIE DE JÉSUS-CHRIST (1)

Jésus-Christ est le grand nom de l'histoire. Il en est d'autres pour lesquels on meurt : il est le seul qu'on adore à travers tous les peuples, toutes les races, tous les temps.

Celui qui le porte est connu de la terre entière. Jusque chez les sauvages, dans les tribus dégénérées de l'espèce humaine, des apôtres, sans se lasser jamais, viennent annoncer qu'il est mort sur une croix; et le rebut de l'humanité peut être sauvé en l'aimant. Les indifférens, dans le monde moderne, reconnaissent que nul n'a été meilleur pour les petits et les misérables.

Les plus glorieux génies du passé seraient oubliés si des monumens, — palais, obélisques ou tombeaux, — si des témoignages écrits, — papyrus ou parchemins, briques, stèles ou médailles, — — ne nous en avaient gardé quelque souvenir. Jésus se survit dans

(1) En détachant les pages qui suivent d'un livre qui doit prochainement paraître à la librairie Plon, la *Revue* n'a point entendu prendre parti dans la question, et elle laisse à l'auteur toute la responsabilité de ses argumens comme de ses conclusions. Mais, si l'on connaît peut-être assez les résultats de la critique et de l'exégèse contemporaines, tant allemande que française, il a paru qu'il était bon de connaître aussi les raisons qu'y oppose la foi, quand elle consent à sortir du sanctuaire pour nous produire publiquement ses titres. Ce serait manquer de libéralisme, et bien plus encore de confiance dans le pouvoir de la vérité, que d'en paraître alors redouter l'exposition. Ajoutons qu'on ne trouvera pas dans le travail du père Didon un mot qui puisse blesser, irriter, ou froisser personne; et c'est pourquoi nous ne doutons pas que nos lecteurs, quelle que soit leur manière de penser, ne nous sachent gré de l'avoir imprimé. [N. d. l. R.]

la conscience de ses fidèles : voilà son témoignage, son monument indestructible.

L'Église, fondée par lui, remplit de son nom les temps et l'espace. Elle le connaît, elle l'aime, elle l'adore; comme il vit en elle, elle vit en lui. Il est son dogme, sa loi morale, son culte. Elle enseigne à tous, sans distinction, sans exception, qu'il est le Fils unique de Dieu fait homme, conçu du Saint-Esprit dans les entrailles de la Vierge; qu'il est venu en ce monde souffrir et mourir pour nous sauver, vaincre la mort par sa résurrection; qu'il est remonté à son Père, afin de nous préparer la place près de lui; qu'il reviendra juger les vivans et les morts, donnant aux bons la vie éternelle, repoussant les mauvais dans les ténèbres et dans la mort de l'âme.

Ce *Credo* est tout à la fois un précis dogmatique et historique, le dogme et l'histoire populaire de Jésus. Le croyant peut en vivre. En quelques mots simples et profonds, il apprend que le plus grand événement de l'humanité est la venue du Christ; que Dieu l'aime, puisque Dieu veut le sauver du mal et se donner à lui; que la charité est le devoir suprême, puisque c'est par amour que son Maître est mort; qu'il doit être vigilant dans le bien, puisque son Maître sera son juge; qu'il n'a pas à redouter la mort, puisque son Maître l'a vaincue et qu'il est destiné lui-même à l'éternelle vie.

L'homme qui croit à cet enseignement et à ce Christ peut marcher dans a vie; il est armé pour s'y défendre et pour y grandir. Rien n'arrêtera sa croissance. Le disciple de Jésus est devenu le souverain du monde, non pas au point de vue matériel et brutal, — la violence n'est pas dans l'esprit de son Maître crucifié, — mais au point de vue de la justice, de la bonté, de l'abnégation, du sacrifice et de la dignité morale. En semant ces vertus comme des germes de vie, il prépare et enrichit le sol humain, qui devient capable de toutes les cultures, de toutes les moissons.

Mais, de même que la raison de ceux qui pensent cherche l'intelligence des dogmes élémentaires; demande qu'on les lui explique, dans la mesure de nos connaissances imparfaites et toujours limitées; exige qu'on repousse les attaques d'une philosophie, d'une science ou d'une littérature hostiles; de même, elle aspire à connaître, dans le détail, la vie humaine et divine de Jésus, les paroles qu'il a dites, la loi qu'il a formulée, sa manière d'enseigner, d'évangéliser, de lutter, de souffrir et de mourir.

L'histoire de Jésus est le fondement de la foi. Doctrine évangélique, théologie, morale chrétienne, culte, hiérarchie ou Église, tout repose sur elle. Grâce au travail incessant des docteurs, la doctrine de Jésus, sa morale, son culte et son Église sont devenus peu à peu l'objet de sciences distinctes, parfaites, organisées,

répondant aux aspirations légitimes des croyans qui veulent être des hommes de foi et des hommes de science; pareillement, il faut que la vie de Jésus-Christ soit racontée suivant les exigences de l'histoire.

C'est à ce besoin profond qu'essaie de répondre le présent ouvrage.

Les partisans de ce qu'on appelle aujourd'hui l'école critique vont dire : Le Christ du dogme et de la tradition, le Christ des apôtres, et des Évangiles interprétés suivant la doctrine de l'Église, n'est pas et ne peut pas être le Christ de l'histoire. Ce Christ idéal, Dieu et homme, Verbe incarné, conçu par un miracle inouï, se disant le Fils unique de Dieu, au sens métaphysique et absolu, multipliant les prodiges, parlant comme le quatrième Évangile le fait parler, ressuscitant trois jours après sa mort, s'élevant au ciel à la face de ses disciples, après cinquante jours, n'est pas un homme réel. Il n'existe que dans la fantaisie pieuse des croyans, qui l'a créé de toutes pièces.

Le vrai Jésus, le Jésus de l'histoire, est né comme tous les hommes, il a vécu comme eux, il n'a pas plus fait de miracles qu'eux, il a enseigné une morale plus pure, fondé une religion moins imparfaite que les autres, et comme tous les réformateurs, en général, succombent sous l'intransigeance de leur milieu, il a été la victime de l'intransigeance juive; il est mort comme nous; il n'est ni ressuscité, ni vivant en Dieu.

Je suis révolté, — qu'on me pardonne le mot, — non-seulement dans ma foi de chrétien, mais dans mon impartialité d'homme, de cette contradiction entre le dogme et l'histoire, érigée en principe et opposée comme la question préalable à une vie de Jésus Dieu et homme. Convaincu que Jésus a été le Dieu invisible dans un être humain semblable à nous, comme historien je le regarde vivre, tel qu'il est, dans cette double nature.

La question de la Divinité divise les plus grands esprits, depuis la venue du Christ; elle les divisera sans fin; c'est déjà un phénomène étrange que Jésus seul ait soulevé un tel problème, qui ne s'endort jamais dans la conscience de l'humanité, un problème avec lequel on est sûr de l'émouvoir toujours. Je ne me permettrai ici qu'une simple réflexion historique à l'adresse des hommes sans prévention, des vrais critiques, à l'esprit largement ouvert.

Cette contradiction violente dont Jésus est l'objet a été prophétisée. Elle durera autant que le monde; elle afflige le chrétien, mais il ne s'en étonne ni ne s'en trouble; il y voit le signe de son Maître. Elle s'est produite du vivant même du Christ. Tandis que ses disciples, répondant à sa question, lui disaient : « Vous, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, » les hommes, les Juifs disaient : Il

n'est qu'un prophète; d'autres, plus aveugles, en faisaient même un blasphémateur et un révolté.

Lorsqu'il eut quitté la terre, pendant que les apôtres prêchaient aux synagogues juives le Messie Dieu et homme, rempli de la sagesse et de la vertu de Dieu, les premiers sectaires, les Nazaréens et les Ébionites, ne voulaient voir en lui qu'un homme.

La lutte, sur ce point, se prolongea plusieurs siècles; un philosophe païen, Celse, sans nier pourtant les miracles de Jésus, persiflait sa doctrine, qu'il appelait absurde, et sa croix, qu'il trouvait infâme; Origène, le réfutant, proclamait de sa grande voix la divinité de son Maître.

Les temps ont marché depuis. Le Crucifié a grandi, détruisant le paganisme, absorbant la philosophie, détrônant l'Empire, conquérant la terre, civilisant la barbarie, créant un monde nouveau.

Qui donc avait raison: les Juifs anathématisant Jésus et le tuant; les païens, comme Tacite, Suétone et l'honnête préfet de Bithynie, Pline le Jeune, le dédaignant, lui et ses disciples, qui leur semblaient une secte méprisable; les philosophes, comme Celse, l'accablant de leur sagesse, — ou les apôtres, adorant en Jésus le Fils de Dieu?

Si Jésus n'était en réalité que l'homme honni des Juifs et du paganisme, comment a-t-il creusé sur la terre un sillon pareil? comment a-t-il fondé une religion qui domine le monde?

L'œuvre est inexplicable: elle est la preuve populaire que Jésus était bien ce que l'Église affirme.

I.

La première condition d'une histoire scientifique est d'être éclairée par une critique sage, clairvoyante, impartiale.

Il ne faut pas, cependant, confondre la critique avec l'histoire; bien qu'inséparables l'une de l'autre, elles doivent rester distinctes.

Dans son sens le plus général, la critique est l'exercice même de la faculté essentielle de tout être raisonnable, le jugement. Critiquer et juger sont deux termes synonymes; car le jugement, comme la critique, a pour objet de discerner le vrai du faux. C'est le premier des droits, le plus nécessaire des devoirs de la raison. Quel que soit le domaine qu'elle explore : religion, philosophie, sciences, littérature, esthétique, mathématiques même, la raison doit être attentive à discerner la réalité et les apparences, le vrai, souvent invraisemblable, et le faux, quelquefois si plausible.

La critique, dès lors, ne peut être une science spéciale; elle est plutôt une condition de toute science. Elle rentre dans la logique même qui fixe à l'homme les règles pour penser juste et pour juger sainement. Ces simples considérations démontrent la vanité de ceux qui s'attribuent le monopole de la critique. L'école critique est l'école de tout le monde. Chacun peut et doit y prétendre. La tentation la plus ordinaire de l'esprit cultivé est de critiquer au-delà de la mesure, de vouloir tout juger, même ce qu'il ignore. Le sage modère cette volonté âpre, intempérante; il apprend à ne juger que ce qu'il sait, n'oubliant jamais que son savoir est limité et son ignorance incommensurable.

On peut être un excellent critique en philosophie et un très mauvais juge en religion ou en histoire. Certaines connaissances humaines n'exigent pas seulement un esprit spéculatif, mais une longue expérience. Les doctrines morales seront bien mieux critiquées par l'ignorant qui a expérimenté la vertu que par le sceptique qui ne se doute pas des joies austères du sacrifice. Les saints, qui vivent de la parole de Jésus, l'entendront toujours mieux que l'exégète hellénisant qui la repousse et n'en connaît pas la saveur. Un dégustateur délicat perçoit des nuances qui échappent au chimiste.

Appliquée à l'histoire, la critique a un rôle bien déterminé. L'histoire a pour objet de raconter les faits; or les faits du passé ne nous étant connus que par les documens, et les documens étant rédigés par les témoins plus ou moins immédiats des faits eux-mêmes, la critique doit examiner, tout ensemble, les faits, les documens et les témoins.

Certains faits sont absurdes : la critique les écarte; il y a des documens altérés ou suspects : la critique les signale et les réprouve; et si des témoins sont indignes de foi, elle les démasque et les confond.

En ce qui concerne la vie de Jésus, la critique préliminaire a le devoir et le droit de rechercher les documens et les témoins qui nous renseignent sur cette vie, l'ancienneté et l'authenticité des uns, la valeur testimoniale des autres; elle doit examiner la nature des faits consignés dans les documens et rapportés par les témoins.

Ces problèmes ont soulevé, surtout depuis un siècle, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre et en France, de tels débats, que plusieurs volumes suffiraient à peine à les traiter. La réfutation des solutions erronées en demanderait un à elle seule. Nous ne pouvons que tracer ici les grandes lignes et résumer, en les motivant, quelques conclusions certaines.

II.

Les ouvrages qui nous apprennent, en détail, les faits et les paroles de Jésus, sa naissance, sa vie et sa mort, sa doctrine, ses institutions, son œuvre, sont peu nombreux : quelques lettres écrites par les apôtres, quelques chapitres des Actes, et principalement les quatre livres connus sous le nom d'Évangiles canoniques.

Malgré leur petit volume, ces écrits sont d'une richesse inépuisable pour l'abondance des faits et des paroles qu'ils rapportent. Leur premier mérite, comme documens, est leur ancienneté. Rédigés dans les années qui suivirent les événemens, ils sont l'expression simple et véridique des souvenirs qu'avaient laissés dans l'âme des disciples l'enseignement, les préceptes, les exemples, la personne du Maître disparu. Deux années et demie d'un perpétuel contact avec lui les avaient peu à peu transformés. Une des œuvres essentielles de Jésus, celle qui primait toutes les autres et sans laquelle les autres ne pouvaient aboutir, était de graver dans la conscience de ses apôtres son image fidèle et vivante. Ne devaient-ils pas l'annoncer à toute créature? et, pour l'annoncer, ne devaient-ils pas le connaître? Lui seul pouvait les instruire.

Il ne leur a rien caché ; il les a traités, comme il le leur disait, en amis. Il s'est ouvert à eux pleinement. Ils ont reconnu en lui le Fils unique du Père et le Fils de l'homme né de la femme, entendu ses paroles de sagesse et de sainteté, vu le ciel ouvert sur sa tête et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme; ils ont été les témoins de sa puissance irrésistible et divine; ils ont compris la raison cachée de ses souffrances, de ses douleurs, de sa faiblesse volontaire, de son insuccès auprès de la nation élue et de sa mort; ils ont vu aussi la gloire du Ressuscité, gloire dont l'éclat, voilé au monde, fut réservé aux seuls disciples; ils ont été envahis intérieurement et visiblement par son Esprit. Revêtus de cette force surhumaine, ils se sont sentis les mandataires du Christ, les propagateurs invincibles de sa foi, les continuateurs de son œuvre; et ces Galiléens incultes, ignorans, timides, dépouillant toute hésitation, toute crainte, cinquante jours après sa mort, dans cette même ville où avait été crucifié leur Maître, se mirent à publier son nom à la face du peuple qui avait demandé son supplice, et du Sanhédrin qui l'avait préparé. Ils l'appelaient « le Saint, le Juste, l'Auteur de la vie; » ils leur reprochaient avec douleur de l'avoir tué; ils affirmaient que Dieu l'avait ressuscité ; ils le disaient « l'Envoyé de Dieu, le Prophète annoncé par Moïse; » ils déclaraient que les miracles dont ils étaient les instrumens s'accomplissaient

par la vertu de Jésus le Nazaréen; et, dans l'audace de leur foi, ils le montraient comme la pierre dédaignée par les architectes, devenue, aux mains de Dieu, la pierre angulaire, et comme le seul Sauveur donné aux hommes (1).

Leur parole, leur courage, leur conviction et leur zèle étaient irrésistibles. Ni défense, ni menace, ni fouet, ni chaînes, ni supplices ne les arrêtaient. Ils se disaient les témoins du Ressuscité; et, faisant un appel à la conscience de leurs ennemis, ils ajoutaient que l'Esprit-Saint, que Dieu donne à tous ceux qui lui obéissent, témoignerait aussi de la vérité de leur parole (2).

Cette prédication apostolique est le premier Évangile. Il a jailli de l'âme des disciples immédiats de Jésus, sous l'impulsion du Saint-Esprit. C'est une parole divine : la conscience humaine ne l'a point inventée, elle est l'écho de la parole de Jésus.

Nul n'en peut nier l'antiquité, l'authenticité.

L'historien, habitué à l'évocation des choses du passé, à l'aide des documens, voit les disciples de Jésus réunis dans le souvenir et le culte de leur Maître. Leur union est d'autant plus étroite et plus intime qu'ils sont plus isolés dans un milieu plus hostile. Ils ne sont rien par eux-mêmes et ils n'ont rien. Toute leur force est dans la vertu de Dieu. Toute leur science se résume en un être : Jésus-Christ. Toute leur sagesse est en lui. Tout leur trésor est lui. Toute leur destinée se borne à lui; et comme de telles choses n'existent que par la foi, la foi est tout pour eux : elle est sans mesure. Leur vie n'est plus à eux; elle est au Christ (3). Ils se sentent ses propres membres, et ils ont conscience que nulle énergie, sur la terre ni dans le ciel, ne les séparera de son amour. Jamais on ne rencontrera un phénomène psychologique pareil. Quelque influence que peuvent exercer les hommes supérieurs sur ceux qui les approchent, ils ne parviennent pas à se les assimiler aussi pleinement, ils ne les façonnent que par le dehors, incapables d'infuser leur propre esprit, comme force nouvelle, vivante et personnelle. C'est dans ce cénacle que toute la vie de Jésus a été vécue à nouveau. Comme ceux qu'un grand amour absorbe, les disciples mettaient en commun leurs souvenirs, se racontaient les actes du Maître, se redisaient ses enseignemens et les communiquaient à leurs néophytes. Les moindres détails des derniers jours si émouvans de sa carrière, l'arrestation, le jugement, le Calvaire, toutes ces scènes douloureuses, poignantes, apparaissaient de nouveau. Jamais Jésus n'avait été plus vivant dans leur conscience. C'est le propre de la séparation et de la mort de concentrer sur les absens

(1) *Act.*, III, 14 et suiv.; IV, 11.
(2) *Act.*, V, 30 et suiv.
(3) *Galat*, II, 20.

et les disparus la puissance du souvenir. Ils renaissent en nous, et, en regardant au fond de l'âme, on les retrouve, on les voit, on les entend. Jésus était vraiment au milieu d'eux. Ils vivaient avec lui dans la prière (1), dans la pratique des vertus qu'il leur avait enseignées par sa parole et son exemple. C'est là qu'il faut chercher l'origine première de l'Évangile oral qui constitue la première prédication des apôtres et la source des Évangiles écrits.

Les apôtres ont vite éprouvé le besoin de fixer l'enseignement du Maître et l'histoire de sa vie. Les premiers fidèles devaient souhaiter ardemment de conserver dans leur souvenir « la bonne nouvelle » que les envoyés de Jésus leur prêchaient; et les envoyés, en quittant les nouveaux convertis, les jeunes communautés organisées par eux, aimaient à leur laisser un témoignage plus durable que leur parole. L'Évangile écrit répondait à ces besoins, à ces nécessités.

III.

On ne peut préciser la durée exacte du temps écoulé entre le début de la prédication apostolique et l'apparition du premier Mémoire écrit. Ce temps dut être fort court. La tradition universelle de l'Église place la composition du premier Évangile entre l'an 33 et l'an 40 de l'ère chrétienne (2). Cet Évangile a pour auteur l'un des apôtres, Matthieu le publicain. Il fut écrit en lettres hébraïques pour les Juifs de Palestine et de Jérusalem (3), dans la langue qu'ils parlaient alors, le dialecte araméen, — un mélange de chaldéen et de syriaque, — qui fut la langue de Jésus.

L'idée fondamentale sur laquelle se concentrait toute la foi des apôtres, c'est que Jésus était avant tout le Messie d'Israël annoncé par les prophètes. Ils s'efforçaient de le persuader à tous les Juifs; leur prédication n'est que le témoignage public de cette vérité, comme le démontrent les fragmens de discours que les Actes nous ont conservés (4). Ce que disait Pierre, tous ses compagnons, animés de la même foi, le disaient; et dès que Jésus les eut quittés, fidèles à ses ordres, ils remplirent Jérusalem et toutes les synagogues de la Palestine du témoignage de leur foi en sa messianité.

Cette idée inspira le premier Évangile; elle en est l'âme; elle en ramène à l'unité toutes les parties.

Il est facile de s'en convaincre, en examinant les passages prophétiques que l'auteur rappelle, et dont son propre récit n'est que

(1) *Act.*, I, 14.

(2) Eusèb., *Chronic.;* Irénée, *Adv. hæres.*, III, 1.

(3) Jérôme, *Adv. Pelag.*, III, 1; Irénée, *Adv. hæres.*, III, 1; Eusèbe, *Hist. ecclés.*, III, 24; Jérôme, *De vir. illustr.; Fragm. Papias.*

(4) Cf. *Act.*, II, 14 et suiv.; IV, 8 et suiv.; V, 29-32, etc.

le commentaire et la justification historique (1). Ce livre devait naturellement, forcément, avoir pour titre la généalogie même de Jésus, établissant sa descendance davidique, car le plus populaire des titres messianiques, aux yeux de tout Juif, était le titre de Fils de David.

Le grand discours sur la montagne convient au législateur des temps nouveaux; les nombreuses paraboles du Royaume révèlent celui qui venait évangéliser les pauvres; les anathèmes contre les Pharisiens et les prophéties sur l'avenir de Jérusalem et du monde annoncent le juge qui a le van dans la main et qui est le maître des hommes et des siècles.

Ce caractère tranché du livre explique, indépendamment de son origine apostolique et de sa priorité sur les autres Évangiles, l'autorité dont il jouit et l'action extraordinaire qu'il exerça dans l'évangélisation des Juifs. Jésus est-il, oui ou non, le Messie des prophètes? C'était le grand débat entre les croyans et les Juifs. L'évangile de saint Matthieu y répondait avec une évidence triomphante.

Tous les titres messianiques signalés par les prophètes se vérifient en Jésus. L'Évangéliste le prouve par la vie même du Maître. Son livre est tout à la fois un tableau vivant de Jésus et une démonstration, une apologie populaire de sa messianité.

L'idiome général dans lequel il fut composé n'était guère compris en dehors de la Palestine; et cependant la messianité de Jésus intéressait non-seulement les Juifs de Jérusalem, de Judée, de l'Idumée et de la Galilée, mais tous ceux de « la dispersion. » Ces derniers parlant le grec, il fallut leur interpréter l'Évangile syro-chaldaïque. Un grand nombre, d'après les fragmens de Papias (2), s'y appliquèrent. Une traduction grecque, dont l'auteur est inconnu (3), suivit de très près l'original araméen. Elle s'imposa soit par l'autorité du traducteur, soit par le consentement de l'Église; elle éclipsa bientôt le texte primitif. Celui-ci disparut, après la destruction de Jérusalem, avec le groupe des chrétiens judéens qui en faisaient usage; s'il en resta entre les mains des Ébionites et des Nazaréens une version, elle s'altéra, comme toutes celles que les sectes modifiaient, interpolaient, mutilaient, altéraient au gré de leurs doctrines.

Quelques années après, lorsque les apôtres, ayant accompli leur tâche en Judée et rendu témoignage à leur Maître dans la métropole, se dispersèrent pour porter au loin la bonne nouvelle, un des

(1) Cf. Matth., I, 23; II, 6, 15, 18, 23; III, 3; IV, 15; VIII, 17; XI, 5, 10; XII, 18; XIII, 35; XXI, 5, 16, 42; XXII, 44; XXVI, 31; XXVII, 9, 35, 43, 46.

(2) Eusèbe, *Hist. ecclés.*, III, 39.

(3) Jérôme, *De vir. illustr.*, III.

disciples de Pierre, son interprète, comme l'appelle Papias (1), ou son secrétaire, suivant le mot de saint Jérôme (2), accompagne le chef des apôtres dans ses missions. Il se nommait Marc et paraît être le Jean Marc des Actes (3).

Il se mit à la suite de Pierre, vers l'an 42, lorsque celui-ci, persécuté par Hérode Agrippa, dut s'éloigner de Jérusalem. C'est à Rome même qu'il vint annoncer l'Évangile. Sa prédication y obtint un succès extraordinaire. Les frères voulurent avoir un souvenir écrit de la parole de l'apôtre; sur leur demande, Marc écrivit son Évangile. L'apôtre approuva l'œuvre, qui, revêtue de son autorité, fut lue désormais par toute l'Église, ainsi que l'atteste saint Clément, au sixième livre de ses Hypostases (4).

L'antiquité est unanime à affirmer ces faits (5).

En comparant ce second Évangile au premier, dans une vue d'ensemble, on voit qu'il s'en distingue d'abord par sa brièveté. Tout l'élément judaïque de saint Matthieu, tout ce qui, dans l'histoire de Jésus, avait été relevé à l'adresse des Juifs comme preuve qu'il était le Messie d'Israël, est écarté : la généalogie davidique, les faits de l'enfance, le discours sur la montagne, dans lequel la loi nouvelle du Messie s'oppose aux imperfections de la loi ancienne et aux traditions, aux doctrines erronées des Rabbins, les nombreuses paraboles du Royaume de Dieu. On voit qu'il s'adresse à des lecteurs qui ignorent les usages des Juifs (6).

C'est la vie publique de Jésus-Christ, Fils de Dieu, qu'il raconte. Ces retranchemens considérables ont fait nommer cet Évangile un abrégé, et saint Marc l'abréviateur (7).

Il ne faudrait pas forcer l'expression jusqu'à méconnaître l'originalité réelle du second Évangile. Évidemment, il a été composé d'après le premier; sauf les retranchemens que nous venons de signaler, la ressemblance pour le choix et l'ordre des faits est incontestable. Saint Marc a dû avoir sous les yeux l'Évangile araméen de saint Matthieu, et il s'en est servi pour rédiger le sien en langue grecque. Mais, dans le récit des faits, son originalité se montre. Une comparaison attentive dénote qu'il est renseigné par ailleurs et qu'il a entendu son maître, l'apôtre Pierre. C'est à cette source

(1) Eusèbe, *loc. cit.*
(2) *Epist.*, cxx, qu. 11.
(3) *Act.*, XII, 25.
(4) Jérôme, *De vir. illustr.*, VIII.
(5) Cf. Papias, ap. Eusèbe, *Hist. ecclés.*, III, 39; Clément d'Alex., ap. Eusèbe, II, 15; VI, 14; Irénée, *Adv. hær.*, III, 1; Épiph., *Hæres.*, LI, n° 6.
(6) Cf. Marc, VII, 1-4.
(7) Cf. Jérôme, *De vir. illustr.*, c. VIII; August., *De cons. Evang.*, I, 4; Eusèbe, *Hist. ecclés.*, II, 15.

surtout qu'il a dû puiser les détails nouveaux qu'il relève, la connaissance plus complète des noms, des lieux, en un mot tout ce qui caractérise son œuvre.

L'Évangile de saint Marc n'a pas, comme celui de saint Matthieu, une tendance apologétique. Il n'a point été conçu ni rédigé pour démontrer la messianité de Jésus. Il n'est que le récit populaire de sa vie publique en Galilée, du dénoûment tragique de cette vie, et de sa résurrection triomphante à Jérusalem.

Il est cependant la bonne nouvelle du Fils de Dieu, et il prouve implicitement la divinité de Jésus. Il contient aussi, dans sa forme historique, la prédication apostolique, telle que Pierre et tous ses collègues la pratiquaient, lorsqu'ils venaient annoncer aux populations païennes de l'Empire le nom du Sauveur, le seul qui, sous le ciel, eût été donné aux hommes (1). Les faits tiennent plus de place que les discours. La puissance de Jésus, auquel tout obéit, est plus en relief que ses enseignemens. Cependant ses souffrances, sa condamnation par les Juifs, l'ignominie de sa passion et de sa croix n'y sont point voilées. Les apôtres ne rougissent pas de leur Maître; ils savent que son sang versé au Calvaire est le moyen voulu pour régénérer l'homme et glorifier Dieu dans le Christ.

On se ferait une idée fausse et incomplète de l'activité ardente des chrétiens dans les premières années de l'Église, si on oubliait le zèle avec lequel ils cherchèrent à connaître la vie de celui à qui ils avaient donné leur foi et qu'ils adoraient comme le Messie, le Sauveur, le Fils de Dieu.

Enflammés par la prédication des apôtres, ils s'inspiraient des moindres paroles et des actes de Jésus. Beaucoup, parmi les disciples et les néophytes, s'efforçaient de fixer par écrit ce qu'ils avaient entendu de la bouche même des témoins. L'Évangile araméen de saint Matthieu semble avoir été plus particulièrement le centre de ce mouvement (2). On l'interprétait, on le traduisait, on essayait d'y apporter de nouveaux détails et de lier les faits dans un ordre plus conforme à la réalité de l'histoire. Les fruits de cette activité littéraire ne sont pas parvenus jusqu'à nous; tous ces livres auxquels fait allusion un des Évangiles (3) ont disparu, comme tant d'œuvres imparfaites qui ne s'imposent pas à l'attention et qui, sans doute, n'ont pas la force de survivre au milieu dans lequel elles sont nées.

Lorsqu'un besoin réel, légitime, travaille un ensemble d'hommes, il trouve presque toujours un esprit plus vigoureux qui sait y répondre.

(1) *Act.*, IV, 12.
(2) Cf. *Frag. Papias;* Eusèbe, *Hist. ecclés.*, III, 39.
(3) Luc, I, 1.

L'Église naissante appelait un écrit qui lui donnât un tableau plus complet de l'histoire du Christ. Un païen d'Antioche, peut-être un Juif, un converti de l'apôtre Paul, à coup sûr, un homme qui n'était pas sans culture et qui passe pour avoir enseigné la médecine à Antioche même, entreprit de répondre à ce besoin des premiers fidèles. De là le nouvel Évangile qui vint s'ajouter à celui de l'apôtre Matthieu et de Marc, le disciple de Pierre. Saint Paul a loué cette œuvre dans une de ses lettres (1). Elle se répandit dans toutes les Églises, et elle fit connaître un grand nombre de faits et d'enseignemens qui n'avaient pas été consignés dans les écrits antérieurs.

Saint Luc comble leurs lacunes. Le tiers de ses récits lui appartient en propre, et notamment cinq miracles et douze paraboles (2). Toute sa préoccupation est de se renseigner auprès des témoins qui ont tout vu dès l'origine et qui ont été établis les ministres de la parole. Disciple de Paul, compagnon de ses voyages (3), collègue de Barnabé, l'un des soizante-douze, il est venu à Jérusalem (4), il a interrogé les apôtres Pierre, Jacques le Mineur, qu'on appelait le frère du Seigneur, et Jean, le disciple aimé. Il a connu certainement la famille de Jésus et sa mère, et la parenté de Jean-Baptiste. Il a eu sous les yeux les divers écrits auxquels il fait allusion dans la préface de son œuvre, et sûrement les Évangiles de Matthieu et de Marc. Il est invraisemblable, en effet, que de tels documens, revêtus de l'autorité des apôtres et, à ce titre, vénérés par tous les fidèles, n'aient pas été dans ses mains. Il les a évidemment complétés par ses récits de la naissance de Jean et de l'enfance de Jésus, récits empruntés sans doute à une source plus ancienne, comme en témoigne leur style tout hébraïque.

Il les complète encore dans ces riches épisodes dont la vie errante de Jésus a été semée, pendant une période de quatre ou cinq mois, du jour où il quitte la Galilée, n'ayant plus où reposer sa tête, jusqu'à son entrée triomphale à Jérusalem.

Les deux premiers Évangiles sont muets sur cette phase importante. Il les enrichit encore dans son récit de la Résurrection et dans celui de l'Ascension par lequel il ouvre son livre des Actes.

Mais l'originalité du travail de saint Luc est dans le lien chronologique qu'il essaie d'établir entre les faits et surtout dans l'esprit qui préside au choix des faits.

Le lien chronologique, bien que imparfaitement renoué, nous

(1) *II Cor.*, VIII, 18.
(2) Luc, I; II; VII, 11-18, 36-50; X, 1, 25-42; XII-XVI; XVIII, 1-14; XIX, 1-28; XXIII, 6-12; XXIV, 12-53.
(3) *II Cor.*, VIII, 18.
(4) *Act.*, XX.

permet cependant de fixer la date de la naissance de Jésus, sous Hérode, et l'inauguration de son ministère galiléen à la quinzième année de Tibère, ce qui serait impossible avec saint Matthieu seul. L'esprit qui l'anime, on ne saurait le caractériser mieux qu'en l'appelant l'esprit même de Paul.

Au moment où saint Luc écrivait, un fait nouveau se produisait dans l'Église naissante. L'Évangile, combattu par les Juifs, rencontrait chez les païens une faveur prodigieuse. Le peuple accourait en foule à l'appel des envoyés et surtout de celui qui s'intitulait l'Apôtre des Gentils. C'était un entraînement. A côté du Juif défiant, toujours revêche et persécuteur, on voyait le païen docile et empressé. La prophétie de Jésus s'accomplissait visiblement : le Royaume allait être enlevé au peuple élu et transporté au peuple abandonné de Dieu. L'Évangéliste était témoin de cette nouveauté, et, sur les traces de son maître Paul, il travaillait à la conversion des Gentils. Au sein de l'Église, des dissensions s'étaient élevées, les Juifs convertis ne voyaient pas toujours d'un bon œil les nouveaux frères païens; ils se prévalaient contre eux de leur titre de fils d'Abraham, se défendant mal d'un orgueil secret contre ces incirconcis. Ils eussent voulu les asservir aux prescriptions de la Loi ; mais les païens résistaient. La Loi était finie. Le Royaume de Jésus brisait ses vieilles attaches. Saint Paul défendait la liberté des enfans de Dieu, affranchis désormais de toute tutelle légale, de ce culte imparfait qu'il appelait les élémens de ce monde (1). La vie du Maître était pleine de faits où ce nouvel état de choses était prophétisé, justifié : il fallait les produire.

L'Esprit vivant qui veillait sur les apôtres inspira saint Luc, comme il avait inspiré saint Paul; et en lisant le troisième Évangile, on y trouve le Christ, Sauveur universel, tel que les païens devaient le voir, tel que Paul le prêchait, et tel qu'il s'était montré lui-même dans sa vie publique. Il recueille avec soin un grand nombre de traits omis par le premier Évangile, et qui, tout en humiliant les Juifs, pouvaient inspirer confiance aux païens : le salut promis au publicain Zachée et au bon larron, le pardon accordé à la pécheresse publique et au prodigue, la préférence donnée au publicain sur le Pharisien ; il vante le Samaritain, l'excommunié miséricordieux, en l'opposant au prêtre et au lévite sans entrailles ; il fait l'éloge de plusieurs païens, il montre Jésus priant pour ses bourreaux, convertissant le bon larron et le centenier romain.

Saint Luc a ainsi écrit les scènes les plus touchantes de la vie de Jésus, qu'il se plaît, à l'exemple de son maître Paul, à nommer « le Seigneur. » Si Marc est l'Évangéliste de la puissance, Luc est

(1) *Gal.*, IV, 3.

l'Évangéliste de la miséricorde et de la bonté. L'antiquité, dans sa prédilection pour les symboles, a donné à Marc le lion comme emblème, et à Luc, la victime, le taureau qu'on égorge. A toutes les pages de son œuvre, on reconnaît Celui qui sauve et qui pardonne, ce « Fils de l'homme, venu non pour perdre, mais pour sauver, non pour juger, mais pour pardonner. »

L'ouvrage a été sûrement composé avant les Actes, qui en sont la continuation ; et comme ces derniers s'arrêtent à la fin du second séjour de Paul à Rome, il faut placer la rédaction de l'Évangile avant l'année 64.

La persécution de Néron contre les chrétiens obligea Luc à fuir la capitale de l'Empire, où Paul mourut ; et l'Évangile qu'il y avait écrit fut emporté par lui en Achaïe et en Béotie, où il avait cherché refuge (1).

Vers la moitié du Ier siècle, lorsque l'esprit qui animait l'Église la dilatait, emportant ses apôtres à la conquête de l'Empire, à travers les provinces d'Asie et de Grèce, la foi naissante n'y rencontra pas seulement l'hostilité des Juifs, elle se heurta aux doctrines païennes et à la kabbale juive, à cet ensemble d'opinions qui formaient la sagesse des civilisés de ce temps. Cet obstacle était plus redoutable que les persécutions : celles-ci n'atteignaient que le corps, tandis que la philosophie humaine pouvait corrompre la foi et la parole de Jésus.

Parmi les convertis du paganisme, beaucoup étaient imbus de cette fausse sagesse. Tous les siècles et toutes les civilisations se ressemblent. L'homme n'échappe jamais aux influences de son milieu, il en subit les doctrines, comme il en subit les mœurs, même sans raisonner et, le plus souvent, sans les comprendre.

Les doctrines qui composaient alors l'atmosphère intellectuelle, religieuse et morale, ont pris un peu plus tard le nom de gnosticisme : mélange confus de monisme, de panthéisme, de dualisme, de fatalisme, de théurgie et d'ascétisme bizarre, amalgame de spéculations sur le principe des choses et sur l'univers.

Deux courans dominaient : l'un partait d'un monisme outré qui flattait la doctrine unitaire des Juifs ; l'autre s'inspirait d'un dualisme irréductible.

Ceux qui suivaient le premier concevaient Dieu comme une unité transcendante et abstraite, dégagé de toute relation avec le monde et impénétrable en lui-même.

L'univers était le produit de forces intermédiaires, impersonnelles, émanées du principe silencieux et inconnu. L'une de ces forces, l'un de ces *Éons*, comme on les appelait, était le Logos ou

(1) Jérôme, *De vir. illustr.*, c. VII.

Christ supérieur. Il s'était uni, un instant, à Jésus. La Rédemption, d'après eux, se réduisait à ceci : Jésus avait annoncé la Vérité ou le Dieu inconnu, il avait vaincu les puissances cosmiques, souveraines de ce monde qui paralysaient l'effort de l'être pneumatique ou spirituel vers l'Être primitif. On n'était pas racheté par la foi en Jésus ni par les mérites du Rédempteur divin, mais par la Gnose, ou la connaissance de Dieu, des esprits ou Éons, de l'humanité et de leurs rapports. Il suffisait à l'homme d'être initié à la Gnose : cette initiation faisait de lui un être pneumatique.

D'après les dualistes, qui renouvelaient la doctrine des Perses, le monde est sous l'influence de deux forces opposées, émanées des profondeurs de l'Être : la lumière et les ténèbres. Le monde matériel est sorti des ténèbres, il est mauvais en soi; mais la lumière triomphera et finalement délivrera les parcelles brumeuses captives dans les corps. Jésus, pour ces hérétiques, était vraiment le Christ, le Fils de Dieu en personne, mais ils niaient qu'il se fût véritablement incarné (1). Il est facile de concevoir quels dangers la parole des apôtres devait courir en présence d'esprits qui, au lieu de la recevoir comme des enfans, suivant la volonté de Jésus, ne songeaient qu'à l'interpréter selon leurs opinions. Saint Paul, le fondateur de presque toutes les Églises d'Asie-Mineure, avait prophétisé le péril et mis en garde les chefs des communautés (2) contre ces maîtres qui viendraient corrompre la foi. De son vivant déjà, il les avait vus à l'œuvre; il signalait leur perversité (3), et dénonçait leur science mensongère (4).

Ce péril est de tous les siècles cultivés. La plus grande difficulté pour l'homme est de se soumettre simplement à l'Évangile, et sa plus grande tentation est de vouloir le transformer à son gré, suivant ses propres systèmes.

Les gnostiques nient la divinité du Christ, en le réduisant au rôle d'Éon ou de force inférieure à Dieu. Ils méconnaissent le rapport essentiel et véritable qui relie Jésus à son Père, ils s'offusquent de son humanité qui le met en contact avec la matière, le principe du mal selon eux; et ils la réduisent à une pure apparence. Ils refusent au Fils de Dieu et à celui qui s'est ainsi nommé une personnalité propre. Les Juifs convertis, connus sous le nom de Judaïsans, partagent quelques-unes de ces erreurs qui, en détruisant le Christ, ruinent par là-même toute son œuvre. Ébionites et Docètes se liguent, niant les uns l'humanité réelle, les autres la divinité de Jésus, et menacent le Christianisme dans son berceau.

(1) Ignace, *Ad Smyrn.*, II. Cf. *II Timoth.*, II, 8-17.
(2) *Act.*, XX, 28-31.
(3) *I Timoth.*, I, 5-7.
(4) *Id.*, 19 et suiv.; VI, 20, 21.

L'un de ces hérétiques était Cérinthe; Irénée nous a conservé les grandes lignes de sa doctrine (1), c'est la doctrine même des Ébionites; il ne voit en Jésus qu'un homme, dans lequel, au moment du baptême, un démiurge, un Éon, appelé Christ, est descendu. Un autre de ces faux docteurs était le diacre Nicolas, dont les mœurs déréglées s'alliaient aux spéculations les plus insensées sur la nature de Dieu, sur la création et les rapports entre Dieu et l'univers (2).

C'est pour combattre ces erreurs que l'un des apôtres écrivit un quatrième Évangile (3). Cet apôtre est Jean, le disciple bien-aimé. Tous les chefs des églises d'Asie, l'apôtre André à leur tête, l'en prièrent (4).

Nul mieux que lui n'était capable d'attester la vérité.

Il n'oppose point une doctrine humaine, un système philosophique, à des doctrines humaines, à de vains systèmes de philosophie. Il n'est pas un philosophe, il est un témoin. Il ne connaît que la parole de son Maître, et il ne dit que ce qu'il a entendu. Tandis que saint Paul, dans ses épîtres, raisonne et discourt sur les faits évangéliques, sur la doctrine du Christ, sur l'œuvre de la Rédemption, sur sa mort et sur sa résurrection, saint Jean, recueillant ses souvenirs, inspiré par l'Esprit dont il était éclairé et qui lui suggérait, comme Jésus l'avait promis à ses fidèles, tout ce qu'il fallait dire, saint Jean rend témoignage : tout ce qu'il rapporte a un but, un seul but, établir la foi en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, source de la vie éternelle.

Il ne s'agit plus de démontrer par l'histoire, comme l'ont fait saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, que Jésus est le véritable Messie promis aux Juifs, et le Sauveur de toute créature par le repentir et la foi; il s'agit de déterminer la vraie nature divine de « Celui qui est apparu dans la chair. »

Qu'est-ce que le Fils de Dieu? Quels sont ses rapports avec l'Être divin qu'il nomme son Père? Qu'est-il venu accomplir en ce monde? En quoi consiste le salut dont il est l'auteur? La réponse à ces questions est tout le quatrième Évangile. Ce n'est pas Jean qui parle, c'est Jésus même; car lui seul pouvait nous renseigner sur sa vraie nature divine. Le mot par lequel l'Évangéliste ouvre son écrit et qui forme le résumé de tout ce qu'il va rapporter, est ce mot de Parole, de Verbe, de Logos. « Dans le Principe était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu.

(1) Irénée, *Adv. hæres.*, I, XXVI, 1.

(2) August., *De hæres.*, in princ.

(3) Irénée, *Adv. hæres.*, III. I, 1; Clém. d'Alex., ap. Eusèbe, *Hist. ecclés.*, VI, 14; Tertull., *Contr. Marcion.*, IV, 2.

(4) *Canon de Muratori;* Jérôme, *De vir. illustr.*, CIX.

Oui, le Verbe était, dans le Principe, auprès de Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise (1). »

Cette expression qui traduit son Être divin, Jésus ne se l'est jamais donnée dans les discours que saint Jean lui-même rapporte. Elle n'a rien de commun avec le νόος des Grecs, le Verbe de Platon et de Philon l'Alexandrin; elle rappelle plutôt « la parole » des Prophètes et la sagesse personnelle des Proverbes et des Livres sapientiaux. Peut-être Jésus l'a-t-il révélée à ses apôtres, lorsqu'il leur ouvrit l'intelligence des Écritures (2). Aucune ne rend mieux ce qu'il est; elle implique son origine éternelle du sein du Père, où le « Logos » est toujours vivant, sa distinction du Père d'où il émane, dans l'égalité d'une même vie, et le rapport de Dieu avec ce monde créé par le « Logos, » conduit par le Logos à travers le temps, et sauvé par le « Logos » fait chair. Toute la théodicée est fondée sur cette idée; et il a suffi du mot divin qui l'exprime, pour mériter à saint Jean d'être appelé le Théologien et le Théosophe.

Comment le Verbe, Fils unique du Père, s'est-il révélé dans sa vie humaine? Les Évangélistes répondent à leur manière : les trois premiers nous l'apprennent par le récit de ses enseignemens et de ses actes. Il enseignait, remarquent-ils, comme un Maître absolu, remettait les péchés, comme Dieu, et commandait à la nature, comme Celui qui n'a pas de supérieur, par sa force propre. Le quatrième Évangile nous instruit par les discours directs dans lesquels Jésus atteste lui-même sa préexistence, son origine éternelle, sa communauté d'essence avec le Père, sa puissance d'éclairer, de créer, de sauver, de donner la vie, de juger comme le Père.

Et, afin qu'il soit bien établi que ces discours ne sont point des compositions artificielles, ils ont été encadrés dans des faits précis, déterminés comme temps, comme lieu, avec un soin particulier, une intention marquée. La plus transcendante des révélations est ainsi présentée sous une forme sensible et populaire qui permet de lire la vérité divine dans des images saisissantes comme Jésus se plaisait à la montrer (3).

Les faits que l'Évangéliste rapporte sont tous, à l'exception de deux, — la multiplication des pains au désert de Bethsaïde, et la marche de Jésus sur les eaux du lac, — empruntés à des périodes de la vie de Jésus omises par les trois premiers Évangélistes. Le miracle des eaux montre en Jésus la puissance de transformer les

(1) Jean, I, 1.
(2) Luc, XXIV, 45.
(3) Cf. ch. IV; VI; IX; X; XI.

substances, égale à la puissance qui les crée. La guérison à distance du fils de l'officier de Capharnaüm prouve que la parole de Jésus est souveraine et qu'elle agit malgré l'espace. La multiplication des pains accuse sa force créatrice; sa marche sur les eaux et la tranquillité imposée à la tempête, son autorité absolue sur la nature; la guérison du paralytique de Béthesda révèle que le mal le plus invétéré ne lui résiste pas; l'aveugle-né atteste qu'il est le principe de la lumière, et la résurrection de Lazare démontre qu'il est le Maître de la mort et de la vie.

Ses discours, tels que Jean les rapporte, par fragmens, ne sont que l'expression de sa nature divine, de sa vie intime, de ses rapports avec le Père, de son égalité absolue avec lui, en essence, en pouvoir, en activité. Sans doute, il tient tout du Père; mais cette origine, en établissant sa distinction personnelle du Père, est sans préjudice de son égalité absolue, puisque le Père lui a tout donné dès l'éternité, en l'engendrant comme son Fils unique. Et en révélant ces mystères intimes, on remarquera que Jésus n'émet aucune doctrine, il atteste seulement des faits intérieurs dont il a la conscience tota'e, des faits transcendans, puisqu'ils constituent la vie même de Dieu (1).

Il donne enfin la révélation la plus profonde de son œuvre, qui consiste à communiquer à tous ceux qui croient, l'Esprit de son Père et le sien. C'est l'idée qu'on retrouve au fond des paraboles que l'Évangéliste a rapportées. L'Eau vive dont il parle à la Samaritaine, le Souffle mystérieux dont il est question dans l'entretien avec Nicodème, la Source jaillissante du rocher, la Lumière qui éclaire le monde, le Berger qui conduit les brebis et qui les mène aux pâturages, tous ces symboles expriment l'Esprit mystérieux et divin de Jésus, la force par laquelle son œuvre s'accomplit dans le secret des âmes et dans l'humanité.

Il n'y a, dans ces discours religieux, aucune métaphysique abstraite. Jésus, tel que le révèle saint Jean, n'est pas plus un philosophe que le Jésus des trois premiers Évangiles. Il ne vient pas démontrer la vérité par des raisonnemens ni exposer un système religieux. Sa parole est l'expression pleine, vivante, adéquate de ce qui est; la loi morale, c'est sa volonté et son esprit; Dieu, pour lui, c'est l'Être vivant, aimant, tout-puissant, le Père; il en traduit en langue humaine, non pas la conception intérieure qu'il s'en fait par une vue systématique, mais la réalité dont il a la perception immédiate.

Les trois premiers Évangiles racontent ce qui se voit en Jésus, le quatrième ce qui ne se voit pas. Mais comme le visible a tou-

(1) Jean, v; x.

jours sa cause invisible, les faits des synoptiques ont leur cause cachée dans le Dieu invisible qui est en Jésus et que saint Jean révèle. Les uns nous montrent le Dieu vivant parmi les hommes, semblable à eux, l'autre nous parle de ce qu'il est en lui-même, dans le sein du Père.

Les premiers Évangiles montrent l'homme en Jésus, le quatrième révèle le Dieu. Tous, même les profanes, peuvent lire les uns : l'autre est réservé aux initiés que l'éternelle Lumière éclaire. Le génie, laissé à ses pauvres clartés humaines, ne le comprendra pas, mais les âmes simples l'entendront, malgré sa sublimité ; et quiconque l'ouvre doit se souvenir de la parole du Maître : « Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu. »

L'authenticité du plus divin des Évangiles n'a jamais été niée parmi les anciens. Une seule secte obscure, les Aloges, l'a répudié, mais elle n'invoque aucun témoin, et ne s'appuie que sur des raisons dogmatiques. Ceux qui niaient le Verbe ne pouvaient accepter l'Évangile du Verbe.

Presque tous les Pères apostoliques en contiennent des citations très soigneusement relevées par le docteur Funk (1).

On ne peut rien opposer au témoignage d'Irénée, disciple de Polycarpe, disciple lui-même de saint Jean, attestant l'existence de l'écrit johannique (2).

Il a été rédigé en grec, à Patmos, suivant les uns, à Éphèse, suivant d'autres. La tradition est incertaine sur ce point, de même que sur l'époque exacte de la rédaction. Il est vraisemblable que l'Apôtre l'écrivit dans sa vieillesse, alors que, seul survivant des témoins directs de la vie et de la doctrine de Jésus, il fut prié par tous les évêques des Églises d'Asie-Mineure d'élever sa grande voix pour confondre les négations naissantes dont la nature de Jésus était l'objet et qui se sont multipliées pendant six siècles, toujours vaincues par le témoignage du quatrième Évangile.

Quant au silence de Papias, il n'est plus possible d'en tirer un argument contre le quatrième Évangile. Un nouveau fragment de l'évêque d'Hiéropolis, cité par Thomasius (I, 344) et que j'emprunte au docteur Aberle (3), témoigne qu'il connaissait l'œuvre de l'Apôtre.

D'ailleurs, l'authenticité des quatre Évangiles canoniques est une question désormais tranchée.

Il est prouvé par le fragment du canon de Muratori que, sous le pontificat de Pie Ier, en 142, il existait quatre Évangiles, que l'Église romaine n'en reconnaissait pas d'autres, qu'elle les lisait

(1) *Opera Patr. apostol.*, t. I, p. 565 et suiv.
(2) Irénée, *Adv. hæres.*, III, I, 1.
(3) *Einleitung in das Neue Test.*, p. 112.

dans l'ordre même où ils sont classés aujourd'hui, qu'elle les tenait pour inspirés de Dieu, écrits par un seul et même Esprit.

Il est prouvé, par une comparaison savante et détaillée, que tous les Évangiles peuvent être reconstitués, fragmens par fragmens, mais intégralement, à l'aide des citations recueillies dans les ouvrages des Pères du Ier et du IIe siècle, depuis l'auteur de l'Épître de Barnabé jusqu'à Tertullien et Irénée.

Il est prouvé que non-seulement dès le milieu du IIe siècle, en 150, il existait déjà une version latine des Évangiles, la vieille Italique, mais qu'avant elle il y en avait déjà deux : l'une en Afrique, l'autre en Italie. Il est prouvé, grâce à la découverte de M. Cureton, qu'avant la vieille Italique il existait une version syriaque, la *Peschito;* qu'elle avait été traduite en grec, et que le traducteur de l'Italique avait sous les yeux cette traduction grecque portant en marge des variantes syriaques auxquelles il s'est surtout référé. Il est prouvé ainsi que les traductions sont contemporaines des originaux.

Il est prouvé enfin, par la découverte du Codex Sinaïticus de M. C. Tischendorf, qu'à l'époque même où, selon Tertullien, le manuscrit autographe des Évangiles était encore conservé dans les Églises apostoliques, il existait une copie contemporaine. Cette copie nous est offerte dans le Codex Sinaïticus, antérieur aux corrections des manuscrits exigées officiellement par Constantin.

Ainsi on est en droit de conclure que les Évangiles existaient dès le Ier siècle et qu'ils existaient tels que nous les possédons. A défaut des manuscrits originaux, autographes, nous avons du moins des traductions contemporaines. La critique est satisfaite. Entre elle et la tradition de l'Église, sur ce point essentiel, l'harmonie est totale.

IV.

Le premier caractère de ces documens, c'est d'être, avant tout, au sens le plus rigoureux et le plus précis, des témoignages. Ils ne discutent pas, ils n'exposent pas des idées, des théories; ils n'expliquent pas; ils racontent des faits, ils rapportent des paroles, ils les affirment. De là, leur impersonnalité. L'auteur disparaît devant les choses. S'il se révèle quelquefois, par exemple dans le prologue du troisième Évangile ou dans le quatrième, avec une réserve extrême, c'est pour déclarer qu'il n'est qu'un témoin, qui s'est renseigné sur tout et qui a vu ou entendu ce qu'il écrit.

On ne surprend pas l'expression des sentimens intimes dont ces écrivains débordaient en peignant la vie de leur Maître. Aucun enthousiasme, aucun cri d'admiration, aucune réflexion propre.

Ils se souviennent : voilà tout, et ils écrivent leurs souvenirs selon que l'Esprit les leur suggère ou que d'autres témoins peuvent leur permettre de les mieux préciser.

Certains événemens ont plus frappé les uns que les autres; le récit en est plus détaillé, plus vivant, plus frais de couleur. Les circonstances dans lesquelles chacun des Évangélistes a écrit ont été aussi l'une des causes positives du triage et du choix des faits et des paroles sans nombre qu'ils avaient pu voir ou entendre dans la vie de leur Maître. Le cercle des lecteurs auxquels ils s'adressaient n'a pas peu contribué non plus à modifier leur œuvre. Ils ne pouvaient parler à des Juifs niant la messianité de Jésus comme à des païens sans préjugé juif; à des simples sans culture comme à des convertis, nourris dans la Gnose judaïque ou grecque; à des Églises où les Juifs prétendaient allier la liberté évangélique avec la servitude légale comme à des Églises affranchies de ces questions irritantes. Celui qui avait été admis, dès la première heure, à l'intimité du Maître, qui avait concentré dans son âme aimante les meilleures confidences de Jésus, qui, plus que tout autre, avait été frappé par les entretiens où il révélait sa nature divine, sa filiation éternelle, les profonds mystères de la foi et du salut par l'Esprit, devait évidemment laisser passer dans son témoignage une suavité, une tendresse, un charme, une vivacité de souvenir que nul autre n'égale. Mais toutes ces différences s'évanouissent dans un fait supérieur et dans une unité plus haute.

Tout, dans l'œuvre de chaque Évangéliste, vient de Jésus. C'est lui et lui seul qu'on voit vivre, lui seul qu'on entend. Le discours sur la montagne, les paraboles, les discussions avec les Pharisiens et les Sadducéens, les instructions aux douze apôtres et aux soixante-douze disciples, les anathèmes contre les faux docteurs, la prédiction de la ruine du Temple et de Jérusalem, les annonces répétées de sa passion future et de sa mort, ses entretiens avec la Samaritaine et avec Nicodème, les affirmations solennelles de sa messianité, à la face des grands de Jérusalem, sous le portique de Salomon, les déclarations prodigieuses de sa nature divine, de son égalité avec le Père, de sa fonction messianique symbolisée par le rocher de l'Horeb, par les lumières de la fête des Tabernacles, par tous les grands faits de l'histoire juive et par le culte qui rappelait les faits : tout est la parole de Jésus. Prétendre que les Évangélistes, et notamment le quatrième, auraient prêté des discours à leur Maître, l'auraient fait parler, comme Tite-Live les généraux romains, c'est leur enlever le seul titre dont ils se réclament tous formellement; c'est méconnaître le respect infini qu'ils portaient à leur Maître; c'est ébranler et contredire, sans aucun motif positif, la tradition universelle, ininterrompue; c'est faire mentir celui qui a dit

avec une insistance solennelle : « Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de la Vie; — oui, la Vie s'est manifestée, et nous avons vu, et nous attestons et nous annonçons la Vie éternelle, celle qui était auprès du Père, et elle nous est apparue, — ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons (1). »

On s'explique ainsi comment ces pêcheurs de Galilée, ces natures incultes, ont pu écrire un livre pareil aux Évangiles : ils n'ont eu qu'à se souvenir. S'ils avaient composé un dialogue à la Platon, ou quelque traité à la Philon d'Alexandrie, on aurait cru à leur génie; et leur génie eût paru suspect. Ils auraient mis de leurs idées et de leur création dans l'œuvre. Mais ils ne savaient rien. Tout ce qu'on peut remarquer en eux, c'est que, sous l'action constante de Jésus, ils ont dépouillé peu à peu les préjugés populaires de leur race, et accepté, dans une foi pleine, les exemples, la parole de leur Maître. Ils n'existent plus, à proprement dire; c'est leur Maître qui est tout en eux.

Dans bien des cas, je préfère, comme critique, le paysan simple au philosophe subtil et avisé.

Le premier me dira bonnement ce qu'il a vu; l'autre voudra me l'expliquer. Ce qui intéresse l'historien, c'est d'abord le fait; l'explication du fait ne vient qu'après. En toute hypothèse, avant d'expliquer les phénomènes, il importe de les constater. Je me défie pour cette opération de l'esprit trop cultivé : il a toujours devant les yeux son système. Il appelle cela un instrument perfectionné. Ne se fait-il pas illusion? C'est un instrument perfectionné pour voir ce qu'on veut et ne pas voir ce qui ne nous convient point.

Le caractère testimonial des Évangiles repose non-seulement sur l'intention expresse des rédacteurs, solennellement formulée par eux, mais encore et principalement sur la volonté de leur Maître : — « Allez, leur a-t-il dit en les quittant, enseignez les nations et apprenez-leur tout ce que je vous ai confié. Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (2). Vous êtes les témoins de ces choses (3). Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint survenant en vous, et vous me rendrez témoignage à Jérusalem et dans toute la Judée, en Samarie et jusqu'aux confins de la terre (4). »

Leur parole ne sera pas un simple souvenir humain, livré aux hasards de la mémoire et de la conscience fragiles ; elle sera gardée,

(1) *Éphés.*, I, 1-3.
(2) Matth., XXVIII, 19, 20.
(3) Luc, XXIV, 48.
(4) *Act.*, I, 8.

sanctionnée par la vertu de l'Esprit de Jésus vivant en eux, et leur suggérant à l'heure même tout ce qu'il faudra dire (1).

C'est ainsi que l'Église, dans une tradition ininterrompue, a toujours considéré les Évangélistes.

Il suit de là qu'on ne peut distinguer dans leur œuvre un élément propre aux écrivains et un autre propre à celui dont ils écrivent. Tout ce qui est sorti de leur plume appartient à Jésus, soit comme acte de sa vie, soit comme enseignement de sa doctrine. L'acte est plus ou moins nettement, vivement décrit, l'enseignement est reproduit plus ou moins complet ou fragmenté, mais l'un comme l'autre est partie intégrante de la vie et de la doctrine du Maître.

Là est le secret de la beauté, de la simplicité, de la sainteté, de l'immortelle vertu des Évangiles. Ce n'est point l'âme, l'esprit, le génie des écrivains qui ont passé en eux, c'est l'âme, le génie, l'esprit de leur héros. Il vit en eux, agit, parle, émeut, éclaire et sanctifie. Sa douceur rayonne et enveloppe, son attrait charme et attire, ses exemples entraînent; sa bonté se communique toujours. On marche à sa suite avec les pauvres gens qui lui faisaient cortège, avec les pécheurs et les malades dont il guérissait les plaies visibles et les blessures cachées; on peut écouter ses leçons, comme il les donnait à la foule, s'asseoir avec elle pour les entendre, au sommet des collines de Galilée ou sur la grève de son lac, l'accompagner dans ses voyages et le reconnaître avec ses fidèles comme le Fils de Dieu. Non, personne n'a parlé avec une telle puissance et répandu plus de bienfaits. Ses confidences intimes à ses disciples, ses adieux, ses derniers entretiens à la veille de mourir nous semblent adressés; ses douleurs se laissent voir dans leur plénitude effrayante; son supplice atroce nous fait pleurer comme ses amis au pied de la croix. Son triomphe prodigieux nous rassure; et, en le voyant quitter la terre dans la gloire de son Ascension, nous nous sentons pleins d'espérance et de force, car il nous laisse, comme à ses disciples fidèles, l'Esprit qui a vaincu le monde et qui fait de nous des enfans de Dieu.

Ces documens gardent une vie, une jeunesse, une fraîcheur éternelles. Ils sont comme le Christ dont ils témoignent. Il était hier, il est aujourd'hui, il sera demain. Le ciel et la terre passeront : son être, sa parole, jamais. Tous ceux qui souffrent peuvent lire les Évangiles, ils y goûteront une consolation; ceux qui aiment peuvent les méditer, ils y apprendront le sacrifice; ceux qui veulent le bien peuvent les interroger, ils trouveront là le secret de toute vertu. Les désespérés y verront le salut, et tous ceux qui

(1) Jean, XIV, 16.

pensent, s'ils les scrutent d'un cœur droit et simple, seront vaincus par cette sagesse divine qui nous instruit du mystère de Dieu, en nous découvrant les misères de l'homme et le moyen de les soulager. Quelle autre science vaut la peine de vivre?

Il y a, dans l'histoire, deux sortes de documens : les uns sont une lettre morte, les autres sont vivans; les premiers, vrais débris des peuples, des sociétés, des civilisations, des races disparues, pierres et stèles gravées, parchemins et bandes de papyrus couverts d'hiéroglyphes ou de caractères d'une langue inconnue, n'appartiennent plus à personne; ils sont tombés dans le domaine de tous, et ils n'ont plus l'esprit vivant d'un peuple pour les interpréter; les seconds restent la propriété d'un peuple, d'une société, d'une religion vivante. Ils sont écrits dans une langue qu'on parle et qu'on entend; ils sont gardés intacts par ceux qui en vivent et qui en connaissent la valeur.

Tous les documens égyptiens, assyriens, phéniciens et autres sont de la première catégorie. Les Évangiles occupent le premier rang dans la seconde. Aucun livre ne mérite mieux le nom de vivant.

Ce qu'ils rapportent est la vie même de millions de consciences qui pensent comme eux, se dirigent d'après eux, se consolent en eux, espèrent par eux. Ils sont nés dans une société religieuse qui les regarde à juste titre comme son bien, ses titres de famille, un de ses plus précieux trésors. Cette société qui, sous le nom d'Église, couvre le monde, présente à tous son Évangile : mais il n'appartient qu'à elle de l'interpréter. Elle en est l'auteur, puisqu'il est sorti d'elle. Qui connaît mieux la pensée d'un livre? N'est-ce pas celui qui l'a conçu?

S'il fallait prouver cette vérité trop simple et cependant méconnue, je dirais à ceux qui l'oublient, à tous les exégètes qui ne font aucun cas de l'Église et de sa doctrine traditionnelle pour arriver au sens des Évangiles : lorsque vous voulez interpréter les documens morts, quelle méthode suivez-vous? Vous essayez de reconstituer le peuple auquel ils appartenaient, vous l'évoquez en quelque sorte, vous le ranimez de ses cendres, et, lorsque vous le voyez vivant devant vous, avec sa langue, ses mœurs, ses doctrines, avec toute son histoire, vous hasardez la lecture du document, et vous en donnez timidement l'interprétation, car la résurrection historique d'une civilisation finie, d'un peuple anéanti, est toujours imparfaite. Or, les documens évangéliques ne sont pas des documens morts, ils appartiennent à un peuple vivant, très vivant, qui grandit toujours, qui parle, qui enseigne, qui ne cesse de les interpréter, de les lire et de les raviver.

De quel droit les traiter comme un simple papyrus découvert dans le tombeau de quelque momie, ou comme un vieux parchemin oublié dans les archives d'une ville dévastée?

Si les Égyptiens de Ramsès revenaient aux bords du Nil, ils seraient, je pense, les meilleurs interprètes de leurs écritures : les égyptologues ne feront aucune difficulté de le reconnaître. En bonne critique, et sans invoquer pour l'Église catholique l'autorité infaillible qu'elle tient de son Maître dans la conservation et l'interprétation de la foi, je demande qu'on la traite comme toute société vivante et intelligente, et qu'on veuille bien admettre qu'elle est mieux que personne en mesure d'expliquer ses propres livres.

Ce droit reconnu, je ne fais aucune difficulté d'appliquer aux documens restés vivans malgré leur antiquité séculaire, la méthode qui consiste à replacer ces livres dans le milieu qui les vit se produire, et d'emprunter à la connaissance de ce milieu des élémens de grande valeur pour les mieux comprendre.

Qu'on me permette un exemple. Il y a, dans les auteurs évangéliques, une expression significative dont l'interprétation est d'une importance majeure : c'est l'expression Fils de Dieu, appliquée à Jésus.

Les critiques modernes qui étudient les Évangiles comme un simple Hérodote ou un Tive-Live, disent justement que la locution a divers sens et qu'elle se prend quelquefois au sens métaphorique et moral, et qu'à ce point de vue, elle peut s'appliquer et s'applique de fait à des hommes.

Ils ajoutent : c'est dans ce sens qu'on doit l'appliquer à Jésus.

La question est de savoir comment Jésus voulait qu'on la lui appliquât, et de quelle façon les apôtres la lui ont donnée.

C'est une question de fait et de témoignage. L'Église, gardienne de la tradition des apôtres, redisant avec eux et après eux, d'âge en âge, ce qu'ils ont enseigné, l'Église affirme que le titre de Fils de Dieu a toujours été, depuis saint Pierre qui le lui a donné le premier, jusqu'aujourd'hui, un titre impliquant non pas une filiation métaphorique et morale, mais une filiation absolue, dans l'identité d'une même nature divine.

Que peut prouver l'exégèse en opposition avec un tel témoignage? Certes, la raison est libre de refuser sa foi à la parole de l'Église comme à celle des apôtres et à celle de Jésus; mais je ne comprends plus qu'elle vienne dire aux auteurs des livres eux-mêmes, ou, — ce qui est la même chose, — aux gardiens fidèles de ces ouvrages : Vous ne savez pas ce que vous écrivez et ce que vous lisez. — En vérité, qu'en peut-elle connaître?

Entendue au sens catholique, l'expression peut paraître étroite

ou choquante à certains esprits; mais si Jésus l'a acceptée au sens catholique, l'historien n'a qu'à le consigner, et il fausse l'histoire, s'il s'y refuse.

V.

Un autre caractère des documens évangéliques, c'est le nombre, la variété et leur indissoluble harmonie.

Le nombre est nécessaire à la valeur du témoignage : il la garantit, il la confirme. Quatre témoins ont plus de poids qu'un seul, lorsque leur parole, malgré les différences individuelles, reste concordante.

La variété n'importe pas moins; le nombre n'existerait pas sans elle. Quatre témoins racontant la même chose en termes toujours identiques se confondraient en un. La validité du témoignage exige des dépositions qui s'accordent sur le fond et qui se diversifient dans le détail, sans pourtant se contredire. Les récits évangéliques, comparés, présentent ce caractère. L'histoire de Jésus, composée tout entière avec ces récits fondus, en donnera la preuve au lecteur; je ne puis mieux faire que de le renvoyer à l'ouvrage. Je dois le prévenir cependant que j'ai examiné avec une attention scrupuleuse les oppositions contradictoires que certains critiques ont prétendu voir dans la narration multiple des quatre Évangélistes; jamais je n'ai pu les découvrir. A la vérité, je me suis défendu de reconnaître un seul fait lorsque les détails me prouvaient qu'il y en avait deux, et ainsi, bien des contradictions se sont évanouies. Je citerai, comme exemple, la question des aveugles de Jéricho. J'admets deux miracles, l'un à l'entrée de la ville, l'autre à la sortie; mais je demanderai aux exégètes qui n'ont voulu en voir qu'un seul, sur quel motif ils appuient leur sentiment. Si, d'après saint Luc, certain aveugle fut guéri lorsque Jésus arrivait, pourquoi récuser son témoignage? et si, d'après saint Matthieu et saint Marc, deux autres, dont l'un est appelé Bartimée, furent guéris lorsque Jésus partait, pourquoi récuser leur récit? La tradition était confuse, répondent-ils : de là la confusion des narrateurs. Qu'en savent-ils? et comment peuvent-ils l'établir?

Je citerai encore les deux généalogies de Jésus, celle de saint Matthieu (I, 1-16) et celle de saint Luc (III, 23-38). Elles se contredisent, dit-on ; si la première est vraie, la seconde ne l'est pas; et inversement, si la seconde est authentique, la première ne peut l'être.

La déduction serait incontestable, à la condition de ne pas s'appuyer sur une hypothèse erronée. Pourquoi les deux généalogies

ne seraient-elles pas vraies l'une et l'autre? Il suffirait simplement qu'elles fussent différentes, que la première donnât les ascendans de Jésus par Héli dont Joseph est l'héritier légal : ce que fait saint Luc; et que la seconde énumérât les ascendans de Joseph par Jacob, selon la paternité naturelle: ce que fait saint Matthieu. On appelle cela un expédient. Pourquoi? J'ai autant et plus de droit de le considérer comme de l'histoire.

Une condition essentielle pour comprendre l'harmonie des quatre documens évangéliques est de se faire une idée exacte du rôle des écrivains qui les ont rédigés. Ils ne prétendent pas tout dire, en rapportant un fait ou un discours. Ils notent quelques traits, quelques fragmens, et cela suffit à l'histoire.

Ce que l'un voit de profil, l'autre peut le voir de face. Tel détail a frappé celui-ci, tel autre celui-là. Il résulte de cette liberté laissée aux narrateurs, des omissions plus ou moins volontaires, des tableaux plus ou moins complets; on serait mal venu dès lors, en les comparant, d'arguer de l'omission d'un détail à la fausseté de ce détail dans le récit qui le contient. Le rôle vrai du critique impartial, dans la comparaison des documens, est de les compléter l'un par l'autre.

Les différences qui se remarquent entre les quatre Évangélistes ont des causes multiples et précises que je me bornerai à signaler sommairement: elles s'expliquent toutes, pour peu qu'on réfléchisse, par la personne même du rédacteur, par le but qu'il poursuivait, les lecteurs immédiats qu'il avait en vue, et les circonstances déterminées, historiques, du milieu dans lequel il vivait. Ces circonstances ont souvent mis en relief bien des actions et des paroles de Jésus, qui restait toujours pour eux le modèle à regarder et la règle doctrinale à suivre.

Ainsi, lorsque la lutte entre les judaïsans et les païens convertis déchirait les Églises naissantes, il est évident que les paroles du Maître prophétisant la conversion des païens, et les scènes touchantes où il vantait leur foi quand il la rencontrait, durent s'éveiller plus vives dans la mémoire des disciples. Ces circonstances déterminaient le but des écrivains qui, en rendant témoignage de ce que Jésus avait fait et enseigné, raffermissaient la foi et tranchaient tout litige. Le cercle des lecteurs était de la sorte circonscrit par le but, comme le but était déterminé par les circonstances; et l'Esprit vivant du Maître disparu donnait aux Évangélistes l'impulsion voulue pour discerner ce qu'il fallait dire, ou pour écarter ce qu'il convenait de garder encore sous le voile. Tout en eux était subordonné à cet esprit intérieur qui les assistait, mieux sans doute que le génie national n'inspire ceux qui racontent l'histoire

de la patrie. Quel que soit leur travail, — qu'ils se recueillent pour retrouver leurs souvenirs, qu'ils interrogent les divers témoins de la vie du Maître, qu'ils consultent les écrits antérieurs, — l'Esprit est là pour les défendre contre l'inattention et la fraude, pour les maintenir dans la pleine vérité du témoignage.

VI.

L'indissoluble harmonie entre les quatre Évangiles a toujours été reconnue, en dépit de leurs différences, dès la plus haute antiquité. Elle est de tradition universelle dans l'Église. Chacun de ces livres contenant la parole même de Dieu, il était impossible d'admettre entre eux un désaccord. La parole de Dieu ne peut être en contradiction avec elle-même. Aussi, dès le milieu du IIe siècle, des concordances, des *diatessaron*, comme on les nommait, furent publiés pour ramener à l'unité les quatre récits inspirés. Cette unité *a priori* est justifiée par l'étude critique, par une comparaison attentive des documens. Non-seulement les trois premiers Évangiles, qu'on a nommés *synoptiques* à cause de la similitude manifeste de leur plan, concordent entre eux, mais ils s'harmonisent avec le quatrième, malgré de profondes divergences apparentes.

Le premier coup d'œil jeté sur ce dernier ouvrage montre, en effet, qu'il ne rappelle en rien ses trois devanciers. Les faits, le cadre géographique et chronologique, les discours, tout diffère. Certains critiques se sont empressés de conclure de ces différences à une contradiction, et ils ont formulé ce dilemme : si les synoptiques sont exacts dans la façon de retracer la vie de Jésus, saint Jean nous a donné une histoire fantaisiste, et si les discours rapportés par les trois premiers Évangiles sont les vrais discours de Jésus, ceux de saint Jean sont une composition artificielle ; et inversement, si le quatrième Évangile est véridique dans ses récits et ses discours, les trois premiers ne peuvent l'être.

Non-seulement les différences réelles, évidentes, que nous devons constater entre les Évangiles synoptiques et le quatrième, n'autorisent pas à conclure à une opposition irréductible, mais elles démontrent plutôt l'harmonie indissoluble des quatre documens. Saint Jean ne contredit pas ses devanciers, il les complète et les explique, au point de vue du cadre géographique et chronologique de la vie du Maître, des faits qui forment la trame de cette vie, et des discours qui résument son enseignement.

Les trois premiers Évangiles n'ont donné pour théâtre à l'apostolat de Jésus que la Galilée et Jérusalem ; le récit de saint Jean prouve qu'avant d'annoncer en Galilée le Royaume de Dieu, Jésus,

pendant une année entière, prêcha en Judée et se révéla solennellement à la métropole par l'expulsion des vendeurs du Temple. Les synoptiques ne parlent expressément que du dernier voyage de Jésus à Jérusalem pour la Pâque où il devait mourir; saint Jean mentionne tous ses divers voyages à la ville sainte, sa retraite en Pérée, au-delà du Jourdain et à Éphrem, sur les confins du désert. Les synoptiques ne commencent le récit de la vie publique qu'à l'époque de l'emprisonnement de Jean-Baptiste; le quatrième Évangile la fait commencer avec le baptême de Jésus et détermine sa durée totale par les trois Pâques qu'il mentionne (1). Les synoptiques ne nous donnent aucun point de repère pour le classement chronologique des faits de la vie publique; saint Jean les signale avec une précision extrême par les divers voyages de Jésus à Jérusalem (2), aux grandes fêtes juives. Les synoptiques, n'ayant pas raconté les divers séjours du Maître à la métropole, n'ont pu nous instruire de ce qu'il y a fait, ni des enseignemens solennels qu'il y a donnés; mais saint Jean nous les rapporte avec une grande richesse de détails.

Tous ces renseignemens précieux, on le voit, ne contredisent en rien les synoptiques, ils comblent leurs lacunes, et ils ont de plus le mérite d'expliquer leur récit. Impossible sans eux de reconstituer le drame émouvant de la vie de Jésus, de comprendre son mode particulier d'enseigner et d'instruire. Les grandes luttes, les enseignemens les plus sublimes, ont dû avoir la métropole juive et les autorités nationales pour témoins. C'est là que devait se terminer la carrière du Messie, là qu'il devait se produire avec un éclat souverain. La Galilée, pour Jésus, n'a été qu'un lieu relativement tranquille où, loin du foyer de haine qui, depuis le premier jour, le menaçait, il a pu évangéliser le Royaume de Dieu aux pécheurs et aux humbles, former ses disciples et asseoir les bases de son œuvre dans les consciences fidèles destinées à la répandre. Mais s'il s'est retiré en Galilée, comme le disent les synoptiques (3), Jean seul nous donne le motif historique de cette retraite (4).

D'après les trois premiers Évangiles, on remarquera que Jésus, comme Thaumaturge, Maître et Docteur, agit et parle avec une autorité personnelle absolue. Quand il guérit les malades, com-

(1) Jean, II, 13; VI, 4; XII, 1; XIII.

(2) Jean, V, 1; VII, 2; X, 22. Les synoptiques contiennent cependant des allusions certaines aux divers voyages de Jésus à Jérusalem; mais nous ne sommes renseignés sur ces voyages que par le quatrième Évangile. (Matth., XXIII, 37; Luc, IX, 51; XIII, 22.)

(3) Matth., IV, 12; Marc, I, 14; Luc, IV, 14.

(4) Jean, IV, 3.

mande aux esprits mauvais, ressuscite les morts, on ne le voit point se réclamer d'un principe supérieur auquel il emprunte une force; il parle, il impose les mains, il ordonne, et les malades sont guéris, les démons se retirent, les morts revivent. Lorsqu'il enseigne, même allure : il remet les péchés, comme Dieu, il promulgue la loi morale en son nom propre, comme Dieu; ce n'est point au nom de Dieu qu'il l'impose, c'est en son nom. Il veut que ses disciples reconnaissent en lui le vrai Fils du Dieu vivant; et il les loue d'être arrivés enfin à cette foi suprême et totale.

Qu'est-ce qu'un tel être? Quelle est sa nature? Quelle est sa relation réelle avec celui qu'il nomme son Père? Quelle est dans les consciences son œuvre propre? Qu'est-ce que le personnage messianique annoncé par les Prophètes et réalisé en lui? Quel est le secret du Royaume fondé par lui?

Les trois premiers Évangiles ne rapportent que la parole de Jésus où toutes ces choses ont été dites en paraboles et en signes. Il était réservé au quatrième Évangile de nous donner la pleine clarté, en nous rapportant les discours les plus solennels et les plus intimes où Jésus a exprimé, dans une langue que nulle créature ne peut parler, ces mystères inénarrables.

Jésus n'est pas un fils de Dieu, il est le Fils; c'est le nom qu'il se donne toujours. Il est un avec le Père (1), de même essence; avant qu'Abraham fût, avant que le monde fût (2), il était, et il était dans le Père (3). Il a tout reçu du Père : puissance, lumière et vie. Il juge, il éclaire, il vivifie. Il communique son Esprit, et avec son esprit la vie éternelle. Il est la plus expressive, la seule et parfaite manifestation du Père. Qui le voit, voit le Père; qui l'aime, aime le Père. Il est dans le Père comme le Père est en lui (4).

Ces révélations transcendantes à toute conscience et à toute intelligence créées ne peuvent être acceptées que par celui qui donne sa foi à la parole de Jésus. Elles nous transportent dans une sphère divine, inaccessible au génie lui-même, mais ouverte à l'âme simple et au cœur droit.

Non-seulement de tels discours ne contredisent point les enseignemens moraux de Jésus et ses paraboles, mais ils leur apportent la seule explication qui les éclaire.

Si Jésus a parlé comme saint Jean le fait parler, je comprends le Thaumaturge, le Docteur des synoptiques, la souveraineté absolue avec laquelle il agit, et l'autorité propre avec laquelle il formule

(1) Jean, x, 30.
(2) Jean, VIII, 58.
(3) Jean, XVII, 5.
(4) Jean, XIV, 10.

sa loi. C'est ainsi que le Fils de Dieu, — l'unique, le vrai, sans métaphore et sans réserve, — devait commander et légiférer ; sinon, le Jésus des synoptiques devient une énigme indéchiffrable, et on se demande comment un simple envoyé de Dieu a osé assumer un mode d'être, d'agir et de parler qui ne convient qu'à Dieu.

L'unité des documens est indissoluble. On ne peut les opposer l'un à l'autre qu'en invoquant des motifs étrangers à l'histoire. Ceux qui partent de l'hypothèse que Jésus n'est qu'un homme sont condamnés évidemment à sacrifier tout le quatrième Évangile, les faits comme les discours : on ne saurait admettre les uns et répudier les autres, ils forment un tout indivisible. L'écrivain qui atteste les faits garantit par son témoignage les discours. Son œuvre est d'une seule venue, elle se tient dans toutes ses parties et se fond avec l'œuvre des trois premiers Évangiles. Impossible d'écrire une Vie de Jésus conforme aux règles de toute histoire et de toute critique, sans les renseignemens johanniques. La première condition pour retracer l'histoire d'une personnalité supérieure est de mettre en lumière la conscience intime qu'elle avait d'elle-même ; or, c'est le but principal de saint Jean de nous révéler, en Jésus, cette conscience intime. L'historien n'a pas à rechercher si une telle révélation gêne ou contredit ses idées et sa philosophie ; son rôle est plus important, plus désintéressé : il nous doit, dans sa pleine teneur, l'attestation de ceux qui ont vu et qui ont entendu.

Le premier, le grand tort de la critique moderne, protestante ou incrédule, dans le travail immense et opiniâtre qu'elle a consacré aux documens évangéliques, depuis le XVIIIe siècle, en France, en Angleterre, en Suisse et en Allemagne surtout, a été de traiter ces documens comme une lettre morte. Elle a sciemment oublié qu'ils n'étaient point des livres tombés dans le domaine public, mais la propriété inaliénable de l'Église catholique. Alors même que, pour elle, l'Église n'était pas une institution divine, ayant reçu de son fondateur la garde infaillible de sa parole écrite ou orale, pouvait-elle méconnaître sa haute valeur comme société organisée? Et dès lors, où prenait-elle le droit de considérer ses propres livres comme un simple papyrus de la vieille Égypte, échappé à la ruine du peuple qui avait tracé là quelques signes, quelques pensées?

La tradition indéfectible d'une religion comme celle de Jésus, s'enchaînant sans interruption depuis dix-huit siècles, laissant à chaque siècle l'empreinte vigoureuse de sa foi, dans des ouvrages sans nombre, éminens par la doctrine qu'ils exposent, par les vertus qu'ils enseignent et par le génie qui les conçoit, — une telle tradition peut-elle être légèrement écartée? N'est-ce pas une

force puissante? Et puisque cette tradition est la gardienne vivante des Évangiles, n'est-ce pas à elle qu'il faut avoir recours, en bonne, en impartiale critique, pour les comprendre, pour savoir leur origine et leur teneur?

Tout livre, séparé de la société à laquelle il appartient et dont il forme un élément précieux, est à la merci du premier venu.

Les Évangiles, arrachés à la tradition religieuse, dont ils sont le plus antique et le plus sacré monument, ont été la proie de tous.

Pour les faire parler, il fallait les ranimer; car l'âme d'un document est dans le milieu qui l'a inspiré, dans les idées qui dominaient ce milieu, dans les passions qui l'agitaient, dans les coutumes qui le caractérisaient. Ils ont essayé de reconstituer artificiellement ce milieu, et, naturellement, c'est à l'Église qu'ils ont emprunté, aux livres de ses docteurs, aux ouvrages même qu'ils avaient devant eux et cherchaient à comprendre. L'école de Tubingue, entraînée par Baur (1), s'est signalée particulièrement dans cette évocation difficile. Sa grande hypothèse a été convaincue d'arbitraire et d'exagération. Ne voir dans le christianisme primitif du Ier et du IIe siècle que l'antagonisme des judéo-chrétiens, représentés par Pierre, Jacques et Jean, et du christianisme universaliste, représenté par Paul, c'est borner à plaisir l'horizon, donner à un détail la valeur de l'ensemble, prendre un trait qu'on force outre mesure pour en composer toute une physionomie. Tous les écrits apostoliques, et les Évangiles en première ligne, ayant été interprétés à ce point de vue étroit et exclusif, on devine ce qu'ils sont devenus aux mains de la critique et de son école.

Qu'est-il résulté de ce travail acharné pour la solution du problème qu'on posait aux documens?

A-t-on expliqué leur mode de formation, trouvé le secret de leur ressemblance et de leur divergence? A-t-on pénétré la raison de l'unité indissoluble qui les rapproche comme les membres d'un même corps? A-t-on découvert l'ordre exact de leur origine?

Il suffit de parcourir les ouvrages sans nombre écrits sur ce sujet pour constater l'impuissance radicale de ceux qui ont soulevé ces divers problèmes.

Toutes les hypothèses ont été soutenues.

Les uns ont admis un Évangile source dans lequel les trois premiers Évangiles auraient puisé (2). Herder les combattit; nos Évangiles, selon lui, tirent leur origine d'un Évangile oral. Des

(1) *Vorlesungen über Neu-Test. Theologie.*
(2) Eichhorn, *Einleitung in d. N. Test.*

conteurs ambulans, un vrai corps de rapsodes s'en allaient, annonçant la bonne nouvelle; leurs récits, appris par cœur, embellis et enrichis, voilà la source de nos Évangiles écrits.

Il y eut aussi la théorie des petits livrets (1), rédigés par des anonymes, sorte de fragmens historiques de la vie de Jésus, qui auraient servi notamment à composer l'ouvrage de saint Luc.

On prétendit que l'Évangile de Matthieu avait été remanié; on crut à un Matthieu primitif qui aurait disparu et aurait servi à la rédaction du premier Évangile actuel et du second, attribué à saint Marc.

Mais quelques-uns donnaient à saint Marc la priorité, et le considéraient comme la source de saint Matthieu et de saint Luc (2).

Ces hypothèses indéfinies qui se succèdent les unes aux autres accusent leur fragilité, car, en se succédant, elles se détruisent, et il n'en est pas une qui puisse tenir quelques années. On les oublie avec ceux qui les ont inventées.

Lorsque la critique qui s'appelle indépendante aura mis d'accord ses représentans les plus autorisés, il sera temps d'examiner ses conclusions. Jusqu'alors, le témoignage de l'Église sur les auteurs évangéliques et sur leurs ouvrages peut dédaigner ces voix discordantes qui dépassent à peine les murs d'une école ou le cercle d'un parti.

Un tort non moins grave de l'exégèse est de méconnaître le caractère testimonial des Évangiles.

Au lieu de ne voir en eux que le récit de faits attestés par des témoins renseignés et honnêtes, on a essayé de distinguer, dans leurs ouvrages, le fond de la forme; les plus modérés ont accepté l'un et discuté l'autre, ne se doutant pas peut-être qu'en attaquant la forme, ils détruisaient le fond.

Ainsi les premiers chapitres du troisième Évangile ont été, d'après eux, une poésie charmante dont la beauté les frappait d'admiration; mais tous ces détails si frais, si vivans, n'étaient qu'un voile poétique pour traduire la sainteté de Jean-Baptiste et embellir la conception et la naissance de Jésus. Ils ont pu nier de la sorte la conception virginale du Christ (3).

Tout l'Évangile johannique, d'après le même procédé, a été tenu pour une œuvre de théologie et non d'histoire, qui avait pour but d'expliquer dogmatiquement, dans des théories transcendantes, la doctrine de l'auteur sur la nature divine de Jésus (4).

(1) Schleiermacher, *Kritisch. Versuch üb. die Schrift des Lukas.*
(2) Reuss, *Histoire évangélique.* Introd.
(3) *Ibid.*
(4) Reuss, *Théologie johannique.* Introd.

Cette exégèse, qui présente un caractère de candeur et de modération parfaite, est la ruine de l'autorité des Évangiles. Du reste, elle est en opposition formelle avec les rédacteurs de ces documens. Deux d'entre eux attestent qu'ils ne sont que des historiens qui racontent fidèlement ce qu'ils ont entendu et vu, ou ce qu'ils ont appris de la bouche des témoins immédiats des événemens. A moins de suspecter leur bonne foi et de leur attribuer un mensonge vulgaire, il convient de les recevoir comme ils se donnent. Depuis le XVIIIe siècle, aucune critique qui se respecte n'est admise à traiter les Évangélistes d'imposteurs et de fourbes, même en atténuant l'épithète et en réduisant la fourberie à un artifice littéraire, à la mode orientale. On peut leur refuser la science mondaine et la littérature des académies, mais non pas l'honnêteté et la sincérité.

Tous ces auteurs ont donné leur vie pour soutenir ce qu'ils disaient être la vérité. De toutes les preuves de bonne foi, il n'en est pas de plus sacrée, de plus triomphante parmi les hommes. La simple parole peut être suspectée, la parole scellée par le martyre et le sang des témoins s'impose à la confiance des plus sceptiques.

VII.

La critique historique ne doit pas examiner seulement les sources écrites et leurs auteurs, les témoignages et les témoins, elle doit apprécier le contenu des livres et des documens, les faits et les doctrines qui y sont rapportés.

Quels faits, quelles doctrines sont racontés, exposés dans les quatre Évangiles et forment la substance des dépositions de chaque témoin ? — Les faits de la vie de Jésus, la doctrine religieuse qu'il a inculquée à ses disciples et par eux à la conscience humaine.

Or, tous les faits, — je ne dis pas quelques faits, je dis tous les faits importans, sans exception, depuis l'origine de Jésus jusqu'à sa sortie, son exode de ce monde, — sont des faits miraculeux. Toute sa doctrine relative à sa personne et à sa nature, sa loi morale aussi bien que les déclarations solennelles par lesquelles il révèle son œuvre et ses relations avec le Père qui l'envoie et l'humanité qu'il vient sauver, toute sa doctrine est transcendante à la raison; elle est essentiellement prophétique, car elle exprime des vérités supérieures à l'expérience et aux déductions de l'homme. Elle ne peut être acceptée que par la foi, et sa crédibilité ne peut être vérifiée que par les miracles et les faits qu'elle engendre dans l'âme du croyant.

Les Évangiles ne sont qu'une trame ininterrompue de prophé-

ties et de miracles. Il n'y a pas à chercher à l'atténuer, on doit le reconnaître absolument et sans détour.

Je suis assez de mon temps pour ne pas ignorer sa répulsion violente contre le miracle, le transcendant et l'invisible, et sa défiance envers les témoins qui les attestent. Cette répulsion et cette défiance invétérées forment un des traits de l'incrédulité moderne. Les causes dont elles dérivent sont multiples et profondes; elles demanderaient une longue et pénétrante analyse qui n'entre pas dans le dessein de cette étude. Je remarquerai seulement que les grands progrès des sciences expérimentales, et leurs applications merveilleuses, n'ont pas été sans influence sur l'état intellectuel et psychologique de cette génération.

La culture excessive des sciences exactes et naturelles a absorbé l'esprit dans la matière; on a demandé aux forces matérielles l'explication de tout; on a peu à peu tenu pour rien ce qui était en dehors d'elles; et si, pour obéir à ce besoin d'unité indestructible dans les intelligences supérieures, on a cherché le principe universel qui dominait la nature et l'humanité, au lieu de le voir au-dessus de la nature et de l'humanité, on l'a cherché aveuglément dans l'une et dans l'autre. De là, le positivisme, le matérialisme, le panthéisme; ils pèsent plus ou moins sur un grand nombre d'esprits parmi ceux qui enseignent les autres, et leur alliance secrète enchaîne inconsciemment la foule. Ces trois systèmes forment une espèce d'atmosphère diffuse dans laquelle se meut et respire la masse humaine dans notre siècle et notre pays.

Venir parler de miracle et de prophétie en un temps qui ploie sous le joug d'une telle opinion, c'est s'exposer à être éconduit, sans même être écouté jusqu'au bout. Si je n'hésite pas à le faire dans la force d'une conviction mûrie et dans la plénitude de ma foi, je n'hésite pas non plus à soumettre les miracles et les prophéties de la vie de Jésus à l'examen et à l'épreuve de la critique.

Mais il y a critique et critique, comme il y a balance et balance.

Quelle est donc la critique véritable et sûre, celle qui sauvegarde à la fois la légitime indépendance de l'historien, la vérité des faits qu'il examine, l'antiquité des documens et le respect dû aux témoins?

Il y a trois élémens dans l'esprit humain : les principes évidens, les systèmes, les croyances. Les principes sont indiscutables; ils se ramènent tous aux principes de contradiction ou d'identité, de causalité ou de raison suffisante. En vertu de ces axiomes, les choses absurdes, contradictoires, les faits sans cause ne peuvent

exister que dans l'imagination. Les principes ne se jugent pas, ils jugent tous les systèmes et les croyances, ils mesurent toute vérité.

Les systèmes sont un ensemble de propositions coordonnées à l'aide desquelles certains esprits cultivés essaient d'expliquer l'origine des êtres.

La masse des hommes est incapable de les construire; elle ne peut que les accepter passivement avec une confiance plus ou moins aveugle. Ils déterminent souvent les croyances individuelles et l'opinion d'un siècle. Mais les principes premiers de la raison et les croyances sont à la portée de tous.

La critique ne peut donc s'appuyer que sur trois bases: les vérités premières, ou les systèmes et les croyances de chacun. Si elle invoque une croyance pour mesure, elle n'aura de valeur qu'auprès de ceux qui acceptent cette croyance; et si elle invoque un système particulier, elle n'aura d'autorité que pour les partisans de ce système. Si, au contraire, elle fait appel aux vérités essentielles et aux principes immuables de la raison, elle s'imposera à tous, car la raison ainsi comprise s'impose à tout être intelligent.

Celui qui juge les faits et les documens où ils se trouvent consignés, avec l'humeur de son siècle et l'opinion régnante, s'expose à l'erreur, car les siècles changent d'humeur, et l'opinion varie. Celui qui les juge d'après son système personnel et sa petite philosophie se trompera de même, car aucune philosophie, quelque large qu'elle prétende être, n'est à la mesure des choses et ne contient tout le réel.

Il faut avoir une raison plus large et plus sûre; or, la seule qui présente à ce double point de vue toute garantie, c'est la raison dans ses axiomes fondamentaux, invariables, éternels, absolus.

Je demande à la critique de juger à cette lumière tous les faits évangéliques et tous les miracles; j'attends avec confiance son verdict.

Cette critique n'appartient ni à un siècle ni à une école; universelle et nécessaire, elle domine tous les systèmes et tous les temps. Elle a été pratiquée par tous les hommes qui ont respecté leur propre raison et qui ne se sont pas suicidés dans le scepticisme. Nul ne peut la récuser, à moins de renoncer à sa nature intelligente et raisonnable.

Tout relève d'elle : croyances et religions, systèmes de philosophie et sciences positives, livres et documens.

Non-seulement la religion chrétienne, la théologie et les livres sacrés de l'Église de Jésus ne la fuient ni ne la redoutent, mais

ils l'appellent; et je n'hésite pas à affirmer que, seuls, entre toutes les croyances, les religions, les systèmes et les documens, ils sont capables de l'affronter. Ni la religion de Bouddha, ni celle de Zoroastre, ni celle de Mahomet, ni les livres sur lesquels ces trois religions s'appuient, ni le panthéisme, ni le matérialisme, ni le positivisme, ne résisteront à la critique de la raison ramenée à ses principes premiers de causalité et de contradiction. Son jugement inexorable ne laissera debout que le monothéisme des Juifs, la théologie des chrétiens, les documens sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament. A mesure que l'homme moderne, désabusé des vains systèmes en vogue, renoncera à leur demander la mesure de ce qu'il doit tenir pour vrai, il ne consultera plus Kant, Spinoza, Hegel, Voltaire, ni aucun maître d'un jour; il se repliera sur la raison première, sur les vérités inattaquables qui en forment la base éternelle, et il rendra justice à Celui qui est venu lui enseigner l'origine et le but de la vie, la Loi sainte à laquelle il doit se conformer, la force de lui obéir, en un mot tout ce qui éclaire et console, enchante et réconforte.

L'esprit armé de la vraie critique est le gardien vigilant et incorruptible des frontières de l'histoire; il écarte impitoyablement ceux qui voudraient y introduire, comme des faits réels, les caprices, les rêves de leur fantaisie; il proscrit et démasque les *obstructionnistes* qui prétendent mutiler le domaine de la réalité, en supprimant des faits réels, parce qu'ils ne portent pas l'estampille de leur système ou la marque de leur maison. L'histoire est un terrain qu'on se dispute aujourd'hui. Il ne faut pas permettre que des usurpateurs le confisquent et s'y implantent. Certains voudraient la convertir en un fief réservé à l'athéisme, au panthéisme, au matérialisme; le devoir du critique est de les repousser. L'histoire ne doit appartenir qu'à la raison pure. Aucun rôle n'exige un esprit plus large et plus libre, plus désintéressé et plus intègre.

Or, voici ce que la critique doit se demander, au nom de la raison pure : les faits surnaturels de l'Évangile, l'origine et la naissance de Jésus, son éducation et sa croissance visible, sa nature humaine et divine, sa vocation, les actes de sa vie publique et leur enchaînement, son œuvre, son enseignement, ses lois, ses miracles, ses luttes, sa manière de vivre et d'agir, sa mort et sa résurrection, sont-ils des réalités historiques qu'il faut raconter et dépeindre en toute vérité ? Il ne s'agit pas de chercher d'abord comment toutes ces choses ont pu se produire, si elles sont à la mesure de notre esprit, plus ou moins conformes à nos préjugés et à notre culture : il s'agit de savoir si elles sont. Une fois établies, l'intelligence pourra essayer de les comprendre, de les expliquer,

d'en démontrer la grandeur et la crédibilité; elle n'aura pas le droit de les atténuer, de les nier, de les mutiler, de les travestir. L'historien incorruptible ne s'inquiète pas des caprices de la raison; il enregistre avec une impassible conscience ce qu'il constate. Il ne se demande pas si un fait est miraculeux ou non, surnaturel ou naturel; il le décrit tel qu'il le voit.

Tout ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est d'être un témoin consciencieux, intègre et véridique, c'est de n'accepter que les dépositions de témoins consciencieux, intègres et véridiques. Il doit se tenir à égale distance de la crédulité qui accepte tout, même les absurdités, même les fables, et de la défiance superbe qui récuse le témoignage, dès que le témoignage choque son système, sa science et sa culture, — ce qu'on nomme à tort la raison.

L'homme prévenu est indigne d'écrire l'histoire. Il ne sera jamais qu'un faussaire.

VIII.

En ce qui concerne la réalité de la prophétie, j'appellerai l'attention du lecteur sur ce fait prodigieux qui servira de justification préventive aux discours prophétiques de Jésus intégralement reproduits dans cet ouvrage. Le Christ est plus que prophète; il est le grand, l'unique prophétisé. Avant qu'il fût né, son histoire était écrite.

En parcourant le livre de l'Ancien Testament, dont nulle critique ne contestera l'antiquité et l'intégrité, voici, en effet, ce que tous les yeux y peuvent lire :

« Le Seigneur dit à Abraham : En ta race toutes les nations seront bénies. (*Gen.*, xxi.)

« Un prophète, Balaam, fils de Béar, dit : Une Étoile sortira de Jacob, et un Sceptre s'élèvera d'Israël. (*Nombr.*, xxiv, 15.)

« Il sortira un Rejeton du tronc coupé de Jessé, et une Fleur naîtra de sa racine; l'Esprit du Seigneur se reposera sur Lui. En ce jour-là, le Rejeton de Jessé sera exposé comme un signe aux yeux de tous les peuples : les nations viendront lui offrir leurs prières. (Isaïe, xi, 1 et suiv.)

« Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre comme une pluie Celui qui est la Justice même; que la terre s'ouvre, que Celui qui est le Salut soit produit et que la Justice germe. (Isaïe, xlv, 8.)

« Le Seigneur vous donnera lui-même un prodige : la Vierge concevra et enfantera un Fils qui sera nommé Emmanuel. (Isaïe, vii, 14.)

« Et toi, Bethléem, Epphrata, tu n'es pas la moindre d'entre les

villes de Juda, car c'est de toi que naîtra LE CHEF QUI CONDUIRA MON PEUPLE D'ISRAEL. (Mich., V, 2.)

« Un petit Enfant nous est né; et un Fils nous a été donné : il portera sur son épaule la marque de sa principauté. Il sera appelé l'ADMIRABLE, le CONSEILLER, le DIEU FORT, le PÈRE D'UNE FAMILLE ÉTERNELLE, le PRINCE DE LA PAIX. (Isaïe, IX, 6.)

« J'entends la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur; rendez droits, dans la solitude, les chemins pour NOTRE DIEU. (Isaïe, LXI, 3.)

« L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce que Jéhovah m'a rempli de son onction. (Isaïe, XLI, 1.)

« Ce sera Lui qui bâtira une maison à mon nom, et je rendrai son Royaume inébranlable, à jamais. JE SERAI SON PÈRE, ET IL SERA MON FILS. (*II Rois*, VII, 13, 14.)

« Le Seigneur m'a dit : Vous êtes MON FILS, je VOUS AI ENGENDRÉ aujourd'hui. (*Ps.*, II, 7.)

« JE SUIS SORTIE DE LA BOUCHE DU TRÈS-HAUT, JE SUIS NÉE AVANT TOUTE CRÉATURE. (*Ecclés.*, XXIV, 5.)

« C'est Lui qui a trouvé toutes les voies de la vraie science, et qui l'a donnée à Jacob son serviteur et à Israël son bien-aimé. Après cela, il a été vu sur la terre et il a conversé avec les hommes. (Baruch, III, 36, 37, 38.)

« Le Seigneur notre Dieu, avait dit Moïse à son peuple, vous enverra UN PROPHÈTE COMME MOI, de votre nation et d'entre vos frères. C'est lui que vous écouterez, je lui mettrai mes paroles dans la bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Que si quelqu'un ne veut pas entendre les paroles que ce Prophète prononcera en mon nom, ce sera moi qui en ferai vengeance. (*Deut.*, XVIII, 15 et suiv.)

« C'est pourquoi mon peuple connaîtra mon nom; c'est pourquoi il saura, en ce jour, que C'EST MOI QUI PARLE : ME VOICI !

« Qu'ils sont beaux, sur la montagne, les pieds de CELUI QUI APPORTE LA BONNE NOUVELLE, QUI PUBLIE LA PAIX, de Celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui publie le salut, de Celui qui dit à Sion : C'est le Règne de ton Dieu! (Isaïe, LII, 6, 8.)

« J'ouvrirai ma bouche pour parler EN PARABOLES, je proposerai DES ÉNIGMES, en rappelant ce qui s'est fait dès le commencement. (*Ps.*, LXXVII, 11.)

« Voici mon SERVITEUR que je soutiendrai, mon ÉLU en qui je me complais. J'ai mis mon Esprit sur lui. Il annoncera la justice aux nations. Il ne criera point, il n'élèvera point la voix. On ne l'entendra point dans les rues. Il ne brisera point le roseau cassé; il n'éteindra point la mèche qui brûle encore. Il annoncera la justice selon la vérité. Il ne se découragera point, il ne se relâchera

point, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre. (Isaïe, XLII, 1 et s.)

« Fille de Sion, sois comblée de joie. Fille de Jérusalem, pousse des cris d'allégresse; voici TON ROI qui vient à vous... Il est monté sur une ânesse et sur le poulain de l'ânesse. (Zach., IX, 9.)

« Il nous a paru méprisable, le dernier des hommes, un homme de douleur et qui sait par expérience ce que c'est que souffrir. Nous nous détournions pour ne pas le voir; nous l'avons méprisé, nous n'en avons fait aucun cas. (Isaïe, LIII, 3.)

« Vous êtes vraiment un Dieu attentif à vous cacher, ô Dieu d'Israël, unique Sauveur. (Isaïe, XLV, 15.)

« Mes frères m'ont traité comme un étranger, et les enfans de ma mère comme un inconnu, parce que le zèle de votre maison me brûle et que je m'intéresse à toutes les injures qui vous déshonorent. (*Ps.*, LXVIII, 9.)

« Faisons tomber LE JUSTE dans nos piéges, parce qu'il nous incommode, qu'il est contraire à notre manière de vivre, qu'il nous reproche la violation de la loi et nous déshonore, en décriant les fautes de notre conduite. Il assure qu'il a la science de Dieu, et il s'appelle le FILS DE DIEU. Il est devenu le censeur de nos pensées mêmes. Sa seule vue nous est insupportable. Il s'abstient de notre manière de vivre comme d'une chose impure; il préfère ce que les justes attendent à la mort, et il se glorifie d'avoir Dieu pour Père. (*Sag.*, II, 12 et s.)

« Celui même qui m'était très uni et à qui je me fiais et qui mangeait à ma table s'est élevé contre moi insolemment. (*Ps.*, XL, 10.)

« L'opprobre me jette dans l'abattement, et l'affliction me consume. J'ai attendu que quelqu'un prît part à ma douleur, et personne ne l'a fait. J'ai cherché des consolations, et je n'en ai pas trouvé. Pour nourriture, ils m'ont donné le fiel, et pour breuvage, dans ma soif, ils m'ont donné du vinaigre. (*Ps.*, LVIII, 21 et s.)

« Je suis dans le trouble à cause des cris de l'ennemi... Les épouvantes de la mort m'ont saisi; la crainte et le tremblement m'ont surpris, et j'ai été couvert de l'horreur des ténèbres. (*Ps.*, LIX, 4, 5.)

« Ils pesèrent alors trente pièces d'argent pour ma rançon. Et le Seigneur me dit : — Allez jeter à l'ouvrier en argile cette belle somme à laquelle ils m'ont estimé, lorsqu'ils m'ont mis à prix. (Zach., XI, 12.)

« O épée, réveille-toi, dit le Seigneur des armées. Viens contre MON PASTEUR, contre l'homme qui m'est intimement lié. Frappe LE PASTEUR, et les brebis seront dispersées. (Zach., XIII, 7.)

« Ne m'abandonnez pas à la mauvaise volonté de ceux qui m'op-

priment. De faux témoins et des hommes qui ne respirent que violence se sont élevés contre moi. (*Ps.*, XXVI, 12.)

« On lui a demandé ce qu'il ne devait pas, et il a été dans l'humiliation ; mais il n'a pas ouvert la bouche. Il a été mené à la mort comme un agneau et comme une brebis qui est muette devant celui qui la tond ; il n'a point ouvert la bouche. (Isaïe, LIII, 7.)

« J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui les arrachaient. Je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient de crachats. (Isaïe, L, 6.)

« Examinons-le par les outrages et les tourmens, afin que nous éprouvions quelle est sa douceur et sa patience. Condamnons-le à la mort la plus infâme. (*Sag.*, II, 19, 20.)

« Servons-nous du bois pour le faire mourir, exterminons-le de la terre des vivans, et que son nom soit effacé de la mémoire des hommes. (Jérém., XI, 20.)

« Ils ont percé mes mains et mes pieds. On compterait tous mes os. Ils prennent plaisir à me considérer dans cet état. Ils partagent mes vêtemens, ils jettent ma robe au sort. (*Ps.*, XXI, 17 et s.)

« Je lui donnerai en partage la multitude des nations. Il distribuera les dépouilles des forts, parce qu'il a livré son âme et qu'il a été mis au nombre des scélérats. (Isaïe, LIII, 12.)

« Ils m'ont jeté dans une fosse, et ils ont roulé une pierre pour m'y renfermer. (*Lament.*, III, 53.)

« Ma chair reposera avec assurance, parce que vous ne laisserez point mon âme dans le Schéol, et que vous ne permettrez point que VOTRE SAINT éprouve la corruption dans le tombeau. Vous me découvrirez les sentiers de la vie ; vous me rassasierez de joie par la vue de votre visage, et vous me ferez goûter à votre droite les délices éternelles. (*Ps.*, XV, 9.)

« O mort, je serai ta mort. O enfer, je serai ta ruine. (Osée, XIII, 14.)

« En ce temps-là, le REJETON DE JESSÉ sera élevé comme un SIGNE aux yeux de tous les peuples. Les nations viendront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera glorieux. (*Ps.*, XI, 10.)

« En ce temps-là, l'homme tournera ses regards vers Celui qui l'a créé ; il jettera les yeux vers le SAINT D'ISRAEL, et il ne portera plus ses regards vers les autels qu'il avait faits de ses mains. (Isaïe, XVII, 7, 8.)

« L'élévation de l'homme sera abaissée, la superbe du grand sera humiliée. Le Seigneur seul paraîtra grand en ce jour-là. IL DÉTRUIRA ENTIÈREMENT LES IDOLES,.. ses idoles d'argent et ses statues d'or qu'il s'était faites pour les adorer. (Isaïe, II, 17.)

« Oui, en ce jour-là, il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitans de Jérusalem pour y laver les souillures

du pécheur et de la femme impure ; et moi, dit le Seigneur, J'ABOLIRAI DE LA TERRE LE NOM DES IDOLES, et il n'en sera plus fait mention. (Zach., XIII, 1-2.)

« Écoutez, îles, et vous, peuples lointains, prêtez l'oreille.

« Le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère... Et maintenant le Seigneur m'a répondu, lui qui m'a formé, dès le sein de ma mère, pour être son serviteur, afin que je ramène Jacob vers lui ; car Israël se réunira à lui : je serai glorifié aux yeux du Seigneur, et mon Dieu sera ma force.

« Le Seigneur m'a dit : C'est pour que tu me serves pour rétablir les restes de Jacob et pour réparer les ruines d'Israël. Je t'ai établi pour être la LUMIÈRE DES NATIONS et le SALUT que j'enverrai jusqu'aux extrémités de la terre. Levez les yeux, regardez autour de vous : toute cette grande multitude de peuples vient se rendre à vous. (Is., XLIX, 1 et s.)

« La nation que j'avais élue pour mon héritage est devenue à mon égard comme le lion de la forêt, elle a jeté de grands cris contre moi ; c'est pourquoi elle est devenue l'objet de ma haine. (Jérém., XII, 7, 8.)

« Je découvrirai sa folie aux yeux de ceux qui l'aiment, et il n'y aura point d'homme qui puisse la tirer de ma main. Je ferai cesser ses cantiques de joie, ses jours solennels, ses néoménies, son sabbat et toutes ses fêtes. (Osée, II, 10.)

« LE CHRIST SERA MIS A MORT, et le peuple qui l'aura renié ne sera plus son peuple. Un autre peuple, dépendant d'un chef qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire. (Daniel, IX, 26, 27.)

« Si vous vous détournez de moi, vous et vos enfans,.. j'exterminerai leur génération de la terre que je leur ai donnée. Je rejetterai loin de moi ce Temple que j'ai consacré à mon nom. Israël deviendra la fable et l'objet des railleries de tous les peuples. CETTE MAISON SERA RENVERSÉE, comme un exemple de ma justice. Quiconque passera près du lieu où elle était, sera frappé d'étonnement et lui insultera. (*III Reg.*, IX, 6, 7.)

« Je regardais la nuit la vision, et j'aperçus comme le FILS DE L'HOMME qui venait sur les nuées du ciel ; il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours et lui fut présenté. Et il lui donna la puissance, l'honneur et le royaume, et tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le servirent. Sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et son Royaume ne sera jamais détruit. » (Daniel, VII, 13, 14.)

Je prie le lecteur de remarquer que ces extraits, dont j'aurais pu augmenter le nombre, sont empruntés à la Bible telle que les

Juifs la conservent; les livres dont cette Bible se compose étaient tous rédigés plusieurs siècles avant Jésus, et leur recueil total embrasse une période de plus de quatorze siècles.

Ces passages fragmentaires forment un tableau détaillé et complet du Messie; on le croirait tracé par les Évangélistes après son apparition.

Tous les traits essentiels s'y retrouvent : sa race abrahamique, sa descendance de Jacob et de David, son origine virginale, l'attente universelle dont il était l'objet, sa naissance dans la petite ville de Bethléem, son origine éternelle dans le sein de Dieu, sa filiation divine, son nom d'Emmanuel et de Sauveur, sa fuite en Égypte, sa retraite dans le pays méprisé de Nazareth, la venue de son précurseur, son onction divine par la plénitude de l'Esprit, sa fonction de prophète, d'évangéliste, de thaumaturge, son caractère d'une bonté sans bornes et d'une douceur infinie, le mystère dont sa nature divine reste enveloppée, l'insuccès de son apostolat au milieu de son peuple, les persécutions et la haine dont il est poursuivi, tous les détails de la mort qu'il doit subir, son agonie, sa trahison pour trente deniers par l'un des siens, son abandon de la part des disciples eux-mêmes, sa croix, sa sépulture, sa résurrection, enfin son triomphe éblouissant proclamé à la face de la terre, au grand jour de l'histoire, par la destruction de l'idolâtrie, par l'épouvantable châtiment de ses persécuteurs, par la conquête du monde païen, par l'établissement de son propre règne au milieu de ce monde qui, en l'attaquant, prouve sa puissance indestructible et son éternité.

IX.

Tous ces documens disséminés, éparpillés le long des siècles, sont comme les pierres d'un édifice prodigieux, taillées et sculptées par des ouvriers qui ne se sont pas connus et sous l'inspiration d'un architecte invisible dont les desseins ne furent livrés pleinement à aucune créature.

Lorsque le Christ parut, il révéla dans sa personne, dans son œuvre, dans sa doctrine et dans sa vie le mystère voilé à toutes les générations (1). Il accomplit une à une toutes les prophéties; il réalisa jusqu'au moindre trait tout ce qu'elles avaient annoncé; il le disait à tous, il essaya de le persuader à son peuple.

Les docteurs refusèrent de le comprendre. Ils n'ont pas su pénétrer le sens spirituel du langage symbolique de leurs prophètes ni s'affranchir de leur orgueil de race et de religion. Choqués par l'élé-

(1) *Éph.*, III, 9.

ment de douleur, d'humiliation et de mort qui formait un des caractères essentiels du vrai Messie, ils n'ont pas su s'élever jusqu'à sa nature divine et allier dans une synthèse hardie ce double mystère de la divinité et de l'humanité souffrante qu'il portait en lui. Ils n'ont pu reconnaître l'imperfection de leur loi qui devait disparaître devant la loi vivante du Christ; et, bien que leur aveuglement opiniâtre devant le Messie eût été annoncé par leurs prophètes, ils ne se sont pas doutés de leur opiniâtreté ni de leur aveuglement; et ils se sont brisés contre la pierre de l'angle sur laquelle tout l'édifice de Dieu allait se construire.

Quelques hommes, quelques élus parmi les ignorans et les simples, — les plus dédaignés, — ont été seuls initiés à la vérité messianique. Ils ont appris, à l'école de Jésus, ce que les sages de la nation n'avaient pu voir. Leur foi a confessé, à la lumière de l'Esprit, la filiation divine et le mystère effrayant des douleurs du Fils de l'homme. Ils ont reconnu en lui le Lion invincible de Juda et l'Agneau de Dieu qui se laisse égorger. C'est à eux, à ces pauvres gens sans culture que nous devons de connaître « Celui qui, tout en étant dans la forme de Dieu, s'est anéanti lui-même dans la forme d'une créature, obéissant à son Père jusqu'à la mort et jusqu'à la croix, » — ce supplice des esclaves.

En répudiant Jésus, en s'obstinant à le méconnaître, les Juifs ont perdu le sens vrai de leur Livre. Ils le gardent pourtant et ils le lisent, mais ils ne le comprennent plus. C'est pour eux un livre fermé et voilé. L'idée, le héros, l'œuvre messianique en forment le lien, l'unité, la vie : or, ces choses leur échappent : elles n'ont de sens que dans la doctrine, la personne et l'œuvre de Jésus.

Il y a là un phénomène unique dans l'histoire, nous le recommandons à tous ceux qui nient le prophétisme et les prophéties.

Toute la Bible est messianique. Étudiée dans son esprit, dans son sens le plus profond et le plus vrai, elle regarde ce personnage de l'avenir; elle le promet et l'appelle; elle le décrit, le figure et le prépare. Les plus grands docteurs parmi les Juifs, les targumistes du Ier et du IIe siècle, les Onkélos, les Jonathan et les Akiba, n'ont jamais hésité à interpréter ainsi le livre sacré. Les passages que nous avons cités ne faisaient aucun doute pour eux; et en les entendant comme nous, ils ne se doutaient pas qu'ils préparaient leur propre confusion; car c'est au Prophète anathématisé par le Sanhédrin, au seul Crucifié triomphant, que peuvent convenir les grandes paroles des voyans d'Israël.

Les exégètes modernes, témoins du triomphe persistant de Jésus, n'ont eu d'autre ressource, pour ébranler la prophétie, que d'attaquer la réalité de l'histoire évangélique ou d'effacer, par une interprétation étroite, la prophétie de cette histoire. Ils ont repris la

Bible, ayant soin, en l'interprétant, d'écarter le sens mystique et de dénaturer souvent le sens littéral. C'est une peine perdue. L'étude impartiale des documens bibliques amène à ce résultat : les paroles des voyans n'ont pas de justification plus parfaite que l'histoire même de Jésus ; elles n'ont leur sens plein qu'en lui. Elles dépassent toujours le premier plan qu'elles dessinent, et elles révèlent à l'arrière-plan qui domine tout, le Messie et son œuvre tels que Dieu, dans sa providence insondable, les préparait depuis l'origine des temps et des choses.

La religion, enseignée par Jésus et réalisée en lui, embrasse dans sa vitalité puissante l'humanité entière. Elle est comme un grand livre d'histoire en deux volumes. L'un contient la prophétie de ce qui doit être ; l'autre, le récit des événemens prophétisés. L'Esprit de Dieu seul a pu écrire le premier ; seul, il a pu réaliser ce que contient le second et permettre à des hommes de le comprendre et de le raconter. Les deux volumes sont ouverts à tous les yeux. Il n'est plus au pouvoir de personne de les falsifier. Si les chrétiens attentaient au premier, les Juifs élèveraient des quatre coins du monde une protestation ; et si les hérétiques ou les païens modernes voulaient attenter au second, l'Église, qui remplit l'humanité, se soulèverait pour sauvegarder ses Évangiles.

Voilà les deux grands témoignages de Dieu. Il apparaît ainsi maître des temps, puisqu'il les annonce bien avant qu'ils ne soient, et puisqu'il les fait arriver comme il les avait annoncés par la voix des prophètes.

Nulle critique, nulle exégèse, nul système, nulle incrédulité n'aura raison de cette œuvre colossale ; mais Dieu se plaît, dans ses rapports avec l'homme, à confondre la vaine sagesse qui se prévaut contre lui et à dédaigner cette culture qui, sous le nom de science et de philosophie, s'acharne à démolir son œuvre. L'œuvre subsiste, impassible et grandissante, étonnant ceux qui se brisent contre elle et ralliant à sa lumière les simples, les souffrans, les humbles, et même les grands esprits, pour peu qu'ils renoncent à mesurer Dieu et s'appliquent à l'aimer.

X.

Si la prophétie existe, — et l'on a vu avec quelle puissance historique elle s'impose à l'esprit sans prévention, — pourquoi le miracle n'existerait-il pas ? S'il existe un Jésus prophétisé, pourquoi pas un Jésus thaumaturge ?

Je pose la question non au panthéiste, au matérialiste, au positiviste, au sceptique, à l'incroyant, au croyant ; je l'adresse à l'homme. Avant d'être ralliés à un système ou à une croyance,

avant d'appartenir à une école ou à un siècle, nous sommes tous de la même nature intelligente et libre, aspirant à la vérité et au bien. C'est à ce titre que nous nous sentons unis à travers le temps et l'espace, les civilisations et les frontières.

Le miracle est-il ou n'est-il pas?

Il est impossible, me dira-t-on. Tous les miracles sont des légendes ou des mythes qui n'ont de réalité que dans l'imagination qui les forge, dans la crédulité ou l'imposture des narrateurs. Les Prophéties ne sont que des livres rédigés après l'événement. L'humanité ne connaît ni prédictions ni miracles.

Ceci est la réponse du panthéiste, du matérialiste ou du positiviste. Au point de vue de ces systèmes, elle est logique; mais ce n'est pas la réponse de l'homme. Le panthéisme est-il démontré? Le matérialisme est-il la vérité? Le positivisme est-il la règle infaillible? S'ils se trompent, s'ils sont dans l'erreur, comme il serait facile de l'établir, que vaut leur réponse? Et, pour celui qui ne les accepte pas, que représente leur dogme de l'impossibilité du miracle?

Il y a, d'ailleurs, une offense à la dignité humaine et une atteinte au respect qu'on doit à tout témoin, dans tous ces systèmes condamnés à traiter de fourbes et de niais ceux qui ont rapporté solennellement, sérieusement, les miracles qu'ils ont vus, les discours prophétiques qu'ils ont entendus.

La critique ainsi comprise n'est pas digne de ce nom. C'est une fausse balance qui trompera toujours ceux qui veulent s'en servir.

J'interroge la critique de la raison pure, impersonnelle.

Le miracle est un fait qui se produit en dehors des lois de la nature, par l'intervention des forces supérieures à la nature et de la force même qui, en créant la nature, en a déterminé les lois.

La raison peut-elle démontrer que cette force n'existe pas, qu'elle n'est ni intelligente ni libre? Et si cette force existe, la raison peut-elle prouver qu'elle n'est pas capable d'intervenir dans la trame des événemens humains ou dans la succession des phénomènes de l'univers, et de communiquer à des intelligences créées la connaissance de l'avenir?

Jamais, qu'on le sache bien, dans aucun temps, dans aucune école, dans aucun système, de telles conclusions n'ont été prouvées. Cette preuve, nous l'attendons depuis des siècles. Comment et par qui serait-elle fournie? Elle n'existe pas. De grands génies révoltés contre Dieu la cherchent, et, ne la trouvant pas, ils sont condamnés à la négation systématique; mais ce qu'ils s'obstinent à nier au nom d'un système, nous l'affirmons tranquillement au nom de la raison pure; or les systèmes changent, et la raison pure est immuable.

La philosophie scientifique parle de l'immutabilité des lois : elle confond la régularité avec l'immutabilité. — Si elles ne sont pas immuables, dit-elle, toute la science devient impossible, car elle est précisément fondée sur elles. — C'est un sophisme. La science est fondée sur le déterminisme; or, l'intervention passagère d'un être supérieur au déterminisme constaté par nos expériences, n'empêche point la régularité. Cette intervention n'est qu'un élément nouveau qui se ramène à une unité plus haute, englobant dans son cercle immense la nature, l'homme, et le Dieu qui les régit.

La faiblesse de la thèse qui cherche à établir l'impossibilité du miracle et de la prophétie est tellement évidente, même pour ses adeptes, que, pressés trop vivement par l'inexorable logique, ils se rejettent aussitôt dans la non-existence des phénomènes surnaturels.

— Ils n'existent pas, disent-ils, on n'en a jamais vu.

— La preuve?

— Notre expérience scientifique n'en a jamais constaté.

Qu'est-ce que peut démontrer une expérience scientifique de quelques savans et de quelques années? Alors même qu'elle serait exacte, elle est sans valeur pour les siècles qui furent les témoins de choses qui ne se voient plus.

On ne voit plus apparaître la vie dans un monde non vivant : cette expérience peut-elle nous autoriser à contester ce phénomène prodigieux? On ne voit plus l'homme apparaître dans une faune qui ne parlait pas et qui ne pensait pas : notre défaut d'expérience nous autorise-t-il à nier la venue d'un premier couple humain?

On ne voit plus dans aucun peuple, sur aucun rivage, surgir un être pareil à Jésus ; et cependant, le Christ a vécu et il s'est révélé.

Prétendre mesurer à une expérience d'un jour ou d'un siècle, alors même qu'elle serait conduite par des académies impeccables, sans préjugé et sans hostilité, les phénomènes qui ont rempli la durée antérieure de la nature et de l'humanité, semble si simple ou si superbe, qu'on est désarmé, pour répondre, par tant de naïveté ou de présomption.

On a essayé d'englober sous la même dénomination de légendes, de fables ou de mythes, les miracles tels que les documens évangéliques les rapportent, avec ceux qu'on peut lire dans les livres sacrés des autres religions, ceux de l'Inde, les Védas, le Lalitavistara, le Lotus de la Bonne Loi et autres, ceux de la Chine, les Kings, celui du Mahométisme, le Coran. Cette confusion est injuste et offensante.

Il faut la dissiper.

Une distinction essentielle doit être établie entre ce que j'appellerai le miracle et le merveilleux.

L'un est un fait essentiellement concevable, parce qu'en lui-même il n'implique aucune contradiction, parce qu'il a une raison d'être suffisante et une finalité morale. Le merveilleux, au contraire, est souvent absurde ; lorsqu'on cherche la cause qui aurait pu le produire, on ne la trouve pas ; et si l'on veut découvrir son but, il apparaît vain ou immoral.

Qu'on examine, un à un et en détail, les faits miraculeux dont la vie de Jésus est pleine, qu'on les compare avec ceux qui se retrouvent dans les livres consacrés à Bouddha ou à Mahomet, et même avec les récits des évangiles apocryphes, et l'on verra la différence entre le miracle que la raison peut et doit accepter, s'il est certifié par des témoins dignes de foi, et le merveilleux fantastique que la raison doit inexorablement répudier, fût-il attesté par des témoins prétendus. Il n'y a pas de témoin contre la vérité. Elle domine tout. Celui qui dépose contre elle se trompe ou il nous trompe. Il n'y a pas à hésiter; son sang versé ne prouverait que la sincérité des illusions du martyr ; il ne serait pas traité de fourbe, mais de visionnaire, d'illuminé et de fanatique.

Les miracles de Jésus, rapportés par les Évangiles, présentent tous un même caractère de force divine, de vérité, de simplicité, d'harmonie et de bonté. Ils n'ont rien de bizarre comme ceux que la légende a attribués à Bouddha et à Mahomet, rien qui sente l'ostentation, le dessein d'étonner la foule et d'inspirer la terreur. Ils restent toujours empreints de douceur et d'une infinie miséricorde. Pareils à Celui qui les accomplit, ils dévoilent sa puissance sous les dehors d'une mansuétude inaltérable.

La cause qui les produit est dans le Dieu vivant caché sous l'humanité de Jésus, et leur raison finale est le bien des hommes. Tous ont pour but d'éclairer, de toucher, d'améliorer, de provoquer la confiance et d'inspirer la vertu. Ils sont ainsi consacrés par la moralité la plus pure et la sainteté la plus parfaite.

Les prodiges dont la légende de certains hommes a été émaillée ne font pas corps avec l'histoire de ces hommes ; ils peuvent en être retranchés, sans que cette histoire soit atteinte dans le lien même des événemens. Mahomet s'explique avec son œuvre, ses luttes, ses préceptes, ses succès, son ascendant sur les Arabes, — sans prodiges. Jésus ne s'explique pas sans ses miracles. Ils sont un élément essentiel dans sa mission : par eux, il a conquis la foi de ses disciples, il les a convaincus de sa vocation messianique; par eux, il a exercé une action puissante sur le peuple, il a pu affirmer et démontrer la vérité de sa doctrine. Jusqu'après sa mort, dans sa survivance au milieu du monde, il reste essentiellement miraculeux. Son œuvre est le plus grand des prodiges. Aucune

philosophie de l'histoire n'expliquera, sans l'intervention constante de l'Esprit de Dieu, cette société immense, indéfectible, publiant à toute créature un Dieu crucifié, protestant contre toutes les passions humaines et tous les vices, contre toute puissance tyrannique et tout esclavage, enseignant le salut par la foi en ce Dieu crucifié, par l'humilité et la pénitence, par la charité et le sacrifice.

Une telle doctrine et de telles vertus ne peuvent prendre leur point d'appui dans la nature ni dans l'humanité, puisque la nature et l'humanité leur font une guerre sans merci. En dehors de la nature et de l'humanité, il n'y a que Dieu, et c'est Dieu révélé en Jésus qu'il faut reconnaître comme le soutien immuable de la foi et de la sainteté des croyans.

Je signalerai encore un caractère frappant et absolument original des miracles de Jésus. Ils sont tous symboliques et prophétiques; suivant l'expression soulignée par le quatrième Évangile, ils méritent le nom de *signes*. Ils traduisent tous visiblement une des fonctions invisibles du pouvoir divin de Jésus pour sauver l'humanité et transformer les consciences ; ils prophétisent tous ce que ce pouvoir divin devait accomplir dans la suite des siècles, au plus profond de l'âme et même au grand jour de l'Église.

XI.

Tous les critiques qui ont pris pour point d'appui un système particulier impliquant la négation du miracle se sont vus dans la nécessité de procéder à l'élimination des faits miraculeux contenus dans les documens évangéliques. La méthode demande à être signalée.

Dès qu'on se trouve en présence d'une parole annonçant l'avenir, on crie à l'interpolation. — C'est ajouté après coup ! dit-on. — A-t-on signalé l'interpolateur ou le faussaire ? — Non, mais il est certain. La prophétie n'existe pas. Elle est impossible ! — Impossible pour ceux qui n'admettent pas Dieu ; mais ceux-là ont-ils démontré jusqu'à l'évidence leur système ?

Le procédé d'élimination appliqué aux faits miraculeux est multiple. L'école mythique, née il y a cinquante ans et morte depuis, disait : Tous ces faits sont l'invention des premiers chrétiens. Ils avaient dans l'esprit un type convenu du héros messianique qu'ils attendaient, et un être supérieur appelé Jésus leur ayant persuadé qu'il était ce héros, ils lui ont attribué tous ces traits.

L'école mythique a-t-elle donné une preuve certaine, positive, de ce travail de création légendaire ? A-t-elle expliqué par des do-

cumens certains comment l'ouvrier charpentier Jésus a exercé sans miracle un ascendant tel sur ses disciples, qu'il les a subjugués au point d'en faire ses Apôtres, héroïques par leur fidélité et leur vertu? A-t-elle réfuté le témoignage des narrateurs affirmant, attestant la vérité de leurs récits? Ils mentaient donc en glorifiant leur Maître? L'histoire est donc une duperie?

Je ne réfuterai pas ces doctrines mortes.

La vieille école rationaliste allemande pratiqua le procédé littéraire pour se débarrasser du miracle évangélique. Toute la vie de Jésus était en réalité une vie comme nos vies humaines. Rien de prodigieux, rien de miraculeux. Les plus simples événemens ont revêtu un caractère miraculeux par la façon dont les écrivains les racontent. Ils poétisent, ils embellissent; ils prennent une illusion d'optique pour la réalité; les morts n'étaient qu'endormis; les possédés n'étaient que des épileptiques ou des maniaques. C'est l'ignorance, la crédulité, l'imagination orientale qui ont donné à la vie de Jésus cette apparence légendaire et surnaturelle dont la vraie science critique doit la dépouiller.

Cette méthode, dont les vieux Allemands, Semler et Paulus, ont lourdement abusé, a succombé bien vite sous le rire de l'école mythique elle-même.

Voilà les seuls outils de la critique antithaumaturgique au service des systèmes panthéistes, matérialistes et athées. Ils ont été forgés en Allemagne; en France, on les a imités, on a su les rendre plus fins, plus subtils, les manier d'une main plus légère et plus svelte. On n'a pas réussi à dissoudre le roc immuable de l'histoire de Jésus.

Il faut prendre cette histoire telle qu'elle est, ou la nier en bloc. Enlever ce qu'elle contient de transcendant et de miraculeux, c'est la détruire, non pas en elle-même, — elle défie tout, — mais dans l'esprit de ceux qui essaient de l'épurer, comme ils disent, de tout surnaturel.

En résumé, voici, au sujet d'une vie de Jésus traitée d'après les règles de l'histoire, les questions nécessaires et les réponses nettes de la critique impartiale, qui ne s'appuie que sur la raison pure.

Quels sont les documens où les faits de cette vie ont été consignés?

Les quatre Évangiles.

Ces écrits émanent-ils des témoins immédiats des événemens, ou de ceux qui ont interrogé les témoins immédiats?

Oui.

Leur antiquité, et, par là-même, leur authenticité, sont-elles certaines, appuyées par les preuves les plus convaincantes?

Oui. La critique incroyante elle-même le reconnaît.

Les faits racontés, bien que prodigieux et miraculeux, sont-ils concevables et n'impliquent-ils aucune contradiction, soit qu'on les examine dans le détail, soit qu'on les juge dans leur ensemble?

Ils sont concevables, leur harmonie est indissoluble et d'une parfaite unité; ils ont pour cause la force infinie de Dieu intervenant dans l'humanité de Jésus qui en est l'organe irrésistible; ils ont pour fin la vertu, l'instruction, la sainteté et le salut des hommes, la manifestation de la miséricorde ineffable de Dieu.

Les témoins de toutes ces choses transcendantes peuvent-ils être reniés?

Non, leur vie sainte et leur martyre attestent leur sincérité; ils prouvent, dans l'espèce, non-seulement qu'ils croient ce qu'ils affirment, mais que ce qu'ils affirment est réel; car leur affirmation a pour objet des faits palpables, extérieurs, sensibles, publics, sur lesquels il n'y a pas d'erreur possible.

XII.

Lorsque la critique a accompli son œuvre, éprouvé et choisi les matériaux, l'histoire peut commencer la sienne et construire l'édifice.

Les élémens essentiels de la vie de Jésus sont fournis par les Évangiles. Celui qui les examine avec impartialité, à la lumière d'une critique affranchie de toute idée philosophique, antérieure à toute croyance, d'une critique qui, seule, à ce titre, a le droit de se nommer la critique de la raison pure et impersonnelle, celui-là, — n'eût-il pas la foi, — devrait les accepter dans leur intégrité absolue, sans les altérer ou les atténuer, sans retrancher un seul fait, une seule parole.

Tout en eux est historique et réel, même et surtout les faits miraculeux, et les paroles de Jésus les plus transcendantes par leur mystère.

C'est ainsi que je les ai acceptés dans cet ouvrage : ils s'y retrouvent intégralement, harmonisés et fondus. Alors même que ma foi ne m'eût pas fait un devoir sacré de les accueillir sans réserve, ma seule raison d'historien impartial me l'eût commandé. Loin de chercher à ramener les événemens prodigieux de cette vie sans pareille et la doctrine mêlée à ces événemens aux proportions de ma pensée individuelle, je me suis efforcé de m'élever à la hauteur des choses que je raconte et de m'effacer moi-même devant la Sagesse infinie dont j'ai reproduit les enseignemens. Une telle disposition d'esprit est une garantie de fidélité, car l'homme est naturellement enclin à substituer ses propres sentimens et ses

propres idées aux sentimens et aux idées qu'il essaie de représenter. C'est en mêlant le moderne à l'antique qu'on altère presque toujours l'histoire du passé.

L'œuvre historique est d'abord descriptive, picturale. Elle doit peindre les faits exactement, les reproduire dans un récit animé et coloré qui les rende présens aux yeux du lecteur, malgré les siècles, et qui les fasse revivre, malgré la mort. Je ne crois pas qu'aucun livre, à ce point de vue, puisse être comparé aux Évangiles. Les scènes qu'ils racontent, les tableaux qu'ils dessinent sont des modèles d'esthétique. Ils ont la simplicité et la grandeur, la sobriété et les détails expressifs. Sans se soucier des règles de l'art, qu'ils ne connaissent guère, uniquement préoccupés de raconter fidèlement, dans une langue à peine correcte, la vie de leur Maître, tout remplis de leurs souvenirs, ils ont laissé un monument achevé, comme histoire descriptive. J'ai reproduit leur récit avec une fidélité scrupuleuse, et afin de le rendre exactement, j'ai respecté jusqu'aux incorrections parfois si expressives dans leur rudesse. Il m'eût semblé que je le profanais en y ajoutant ou en y retranchant. Ce sont des tableaux de maîtres hors ligne. On ne touche pas aux chefs-d'œuvre.

Pourquoi, alors, entreprendre après eux d'écrire sur Jésus? Les Évangiles sont parfaits, et ils suffisent; tout ce qu'on peut tenter, c'est de les mettre en concordance et de les traduire dans nos langues modernes.

Mais l'histoire n'est pas seulement une narration de faits; si elle est d'abord et avant tout une œuvre picturale, elle a le devoir d'encadrer les faits et de les replacer dans leur milieu.

Tout événement est soumis à la loi du temps et de l'espace. La raison ne le conçoit qu'en le rapportant au point de l'espace où il s'est accompli, et au point du temps qui l'a vu se produire. Le point de l'espace nous est indiqué par la géographie; le point du temps, par l'histoire générale des peuples et de l'humanité. La description d'un fait n'est complète qu'à la condition de le montrer non-seulement en lui-même, mais dans ce double milieu qui l'enveloppe. Il est même souvent incompréhensible et il reste inexpliqué, si nous l'isolons de son cadre.

Lorsqu'on écrit sur les événemens contemporains, pour des contemporains, on suppose qu'ils connaissent le théâtre géographique et historique de ces événemens, et on leur laisse, en racontant les faits, le soin de les y placer. Ainsi ont fait les Évangélistes, en écrivant la vie de leur Maître pour les premiers chrétiens. D'ailleurs, le fait brut leur suffisait; il contenait toujours quelque élément éternel, supérieur au temps et à l'espace, et en négligeant à dessein peut-être les conditions de temps et de milieu, ils pla-

çaient le Fils de Dieu dans l'immensité des siècles et au-dessus de la terre; et leur personnage avait assez de grandeur pour répondre à tous les siècles et à toute la terre.

Cependant, nous qui n'avons pas vu comme eux le Christ vivre, agir et parler, nous qui ne le voyons que dans ce qu'il a d'éternel, ne nous est-il pas permis de le replacer dans son cadre terrestre et humain, dans cette terre de Palestine qui a gardé la trace de son passage et qui a été le témoin de sa vie? Nous sera-t-il interdit de le remettre dans ce milieu social juif, parmi les hommes qui furent ses concitoyens, parmi cette foule qui se pressait sur ses pas, en face de cette société judéenne dont il encourut la colère et dont il expérimenta l'opiniâtreté et l'aveuglement?

Non-seulement je considère cette œuvre comme légitime, mais elle me paraît indispensable pour l'intelligence de la vie de Jésus, de ses faits et gestes, de ses douleurs, de la forme de ses discours.

Un fait s'altère, isolé de son milieu. Si parfaite que soit une toile, elle veut son cadre vrai, harmonique, pour que la gamme des couleurs et des tons ne soit pas faussée et qu'elle prenne toute sa force.

Je me suis appliqué avec soin à encadrer la vie de Jésus dans ce que j'appellerai son milieu pittoresque ou géographique et dans son milieu social et juif.

Deux voyages prolongés m'ont permis d'étudier de très près la Palestine, la terre de Jésus. Je l'ai parcourue lentement, dans tous les sens, suivant les traces du Maître depuis Bethléem e Hébron jusqu'aux confins de Tyr et de Sidon et aux sources du Jourdain (1). Je me suis arrêté longuement dans les lieux mêmes où Jésus avait le plus longuement vécu, le plus ardemment lutté et souffert, le plus enseigné, le plus aimé. J'ai essayé de les revoir tels qu'ils étaient, il y a dix-huit siècles; leur désolation présente, leurs ruines amoncelées, les constructions élevées par la piété des chrétiens n'ont laissé subsister presque rien de l'état primitif. J'ai consulté les traditions vénérables, interrogé les voyageurs les plus experts, étudié les Évangiles surtout; et je puis dire que je les ai vécus là-bas, sur cette terre où tout ce qu'ils racontent s'est accompli.

Ceux qui ont combattu la réalité de l'histoire de Jésus n'ont sûrement pas vu la Palestine; s'ils l'avaient étudiée, l'Évangile à la main, ils auraient compris que l'Évangile ne s'invente pas.

Aucune vie ne présente à l'égal de la vie du Christ une harmonie

(1) Je dois à mon excellent et brave drogman, Melhem Ouardy de Beyrouth, une grande reconnaissance pour le dévouement et l'expérience qu'il a mis à mon service.

plus étroite avec la terre où elle s'est déroulée. Comme la Galilée, avec sa ville de Nazareth, son lac de Tibériade, son Thabor, ses collines et ses vallées toutes vertes, encadre bien la figure de Jésus vivant trente ans inconnu, de l'apôtre, du docteur populaire annonçant l'Évangile du Royaume, enseignant la foule en paraboles, l'entraînant au désert, et révélant sur une montagne à ses disciples sa gloire éternelle ! Comme la Judée austère, aride, avec ses monts rocailleux, comme Jérusalem avec sa vallée du Cédron, assombrie par ses tombeaux, s'harmonisent bien avec le Prophète méconnu, repoussé, condamné ignominieusement et mourant sur un gibet !

Il me semble avoir pris, au contact de la Palestine, de ses ruines, des souvenirs sacrés dont elle est pleine, le sentiment profond des faits évangéliques, de leur vérité, de leur réalité et de leur beauté. Ces faits sont inséparables de cette terre. Elle peut devenir plus triste encore, plus désolée, plus morte; elle les encadrera toujours dans sa lumière, dans ses vallées, dans ses collines ondulantes, dans ses chemins par où Jésus a passé et par où des générations sans fin passent et repassent encore après lui.

La reconstitution du milieu social où Jésus vécut est plus difficile que la peinture des lieux prédestinés à le voir agir. C'est peut-être le travail le plus complexe et le plus difficile de l'histoire (1). On peut tenter le portrait d'un homme, non celui d'un siècle, d'un temps, d'une civilisation, à un moment déterminé de son existence. Cependant, on ne comprendra jamais un homme, surtout un homme public, si on ne l'étudie pas dans la société à laquelle il appartient. Or, une société est faite de milliers d'élémens qu'il est impossible, malgré tous les efforts et avec les informations les plus multipliées et les plus exactes, de reproduire dans leur complexité, leur mobilité et leur activité. Tout ce que peut essayer l'historien sincère, c'est de décrire l'organisation religieuse et politique d'un peuple, de nommer et d'expliquer les partis qui s'agitaient dans cette organisation, de signaler les doctrines philosophiques, les croyances, les préjugés, les habitudes de vivre, les mœurs, les coutumes traditionnelles, les passions politiques et religieuses.

(1) Les ouvrages les plus précieux pour la connaissance de la société juive au temps de Jésus, et qu'on peut nommer les ouvrages sources, sont les livres du Nouveau Testament, les livres de l'Ancien Testament, les apocryphes de l'Ancien Testament, quelques traités de Philon, les Talmuds, le *Livre des antiquités* et la *Guerre de l'indépendance* de Flav. Josèphe, les Livres sibyllins, la grande histoire classique de Rome, Suétone, Tacite, Pline le Jeune, Dion Cassius, etc.

Les travaux modernes, en Allemagne surtout, sont considérables, et l'on ne peut que reconnaître leur importance. Autant l'exégèse, en ce pays, a été stérile, parce qu'elle a été presque toujours au service d'une *tendance*, autant l'histoire proprement dite des *temps christiques* a été féconde.

Quelque imparfaite que soit cette restauration, elle jette une grande clarté sur la vie d'un homme. Beaucoup de paroles de Jésus, beaucoup de faits de sa vie s'expliquent d'eux-mêmes, sans qu'il soit besoin de les commenter, par cela seul que les uns et les autres sont replacés dans leur milieu vrai.

Lorsqu'il a rétabli les faits d'une vie humaine dans leur cadre naturel, l'historien n'a réussi qu'à en achever la description. Une tâche non moins nécessaire s'impose à lui, il doit les grouper dans leur ordre chronologique.

La suite des événemens, c'est l'histoire même. L'unité d'une vie n'est pas concevable sans cet enchaînement. Une des difficultés, un des problèmes de la vie de Jésus est de déterminer avec exactitude la succession des faits que les documens nous ont rapportés et qui constituent sa vie publique. Les données chronologiques fournies par le troisième et le quatrième Évangile et par quelques historiens profanes, éclairées d'ailleurs par l'astronomie et la numismatique attentivement étudiées et comparées, nous ont permis d'arriver à un résultat motivé. Le lecteur trouvera dans le premier Appendice, sous le titre de : *Chronologie générale de la vie de Jésus*, les motifs qui m'ont autorisé à fixer à l'an 747-748 la naissance de Jésus, à l'an 27-28 l'époque de son baptême, à l'an 28-29 son ministère galiléen, à l'an 30 sa mort. Je n'ignore pas les divergences nombreuses qui divisent, sur ces divers points, les chronologistes et les historiens de Jésus; mais je crois que ces divergences, qui ne dépassent pas sept années pour l'époque extrême de la naissance et de la mort, qui se réduisent à une seule année pour la durée de la vie publique, sont de peu d'importance au point de vue de la substance même de l'histoire. Elles autorisent, en tout cas, la liberté de l'écrivain, si, en adoptant une conclusion, il la motive.

Quelques auteurs ont avancé que la vie publique avait duré jusqu'à sept années. Pour être acceptable, un tel sentiment devrait s'appuyer sur les documens évangéliques et non sur des autorités postérieures. Or, on peut discuter, d'après les Évangiles, le point de savoir s'il y a eu trois ou quatre Pâques dans le ministère de Jésus; mais rien ne nous permet d'en découvrir une de plus ou de moins.

Quelque système qu'on adopte, l'histoire entière de Jésus se déroule entre deux dates fixes, incontestables. Il est né avant la mort d'Hérode, qui eut lieu au printemps de l'an 750 ou 751, et il est mort sûrement avant que Pilate quittât la Judée, c'est-à-dire avant l'an 36 de l'ère vulgaire.

Les faits d'une vie décrits et classés suivant une chronologie justifiée, il ne reste à l'historien qu'un devoir, le plus ardu et le

plus délicat, celui de les expliquer, d'en montrer la nature, l'importance, le lien profond, les causes diverses et les conséquences, sans cependant les altérer, les amoindrir, les défigurer.

C'est avec un respect infini que, devant une vie comme celle de Jésus, j'ai essayé ce travail. Chacune de ses paroles, chacun de ses actes me semblait comme un diamant, une perle précieuse : je me suis contenté d'imiter l'art du joaillier, j'ai serti ces pierres taillées par une main divine, et je n'ai cherché, en les montant, qu'à leur donner plus de relief et plus d'éclat.

Pour comprendre les actions du Christ et sa doctrine, les sciences auxiliaires de l'histoire, psychologie, morale, philosophie, théodicée, sociologie, anthropologie, ne suffisent pas. Jésus les dépasse toutes. Aucune ne le contient tout entier. Sa vie, à tout instant, déroute ce que nous appelons notre psychologie, notre morale, notre philosophie, notre sociologie, notre anthropologie, notre faible et timide théodicée.

Aussi, en faisant appel à ces sciences, dans la mesure où elles m'étaient familières, je n'ai jamais hésité à les élever à la hauteur de Jésus et jamais tenté de l'y emprisonner. Quand il les domine, il ne les détruit pas, il les éclaire.

Le plus grand monument élevé par la théologie à la gloire de Jésus est le *Traité de l'Incarnation* de saint Thomas d'Aquin (1). Nul génie n'a expliqué dans une synthèse plus puissante, avec une raison plus ferme, une psychologie plus exacte, le mystère du Christ. Toute vie de Jésus devrait le contenir tout entier, pour être dans la pleine lumière de la doctrine. Je dois à ce maître le meilleur de ce que j'ai essayé pour atteindre à ce qu'on pourrait appeler la philosophie chrétienne de cette histoire.

XIII.

En commençant ce travail, je ne me suis dissimulé ni sa grandeur ni ses difficultés. Je les ai senties s'accroître à mesure que je le poursuivais. En le voyant terminé, je reconnais ses lacunes et son insuffisance. Il ne dépend pas de ma volonté qu'il soit moins indigne de Celui dont j'ai raconté l'histoire.

Une conviction profonde m'a soutenu : le Christ, vivant, agissant par son Esprit dans l'Église, est le salut de l'humanité et des peuples modernes. Rallier à lui les consciences d'un pays et d'un siècle, l'essayer seulement, c'est apporter à ce siècle et à ce pays le plus grand des bienfaits.

(1) *Summa theolog.*, 3e p.

La civilisation moderne, avec ses aspirations ardentes vers la justice, vers l'affranchissement et le bien-être des petits, vers la charité et la paix, est née de Jésus. S'il lui a donné la vie, quel autre que lui pourrait la conserver, dompter l'égoïsme, museler la violence, asservir les folles passions qui nous dévorent? Il accomplit ces merveilles dans le secret des consciences; il ne tient qu'à nous de lui permettre de les accomplir dans notre pays.

La lutte qui nous déchire, au fond, c'est la lutte à mort entre le vieux paganisme persistant et le règne nouveau de l'Évangile. Apôtre, j'ai voulu travailler à ce règne nouveau qui est le règne de Dieu, le règne spirituel de l'Église, le règne de l'homme libre de tous les servages humains et du plus terrible de tous, parce qu'il les engendre tous, le servage intérieur du mal, de l'ignorance et du vice.

Comme Jésus faisait appel à la conscience plus qu'à la science, puisqu'il parlait à tous, ce livre, qui essaie de l'évoquer devant ce siècle, s'adresse à la conscience de mes contemporains, sans pourtant dédaigner la science.

Un préjugé vivace aujourd'hui prétend qu'entre la science et la foi le divorce est consommé, irrémédiable. Ce préjugé, je l'ai combattu toute ma vie avec une conviction que l'expérience n'a fait que rendre intraitable; je le combattrai jusqu'à mon dernier souffle et ne cesserai de mettre en harmonie ma foi éternelle et ma culture moderne. Ni en politique, ni en histoire, ni en science naturelle, ni en philosophie, on n'a jamais signalé un fait certain, une loi démontrée jusqu'à l'évidence, qui fût en contradiction avec la parole de Jésus, telle que l'Église la garde, immuable et incorruptible. L'épreuve dure depuis de longs siècles; et c'est parce qu'elle est triomphante que la race des hommes qui portent leur foi, je ne dis pas dans une conscience pure, mais dans une raison indépendante et virile, affamés de toute vérité neuve et inflexibles contre les préjugés du moment, — eussent-ils la faveur de l'opinion, — se perpétue et se perpétuera.

Je sais qu'entre le Christ de la foi et les esprits cultivés de ce temps on a multiplié les malentendus. Cet ouvrage en dissipera peut-être quelques-uns. Écrit dans la solitude et le silence, loin de ce qui divise les hommes, fruit d'un travail long et persévérant, je puis dire de toute ma vie, il n'est point une œuvre agitée de polémique, mais une œuvre tranquille d'histoire, une œuvre de foi. Il m'a semblé, en écrivant la vie du Maître, que sa beauté, sa douceur, sa sagesse, sa sainteté, sa charité, sa divinité rayonnant à travers ses paroles, ses actes, ses douleurs, le défendraient mieux que nos faibles argumens et nos vaines colères. Je voudrais que quelque chose de Lui, un souffle de son âme et de son esprit eût

passé dans ces pages. Je voudrais communiquer à tous ce qu'il m'a donné.

Malgré tout, Jésus reste la grande figure dans le ciel des peuples chrétiens. La justice, vivifiée par la charité telle qu'il la voulait, est devenue la loi souveraine de ce monde, elle presse toutes les consciences, et ceux mêmes qui ont perdu la foi au Christ gardent sa morale, oubliant qu'elle est de lui. La puissance du sacrifice, ce levier que Jésus a mis aux mains de ses disciples, est intarissable; les vrais croyans sont toujours prêts à donner leur vie pour que l'humanité, dans le moindre de ses enfans, soit arrachée au mal, à l'ignorance, à la douleur, à la mort.

C'est vers le Christ, tel que l'Église le garde, que je voudrais attirer les yeux de cette génération. On la dit malade : il la guérira; vieillie et désabusée : il lui rendra ses vingt ans et ses grands rêves; car son disciple reste l'homme de l'éternelle espérance. On l'accuse d'être positive, de ne croire qu'au palpable et au visible, à l'utile et au délectable : il lui apprendra à voir l'invisible, à goûter l'immatériel, à comprendre que l'homme le plus utile à lui-même et aux autres, à la patrie et à l'humanité, c'est celui qui sait s'immoler, et que de tous les biens, le plus savoureux pour les raffinés, c'est le sacrifice de soi. On la dit folle de plaisir et d'argent; peut-être est-ce pour cela qu'elle décline, car le plaisir tue, et l'argent peut mener à tous les vices : le Christ lui apprendra à dédaigner le plaisir et à bien employer ces richesses qui débordent à mesure que la terre est plus savamment conquise.

Dans tous les cas, le monde reste en proie à mille douleurs, à mille angoisses, à mille tristesses. Ceux qui vantent la joie de vivre savent bien que cette joie est terriblement mélangée, et que la mort est d'autant plus cruelle qu'elle brise une vie plus heureuse. Le Christ est le seul qui enseigne la joie de souffrir, parce qu'il est le seul qui verse dans l'âme une vie divine que nulle douleur n'étouffe, que l'épreuve fortifie et qui méprise la mort, parce qu'elle nous permet de la regarder, pleins d'espérance.

Si j'osais emprunter la parole du plus grand des Évangélistes, je dirais : « Ces choses ont été écrites pour que vous croyiez que Jésus est le fils de Dieu. » C'est la foi catholique : je la confesse dans la plénitude de ma raison et de ma liberté.

F.-H. DIDON.

LE

PÈRE DU GRAND FRÉDÉRIC [1]

I.

Frédéric-Guillaume Ier n'a eu qu'un petit nombre d'idées, et si simples que des idées ne le peuvent être davantage : à savoir qu'un roi a besoin d'être fort; que, pour être fort, il faut qu'il ait une bonne armée; que, pour avoir une bonne armée, il faut qu'il la paie; que, pour la payer, il faut qu'il trouve de l'argent. Il a eu, en outre, une idée rare et originale : il considérait le roi de Prusse comme un être idéal et perpétuel, dont il n'était, lui, Frédéric-Guillaume, que le serviteur : « Je suis, disait-il, le général en chef et le ministre des finances du roi de Prusse. » Cette conception mystique de son office avait cette conséquence très pratique qu'il ne se croyait pas autorisé à jouir de la royauté : il la gérait, pour le

(1) Frédéric-Guillaume Ier a régné de 1713 à 1740. Il n'a pas été publié d'ouvrage spécial sur tout le règne, depuis Förster, *Friedrich-Wilhelm I, König von Preussen* (3 vol., Potsdam, 1834-35). L'historien qui connaît le mieux cette période est M. le professeur Schmoller, qui a publié d'importans articles, très approfondis, sur l'administration intérieure (villes, commerce, finances, armée, colonisation, etc.), dans plusieurs recueils, notamment les *Preussische Jahrbücher*, la *Zeitschrift für preussische Geschichte und Länderkunde*, la *Deutsche Rundschau*, le *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirthschaft im Deutschen Reiche*. Sur la politique extérieure de Frédéric-Guillaume, et sur le caractère de ce prince, les dépêches inédites des ministres de France à Berlin, qui sont aux archives de notre ministère des affaires étrangères, abondent en renseignemens.

compte d'un maître. Sous l'œil de ce maître, qu'il savait redoutable, il travailla toute sa vie. Frédéric-Guillaume, c'est un ouvrier qui a vu clair dans sa besogne.

La Prusse alors n'était pas une nation. C'était un composé de territoires, séparés les uns des autres, semés du Rhin à la Vistule, de la Baltique aux monts de Bohême, n'ayant ni les mêmes souvenirs, ni les mêmes mœurs, réunis sous un maître par l'effet de quelques mariages et le hasard de quelques morts. Depuis un siècle que cette réunion s'était accomplie, ces pays, il est vrai, s'étaient habitués au commun maître. Les prédécesseurs de Frédéric-Guillaume avaient détruit les libertés provinciales, dans les pays du Rhin, en Brandebourg, et en Prusse. Il lui restait peu de chose à faire pour établir sa souveraineté (le mot est de lui) comme un rocher de bronze (*wie einen Rocher von Bronce*), mais il régnait sur une matière inerte. Ses sujets n'avaient point de zèle pour une chose publique dont ils n'avaient pas même l'idée qui résidait dans le roi seul. Le devenir de la Prusse était dans l'esprit et dans la volonté du souverain.

Frédéric-Guillaume a fait sentir partout cet esprit et cette volonté. Il est toujours en action, en scène, au premier plan. Ce n'est pas une institution qui agit, c'est une personne en chair et en os, faite d'une certaine façon, dont on entend la voix, dont on sent la main, armée du glaive de justice dans les grandes occasions, et, dans les petites, d'un bâton. Cette personne (si personnelle) ne vit pas dans l'abstrait. Pour elle, le ministère, l'administration, l'armée, sont des individus déterminés, des ministres, des conseillers, des officiers, qui s'appellent tel ou tel, et doivent faire telle ou telle chose. Le domaine royal, ce sont des domaines, de telle qualité ou de tel défaut, situés en tel endroit, dont le fermier, Jacques ou Pierre, paie ses termes ou ne les paie pas. Sans interposition d'idées générales, d'habitudes acquises, de rouages qui tournent pour le plaisir de tourner, de moyens qui se prennent pour des fins, sans obstacle de décorum, de majesté, de gants de velours ou de soie, qui empêchent la main de toucher la pâte, Frédéric-Guillaume s'attaque au réel et manipule le concret.

Son père lui a laissé une armée de trente et quelque mille hommes. C'était un chiffre convenable, élevé même, pour un royaume qui n'avait pas deux millions de sujets. Lui, il veut avoir au moins 80,000 soldats. Son père, son grand-père, avaient reçu des subsides de l'étranger; ils avaient pris de l'argent à toute effigie, louis, sterlings, florins : lui, il mettait son point d'honneur à ne payer ses dépenses qu'en argent bien et dûment gagné par lui. D'où l'obligation d'exploiter le royaume de telle façon qu'il rende chaque année davantage. Produire « un plus, *ein Plus*, » comme

il a dit mille et mille fois, *ein Plus machen:* tout est là. « Quiconque dispose de la pécune, disait-il, tient le militaire et le civil, et, par surcroît, gagne le respect et l'admiration du monde. »

Tout l'esprit de son gouvernement, toute sa façon d'être à lui, sont dans une ordonnance qu'il faut placer parmi les grands documens de l'histoire, car elle a produit des faits, ou, si l'on veut, un fait, la puissance de la Prusse. Elle a été écrite à la fin de décembre 1723, après une retraite dans une maison de chasse (1). Depuis longtemps, le roi était mécontent du système général de l'administration. L'état avait alors deux sortes principales de revenus : revenus domaniaux, qui se composaient des fermages des terres appartenant à la couronne, du produit des forêts, des mines, des salines, des postes, des douanes, des droits de transit et du timbre ; revenus de guerre, dont les principaux étaient la contribution, impôt direct levé sur le plat pays, et l'accise, impôt indirect perçu dans les villes. Les revenus de guerre étaient administrés dans les provinces par des collèges appelés commissariats de guerre, qui ressortissaient au commissariat général de guerre; les seconds, par des chambres des domaines, qui ressortissaient au directoire général des finances. Ces deux administrations avaient cent occasions de se contrecarrer, et n'en laissaient pas échapper une seule. Elles plaidaient sans cesse l'une contre l'autre; une foule d'affaires étaient suspendues, et le roi, dans le désordre de ces chicanes, ne pouvait parvenir à savoir au juste l'état vrai de sa finance, sur lequel il voulait régler l'état de son armée. Il résolut de réunir ces deux corps ennemis, et de leur apprendre, en termes clairs, leur métier.

Pendant plusieurs jours, dans sa retraite de Schönebeck, il médita; puis, il prit la plume, et il écrivit un premier projet « d'instruction. » Il s'y appliqua fort, voulant si bien faire que personne ne pût lui conseiller d'ajouter quoi que ce fût. Il partit pour Potsdam, où il fit appeler un de ses secrétaires, qu'il chargea de recopier son manuscrit: « Venez demain, lui dit-il, avec du papier fort et du fil noir mêlé de fil d'argent. Nous en aurons pour deux jours de travail. » Mais les deux jours ne suffirent pas. Le roi dictait, se faisait relire, corrigeait, puis relisait et corrigeait encore. Enfin, le 19 janvier 1723, les membres du commissariat général de guerre et ceux du directoire général des finances furent appelés au château. Aucun d'eux ne savait ce dont il s'agissait. Un ministre, Ilgen, commença par leur lire un ordre royal, où leur étaient reprochés en termes durs les abus et les sottises qu'ils avaient commis: « Les deux collèges ne savent rien faire que se mettre en

(1) Cette ordonnance est publiée dans Förster, *Friedrich Wilhelm der Erste, König von Preussen,* t. II, p. 173 et suivantes.

collision, comme si le commissariat général et la chambre des domaines n'appartenaient pas également au roi de Prusse. Le commissariat a des avocats payés de ma bourse, pour plaider contre les finances, par conséquent contre moi. Les finances, pour se défendre, ont également des avocats, payés de ma bourse. » Il était temps de mettre fin à cette « œuvre de confusion. » En conséquence, ces messieurs des deux collèges étaient informés qu'ils étaient fondus en un seul, « le directoire général supérieur des finances, de la guerre et des domaines (*General-Ober-Finanz-Krieges-und-Domänen-Directorium*). » Ils furent ensuite menés dans une salle. Ilgen y indiqua sa place à chacun, et, debout, devant le portrait du roi, lut l'instruction. Il les introduisit alors chez le roi, qui reçut leur serment « de travailler, autant qu'il est humainement possible, au service et bien de sa majesté royale, en particulier à l'augmentation et amélioration de toutes les sortes de revenus, et en même temps à la conservation des sujets, aussi bien dans le plat pays que dans les villes, et, par contre, d'éviter et prévenir tout ce qui peut être nuisible à sa dite majesté royale et à la maison royale, aux pays et fidèles sujets. »

Accroissement des revenus, conservation des sujets, voilà deux principes : le roi y insiste dans l'instruction. « Tout le monde sait les conséquences redoutables de mesures mal prises, et que de trop lourdes charges, énervant les sujets, les mettent hors d'état de fournir intégralement au souverain les prestations ordinaires. » Autre principe : les charges publiques seront également réparties entre tous. La contribution sera taxée « d'après des cadastres qui seront toujours tenus au courant, » et personne ne sera exempté de l'accise : « Nous la voulons payer, nous et notre maison royale. Toutes les voitures, depuis les nôtres, jusqu'à celles du dernier paysan, seront visitées ; » car le poids de l'État « doit peser également sur toutes les épaules. »

Ce sont à peu près les seules idées générales qui se trouvent dans le document. Elles valaient la peine d'être dites, car elles expriment toute une philosophie d'État. Ce n'est pas une ordonnance fiscale que Frédéric-Guillaume a écrite dans sa maison de chasse : c'est une charte, la grande charte d'une monarchie de sorte particulière, où le monarque est confondu dans l'état, comme le Dieu de Spinoza dans la nature. Bien entendu, ce ne sont pas des formules qu'écrit Frédéric-Guillaume : ce sont des vérités. Il a horreur des vaines déclarations et des principes « qui se perdent dans le vent et la vapeur bleue. »

Avec une grande clarté, il décrit l'organisation nouvelle. Le directoire est divisé en départemens, dont chacun est présidé par un ministre. Les départemens n'ont point de spécialités d'affaires :

les territoires de la monarchie sont distribués entre eux, et les affaires de ces territoires, de quelque nature qu'elles soient, y ressortissent. Le roi voulait que tous les conseillers les connussent toutes. « Les uns diront : nous ne sommes compétens que pour le commerce et les manufactures, et nous n'entendons rien à l'économie agricole; les autres : nous connaissons l'économie agricole et nous n'entendons rien au reste... A quoi nous répondrons : nous avons choisi des gens assez intelligens pour se mettre au courant très vite de toutes les affaires. Ils n'ont qu'à travailler avec zèle, à faire attention à toutes les affaires, à s'informer, à s'éclairer; les uns feront l'éducation des autres. Un homme habile et zélé, qui, après Dieu, n'estime rien au-dessus de la grâce de son roi, qui le sert par amour et pour l'honneur, non pour la solde, qui déteste toute intrigue, se rendra bientôt assez habile pour nous servir en tout. Du reste, nous vous mettrons à l'essai. Nous saisirons l'occasion d'envoyer un conseiller, compétent en matière agricole, établir des manufactures et contrôler l'accise : s'il ne se tire pas d'affaire, il passera un mauvais moment... »

Le travail du directoire, la répartition des affaires, le mode des délibérations, étaient réglés avec le plus grand soin; les responsabilités, marquées en termes très forts. Le roi dit qui sera responsable, selon les cas, et, comme il nomme par leurs noms ministres et conseillers, l'avis a le caractère d'une menace très précise: « Par exemple, s'il y a une négligence dans le premier département, seront responsables : Herold, Manitius et von Thiele. » A bon entendeur, salut. Il n'y a pas moyen de croire qu'il s'agisse d'un autre.

Le premier devoir est l'exactitude. Tout ministre ou conseiller qui, sans une permission écrite du roi, arrivera en retard d'une heure, subira une retenue de 100 ducats; s'il manque toute une séance, une retenue de six mois de traitement; en cas de récidive, il sera cassé *cum infamia*, car, « si nous payons nos conseillers, c'est pour qu'ils travaillent. » Les séances commenceront à huit heures en hiver, à sept heures en été. Elles dureront jusqu'à épuisement de l'ordre du jour. Si elles ne sont pas terminées à deux heures, la moitié des membres ira dîner, pendant que l'autre continuera à travailler; ceux qui auront mangé se remettront au travail tout de suite, et les autres iront les remplacer à table, car il faut que « notre service soit fait avec zèle et fidélité. » Tous les jours, à onze heures, le cuisinier ira donc demander à l'huissier du directoire si ces messieurs doivent dîner. A deux heures, il servira « une bonne soupe, un bon morceau de bœuf, un bon plat de poisson, un bon rôti de bœuf, de mouton ou de veau, et un quart de bouteille de bon vin du Rhin, par personne. Le menu ne sera pas

toujours le même. Il faudra varier, mais veiller à ce qu'il y ait, chaque fois, quatre bons plats, aussi bien préparés que si c'était pour sa majesté. Pour le service, il n'y aura qu'un laquais, car il ne faut pas que la chambre soit remplie de laquais. Chaque convive recevra quatre assiettes et un verre; il mettra les assiettes et les verres dans une corbeille placée près de lui. »

Voilà qui donne le sentiment du réel. Ce sont bien des personnes en chair et en os, comme le roi, qui sont là, sous l'œil du roi, et qui vont travailler, sans cérémonies ni façons, tout de suite.

Ce qu'ils ont à faire est simple : accroître la force de production du royaume, pour augmenter les revenus du roi. Le pays ne donne pas tout ce qu'il peut donner. Il n'a pas réparé encore les pertes qu'il a faites au temps de la guerre de trente ans. Le roi a trouvé des noms de villages disparus, dans les vieux registres qu'il a consultés. Depuis, la guerre encore et d'autres fléaux ont fait d'autres ruines. A la fin du précédent règne, une peste a enlevé le tiers des habitans de la Prusse et les trois quarts de la population de la Lithuanie. Il faut combler ces places vides, ces *Wüste Stellen* dont la vue faisait mal à Frédéric-Guillaume; refaire les villages du XVIIe siècle et repeupler les contrées désertes en y plantant des hommes. La paix dont le royaume jouissait assurait un surcroît de naissances; mais ce repeuplement naturel était long et Frédéric-Guillaume très impatient. Il faisait donc venir des sujets de l'étranger; sa Prusse était la terre d'asile de tous ceux qui fuyaient la persécution religieuse ou qui venaient chercher fortune en travaillant.

Il ne se contentait pas de les recevoir : il les appelait, il les établissait, les soignait et les cajolait. Mettre quelqu'un où il n'y a rien, c'est créer; mais le roi s'appliquait aussi à améliorer. Il ne refusait à ses fermiers aucune « réparation; » s'il fallait bâtir, il bâtissait; défricher, il défrichait; dessécher un marais, il desséchait. Cette œuvre de mise en valeur de son royaume, où il a dépensé une incroyable somme d'efforts et une persévérance merveilleuse, il la recommande au directoire; mais il prend ses précautions pour n'être pas trompé. Il ne supportait pas l'idée qu'un thaler, même un *Groschen*, même un *Pfennig*, lui fût volé ou fût mal employé.

Il exigeait un ordre absolu dans les comptes, parce que l'argent s'échappait par le moindre désordre. Il ne veut plus que les fermiers, à qui une bâtisse nouvelle a été accordée, l'exécutent eux-mêmes, puis retiennent sur le fermage la somme dépensée. Par exemple, dit-il (il aime à expliquer et à préciser ainsi sa pensée par des exemples), le fermier Lürsten, de Köpenick, doit un terme de 500 thalers. On lui demande pourquoi il ne paie pas. Il répond

que, sa dépense de bâtisse décomptée, c'est la chambre des domaines qui lui redoit. « Des réponses pareilles nous arrivent de tous les pays. Il faut changer cela. Les fermiers ne s'occuperont plus que de leur exploitation. Ils paieront leur terme, sans déduire un liard, car nous ne voulons pas recevoir, au lieu d'argent, des comptes et du papier. » Le roi ordonne ensuite que chaque chambre des domaines aura un maître architecte qui sera chargé des constructions, et un scribe de la bâtisse qui paiera les ouvriers. Le maître surveillera le scribe, un des conseillers de la chambre surveillera l'un et l'autre; la chambre entière surveillera tous les trois. Si, malgré ces précautions, ils s'entendent « pour souffler dans le même cor, c'est qu'ils seront un tas de fripons. »

L'établissement des colons coûtait fort cher; le roi, qui « avalait » cette dépense, comme il disait, « cuiller par cuiller, » en sentait l'amertume, mais il en savait la nécessité. Il est donc résolu à la continuer, mais elle a varié jusqu'ici d'année en année, il y a, de ce côté, de l'imprévu, de l'extraordinaire. Le roi n'aime pas ces « dépenses *Flic-Flac.* » Il fixe donc une certaine somme, qu'il ne dépassera pas d'un liard. Au reste, il n'entend faire que de bons placemens; les propositions d'ouverture de crédits devront être fortement raisonnées : « Ne point bâtir de fermes ou de villages, si nous ne pouvons tirer 10 pour 100 du capital employé. »

Frédéric-Guillaume met ses paysans en état de travailler : c'est son devoir. Que les sujets, à présent, fassent le leur, en travaillant bien, c'est-à-dire en tirant de la terre tout ce qu'elle peut donner par une culture appropriée, sans dépenser un liard en inutilités. Ils n'ont qu'à prendre exemple « sur notre petite terre de Schenken, que nous exploitons nous-même et où nous avons appris les choses par expérience, non dans les livres. »

Ainsi, la population du royaume s'augmente de jour en jour; l'outillage agricole est perfectionné; de nouveaux territoires sont mis en culture; les paysans produisent chaque année davantage. Donc ils paieront les fermages et les contributions. Il faut, pour que les citadins paient tout aussi bien l'accise, que l'industrie prospère dans les villes comme l'agriculture dans les campagnes. Ici encore, on comblera les *Wüste Stellen,* qui sont nombreuses, on améliorera et on créera. « Mes villes de Prusse sont en mauvais état; » le directoire général ne négligera rien pour les réparer. Il n'y a pas assez de villes en Lithuanie; le directoire général en fera bâtir. Il mènera la chose « avec sérieux et vigueur (*mit Ernst und Vigueur*), de façon que notre désir soit satisfait le plus vite possible. » Le directoire sait d'ailleurs « de quelle grande importance est, pour nous et pour nos pays, l'établissement des manufactures. Il

s'appliquera donc, avec le plus extrême des zèles, à faire que tous les genres d'industrie, lainages, cuirs, fer, bois, qui n'existent pas dans nos pays, y soient institués, autant que cela est possible. » Il appellera de l'étranger des ouvriers. Le roi lui indique où il trouvera des drapiers et des fabricans de bas. A-t-on besoin d'un compagnon drapier? Qu'on aille le chercher à Gœrlitz, à Lissa ou en Hollande. On lui promettra et on lui donnera un métier. On le mariera avec « une fille d'ici. » On lui fera des avances de laine. « Et voilà que le compagnon gagne son pain, fonde une famille et devient son maître. » Il n'y a rien de plus aisé : « Vous ne me ferez pas croire qu'il faudra beaucoup de peine pour engager de pareilles gens et les attirer dans notre pays. »

La production industrielle s'accroîtra donc, comme la production agricole; mais il faut assurer la vente et la consommation des produits. Ici, la règle très simple : ne pas acheter à l'étranger, ou lui acheter le moins possible; lui vendre le plus possible. A l'entrée du royaume, la prohibition absolue ou le prélèvement de droits considérables; à la sortie, une légère accise, qui n'empêche pas l'exportation. Seulement, il y a des exceptions à cette règle. L'idéal du roi de Prusse est que la Prusse se suffise d'abord à elle-même, comme si elle était seule au monde. Il établit entre ses villes et ses campagnes un échange de relations et de services. Il lie l'une à l'autre son agriculture et son industrie, de façon qu'elles se complètent l'une l'autre. Par exemple, un des grands produits de l'agriculture, c'est la laine. Les paysans la veulent exporter; mais alors, il faudra que les drapiers, qui ne trouveront plus assez de laine dans le pays, en achètent au dehors, et l'argent de Prusse sortira de la Prusse. Le roi défend donc l'exportation de la laine. La conséquence est que toute la laine doit être ouvrée dans le pays; « autrement, nos chambres provinciales ne manqueront pas de dire que nos fermiers ne pourront se défaire de leur laine, qu'elle ne vaudra plus rien, et ainsi de suite... » Aussi le roi prescrit-il aux chambres et aux commissariats de faire un relevé exact, d'une part, de la quantité et de la qualité de la laine produite par chaque province; d'autre part, des manufactures qui travaillent cette matière. Le directoire général comparera le total de la laine ouvrée au total de la laine produite. Il se trouve que le premier est inférieur au second. Il reste, par exemple, 2,000 poids de laine de première qualité et 1,000 de qualité ordinaire qui ne trouveront point d'acheteurs. Mais le directoire établira dans une ville neuf drapiers, dont chacun emploiera 300 poids de bonne laine, et cent ouvriers fabricans de bas, dont chacun ouvrera au moins 10 poids de laine moyenne. L'écart est comblé. Ce sera tout profit pour le royaume, car le paysan prussien vendra sa laine; la Prusse fabriquera le drap et les bas en

quantité suffisante pour la consommation du pays et pour l'exportation. Le roi est si assuré d'avoir raison qu'il donne pour sanction à la défense d'exporter la laine « la strangulation. »

Puisque tout le monde fait ses affaires, le roi fera les siennes. Il n'admettait aucun retard dans le paiement de ses revenus. Pour l'accise, qui était un impôt indirect, point de difficultés; mais les ruraux faisaient attendre les contributions et les fermages. Le roi leur parle clair : « Le versement devra être fait exactement au terme fixé, sans la déduction, même la plus petite, et nous n'admettons aucune excuse, de quelque nom qu'elle s'appelle. » Il savait toutes les ruses des paysans. Ceux-ci ne se feront pas faute de dire que les denrées se sont vendues à trop bas prix : « Il faudra leur répondre qu'il ne peut pas y avoir que des années chères. S'il en était ainsi, nous aurions affermé trop bas. Le bail a été calculé sur une moyenne, de façon qu'une bonne année couvre une mauvaise. Nous n'avons pas promis à nos fermiers qu'il n'y aurait que des années chères. Ils ont signé les baux sans condition (*ohne zu conditionniren*). Le fermage a été inventé justement pour que le propriétaire tirât profit de ses biens et en touchât le revenu, argent comptant, sans entrer dans des comptes compliqués. Donc, point de faiblesse, point d'*humanitaireries*. Si l'argent est en retard, s'il est « accroché » quelque part, c'est au directoire de savoir l'endroit et d'employer tous les moyens de le décrocher. Si ces moyens n'apparaissent pas « aussi clairement que le soleil dans le ciel, » il enverra, « sans perdre le plus petit moment, » au lieu où se sont produits le manquement et la confusion, et fera, sur place, appliquer le remède.

Le directoire général exerce son autorité sur toute l'administration de la monarchie. Les commissariats de guerre et les chambres des domaines des provinces relèvent de lui. Quand il s'y produit des vacances, il y pourvoit. Il mettra dans les commissariats « de braves gens très appliqués, pourvus d'un sain entendement naturel, au courant de la manufacture, de l'accise et de toutes les affaires qui sont du ressort des commissariats; dans les chambres des domaines, des hommes qui ont pratiqué la culture, entendus en comptabilité, vigilans, bien portans. » Plus rares devraient être les qualités des membres du directoire. Les ministres, qui proposaient au roi des candidats aux places vacantes, devaient choisir, « après les avoir partout cherchés, » les gens les plus habiles, calvinistes ou luthériens, fidèles et honnêtes, comprenant l'économie pour l'avoir pratiquée, connaissant le commerce et la manufacture, capables de bien écrire, c'est-à-dire de bien exposer une affaire, ayant des « têtes ouvertes. »

Frédéric-Guillaume faisait dans ces lignes comme le portrait de

cette bureaucratie prussienne qu'il a créée, sorte de noblesse civile dressée au service, fortement disciplinée, exacte, laborieuse, principal ressort d'un état où les sujets, qui ont perdu jusqu'aux derniers restes des libertés féodales, obéissent à la consigne royale : *Nicht raisonniren* (ici l'on ne raisonne pas). Avant un siècle, ce corps prendra l'esprit d'une caste ; les « têtes ouvertes » se fermeront ; l'exactitude deviendra manie ; le zèle, pédantisme ; et toute cette belle organisation ne sera plus qu'une mécanique. Alors, on s'apercevra qu'une nation ne peut vivre dans un air de bureau, et que la machine tourne dans le vide. Mais ce qui deviendra un danger était, au temps de Frédéric-Guillaume, une condition même d'existence. La bureaucratie a été le premier organe de la nation de Prusse. Le roi, après avoir énuméré les qualités qu'il exige de ses fonctionnaires, ajoute : « Et surtout, qu'ils soient nés nos sujets ! » Il se réserve bien le droit d'employer quelques étrangers, mais il faudra que ceux-ci soient bien habiles pour racheter le défaut de n'être point nés ses sujets, car il veut créer un sentiment que l'hôte de passage ne peut comprendre : le sentiment d'une patrie. Cette patrie, ce ne sera plus telle ou telle province, comme le Brandebourg pour le Brandebourgeois, la Poméranie pour le Poméranien, la Prusse pour le Prussien : ce sera, sans distinction de territoires, toute l'étendue de sa domination. Il prescrit de recruter les chambres et commissariats d'une province d'hommes nés dans une autre. Par exemple, s'il y a des vacances en Prusse, il faudra nommer des Clévois, des Brandebourgeois ou des Poméraniens, non des Prussiens. Ainsi des autres. Le roi dépayse ses provinciaux : il les enlève à la patrie étroite, il les verse dans la grande patrie. Patrie singulière, qui n'est le produit ni de l'histoire ni de la nature, et dont la vraie définition était : la patrie prussienne, c'est le service du roi de Prusse.

Entre le directoire et les chambres et commissariats, les relations seront régulières et fréquentes. Des provinces arrivera chaque semaine un rapport. Pour que ces rapports fussent exacts et circonstanciés, les présidens des chambres devaient inspecter les domaines, villages et fermes avec le plus grand soin, et les présidens des commissariats visiter les villes de leur ressort, s'informer sur le commerce, sur les manufactures, les bourgeois et les habitans, de façon à connaître les villes de leur département « aussi bien qu'un capitaine de notre armée connaît sa compagnie lorsqu'il sait toutes les qualités intérieures et extérieures de ses soldats. » Ces rapports résumés étaient transmis au roi, qui savait ainsi régulièrement tout ce qui se passait dans le royaume, et si chacun faisait son « devoir. »

Quant à lui, pour donner au directoire « plus de lustre et d'au-

torité, pour montrer l'attention particulière qu'il se propose d'apporter constamment et infatigablement aux affaires ressortissant audit directoire, comme le comporte leur extrême importance, » il s'en est réservé la présidence. Il n'était pas homme à commander une fois pour se reposer ensuite. Chaque soir, le directoire lui envoyait un procès-verbal de la séance du jour, qu'il lisait le lendemain matin. Il n'admettait pas qu'aucune décision fût prise, impliquant quelque nouveauté, sans qu'il l'eût approuvée. Ce grand conseil n'avait guère que voix consultative. Aucune dépense de surcroît n'était autorisée que par le roi lui-même. Aucun bail n'était définitif qu'après avoir reçu sa signature. Le projet lui en était présenté avec une note courte, mais claire, qui lui permît « de voir tout de suite la nature de la chose. » L'autorisation qu'il donne au directoire de lui adresser des questions « toutes les fois qu'il le jugera nécessaire, et notamment en tout cas extraordinaire, » fut comprise comme un ordre d'en référer à lui à tout propos. C'est bien ainsi qu'il voulait qu'elle fût entendue. « Les questions, dit-il, doivent être brèves et nerveuses, *in wenig Worten und nerveus.* » A chacune sera joint l'avis du directoire général. » Par exemple : « Il y a un cheval à vendre pour 100 thalers. Nous pensons que Votre Majesté fera bien de l'acheter, mais seulement pour 80 thalers; autrement Votre Majesté y perdrait pour telle raison. » L'exemple prouvait que le roi voulait être instruit du dernier détail. Par milliers et milliers, il a reçu des questions auxquelles il a répondu par des notes marginales brèves. On a peine à comprendre qu'il ne se soit pas noyé dans cette inondation de faits divers, dont la plupart sont sans importance, et qu'il ait pu donner si nettement, et très souvent avec esprit, une pareille quantité d'ordres. C'est qu'il aimait à ordonner. Frédéric, son père, se plaisait à faire étalage de la majesté du roi de Prusse; Frédéric-Guillaume, à faire sentir l'autorité de ce roi : « Vous devez chaque fois, dit-il au directoire, et pour chaque affaire, ajouter votre avis, avec les raisons sur lesquelles vous l'établissez, mais nous demeurons le seigneur et roi, et faisons ce que nous voulons, *Wir bleiben doch der Herr und Kœnig und thun was wir wollen.* » Quelques lignes plus loin, après avoir déclaré qu'il entend toujours savoir la vérité, qu'il ne veut de flatteries d'aucune sorte, il répète les mêmes mots : « Nous sommes le seigneur et le roi, et faisons ce que nous voulons. »

L'esprit d'un prince qui comprend et pratique ainsi ses devoirs n'a pas une minute de repos. Frédéric-Guillaume ne pouvait être et n'était en effet jamais tranquille. Il aurait voulu voir tout le monde à l'œuvre : fermiers dans la ferme, ouvriers au métier, conseillers dans le conseil. Il recommandait au directoire de surveiller les

chambres et les commissariats, de les inspecter, de ne les point croire sur parole. Il lui enjoignait d'employer des espions. Chacun des conseillers doit avoir les siens, qu'il choisira parmi toutes sortes de personnes : fermiers, bourgeois et paysans. Il obtiendra ainsi de faux renseignemens, mais aussi de vrais et avec un bon jugement, il discernera le vrai du faux. Cet espionnage éclairera le directoire, même sur les *minutissima*. Le roi prenait la peine de donner un modèle de ces rapports secrets : « Par exemple, en Prusse, il y a eu un bon hiver et de fortes gelées. Les denrées arrivent dans les villes. Les bois de construction sont charriés. Le bâtiment va. Il y a apparence de bonne récolte. Le commerce, la navigation et les manufactures commencent à prospérer... Telle ville ou tel village a brûlé. La noblesse complote sous main contre tel impôt. Tel régiment achète son fourrage à l'étranger. La chambre des domaines versera exactement son terme, ou bien elle ne le versera pas. Elle a de bonnes raisons pour ce retard, ou bien elle n'en a pas. Il faut lui tailler des croupières. On a bâti vingt maisons dans la ville... » Frédéric-Guillaume n'en eût pas fini s'il avait voulu énumérer tous les objets de sa curiosité et de son inquiétude. L'ordonnance, ses notes marginales, ses lettres en sont remplies. Il avait la tête assiégée à tous momens de doutes sur les matières les plus diverses. Le directoire lui propose une augmentation sur tel ou tel revenu? Mais n'y aurait-il pas une perte égale ou supérieure sur tel ou tel autre revenu? Alors ce qu'on lui propose, ce n'est pas une amélioration, c'est du vent : *keine Besserung, ergo Wind*. Les chambres et les commissariats ne continuent-ils pas à se quereller au sujet de l'attribution à telle ou telle caisse de tel ou tel impôt? « Ils devraient bien trouver une autre façon de s'amuser; alors ces pauvres diables d'avocats et de juristes deviendraient inutiles, comme la cinquième roue d'un carrosse. » Les fermiers fument-ils bien leurs terres? Ils sont capables de les épuiser : il faut les empêcher de vendre leur paille. Certains officiers, par exemple dans la vénerie, sont des voleurs; mais ils ne font, après tout, que ce qui leur est permis par leurs lettres d'office. Il faut donc changer ces lettres. N'y a-t-il pas trop d'officiers? Plusieurs emplois ne peuvent-ils être fondus en un seul? Voyons donc si un certain nombre d'employés ne peuvent être retranchés *(retrangirt)*. Pourquoi la bière n'est-elle pas aussi bonne partout qu'à Potsdam? Pour avoir de la laine, il faut des moutons; or, en Prusse, il y a presque autant de loups que de moutons : vite un règlement sur la chasse aux loups. Comment se fait-il que l'impôt sur le sel ait moins rapporté cette année que la précédente dans le pays de Halberstadt? Le nombre des habitans n'y a pas diminué. Ils ont dû manger autant de sel que l'an dernier. Il y a donc des fraudes, du coulage?

Il faut avertir le « facteur supérieur du sel d'administrer autrement qu'il n'a fait jusqu'ici. Peut-être aussi les sujets achètent-ils du sel en Hanovre, en Pologne. Il faut que tous les importateurs du sel soient pendus, etc. »

Admettons que, par impossible, tout le monde, sans exception, fasse son devoir, et qu'enfin tout aille pour le mieux dans le meilleur des royaumes. Les campagnes et les villes sont bien peuplées. Les premières fournissent au pays sa nourriture et la matière de son industrie. Les secondes ouvrent ces matières, de façon qu'aucune parcelle n'en soit perdue. La Prusse est nourrie, habillée, outillée, armée. Non-seulement, elle se suffit à elle-même, mais « elle produit un plus, *ein Plus*, » qu'elle vend à l'étranger. Le roi sera-t-il tranquille? Il ne peut l'être, car le moindre accident dérangera cette machine, dont tous les mouvemens sont calculés avec une rigueur mathématique. Par exemple, le budget des recettes et des dépenses est dressé pour chaque caisse provinciale. On prévoit que tel régiment consommera tant de vivres par tête d'homme et de bête, et que l'accise prélèvera telle somme sur cette consommation. Mais la guerre éclate, ou bien le régiment est appelé à Potsdam ou ailleurs pour manœuvrer ou pour faire un camp. La recette de l'accise baisse, le paysan ne vend plus ses vivres : « Quand mon armée sort du pays, l'accise ne rapporte plus que le tiers; le *pretium rerum* diminue; les domaines ne peuvent plus acquitter exactement les fermages. » Voilà donc un désordre. Et combien d'autres sont possibles! Il est bien difficile d'éviter que le feu ne prenne quelque part. Chaque année, des maisons, des villages, des villes même sont incendiés, il se fait de nouvelles « places vides. » Rien de plus douloureux. Encore peut-on remédier à ces maux divers, déplacer les régimens le moins possible, ordonner que toute ville aura sa pompe et ses pompiers, et que les toits de paille seront remplacés « avant cinq ans » par des toits de tuile. Mais que faire contre la mauvaise récolte, contre la peste des hommes et des animaux? Frédéric-Guillaume priait Dieu « dans sa grâce » de lui épargner ces fléaux, mais la grâce de Dieu est incertaine. Il fallait au roi de Prusse toute sa religion pour qu'il admît, sans blasphème, que Dieu lui enlevât des têtes d'hommes et de bêtes, dont chacune lui était précieuse, et comptait pour telle ou telle somme dans l'exactitude de ses calculs.

Soumis à la volonté divine, le roi entendait du moins que tous ses sujets obéissent à la sienne. « Nous donnerons notre grâce et notre protection, de toutes nos forces et contre quiconque, à tous ceux qui observeront de tous points cette ordonnance. Quant aux autres, qui retourneront à la vieille routine, nous les châtierons exemplairement, à la russe, *exemplarisch und gut russisch.* »

II.

Tout le monde sait comment Frédéric-Guillaume, appliquant à l'armée le « plus » de ses recettes, a fait de la Prusse une puissance militaire de premier ordre. Les 83,486 hommes qu'il a laissés à son fils, et sur lesquels 70,000 étaient toujours prêts à marcher, c'était plus que les 160,000 hommes de l'armée française, disséminée en garnisons nombreuses, beaucoup plus que les 100,000 hommes de l'Autriche, qui avaient à défendre tant de pays, si éloignés les uns des autres. Mais une des étrangetés de l'histoire de ce prince, c'est qu'il n'a su ni voulu se servir de cette force.

Deux fois seulement il a pris les armes; au début de son règne, contre la Suède; vers la fin, contre la France, dans l'affaire de la succession de Pologne. Encore ne s'est-il engagé que le moins possible, et non sans angoisses. Il est vrai qu'il a régné dans une période de paix, et que les grandes occasions d'essayer au feu son armée ne se sont pas présentées, mais l'Europe, en ce temps-là, se croyait chaque jour à la veille de la guerre. A peine la grande affaire de la succession d'Espagne a-t-elle été réglée par les traités d'Utrecht, de Rastadt et de Bade, que l'Espagne, pour regagner ses annexes perdues, attaque l'Autriche et provoque contre elle une triple, puis une quadruple alliance, à laquelle elle finit par adhérer. Puis, pendant que l'Europe travaille à la réconcilier avec l'Autriche, celle-ci, faussant compagnie, s'entend directement avec l'Espagne contre les médiateurs. Alors la France et l'Angleterre se liguent contre l'Espagne et l'Autriche. Après quelques hostilités, l'Europe tout entière se met à négocier. Cette fois, c'est l'Espagne qui fausse compagnie à l'Autriche, laquelle est obligée de céder à la volonté de l'Europe. Enfin lorsque Stanislas Lesczinski a été chassé de Pologne par les Russes, la France déclare la guerre à l'Autriche, qui s'est faite la complice de la Russie, et l'affaire polonaise se termine par un traité qui donne au roi de Pologne un duché en France, au duc de Lorraine un duché en Italie, à l'infant don Carlos le royaume de Naples. Ce fut donc un étrange chassé-croisé de négociations et d'intrigues, à croire, comme disait lord Chesterfield, que l'Europe était devenue folle. Or Frédéric-Guillaume, qui fut sollicité souvent par les faiseurs de ligues et de contre-ligues, ne sut point figurer avec grâce dans ces quadrilles.

A ne prendre que les grands faits de sa politique, on le voit, en 1725, adhérer à la ligue conclue à Hanovre entre la France et l'Angleterre, contre l'Autriche; puis s'unir à l'Autriche, une année à peine écoulée, persister assez longtemps dans cette alliance; à

la fin, traiter avec la France, et toujours vouloir se reprendre aussitôt après qu'il s'est donné.

Aussi devient-il la risée de l'Europe. De toutes parts pleuvent sur lui les épigrammes. « Le roi de Prusse, disent les Anglais, n'est un loup que dans sa bergerie. » L'un après l'autre les ministres de France à sa cour affirment qu'il ne « fera pas la guerre. » Ils écrivent que le « goût immuable qu'il a pour les troupes lui fera toujours entretenir une nombreuse armée, mais que sa timidité s'opposera constamment à l'exécution de tous les engagemens qu'il pourrait prendre pour les faire agir : il « sera brave jusqu'à tirer l'épée, » mais toujours retenu par « l'amour qu'il a pour ses grands hommes, qu'il n'a que pour la parade et qu'il ne voudra jamais exposer. » Puis, ce sont les reproches d'inconstance et de versatilité. C'est « un prince sans système, qui va par sauts et par bonds, passant d'une extrémité à l'autre. » Rottenbourg, ministre de France, obligé de transmettre à son gouvernement des informations qui se contredisent de semaine en semaine, se demande « comment l'on peut ajouter foi à ses dépêches. » Il écrit à Louis XV : « La variation dont est le roi de Prusse et sa dissimulation profonde sont infiniment au-dessus de tout ce que Votre Majesté peut imaginer. » Le même agent, dans le moment où il est le plus caressé par le roi, qui le charge d'exprimer les sentimens les plus affectueux à l'égard de notre pays, ajoute : « La foi que je dois à mon roi et à ma patrie m'oblige de répéter que jamais on ne peut ni ne doit compter sur le roi de Prusse pour rien d'essentiel. » Ailleurs il cite le mot de Pierre le Grand sur Frédéric-Guillaume : « Le roi de Prusse aime bien à pêcher, mais sans se mouiller les pieds (1). »

Les faits semblent justifier ces accusations. A peine Frédéric a-t-il mis un pied dans un camp, qu'il veut le retirer. Il vient de s'engager dans la ligue de Hanovre et, déjà, il est « excédé de ses engagemens. » Il a passé du côté de l'empereur ; il le regrette, s'agite, caresse le ministre de France, essaie d'atténuer aux yeux de ses anciens alliés la gravité du nouveau traité, chicane l'empereur de toutes les façons : « Mon Dieu, s'écrie-t-il, je ne peux pas aller si loin, *mein Gott! so weit will ich nicht gehen!* »

Il aime que l'Europe soit en querelle, et que le feu prenant en quelque endroit l'embrase tout entière. En 1727, l'Espagne attaque Gibraltar : voilà un commencement d'incendie : le roi exulte ; quand la diplomatie verse l'eau à grands flots autour du brasier, il « se

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1726, dépêches des 19 février, 31 avril, 14 mai, 13 août, 15 octobre ; 1727, 18 janvier, 1er juin ; 1730, 21 mars ; 1734, 4 janvier ; 1735, 29 novembre.

donne à la douleur la plus vive sur les apparences d'un accommodement, » qui l'empêchera « de pêcher en eau trouble. » Quand il apprend la signature des préliminaires de Paris, il humilie, il mortifie l'ambassadeur impérial, lui disant que son maître « aurait bien pu s'empêcher de gasconner de la sorte et de consentir à tout, » et qu'il sera toute sa vie « Charles le Barbouillé. » Il a toujours l'air de vouloir partir en guerre : « Graissons nos bottes, écrit-il en 1729. Je suis persuadé qu'il n'y a d'autre fin à tout cela qu'une soupe aux coups de bâton. »

Pourtant, s'il voit la guerre s'approcher de lui, il est dans les transes. Au temps où il est l'allié de la France et de l'Angleterre, il craint que ces deux couronnes ne l'abandonnent « afin de faire retomber sur moi seul, dit-il, toute la haine de l'empereur et de l'empire, et de me faire périr moi et ma famille. » Allié de l'Autriche contre la France, il a peur d'être brûlé et pillé par les Français et les Suédois. Un moment, pour vider diverses querelles, il semble prêt à se jeter comme un furieux sur le Hanovre, mais il apprend que ce pays est un état formidable de défense. Alors il se trouble, il hésite, il enrage, et pour se calmer, « se grise » plusieurs jours durant avec les « officiers qui sont de ses débauches. » Comment l'Europe, enfin, n'aurait-elle pas cru qu'il n'aimait ses soldats que pour la parade? En 1734, quand il envoie ses troupes rejoindre sur le Rhin l'armée impériale, il prescrit qu'elles ne fassent que deux milles par jour, trois au plus ; qu'elles se reposent le quatrième jour; qu'elles ne soient jamais disloquées, jamais enfermées dans des forteresses, et qu'après chaque campagne elles prennent des quartiers d'hiver, de très bons quartiers de six mois (1).

Cependant, il serait absurde d'accuser Frédéric-Guillaume de lâcheté, car c'est bien lâcheté que l'on voulait dire, quand on écrivait timidité. Il aimait à rappeler qu'il avait fait ses preuves de bravoure, sous l'œil de Dieu, à Malplaquet « où il avait vu, à sa droite et à sa gauche, tomber des centaines de tués. » Il disait sa pensée vraie, quand il ajoutait qu'il « n'aimait au monde que la guerre » et que « les pieds lui grillaient de ne rien faire. » Quant à sa dissimulation et à sa duplicité, elles étaient enfantines, en comparaison de celles des cours d'Europe, de l'Autriche surtout.

L'explication de sa conduite est un curieux chapitre de psychologie politique.

Frédéric-Guillaume est à la fois électeur dans l'empire et roi en

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1726, 19 février; 1727, 15 et 19 avril, 3 et 10 juin ; 1730, 8 janvier; 1734, 12 juin.

Prusse, qui n'est point pays d'empire. Il appartient à l'Allemagne, où il a des devoirs, et il est un souverain d'Europe, tout comme le roi de France et le roi d'Angleterre. Il y a donc en lui deux personnages, et qui entreront nécessairement en conflit l'un avec l'autre.

Un de ses refrains était qu'il fallait un empereur d'Allemagne (*ein deutscher Kaiser solle und müsse bleiben*), et qu'il était, lui, bon impérialiste (*gut kaiserlich gesinnt*). « Tous mes habits bleus sont au service de l'empereur ! disait-il... Il faudrait que tous les princes allemands fussent des canailles pour ne point professer des bons sentimens à l'égard de l'empereur et de l'empire ; moi-même, je serais une canaille, si je ne le faisais pas. Il faut que nous ayons un empereur, demeurons donc fidèles à la maison d'Autriche, c'est le devoir de tout honnête Allemand. » Il exprimait sa fidélité par les termes les plus forts : « Pour Sa Majesté Impériale, pour sa maison et pour son intérêt, je sacrifierais avec plaisir mon sang, mon bien, mon pays. Avant que je me sépare de l'empereur, il faudra qu'il me repousse du pied. » Mais il faut entendre d'autres cloches, sonnées par lui. S'il veut conserver un empereur allemand, c'est à la condition que sa souveraineté à lui soit intacte. Il n'admet pas que l'empereur exerce sur lui la fonction du juge suprême, la seule qui eût gardé quelque efficacité. Les appels portés par ses sujets d'Allemagne devant la majesté impériale, bien qu'ils fussent parfaitement constitutionnels et légaux, le mettaient hors de lui. Il voulait couper ce dernier lien qui l'unissait à l'empire. Ses ministres s'exprimaient en toute franchise sur le sujet du pouvoir impérial. « Notre intérêt, disaient-ils, aussi bien que celui de la France, est qu'il n'y ait pas d'empereur après celui-ci ; mais si l'on est obligé d'en faire un, il faut que ce soit un prince faible, hors d'état de faire exécuter ses mandemens, et qui n'ait pas plus d'autorité qu'un doge de Venise (1). »

Les deux personnages, le prince allemand et le roi de Prusse, s'accordent donc, à la condition que le premier ne contrarie jamais le second, qui est fort sensible. Même jeu pour la politique extérieure, mais plus compliqué encore, car Frédéric-Guillaume distingue en l'empereur Charles VI, comme en lui-même, deux personnages : le chef du saint-empire, et le chef de la maison de Habsbourg, à qui des traités européens ont donné des possessions hors d'Allemagne, aux Pays-Bas et en Italie. Si le chef de l'empire est attaqué, Frédéric-Guillaume lui doit aide et secours : il les lui donnera. Il ne veut pas que les étrangers se mêlent des affaires d'Allemagne, ni surtout qu'ils touchent au sol allemand : « Aucun

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1726, 8 mars.

Français, aucun Anglais ne doit nous commander, nous Allemands. Je placerai des pistolets et des épées dans le berceau de mes enfans pour qu'ils aident à mettre hors d'Allemagne les nations étrangères. » Ou bien encore : « Si les Français attaquaient un village d'Allemagne, le prince allemand qui ne verserait pas pour le défendre la dernière goutte de son sang serait un *kujon*. » En termes plus doux, mais très fermes, il rappelle en toute occasion aux ministres de France son patriotisme : « Je ne puis souffrir qu'on porte le flambeau dans l'empire. Je dois, et ma conscience m'y oblige, employer toutes mes forces pour la défense de la patrie. » « Comme prince de l'empire et bon patriote, je ne pourrai m'empêcher d'agir si vous vouliez culbuter l'Allemagne... Monsieur le Français, laissez notre saint-empire en repos, je vous prie. » Monsieur le Français (c'était à La Chétardie qu'il parlait ainsi) ne comprend rien à ce patriotisme; il s'étonne de voir le roi toujours « retomber dans le germanisme dont il ne peut se dépouiller. » Grumbkow, le ministre favori de Frédéric-Guillaume, déplore cette manie de son maître : « Nous avons affaire à un prince qui, avec beaucoup d'esprit et de finesse à certains instans, s'absorbe, dans d'autres, dans des idées de germanisme, d'où le diable ne saurait le tirer. » Voilà bien, en effet, un des traits du caractère de ce prince : il est Allemand, bon Allemand, et c'est de tout cœur qu'il crie à table son : Vive la Germanie de la nation allemande (*vivat Germania deutscher Nation*). Mais cette Germanie n'a rien à voir dans les affaires de l'empereur hors d'Allemagne. C'est pourquoi en même temps qu'il prie Monsieur le Français de laisser tranquille le saint-empire, il lui dit : « Chassez l'empereur et les impériaux d'Italie si vous voulez; je veux que le diable m'emporte si j'y envoie un homme! » Il conseille même la conquête des Pays-Bas, comme celle de la Péninsule : « Vous rendrez service à Sa Majesté impériale, à qui ces pays sont fort à charge (1). »

En vertu de ces *distinguo,* qui sont choses de l'Allemagne d'autrefois, il peut arriver que Frédéric-Guillaume, en un seul et même moment, soit avec et contre l'empereur. En effet, lorsqu'il s'est allié avec la France, en 1725, il s'est réservé de fournir à l'empereur le contingent qu'il lui devait, en sa qualité d'électeur, en même temps qu'il assisterait le roi de France du nombre de troupes fixé par le traité. Il est vraiment dommage que cette clause n'ait pas été appliquée, et que l'Europe n'ait pas eu le spectacle du roi de Prusse combattant l'électeur de Brandebourg.

Supposons ce combat engagé. Pour qui Frédéric-Guillaume fera-

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1727, 18 février; 1733, 29 août, 3 septembre et 15 octobre; 1735, 29 janvier.

t-il des vœux? Évidemment pour le roi de Prusse. Si l'issue dépend de lui, l'électeur de Brandebourg sera battu en compagnie de l'empereur pendant que le roi de Prusse et ses alliés remporteront la victoire. Ici éclate la contradiction où Frédéric-Guillaume s'est embrouillé toute sa vie. Il n'était pas si aisé de distinguer l'empereur de l'empire. Passe encore que Frédéric-Guillaume attende, espère comme tout le monde, la mort de son « très cher ami » l'empereur Charles VI, et qu'il s'amuse et rie à l'avance des embarras où tombera « l'illustre maison archiducale. » Charles VI mort, l'Allemagne élira l'empereur qu'elle voudra et la maison des Habsbourg cessera d'être plus sacrée que les autres aux yeux du roi de Prusse. Mais lorsque celui-ci dit au ministre de France : « Il faudra enterrer l'empereur en grande pompe, *in pontificalibus*... Nous verrons alors un beau charivari ; l'étoffe sera ample, et chacun y pourra trouver de quoi se tailler un justaucorps (1), » il sait, à n'en pas douter, que des puissances étrangères essaieront de tailler dans l'étoffe et qu'il y a grande probabilité qu'elles attaquent au moins « un village d'Allemagne ! » Frédéric-Guillaume a donc oublié plus d'une fois son germanisme. Un jour que le ministre de France, à cheval auprès de lui pendant la parade, le félicite sur la tenue de ses troupes et sur « l'air leste et de guerre qu'elles avaient, » il répond : — « Je suis charmé que vous les trouviez belles, puisqu'elles sont absolument au service du roi de France. Je vous prie de le lui marquer... Dès que la France le voudra, je ferai battre le tambour. » — Deux fois, il répète cette parole (2). Mais battre le tambour sur l'ordre du roi de France, c'est battre le tambour contre l'empereur, contre l'empire, contre l'Allemagne, c'est ramener les Français dans les affaires de l'empire. Au reste, Frédéric-Guillaume a laissé rappeler, dans le traité de 1725, que la France est garante de la paix de Westphalie et qu'elle « s'intéresse spécialement à la liberté germanique. » Et c'est comme garante de cette paix, comme protectrice de cette liberté que la France a maintenu l'anarchie en Allemagne pour assurer sa tranquillité à elle-même et sa prééminence en Europe.

Frédéric-Guillaume est-il donc capable d'imiter ces princes allemands d'autrefois, qui étaient les valets de notre politique et les ennemis de leur propre patrie? — Point du tout. On peut affirmer que, si les coalisés de Hanovre étaient entrés en guerre contre l'empereur, il serait sorti de l'alliance au premier village brûlé. Il a traité avec les ennemis de l'empereur, mais c'est pour « l'agacer et l'engager à lui faire des propositions (3). » Si la maison d'Autriche

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1725, 20 octobre.
(2) *Id.*, 1725, 20 octobre.
(3) *Id.*, 1727, 11 mars.

avait eu la sagesse de s'assurer ses habits bleus en lui donnant quelques-unes des satisfactions qu'il souhaitait, Frédéric-Guillaume fût demeuré le fidèle allié de Charles VI. Le roi de Prusse étant content, l'électeur de Brandebourg aurait fait son devoir. Mais l'Autriche n'avait pas plus d'égards pour lui que s'il eût été « un pauvre hère apanagé,... un prince de Zipfel-Zerbst, » comme il disait. Elle a usé avec lui de tous les raffinemens de la perfidie. Alors le roi de Prusse, mécontent, faisait taire l'électeur de Brandebourg et menaçait de « tout sacrifier pour tirer de l'empereur une vengeance éclatante. »

Certainement, il y a duplicité dans sa conduite, puisqu'il prend des engagemens avec l'intention de ne les pas tenir. Il se vante d'avoir mis dans son traité avec l'empereur « plus de soixante restrictions et équivoques pour en sortir (1). » Mais il ne faut pas oublier, si l'on veut être juste envers lui, que sa duplicité vient, en grande partie, de ce qu'il était double.

Comme roi de Prusse, il sait à merveille ce qu'il veut. Il veut agrandir la Prusse. Il a, ou croit avoir des droits sur les duchés de Berg et de Juliers : il demande que ces droits soient reconnus. Sans vergogne, il se met aux enchères : « Je ne me donnerai pas pour des poires et pour des pommes. » Il a des façons charmantes d'accepter les offres. Quand la France lui propose Elbing, à condition qu'il reconnaisse Stanislas Lesczinski comme roi de Pologne, il écrit en marge de la dépêche, en français : « A la fin, je dirai comme la feue reine Anne d'Autriche : Monsieur le cardinal, vous m'en direz tant que je serai obligée de succomber à vos désirs. » S'il regrette des engagemens aussitôt qu'il les a pris, c'est parce qu'il croit que, demeuré libre, il aurait trouvé l'occasion d'une affaire meilleure. Au moment où va commencer la guerre de la succession de Pologne, il confesse son chagrin de s'être lié à l'empereur : « Ma situation serait aujourd'hui de me déterminer pour celui qui me présenterait les avantages les plus réels. » Cela n'est pas de la duplicité : il n'y a rien au monde de plus simple (2).

Frédéric-Guillaume est si simple au fond qu'il n'entend rien aux affaires de la diplomatie. Il y porte des passions et des caprices puérils. Il n'admet pas qu'un autre soit, comme lui, à la fois électeur et roi ; que l'électeur de Saxe se mêle d'être roi de Pologne, et l'électeur de Hanovre, d'être roi d'Angleterre. Il est littéralement jaloux de voir les Hanovriens « faisant à présent si belle figure dans le monde. » La splendeur de leurs affaires le désespère (3). Il a connu George II au temps où celui-ci n'était encore que

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1726, 2 novembre.
(2) *Id.*, 1727, 15 janvier et 15 avril; 1733, 21 décembre; 1735, 14 septembre.
(3) *Id.*, 1729, 27 décembre.

le petit-fils d'un électeur de Hanovre; il a joué avec lui; il l'a même battu et lui a arraché les cheveux. Le gamin, devenu si grand prince et qui fait le solennel, l'exaspère. Il l'appelle : « Mon cher frère le comédien, » ou bien encore : « Mon cher frère le chou rouge. » Il vomit contre lui des injures qui ne peuvent être répétées. Quant à Auguste II de Pologne, il ne l'appelle jamais autrement que « le porte-manteau. » Sa façon de passer sa mauvaise humeur contre ces princes est strictement enfantine. Il casse à coups de canne un service de porcelaine, parce qu'il vient du roi de Pologne. Malade et repassant avec fureur ses griefs contre l'Angleterre, il se souvient qu'il a, dans ses écuries, un cheval que lui a donné le roi d'Angleterre; il ordonne de chasser cette bête. On lui conseille de la donner plutôt au prince d'Anhalt, « ennemi de tout ce qui est anglais; » il consent et pense que « ce sera se venger parfaitement. » Une autre fois, il refuse des passeports pour des bois destinés à l'Angleterre (1).

On ne peut appeler perfide un homme qui publie à tout propos ses sentimens. L'Europe sait ce qu'il pense : il le crie. Sur tout, et sur tous, il s'exprime avec une absolue liberté. L'empereur même n'est pas épargné. De sa majesté impériale, il rit « à gorge déployée. » « Il n'a pas le sol, dit-il; il est pauvre comme un peintre. Voilà la f.... économie de la cour de Vienne! » Dans sa tabagie, à table, il manifeste sans arrêt, la pipe ou le verre en main. S'il est content de l'empereur, il boit trois fois de suite à sa majesté, en faisant chaque fois rubis sur l'ongle, et fatigue de ses santés le ministre impérial, au lieu qu'il ne boit au roi de France qu'au bout d'une heure et demie, et n'honore pas le pauvre La Chétardie du moindre toast. Un autre jour, il boira au roi de France et omettra la santé de l'empereur. Il a fait à la France plus d'une caresse, et il a toujours pris soin de la ménager, mais il la hait et ne peut s'en cacher. Le premier jour où il a reçu La Chétardie, il lui a parlé de tout, à son habitude, des troupes françaises, du gibier de France, du vin de Champagne, des maréchaux, des points faibles de Magdebourg, du molinisme, du jansénisme, du parlement, et, tout d'un coup, en se mettant à parler du nez : « Pourquoi donc, demande-t-il à La Chétardie, les Français d'autrefois étaient-ils graves et posés, et aujourd'hui sont-ils presque tous des comédiens (2)? »

Dans la politique étrangère, comme dans le gouvernement, le roi de Prusse parle donc et agit avec la liberté et le sans-façon d'un particulier. Ce n'est pas un chef d'état qui est en relation avec

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1726, 19 et 23 février, 21 juin; 1727, 28 août.

(2) *Id.*, 1730, 7, 23 et 29 avril; 1731, 28 août; 1732, 23 août; 1733, 31 mars.

d'autres états, c'est une personne, qui a affaire à d'autres personnes. Un de ses ministres a bien défini sa manière : « Pour avoir une juste idée de ses sentimens à l'égard de l'Angleterre, regardez-le comme un particulier qui veut se venger, au risque d'être perdu (1). » Frédéric-Guillaume connaissait bien sa propre infirmité. Il l'a un jour avouée à son fils : « Suis l'exemple de ton père, a-t-il dit au prince royal, pour les finances et pour les troupes, fais plus encore, quand tu seras le maître, garde-toi de m'imiter pour ce qui s'appelle affaire de ministère, car je n'y ai jamais rien entendu (2). » Aussi n'aimait-il pas à négocier lui-même. Il ne pouvait s'empêcher de dire ce qu'il pensait. Il était si incapable de politesse diplomatique qu'il reprochait aux ministres de France et d'Autriche à sa cour de ne pas se disputer « comme des crocheteurs. » Un jour, dans une audience donnée à un envoyé extraordinaire d'Angleterre, il jeta par terre un papier que ce personnage lui tendait, et tourna le dos. Il voulut réparer cette inconvenance, mais l'envoyé prit la poste incontinent. Un autre jour, il reçoit le ministre de Hollande, dont les propos ne lui plaisent pas. Il sort comme s'il avait un besoin pressant. L'autre attend respectueusement, mais au bout d'une demi-heure, il descend dans la cour, où il apprend que sa majesté est partie à cheval.

Sa conversation déconcertait les diplomates. Il promenait son interlocuteur « de Moscovie à Gibraltar, de Gibraltar aux Pays-Bas, le ramenait ensuite à Port-Mahon, pour passer de là tout à coup à Constantinople et revenir à Vienne. » Il n'avait de fixité que dans une idée. Il interrompait les dissertations par ces mots qu'il a répétés cent fois : « Bon pour quelques pelletées de sable, » voulant dire qu'il « aimerait à acquérir de nouvelles terres pour agrandir ses états. Mais, pour y parvenir, il ne fera jamais rien de ce qui est nécessaire, et, pour le satisfaire à cet égard, il faudrait courir tous les risques, et qu'il n'eût qu'à en tirer tout le profit. » Aussi les ministres accrédités auprès de sa personne se tiennent-ils pour les plus malheureux des diplomates. Berlin est leur purgatoire, leur enfer. Le Français Rottenbourg aimerait mieux se faire « chartreux » que de demeurer plus longtemps à cette cour. L'Autrichien Seckendorff, lui-même, le favori, l'indispensable compagnon de table et de tabagie, n'en peut plus. Quelqu'un le rencontre dans une rue de Berlin, et surpris de le voir là, pendant que le roi est à Potsdam, lui demande ce qu'il fait : « Hélas! répond-il, je suis comme les valets de l'Évangile. Je reste quand on me dit de rester; je pars quand on me dit de partir... Si je savais faire ce mé-

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1726, 22 août.
(2) *Id.*, 1733, 21 décembre.

tier-ci seulement encore un an, et que l'empereur voulût me donner une province, le diable m'emporte si je l'accepterais (1). »

Le roi rendait aux diplomates les sentimens que ceux-ci professaient à son égard. Il n'aimait pas à les voir, et les renvoyait le plus souvent à ses ministres, qui les recevaient en conférence, quatre autour d'une table, un d'eux tenant la plume. On eût dit « un tribunal d'inquisition, où un secrétaire réduisait *ad protocolum* sur-le-champ les moindres paroles. » Rapport était adressé au roi avec des avis dont il tenait le compte qui lui plaisait. Il se défiait de ses ministres, et il avait raison. Presque tous le trahissaient, les uns étant vendus à la France et à l'Angleterre, les autres à l'Autriche. Il ne savait jusqu'à quel point il était trahi par eux; mais de leur trahison, qui est allée jusqu'à l'invraisemblable, il ne doutait pas. Un des traits les plus extraordinaires de ce prince, c'est que l'infidélité de ses agens, en matière de politique étrangère, lui était absolument indifférente. Il écrit sur le rapport d'un ministre : « Vous aimez trop les guinées ; » sur le rapport d'un autre ministre : « Vous aimez trop les louis, » mais il ne renvoie ni l'un ni l'autre. Il lui plaît même que messieurs les Mazarins, comme il disait, reçoivent des souverains étrangers ce que La Chétardie appelle « des marques de sensibilité et des preuves essentielles de reconnaissance (2). » « Je sais, disait-il, que beaucoup de gens sont gagnés par la France, et je les connais tous. A la bonne heure. Si la France veut être assez sotte pour leur donner des pensions, ils n'ont qu'à les prendre. L'argent restera dans le pays et eux et leurs enfans le dépenseront.., mais ils se trompent, s'ils croient me mener par le nez. » On dirait qu'il ne voit dans ces trahisons qu'un moyen d'importer du numéraire. Au reste, il voulait qu'il y eût toujours deux partis dans son conseil, et il reçut un jour fort mal les impérialistes, qui lui demandèrent de congédier un collègue anglo-français. Il écoutait l'un et l'autre parti, et se réservait la décision, qui était toujours, en somme, de ne rien risquer et de ne pas agir.

Quelles sont enfin les raisons de cette inaction, de cette inertie? Il semble qu'il y en ait eu plusieurs. Certainement, il devait en coûter au roi de Prusse d'exposer de si beaux soldats, si grands, si bien habillés, si bien équipés et qui faisaient à la perfection l'exercice à la prussienne. Nous savons d'ailleurs que le moindre déplacement de troupes troublait la comptabilité de ses receveurs et l'exacte proportion des recettes et des dépenses. Le *plus* qu'il s'agissait

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1726, 28 juin; 1727, 26 août; 1734, 4 janvier.
(2) *Id.*, 1734, 27 avril.

d'obtenir chaque année était compromis, perdu peut-être, voire même remplacé par un *minus*. Mais, de même qu'il savait risquer un capital, quand il avait l'espérance d'en tirer un bel intérêt, Frédéric-Guillaume aurait aventuré ses soldats, s'il avait vu jour à gagner une province. Or il savait que personne n'était sincèrement disposé à lui venir en aide, et qu'il pourrait bien, à l'heure décisive, se trouver seul contre tous. L'héritage de Juliers et de Berg était l'objet principal de son ambition; mais la France ne se souciait pas de voir la Prusse à Dusseldorf; la Hollande redoutait encore davantage ce voisin si puissamment armé; le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, et qui prétendait aux grands rôles en Allemagne, n'y voulait point accroître la puissance de la Prusse; l'empereur surveillait depuis longtemps avec inquiétude le progrès des Hohenzollern, et il avait des motifs particuliers de ne point mécontenter les compétiteurs du roi à la succession des duchés. Frédéric-Guillaume avait donc affaire à très forte partie. Quand il pensait aux périls qu'il pouvait courir, il était comme pris de vertige. La Prusse n'était pas solide encore, il le savait bien. Il la sentait vivre et s'agiter en lui. Il la nourrissait, il la fortifiait, il l'animait de son esprit. Son activité prodigieuse secouait l'inertie de ses sujets disparates. Ses bureaux et son armée organisaient un état et fabriquaient une patrie, mais l'œuvre n'était pas achevée. Frédéric-Guillaume a été le premier vrai Prussien de Prusse; ils sont des millions aujourd'hui, ces Prussiens; il était peut-être bien le seul en son temps. Et si, un siècle plus tard, il a paru possible, comme a dit Henri Heine, que Napoléon sifflât, et que la Prusse n'existât plus, il aurait suffi que Frédéric-Guillaume se trompât, pour que la Prusse ne naquît point.

Il n'osait donc pas agir seul, et, en même temps, il avait trop de fierté pour entrer, comme un simple appoint, dans une combinaison. Les façons des grandes puissances l'irritaient. La France, l'Angleterre, l'Autriche, la Hollande, le prenaient de haut avec lui, habituées qu'elles étaient à mener le monde. Il les appelait les « quadrilleurs » et tout en les redoutant, se moquait d'elles. S'il traitait avec elles, il voulait que ce fût d'égal à égal. Il s'en explique très franchement, au moment des négociations de la ligue de Hanovre. Je ne veux pas « entrer en guerre, dit-il, pour le bien de messieurs les Hollandais, pour qu'ils puissent vendre le thé, café, fromage et porcelaine plus cher. Je veux savoir le pot aux roses. » Le pot aux roses, c'est que l'on fera la guerre à l'empereur, et qu'on lui enlèvera des provinces; mais à qui tomberont-elles par partage, les provinces prises à l'empereur?... « Si je fais des conquêtes, me maintiendra-t-on, ou faudra-t-il que je rende tout? Et si je rends tout, qui me paiera mes dépenses de la guerre? »

Il entend savoir tous les secrets également, « comme le roi très chrétien et le roi de la Grande-Bretagne, et régler avec eux tout ce qui se passera, et comme partie, non comme subalterne et inférieur. » « Si je dois accéder dans cette alliance de Hanovre, je n'y veux pas entrer comme galopin (1). » Il avait des raisons très précises pour parler ainsi. Il se souvenait des affronts faits à son aïeul, le grand électeur, et à son père Frédéric I[er], des conquêtes qu'il leur avait fallu rendre, des traités signés, après des guerres où ils avaient combattu, sans même qu'ils fussent admis à discuter leurs intérêts.

S'il ne veut pas agir seul, et s'il se déplaît dans toutes les compagnies, que lui reste-t-il à faire? A pester contre toutes les puissances. Il s'en donne à cœur joie. Un jour, que pendant tout un dîner il a parlé à bâtons rompus des affaires du continent, « il termine le repas en faisant boire à tout le monde une rasade à la confusion prochaine de toute l'Europe (2). » Cette confusion, il l'attendait, il l'espérait. Il s'y préparait, en emmagasinant de la force. Déjà il est « respectable, » il voit bien qu'on tient compte de lui, et il en est très fier : « Toutes les puissances les plus considérables me recherchent, dit-il, et me caressent à l'envi, comme on ferait une épousée... L'on sera toujours obligé de rechercher un prince qui a cent mille hommes sur pied et 25 millions d'écus pour les faire agir. » Il avait déjà gagné ce point de n'avoir besoin de personne. Comme son père et son grand-père, il trouverait bien, s'il le voulait, des subsides à l'étranger ; mais « c'est une chose qu'il n'a jamais faite et ne fera jamais. » Il entend rester son maître, il se fait gloire « de ne suivre que son propre mouvement, ou si l'on veut, son caprice momentané. » Les représentans des vieilles puissances sont obligés de prendre les plus grandes précautions pour traiter avec lui : « J'aimerais mieux de ma vie ne manger que du fromage et du pain, disait-il, plutôt que de permettre qu'on m'impose la loi de parler quand je ne le veux point (3). »

Il marquait des termes à son inaction. Dans un mémoire écrit en 1726, il énumérait les « révolutions » possibles, la mort de la tsarine, celle du roi et de la reine de Suède, du roi de Pologne et de l'empereur. « Toutes ces successions sont disputées, et même, si le roi d'Angleterre venait à manquer, le prétendant pourrait trouver de l'appui, qui peut-être donnerait occasion à des troubles. » Il a survécu à la plupart de ces événemens, qui n'ont pas donné ce qu'il en attendait, ou qu'il n'a pas su mettre à profit. Il se ré-

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1725, 3 novembre.
(2) *Id.*, 1732, 23 août.
(3) *Id.*, 1726, 29 mars, 27 septembre, 8 octobre ; 1727, 30 mai ; 1733, 3 février.

servait sans doute pour le « trouble » qui suivrait la mort de l'empereur; mais il aimait mieux laisser à son fils, avec le compte des torts qui lui avaient été faits, le soin d'agir et de le venger. Il a prononcé plus d'un mot prophétique, entre autres celui-ci, qu'il dit en montrant le prince royal : « En voilà un qui me vengera un jour : *Da steht einer der mich rächen wird.* »

On dirait qu'il s'est fait une sorte de philosophie du rôle qui lui revenait dans l'histoire de la Prusse. Il écrit, dès 1722, dans une instruction pour son successeur, ces mots remarquables : « L'électeur Frédéric-Guillaume a donné à notre maison le développement et la prospérité; mon père a acquis la dignité royale; *moi, j'ai mis l'armée et le pays en état.* A vous, mon cher successeur, de maintenir ce qui est, et de nous procurer les pays qui nous appartiennent de par Dieu et notre droit. »

III.

Frédéric-Guillaume avait la tête constamment occupée de ses affaires. Comme elles n'étaient jamais finies, et n'allaient jamais bien toutes ensemble, son esprit ne connaissait pas le repos. Il était né inquiet et turbulent, prédisposé à malmener la vie; la pratique de la vie, renforçant et aggravant le naturel, a fait de lui un des personnages les plus tourmentés de l'histoire. Il a souffert du corps comme de l'esprit. Sa personne, dans les premières années du règne, respirait la force. Ses membres étaient vigoureux et bien proportionnés. Dans sa figure ovale, à front haut, sérieuse et froide, s'ouvrait un grand œil, mobile pour tout voir, mais d'une fixité terrible, quand il voulait regarder un objet ou lire dans une âme. La lèvre semblait toujours prête à parler, point pour dire des choses aimables, mais pour interroger, avec une expression de dédain, comme si elle eût été sûre que l'interlocuteur fût un menteur ou un coquin. Frédéric-Guillaume était blond, malgré lui : enfant, il s'exposait au soleil pour brunir sa peau de fille. Dès qu'il a commencé à porter la courte perruque à queue, il l'a choisie brune. Il ne redoutait aucune fatigue et se surmenait, surmenant tout le monde autour de lui; mais le cheval, le carrosse, la carriole, la chasse, la table, le vin, le tabac, furent plus forts que lui. De bonne heure, il fut saisi par la goutte, puis ébranlé par l'apoplexie, gonflé par l'hydropisie. Il grossit au point que sa taille mesura jusqu'à quatre aunes. Les accès de ses maladies se multiplièrent. Il devint sourd, par suite « d'une fluxion dans les oreilles. » Il s'assoupissait brusquement, ou bien était pris de syncope; le visage se marbrait de bleu et de rouge. On contait que par momens « la peau de dessous ses cuisses se détachait

et ressemblait à une vessie de porc frais. » Nous avons le détail d'une de ses maladies : les souffrances qu'il y endura furent atroces. Il disait qu'un roi doit savoir souffrir plus qu'un autre mortel, mais son stoïcisme était interrompu par des accès de rage. Sa dureté naturelle était alors portée à la fureur. Il ne faut jamais oublier, avant de juger Frédéric-Guillaume, qu'il a vécu dans les tourmens (1).

Il n'est pas vrai qu'il ait été foncièrement méchant et qu'il n'ait pas même aimé les siens. Il aimait assurément sa femme. A dix-huit ans, quand il l'épousa, il avait gardé une telle « modestie, » qu'il rougissait « lorsqu'une dame lui baisait la main par respect. » Il porta dans l'amour conjugal son tempérament. A vingt-cinq ans, quand il devint roi, il avait déjà eu cinq enfans. La reine lui en donna encore neuf. Il fut, jusqu'à la dernière heure, un époux fidèle. Des fortes tentations pratiquées sur sa vertu, pendant un voyage à la cour de Dresde, il sortit vainqueur. « Je suis revenu comme j'étais parti, » écrit-il après cette épreuve. Un jour, en voyage, il prit plaisir à causer avec une jolie femme : le général Grumbkow lui offrit de s'entremettre ; le roi le rembarra durement. Il entendait ne pas faire d'infidélité à sa Fieckchen, à sa Fifi, comme il appelait Sophie-Dorothée. Une autre fois, dans un escalier, il prit par la taille une demoiselle de la reine, et, comme il n'était pas expert en propos préparatoires, il lui proposa « tout de suite la chose. » Il reçut un soufflet : « Oh! le méchant diable, » s'écria-t-il. Ce fut toute sa plainte. Ces deux anecdotes, qui ne sont pas absolument certaines, composent son histoire galante, et dans quel siècle! Il avait de l'estime pour sa femme, et il en donna une preuve lorsqu'il partit, en 1714, pour la campagne de Poméranie. « S'il se passe quelque chose d'important, écrit-il dans son instruction à son conseil secret, vous le direz à ma femme et prendrez son conseil. *Soll an meine Frau gefragt werden.* » Frédéric-Guillaume est peut-être le seul Hohenzollern qui ait donné un ordre de cette sorte, car les reines en Prusse ne comptent guère dans l'état que par la maternité. Il ne demandait qu'à aimer ses enfans. Ses ordres pour l'éducation du prince royal témoignent d'une tendresse naïve : il veut que l'enfant aime son père d'une affection quasi fraternelle, toute de confiance et sans mélange de crainte ; il ordonne qu'on lui fasse peur de sa mère, s'il le faut, mais, de lui, jamais.

Il semble donc qu'il y ait l'étoffe d'un bon époux et d'un bon père de famille. Mais il entend commander chez lui comme dans

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1732, 26 janvier et 1er mars; 1734, 1er juin.

l'État, sans réplique, que sa femme et ses enfans n'aient pas d'autres goûts que les siens, qu'ils supportent son humeur, même quand elle est exécrable et qu'il lui plaît de la passer sur ceux qui l'entourent. La moindre résistance, la moindre moue, l'irritent. Il ne faut pas que la reine le contrarie longtemps pour qu'il arrive à lui servir en face des maximes comme celle-ci : « La perte d'une femme ne doit pas être estimée plus considérable que celle d'une dent creuse, qui ne fait de la douleur que lorsqu'on l'arrache, mais dont on est ravi d'être délivré, le moment d'après (1). » Si la contrariété devient plus forte et si elle prend le caractère d'une rébellion, le bon mari, le bon père, s'emportera aux dernières extrémités. Au reste, il ne vit guère avec les siens; les exercices de Potsdam, les chasses, les voyages d'inspection, les chevauchées solitaires l'éloignent d'eux. Il les voit une fois par jour, à table, mais dans le brouhaha d'une compagnie tapageuse et le perpétuel tumulte de ses pensées.

De vivre posément et, surtout, de tenir une cour, il n'avait ni le goût, ni le temps. Il passait chaque jour quatre ou cinq heures dans son cabinet à écouter des rapports, à se faire lire les questions des ministres, à écrire ses réponses ou à les dessiner, car il répondait aussi par des rébus, le plus souvent très clairs. Tout le monde comprenait ce que signifiait une potence, en marge d'une question. Il passait en moyenne deux heures au repas principal et toute la soirée à boire et à fumer. Avant le dîner, il allait à la parade; après, il se promenait à pied, à cheval ou en voiture. Sur les routes ou dans les rues, il travaillait toujours. Il parlait de ses affaires avec ceux qui l'accompagnaient. Il avait, le plus souvent, quelque intention dans ses promenades : surprendre une sentinelle, surveiller le travail des paysans et des ouvriers, la bâtisse surtout, car il avait l'ambition d'agrandir et d'embellir Berlin. C'était un de ses plaisirs que de voir s'élever une maison et de s'entretenir avec les architectes et les ouvriers. Chemin faisant, il s'arrêtait pour recevoir les placets, demander aux gens leurs noms, aux courriers où ils allaient; il renseignait ceux qui cherchaient une route ou une maison. Il entrait dans un logis où l'on faisait du tapage et forçait deux époux qui se querellaient à s'embrasser. Il était la terreur des flâneurs. Il dispersait à coups de canne des gens qui s'attardaient à jouer aux boules. Aussi ses sujets redoutaient-ils sa rencontre et l'évitaient, au besoin par la fuite. Il faisait poursuivre le fuyard : « Pourquoi te sauves-tu? — Parce que j'ai peur. — Tu ne dois pas avoir peur; tu dois m'aimer. » Pour faire sentir au pauvre diable ce devoir d'aimer, il le rouait de coups.

Très laborieuses étaient ses tournées d'inspection dans les pro-

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1728, 13 mars.

vinces. Pour ces voyages, point de carrosses dorés, ni de piqueurs, ni de laquais, comme au temps du père, qui semblait toujours poser devant quelque Van der Meulen; point de dames, dont les robes craignent la poussière et retardent le départ le matin, et qu'il faut entretenir, le long de la route, de choses frivoles. Point d'escorte même, excepté quand on longe la frontière de « l'anarchie » de Pologne. Cinq ou six voitures de poste, bien attelées et qui trouvent les relais à l'heure dite, suffisent à porter le roi, les généraux et les conseillers qui l'accompagnent. Déjà, en voiture, ils travaillent, et l'on court la poste. Il fallait quinze jours à Frédéric Ier pour aller de Berlin à Kœnigsberg : il en faut quatre à son fils. En trois jours, Frédéric-Guillaume va de Berlin à Clèves. Sa visite n'est pas attendue. Partout il veut surprendre les colonels, les chambres des domaines, les fermiers, les juges, les forestiers. Tout apparat de réceptions est défendu. Le roi dîne au cabaret ou bien chez l'un et l'autre. Il se contente d'une soupe avec une poule, d'un chou avec de la viande salée, d'un rôti de veau, avec du beurre et du fromage pour finir. Il n'a pas une minute à perdre. Il vérifie les régimens, les caisses, les figures. Il compte les places vides aux champs et dans les villes. Entre temps, il exerce sa justice. Il a découvert la preuve de malversations dans les comptes des domaines de Lithuanie et a ordonné une enquête : le conseiller des domaines Van Schlabuth, reconnu coupable de détournement d'une somme destinée à l'établissement de colons, a été condamné à plusieurs années de forteresse. Le roi n'a pas confirmé le jugement. Il a réservé sa décision suprême pour son prochain voyage en Prusse. Arrivé à Kœnigsberg, il mande Schlabuth, lui reproche son crime et lui déclare qu'il a mérité la potence. Schlabuth se récrie. Ce n'est pas l'habitude de pendre les gentilshommes. D'ailleurs, il a rendu l'argent détourné! « Je ne veux pas de ton sale argent! » crie le roi, qui donne ordre de l'emmener. Il fait dresser une potence, la nuit, sous les fenêtres de la chambre des domaines. Grand émoi dans la ville. C'est un acte inouï que cette condamnation sans jugement, contrairement à un jugement. La famille met tout en mouvement pour sauver le malheureux. Le lendemain étant un dimanche, elle avait un jour pour essayer de fléchir le juge. Au service divin, le prédicateur prit pour texte de son sermon la parole : « Sois miséricordieux, afin que tu trouves, toi aussi, miséricorde. » Le roi pleura. Le lendemain, il convoqua la chambre des domaines, et, sous les yeux des conseillers, fit pendre leur collègue.

Frédéric-Guillaume eut cependant des heures de détente et de plaisir, et quelques joies dans la vie. Ce n'est point à la philosophie qu'il les demanda, ni à la science. Il avait horreur de toute

spéculation qui ne produisait pas incontinent une application pratique. Enfant, il avait trop entendu parler, à la cour de sa mère, la grande amie de Leibniz, de monades, d'infiniment grand et d'infiniment petit, et d'harmonie préétablie. Il ne comprenait rien à ces hautes doctrines et il appelait la philosophie une *Windmacherei* (une fabrique de vent). Le vent ne payant pas l'accise, le roi était déjà tout porté à interdire la fabrique, comme inutile. Il crut sans peine les conseillers qui lui représentèrent qu'elle était dangereuse. Un jour, il commit un acte de barbarie contre le plus célèbre philosophe de son temps. Wolff, disciple de Leibniz, enseignait à Halle la doctrine du maître. Ses rivaux de l'Université et ses adversaires, les cagots, organisèrent une cabale contre lui. On dit qu'ils représentèrent au roi que, d'après les théories de Wolff, un grenadier de Potsdam pourrait déserter sans scrupule, alléguant qu'il était, de toute éternité, prédisposé à la désertion en vertu de l'harmonie préétablie. Le roi, considérant « que les écrits et leçons du professeur Wolff sont contraires à la religion révélée dans la parole de Dieu, » ordonne audit professeur de quitter la ville et le royaume dans les quarante-huit heures, « sous peine de la strangulation. » Quatre ans après, il interdisait la lecture des écrits de Wolff, remplis de « principes athéistiques, » sous peine des travaux forcés à perpétuité. Il est vrai que, huit ans après, il reconnut son erreur et fit pour la réparer tout ce qui dépendait de lui. Il écrivit à Wolff, s'excusa, prodigua les offres brillantes et, du ton le plus doux, insista. Le professeur ne se laissa pas convaincre. Il attendit, pour rentrer en Prusse, l'avènement de Frédéric II, le roi philosophe.

Frédéric Ier avait fondé, sur le conseil de Leibniz, une « Société des sciences. » Il lui avait donné un programme superbe : glorifier la science allemande, purifier la langue allemande, étudier l'histoire de l'Allemagne et de l'Église, la physique, les mathématiques, l'astronomie, la mécanique, les moyens de propager la foi et de préserver le royaume de Prusse contre les inondations et les incendies. De ce programme, plusieurs articles devaient plaire à Frédéric-Guillaume, notamment le dernier. Il ne retira point à la Société la dotation royale. Il lui donna des marques de sa grâce lorsqu'elle lui demanda la permission d'ouvrir un théâtre anatomique. Il enrichit sa bibliothèque et ses collections; mais, comme elle le remerciait : « Travaillez, lui dit-il, avec plus de zèle que vous n'avez fait jusqu'ici... Votre société doit s'appliquer à des inventions capables de faire avancer les arts et les sciences, mais de façon qu'elles soient d'une vraie utilité; point de fabrique de vent, point de ces mensongères rêveries où s'égarent tant d'érudits. »

D'une étrange façon il exprima son mépris pour la science. Il

avait à son service personnel un savant du nom de Gundling, un vrai savant, un polygraphe, dont il employait les connaissances très étendues en matière de droit et de politique. Il avait fait de lui son commensal et l'habitué indispensable de la tabagie. Entre autres faveurs dont il le gratifia, il lui avait donné la libre disposition de la cave, sachant bien que le docteur en userait et en abuserait. Il le soûlait tous les jours, il s'amusait et voulait que l'on s'amusât du pauvre sire par des farces déshonorantes et sales. Il l'avait nommé fou de cour pour l'affubler ensuite de toutes les dignités qu'il jugeait ridicules. Il le fit grand-maître des cérémonies, grand chambellan, baron avec des armoiries grotesques et président de la société des sciences, président après Leibniz! Il traita de la même manière le docteur Fassmann, le docteur Bartholdi, professeur de droit à l'Université de Francfort-sur-l'Oder, qu'il appelait M. des Pandectes, et l'astronome Graben Zum Stein, qu'il appelait M. Astralicus. Graben fut aussi nommé président de l'académie des sciences. Le roi se donna la peine de rédiger le diplôme de nomination. Il y vante les connaissances de Graben en antiquités, monnaies anciennes et nouvelles, en physique, mécanique, botanique, hydraulique, pneumatique, statique, en la cabale, en l'art de connaître et examiner les mauvais esprits avec l'usage et l'abus qu'on en peut faire, en la doctrine merveilleuse des préadamites, en histoire, physique, logique, dans l'art combinatoire de l'algèbre, etc. Graben avait, entre autres fonctions, l'administration du calendrier. Il devait être circonspect dans ses prédictions, annoncer le moins possible de mauvais jours, le plus possible de bons jours. Il était chargé de la surveillance des esprits. A la vérité, l'incrédulité des hommes avait fait passer de mode les cobolds, fantômes, etc., mais il y avait encore des nains et des loups-garous. On en trouvait dans les lacs, les marais, cavernes et creux d'arbres. Graben s'appliquera donc à les détruire. Pour chacune de ces méchantes bêtes qu'il rapportera, mortes ou vives, il aura une prime de 6 thalers. Enfin, d'après une tradition constante, le sol du Brandebourg, principalement autour des anciens monastères, recélait des trésors. Tous les dix ans, pour s'assurer qu'ils étaient toujours en place, Rome expédiait des jésuites et autres vermines. Graben tâchera de mettre la main sur ces calotins, mais surtout de retrouver les trésors par les moyens usités. Le roi mettrait à sa disposition les livres magiques qui se trouvent dans ses archives avec le *speculum Salomonis*. « En foi de quoi nous avons signé de notre propre main cette ordonnance, où nous avons fait apposer notre sceau royal... »

Cet étrange personnage n'était pas insensible aux charmes des arts. Il était né musicien et il aimait la musique. De la chapelle de

son père, il avait gardé un artiste, qu'il avait nommé maître de la « Chapelle-des-Hauts-Bois » de son régiment de grenadiers. Il se faisait jouer de temps en temps, le soir, des chœurs et les *aries* de deux opéras de Hændel, qui était son auteur favori. Parfois il s'endormait ou il en avait l'air, et le maître faisait sauter quelques *aries*. Le roi s'en apercevait toujours : « Manque telle *arie!* » s'écriait-il, et il chantait les premières notes. Il fallait recommencer. Il entendit ainsi des centaines et des centaines de fois les mêmes airs. Il ne voulait pas être distrait de l'audition : dans la longue salle où les musiciens apportaient leurs pupitres et leurs chandelles, il les faisait placer à l'une des extrémités et se tenait à l'autre, tout seul, dans l'obscurité. Il aimait donc sincèrement cette musique héroïque et savante, mais, comme il ne pouvait s'empêcher de mêler l'ironie au sérieux et de toujours tout pousser au gros comique, il fut ravi le jour où le maître de chapelle lui fit la surprise d'un sextuor de cochons qu'il avait composé à propos d'une histoire racontée à la tabagie. Le roi se fit répéter le morceau vingt fois, riant aux larmes et se tenant le ventre.

Il était peintre comme il était musicien, à ses momens perdus. Quand il était retenu chez lui par un trop mauvais temps ou par la goutte, comme il ne pouvait « rester à rien faire, » il peignait. Des tableaux de lui, exécutés pendant des accès de goutte, portent la signature : *In tormentis pinxit F. W.* Il pratiquait de préférence la caricature. Il aimait les bêtes drôles, les ours et les singes. On raconte qu'au principal poste de Potsdam était attaché un vieil ours qui comprenait les commandemens militaires. Au cri : *Heraus!* il sortait, se mettait sur les pattes de derrière et s'alignait avec les camarades. Il reconnaissait, paraît-il, la voix du roi, qui en était tout fier. Le roi avait chez lui, entre autres bêtes, des oursons et des singes, qu'il employait aux mauvaises farces du collège de tabac. Les animaux étaient les inspirateurs principaux de son pinceau. Il les affublait en hommes et leur faisait jouer la comédie humaine, comme les artistes et les écrivains du moyen âge.

Il se défiait, par scrupule de conscience, des comédies ; aussi n'eut-il point, comme son père, une comédie française, ni un opéra italien. Mais un jour, à Charlottenbourg, il admira fort un certain Eckenberg, qui portait à bras tendu un canon sur lequel était assis un tambour. Tout de suite, il lui accorda un privilège. « Attendu que le sieur Eckenberg, célèbre par sa force extraordinaire, a donné au château de Charlottenbourg maintes preuves remarquables de la force dont Dieu l'a gratifié en présence et pour le plus grand plaisir de sa majesté ; attendu que ledit sieur a prié, en toute humilité,

sa majesté non-seulement de lui donner par lettre ce témoignage, mais encore la liberté et permission de voyager par son royaume, provinces et pays et d'y montrer sadite force en toutes villes et tous lieux qu'il lui plaira, » ordre était donné aux autorités civiles et militaires de lui être bienveillantes et secourables. Eckenberg, qu'on appelait communément « l'Homme-Fort, » fut promu à la dignité de « maître des plaisirs » du roi et de « Royal-Prussien-Comédien-de-Cour. » Le privilège lui fut conféré de donner « en plus de ses exercices de danse de corde et d'homme fort des représentations théâtrales avec le concours de sa troupe pour la récréation de ceux qui n'ont pas trop à faire... sous la condition qu'il jouera et représentera non pas des choses impies, peccatoires, scandaleuses, déshonnêtes ou nuisibles au christianisme, mais, au contraire, des choses innocentes et qui procurent aux gens un amusement honnête, *honestes Amüsement...* » Le général-major comte Alexandre de Dönhof fut chargé de la surveillance des comédiens. Nous avons de ce militaire tel rapport où il expose à Sa Majesté : 1° que, conformément à la gracieuse décision de sa majesté portant que le déserteur Jean-Baptiste Mumieux doit être pendu, il a signifié à celui-ci la mort ; 2° que l'Homme-Fort, Eckenberg, a congédié l'Arlequin et le Dentiste, mais qu'après la représentation à lui adressée sur ce renvoi de deux de ses meilleurs acteurs, sans la permission de sa majesté, il les a repris et leur compte exactement les gages hebdomadaires. Un autre jour, le roi apprend que l'Homme-Fort et sa femme se sont tous les deux soûlés, qu'ils se sont jetés sur le comédien Wallrodi, et, sans raisons, l'ont accablé d'injures, de gifles et de coups. Le général a dû arracher le malheureux des mains d'Eckenberg, qui l'étranglait. Mais les deux ivrognes ont couru sur la scène, insultant et maltraitant les acteurs. La représentation a été arrêtée ; le public s'est enfui. Le général a fait conduire au poste l'Homme-Fort et sa femme qui « l'ont honoré de beaucoup d'injures. »

Ce théâtre de la cour n'était donc pas fait pour adoucir les mœurs. Il jouait de préférence des farces italiennes « pleines d'agréables intrigues et hautement burlesques, *Haupt burlesque*, » comme dit une affiche. Il employait des personnes vivantes, mais aussi des poupées. Le roi préférait les poupées. Au fond, il n'aimait que les marionnettes. Encore se défiait-il d'elles. Une fois, il avait, au cours d'une représentation, noté quelques paroles choquantes dites par ces acteurs en bois. Il donna au conseiller de consistoire Roloff l'ordre d'aller au théâtre et de lui dire son avis sur la pièce. Le ministre de l'évangile se récuse, invoquant les devoirs et la dignité de son office. Le roi admit ses raisons, mais il alla conter son embarras à un de ses hommes de confiance, Eversmann, chambellan-

portier du château. Celui-ci désigna un diacre qui pouvait faire fonction de censeur. Le diacre reçut l'ordre de se rendre à la représentation du soir et de se placer en vue du roi. Il écouta de toutes ses oreilles, et, bientôt, offensé d'un passage, il tira ses tablettes pour le noter. Le roi, qui le regardait, remarqua l'inconvenance du propos, se leva, quitta la salle, et, le soir même, ordonna aux comédiens de sortir de la ville dans les vingt-quatre heures, avec défense d'y jamais revenir.

Ainsi, même les marionnettes avaient leurs défauts, et les plaisirs du théâtre leurs amertumes. On voulait faire croire au roi que la chasse elle-même n'était pas innocente et que l'âme d'un chrétien y courait des périls, mais ce fut peine perdue : il demeura un chasseur passionné. En Prusse, il faisait campagne contre l'ours et l'aurochs. En Brandebourg et en Poméranie, il chassait le cerf, le sanglier, le faisan, le héron, le lièvre et la perdrix. Il mettait dans ce divertissement une vraie fureur. Il tirait, en un jour, jusqu'à six cents coups de fusil sur des perdreaux, pour en abattre une centaine. Les chasses au sanglier étaient d'immenses massacres. Mais le vrai plaisir était de forcer le cerf. Des parcs de plusieurs milles carrés étaient aménagés pour cette « chasse par force. » Le roi suivait au trot et au galop, pendant quatre, cinq ou six heures, les chiens qui harcelaient la bête. Dans les chasses seulement, il aimait le luxe. L'entretien des parcs lui coûtait des sommes considérables. Sa meute était recrutée avec soin et mieux logée que beaucoup de ses sujets. Ses piqueurs avaient grand air sous leur livrée. Lui, qui méprisait le cérémonial à sa cour, il l'observait au fond des forêts. Quand le cerf était porté bas, le grand-maître « lui donnait le coup, » — détachait les bois et les présentait au roi sur un plat d'argent. L'hallali sonnait. En signe de victoire, le roi et tous ceux qui l'accompagnaient mettaient une branche au chapeau. Sur un char orné de feuillages, la bête était rapportée à la maison processionnellement. Selon les rites consacrés, les chiens recevaient alors leur droit de chasse, c'est-à-dire la curée. Les choses ne se passaient pas plus solennellement devant l'empereur, quand il avait daigné assister à l'agonie d'un cerf. Mais je ne crois pas que sa majesté impériale se donnât tant de peine pour la chasse, ni qu'elle en goûtât si âprement le plaisir. Frédéric-Guillaume se mettait en chasse à la première lueur. Par les plus glaciales journées, il prenait en plein air un déjeuner froid. Les convives croyaient se réchauffer à force de boire. Le roi, rude et fruste comme il était, jouissait de cette scène de la vie primitive.

Grand chasseur, gros mangeur. Frédéric-Guillaume mangeait énormément. A table, comme partout, il voulait le réel et le solide. Point de choses soufflées où il y a du « vent. » Jusque dans la

soupe, il lui fallait un bon morceau de veau ou un poulet ou un poisson pour ouvrir l'appétit. En bon Allemand, il aimait l'oie et le porc dans toutes ses métamorphoses. Il allait souvent à la cuisine pour surveiller le maître-queux et lui apprendre l'économie, pour le battre, s'il gâchait le beurre ou la graisse et s'il avait volé sur un compte, mais aussi pour lui donner des conseils. Il s'instruisait quand il dînait en ville ou bien à l'auberge « Au roi de Portugal, » et il rapportait des recettes. Il avait l'estomac reconnaissant. Un jour, il a mangé une bonne soupe chez un de ses ministres, Ilgen : il lui écrit un billet pour le remercier et lui envoie un de ses cuisiniers, qui apprendra du cuisinier d'Ilgen à faire un bon bouillon, et lui enseignera en revanche à bien accommoder le poisson. Il assure le ministre de sa grâce toute particulière. « Vous pouvez, lui dit-il, user de ma personne autant qu'il vous plaira. » Comme à ce moment-là, il y avait querelle dans le ménage royal, et qu'Ilgen était du parti de la reine, ce dîner eut pour effet de réconcilier un moment le roi et sa femme. Les ministres étrangers savaient son faible et le régalaient à qui mieux mieux. Entre autres argumens, contre son collègue et rival autrichien, La Chétardie employait les truffes à l'huile. Car le roi ne dédaignait pas, après les gros morceaux, certaines délicatesses, comme les truffes et les huîtres, pourvu qu'elles fussent en nombre, je veux dire qu'il y en eût beaucoup. Il mangeait sa centaine d'huîtres. Seulement ces bonnes choses coûtaient gros; elles ne figuraient sur la table royale que dans les très grandes circonstances. Le roi, pour concilier son économie avec sa gourmandise, « aimait à faire bonne chère chez les autres (1). » Il buvait comme il mangeait, sans mesure, et s'occupait de sa cave plus encore que de sa cuisine. Il n'aimait pas le champagne, — du « vent » et de la mousse, — mais se délectait dans la force de ses vins du Rhin et de Hongrie, qu'il commandait lui-même avec une connaissance approfondie des bons crus et des bonnes années. Le dîner ne s'achevait jamais sans que la plupart des têtes fussent échauffées. Le roi obligeait ses convives à boire à outrance. C'était encore une des façons de lui faire la cour que de prendre une pointe de vin.

A la nuit tombante, le roi tenait « la société du soir. » Dans une salle nue, autour d'une longue table de bois, des sièges de bois étaient rangés. Il s'asseyait au haut bout. Habitués et invités avaient leur place marquée et, devant eux, une cruche de bière avec un verre et une pipe en terre dans un étui de bois. Sur la table, étaient

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1729, 12 novembre; 1733, 5 mai.

dressés des corbeilles remplies de gros tabac et des vases de cuivre où brûlait la tourbe. Tout le monde devait boire, fumer, ou faire semblant de fumer. Ceux à qui le tabac tournait le cœur tenaient à la main une pipe vide où ils soufflaient. Après une heure ou deux, on apportait, sur la table, du pain, du beurre et du fromage; sur des bancs, à côté, il y avait du jambon et du veau froid. Quand le roi avait un hôte de distinction, il régalait la compagnie d'une salade et d'un poisson. Il découpait le poisson et faisait la salade. Ces soirs-là, on buvait du vin de Hongrie, et la conversation se prolongeait avant dans la nuit. Le roi fumait sans arrêt. Dans une séance de collège de tabac, où il avait convié sa majesté le roi Stanislas Lesczinski, les deux majestés fumèrent plus de trente pipes.

A table, comme au collège, la compagnie menait grand bruit. Elle était bizarrement composée : des généraux, des ministres, des officiers, des envoyés étrangers s'y rencontraient avec des bouffons et fous de cour. Quand on était à Wüsterhausen, le maître d'école venait quelquefois fumer la pipe, le soir; le roi l'avait pris en grande estime, parce qu'il n'avait jamais pu décider les enfans du village à crier avec lui : « Notre maître est un âne! » Toute conversation, dans cet étrange milieu, allait à la débandade. Même lorsqu'il y avait un « discours, » c'est-à-dire un rapport ou bien une lecture de journaux, le roi, un des hommes qui ont usé le plus du point d'interrogation, interrompait par des questions, et la discussion dégénérait souvent en tumulte. A l'automne de 1727, il a fait venir auprès de lui un jeune pasteur piétiste, Francke. A table, il n'est question que des choses les plus édifiantes, la grâce, le péché, l'enfer, le purgatoire, les revenans. Le ministre de l'évangile n'a pas le temps de manger, harcelé comme il est par les questions du roi. Il s'exprime avec onction, car il a « soupiré vers Dieu » en le priant de conduire sa langue. Mais Gundling est parmi les convives; il est arrivé ivre. Il fait des « gestes étonnans, se lève de table, va tomber parmi les pages, revient, hurle, s'en va encore. » Le pasteur prie le Seigneur d'être miséricordieux et d'empêcher de pareils scandales! Cependant la présence de la reine et des princesses au dîner imposait une certaine retenue. A la tabagie, on était entre hommes. Les grosses farces et les brutalités allaient leur train, au travers des propos mêlés, paroles d'écriture et jurons de corps de garde. Le roi laissait libre carrière à son humeur, soutenait ses droits sur les duchés de Berg et de Juliers contait ses déboires et ses espérances, pestait contre les quadrilleurs; ou bien il discutait manœuvres et tactique. Puis revenaient les histoires de chasse ou de guerre, les souvenirs des campagnes des Pays-Bas et de Poméranie. Cela venait et cela revenait, car le roi rabâchait obstinément.

A la chasse, à table, au fumoir, chez la reine dans les jours de bonne harmonie ou dans les momens de réconciliation, Frédéric-Guillaume a passé les bonnes heures de sa vie. Ces heures ne sont pas les plus nombreuses dans cette existence véhémente. Les violences où il s'emportait témoignent d'un état anormal, point seulement de la rudesse et de la grossièreté de sa nature. Aucun négrier, je pense, n'a distribué autant de coups de bâton que ce prince. Pour ne point parler ici des tragédies de famille, il n'est pas une classe de ses sujets, les officiers exceptés, qui n'ait été touchée par la canne royale. Il battait ses domestiques à tout propos. On racontait à Berlin qu'il avait « fait meubler un cabinet d'une douzaine de bâtons, des plus grossiers, attachés à une certaine distance les uns des autres pour être plus à commodité, selon l'endroit où il se trouve, d'en appliquer des coups à ceux qui l'abordent et ne satisfont pas à sa fantaisie. » Il frappait pour une réponse qui ne le contentait pas, soit qu'elle fût vraiment mauvaise, soit qu'elle fût si bonne qu'il ne pouvait y répliquer. Il rencontre dans la rue le brasseur de Potsdam : « Pourquoi, lui demande-t-il, vends-tu ta bière si cher? » — « Parce que je me règle sur le prix de l'orge. Si Votre Majesté veut me donner la permission d'en faire venir de Stralsund, où elle est à bon marché, je pourrai baisser les prix. » Rien de plus juste; aussi le roi, après avoir traité le brasseur de « Suédois, » lui donne-t-il vingt coups de canne. Il frappait, par manière de justice, pour exécuter des arrêts qu'il avait prononcés lui-même *in petto*. Un jésuite, se disant converti au protestantisme, mais demeuré jésuite, et soupçonné d'intrigues politiques, est arrêté; mais ses papiers ont été brûlés, et aucune preuve n'a été faite contre lui : le roi a une entrevue avec lui dans un bois « et prend la peine de lui donner une volée de coups de bâton (1). » Il a un jour redressé un arrêt rendu par un tribunal, à grands coups donnés sur les épaules et par le visage des magistrats, qui s'enfuirent crachant leurs dents. Du haut de l'escalier il les menaçait encore de sa canne. C'est tout au juste s'il ne battait pas ses ministres. Il en eut plus d'une fois l'envie. Un jour, en dînant, devant vingt-cinq convives, parmi lesquels il y avait des ministres, il demande à l'envoyé de France : « Si je donnais des coups de bâton à un de mes ministres, le manderiez-vous en France? » — « J'espère, répond l'envoyé, que Votre Majesté ne mettra pas ma discrétion à pareille épreuve (2). »

Les autres résidens étrangers, les propres ministres de Frédéric-Guillaume, la reine, attribuent ces procédés à un dérangement

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1726, 19 octobre; 1727, 15 février; 1731, 21 février.

(2) *Id.*, 1726, 10 août.

d'esprit et s'attendent à tout moment « à voir tourner la tête du pauvre prince. » En effet, les traits de folie ne manquent pas dans les anecdotes du règne. Faire écailler un poisson tout vif et obliger les convives à le manger ainsi; menacer ses médecins de « faire enfermer la faculté à Spandau, » s'ils ne le débarrassent pas, dans un certain délai, de boutons qu'il a sur la langue; battre un médecin, qui ne guérit pas assez vite une de ses filles de la petite vérole; se promener dans la ville, « à dix heures du soir, à la lueur de flambeaux portés par des pages, en criant et faisant crier ceux de sa suite avec le reste de la canaille et des petits enfans, » si bien que le ministre de France, « s'il ne les avait vus de ses yeux, aurait cru que c'étaient des animaux qu'on envoyait vendre au marché; » chevaucher seul, à outrance; tirer sur un meunier qui passe et lui tuer son cheval, ce sont bien des actes de folie. Le roi avait d'ailleurs des accès périodiques. « Le printemps est une mauvaise saison pour lui. Il est sorti à cheval tout seul, comme de coutume, quand les inspirations divines ou l'inquiétude de changer de place le tourmentent... Il est tombé, en étant au galop. Son cheval lui a donné des coups de pied à la tête. Il a été sauvé par un garde-bois. » Il était souvent pris de mélancolie; pendant des heures il demeurait muet, « de grosses larmes lui tombant des yeux. » Il avait des terreurs nocturnes, sautait brusquement à bas de son lit, allait réveiller la reine; il lui disait « qu'il lui prenait des idées et des songes si effroyables qu'il ne pouvait dormir, qu'il ne savait où aller, qu'il semblait qu'on le poursuivait partout et qu'on voulait le tuer, accompagnant ces paroles de gestes et de cris qui dénotaient qu'il était hors de lui-même. » Ses accès de rage, où l'écume lui venait à la bouche, s'apaisaient dans l'hébétement. Il a entendu un prédicateur, à propos d'un incendie qui a détruit un quartier de Berlin, prêcher sur la destruction de Jérusalem et se demander « si l'embrasement qui a paru dans la capitale n'est pas un signe de la destruction de ce peuple-ci. » Au sortir de l'église, il est demeuré rêveur, puis est venue la « mélancolie noire. » Dans ces momens-là, il maltraite impitoyablement ceux qui l'approchent. « Après quoi, de lassitude, il retombe dans son fauteuil, où il reste assis, le coude sur la table, pendant deux heures, les yeux fixes, regardant chacun qui entre ou qui sort, sans rien dire (1). »

De ses méchancetés et de ses souffrances, Frédéric-Guillaume était en partie responsable. Il a été le bourreau de son corps. Dans ses fureurs se reconnaissent les effets de l'alcool. Mais sa nature,

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1726, 28 décembre; 1727, 25 mars; 1718, 1er avril; 1729, 1er mars et 23 août; 1731, 13 et 20 janvier, 3 mars; 1732, 9 février.

ai-je dit, était inquiète. Il avait en lui, de naissance, la disposition à se rendre malheureux. Le soin de ses affaires, la passion de faire au mieux son métier, le sentiment de sa responsabilité envers Dieu et le roi de Prusse, l'ont troublé, et, en partie, expliquent ses débordemens. Tout le monde remarquait que, lorsque les affaires allaient mieux, le roi se portait mieux aussi, et que son humeur s'adoucissait. Il a eu des fureurs pour s'être donné une indigestion d'huîtres et de choux, mais aussi parce que tel régiment avait mal manœuvré, parce que tel receveur l'avait volé, parce que les quadrilleurs venaient de le traiter comme un galopin.

Un pareil homme ne pouvait être aimé. Les seuls sentimens qu'il a inspirés ont été la terreur, l'horreur, avec quelque pitié. Les jours que ses sujets ont vécu sous son règne sont des jours sombres. Il était, dans toute la force du terme, un despote. « Je vous châtierai exemplairement à la russe, » disait-il. A la russe! Il ressemble en effet, par plus d'un trait, avec un moindre génie, bien entendu, à son voisin, le tsar Pierre, qu'il admirait fort. Entre ces deux hommes, la principale différence est marquée par la longitude. Frédéric-Guillaume règne à l'extrémité de la vieille région historique européenne, mais il est compris dans cette région, tandis que le pays de Pierre, pour les géographes et les politiques du temps, c'est l'Asie. Le roi de Prusse est membre de l'Europe et du saint-empire. Ses sujets ont des droits d'hommes. Il est plus civilisé, plus chrétien que le grand barbare. C'est un tsar Pierre, atténué par le milieu et par la race. Ses orgies ne vont pas à l'indécence. La reine a eu la vie dure avec lui, mais il n'a jamais porté la main sur elle. Ce n'est point la hache qu'il manie de sa main royale, c'est le bâton. Mais, s'il subit l'empire d'une civilisation meilleure et plus haute, ce n'est pas sans révolte. Au fond, il n'admet pas qu'aucun droit vaille contre son droit suprême, c'est un autocrate.

Il avait horreur des hommes de loi, des « pauvres diables de juristes. » Il méprisait les magistrats. Un jour qu'on lui demande un emploi pour un jeune homme, il écrit : « S'il a de l'intelligence et une bonne tête, mettez-le dans une chambre des domaines. Si c'est un imbécile, faites-en un magistrat. » Il y a dans ces sentimens, singuliers chez un roi, la rancune naïve d'un plaideur qui a perdu beaucoup de procès (car les juges ont souvent donné tort aux agens de ses domaines). Il y a aussi le dédain d'une science obscure et des vieux grimoires. Mais il me semble bien que Frédéric-Guillaume n'admettait pas l'interposition, entre ses sujets et lui, d'un corps de juges, ni des façons de la justice. L'incapacité où il était de dégager une abstraction faisait qu'il incarnait en lui la justice. Il était le juge en chair et en os. Il jugeait personnellement,

comme les rois des monarchies primitives, comme saint Louis sur les marches de la Sainte-Chapelle ou au pied du chêne de Vincennes, mais non pas avec l'esprit de miséricorde et de charité. S'il corrigeait les arrêts, c'était pour les aggraver. Il prononçait *motu proprio* l'emprisonnement à Spandau et la peine de mort.

Aussi, personne ne se sent-il assuré contre son pouvoir, contre ses caprices, contre ses folies. Dans ces momens de crise, où « sauf le respect qu'on doit à la couronne, on ne peut le comparer qu'à un fou qui a un rasoir à la main, » tout le monde tremble, et plus d'un recommande son âme à Dieu. Même les ministres étrangers ont peur. Un jour, c'était, il est vrai, dans la plus grande tempête que le roi ait traversée, le ministre de France prie son gouvernement de pourvoir à sa sûreté : « Sans quoi, dit-il, je passerais mal mon temps. » Le roi ne s'est-il pas avisé, un jour, sur la nouvelle que ses recruteurs ont été arrêtés en Saxe et condamnés à mort, d'envoyer un de ses ministres chez le résident de Saxe, pour l'avertir que, si l'on touchait à ses hommes, il le ferait pendre! Jugez, par cela, des terreurs de ses sujets. Aussi aspiraient-ils au moment d'être débarrassés de lui. Même parmi les officiers, qu'il tenait sous une discipline féroce et qu'il ruinait par l'obligation de faire des recrues dans toute l'Europe, beaucoup le détestaient. Quarante de ses grands grenadiers, exaspérés par ses fureurs d'exercice et par les mauvais traitemens, complotent de mettre le feu aux quatre coins de Potsdam, de l'y griller et de l'ensevelir sous les ruines. La population civile est exposée à voir les caporaux, pour exécuter l'ordre d'engager tout de suite quarante surnuméraires par compagnie, arrêter « de vive force » dans les rues et les maisons tout ce qui s'y trouve, jusqu'à des enfans de six ans, que les officiers « font racheter arbitrairement à leurs familles. » Il n'y a pas de maison où l'on ne murmure. « Les peuples sont d'un mécontentement infini. » On espère, on croit que cette désolation ne peut durer. « Il y a toute apparence, écrit Rottenbourg, qu'il arrivera ici quelque révolution. Tout s'y prépare. » Le roi sent bien cette impopularité ; il sait que l'on désire sa mort, même tout près de lui, dans sa famille, ce dont il enrage. Dans une de ses maladies, un médecin lui a fait « observer qu'il n'est pas nécessaire qu'il se rende tous les jours à la parade. » Il répond : « qu'on le croirait mort s'il n'y allait pas ; qu'il aime mieux être réellement malade, pourvu qu'on croie qu'il se porte bien, plutôt que de guérir en laissant au public le plaisir qu'il suppose que lui donnerait sa maladie. »

Contre la haine publique, contre ses souffrances, ses douleurs et ses passions, Frédéric-Guillaume cherche son refuge en Dieu. Sa foi est sincère, émue, ardente ; elle a de grands élans, elle est

simple aussi et pratique. Il n'y veut point d'érudition et s'irrite des disputes des théologiens. Il malmène professeurs et prédicateurs, qui résistent à sa volonté de réconcilier les deux confessions luthérienne et calviniste. « La différence entre nos deux religions évangéliques, dit-il, n'est qu'une querelle de prêtres. Extérieurement, la différence est grande; mais quand on examine bien, on voit que la foi est la même sur tous les points, sur la grâce, sur la communion. Seulement, parmi les prédicateurs, les uns font la sauce plus amère que les autres. Que Dieu pardonne à tous les prêtres! car ils rendront compte au tribunal de Dieu, ceux qui ameutent les rats d'école pour mettre la désunion dans la vraie parole de Dieu. Les vrais pasteurs, ceux qui disent que l'on doit être tolérant les uns envers les autres et s'appliquer seulement à augmenter la gloire du Christ, seront sauvés. Car on ne dira pas (au jour du jugement): Es-tu luthérien, ou es-tu réformé? On dira : As-tu observé mes commandemens, ou as-tu été un bon *disputator?* On dira : Dans le feu, au diable les disputateurs; mais vous qui avez observé mes commandemens, venez avec moi dans mon royaume... Que Dieu nous donne à tous la grâce! Qu'il donne à tous ses enfans évangéliques d'observer ses commandemens. Quant à ceux qui sont cause de désunion, que Dieu les envoie au diable (1). »

Autant que les disputes théologiques, il détestait la vaine éloquence, « les façons de dire oratoires, les mots artistes, allégoriques et fleuris... les répétitions inutiles, les explications diffuses des textes... » Par un ordre de cabinet, il interdit l'usage de la rhétorique « à tous les prédicateurs âgés de moins de quarante ans, » ceux qui ont passé cet âge étant incapables de changer leurs habitudes. Il défend aussi de prêcher plus d'une heure, sous peine d'une amende de 2 thalers. Une heure, c'est assez pour donner une « explication courte et édifiante des textes, pour trouver des conclusions et encore des conclusions, qui touchent les cœurs de l'auditoire, et les convainquent. » Le devoir du pasteur est « d'éveiller de claires idées dans l'entendement et d'incliner la volonté au bien, non de montrer son art et son érudition. » C'est d'enseigner « le christianisme actif, *thätiges Christenthum.* »

Frédéric-Guillaume entend par christianisme actif celui qui sert dans la vie pratique, telle qu'il la comprend. Ce qu'il appelle tirer d'un texte des conclusions, c'est, par exemple, exciter à l'héroïsme ses grenadiers, après leur avoir lu l'histoire de David tuant Goliath, ou de Benaja qui, avec un bâton, assomme un Égyptien armé de pied en cap. Des deux Testamens, l'Ancien est le plus propre

(1) Archives du ministère des affaires étrangères, Prusse, 1726, 7 janvier et 22 février; 1727, 25 février, 22 mars et 21 juin; 1730, 18 août; 1732, 25 mars.

à ces « applications » au service du roi de Prusse. Aussi le Dieu de Frédéric-Guillaume est-il le Dieu d'Israël, le Dieu des armées, celui qui, dans sa colère, punit et se venge. Il a dû être sensible à la poésie de la Bible, comme à la musique de Hændel, et tressaillir au chant de certains psaumes; mais son oreille était sourde aux douces paroles de l'Évangile et aux paraboles mystiques. S'il avait jamais médité les invitations évangéliques à la pieuse inertie, à la sainte paresse sur le sein du Seigneur, il n'eût pu réprimer une protestation intérieure. Les textes qui parlent des oiseaux du ciel, nourris par la main divine, et des lis vêtus de splendeur, bien qu'ils ne filent point, lui auraient paru d'une application dangereuse. Si ses yeux sont tombés sur le récit de la visite de Jésus chez Lazare, il a dû tourner vite la page, pour ne pas donner raison à Marthe contre Marie, car, à la place du Seigneur, il aurait donné des coups de canne à Marie. Il a confessé son impuissance à comprendre la charité du Christ. « Vous n'allez pas m'enseigner, dit-il au pasteur Francke, que, si l'on me donne un soufflet, je dois tendre l'autre joue. » — « Les paroles du Christ sont là, répond le pasteur, et ne peuvent être changées. » Francke explique alors que le Seigneur ne commande pas absolument l'offre de l'autre joue et qu'il a voulu seulement interdire la vindicte privée. « Oui, reprend le roi, nous sommes dans une situation terrible; si nous voulons tout laisser faire, nous passons pour des fainéans et des lâches; si nous voulons nous venger, nous courons le péril de perdre notre âme ou de perdre celle d'autrui. Que faire? » Francke : « Je sais bien ce que je ferais. » Le roi : « Je le sais aussi. Tu dirais à celui qui t'attaquerait : Mon cher ami, cela me fait de la peine que vous soyez tombé dans le péché. Dieu vous le pardonne! » Francke : « Précisément, et ce que je ferais, d'autres le peuvent faire. » Le roi : « Oui, mais pas moi. Pour moi, cela ne va pas! »

Ce n'est donc pas le Dieu de miséricorde que Frédéric-Guillaume invoque dans ses courtes prières ou consulte dans de longs entretiens intimes. Un jour, il a fait à Ilgen, qu'il accusait de partialité à l'égard de l'Angleterre, des reproches si violens que le malheureux s'est mis à pleurer, puis s'est évanoui, ce qui a terminé la délibération. Le roi déclare « qu'il va monter à cheval pour prier Dieu. » Il chevauche pendant quatre heures, absolument seul, à travers champs. « A son retour, il vomit toutes les horreurs imaginables contre le roi d'Angleterre et ses ministres, disant qu'il tirerait une vengeance éclatante. » Rottenbourg, qui tient d'Ilgen le récit de la scène, ajoute : « Le temps et la pudeur ne me permettent pas de répéter les infamies et les obscénités dont il a chargé son discours. » Le chrétien à qui son Dieu inspire de

telles fureurs ne trouvera pas de repos dans sa foi. Ici encore, jusque dans sa religion, Frédéric-Guillaume est inquiet. Il sait bien que c'est son devoir « d'étendre l'honneur de Dieu et le royaume de Jésus-Christ. » Il voudrait que ses sujets sentissent dans leur cœur la parole de Dieu, comme il la sent dans le sien. Mais il n'est pas content de lui. « Je suis un méchant homme, disait-il à Francke. Si je suis bon un jour, je redeviens méchant le lendemain. » Il craint pour le salut de son âme. « Ah! oui, c'est bien difficile d'aller au ciel! (*Ya, es ist schwer in Himmel zu kommen!*) » Difficile pour un roi surtout, qui est responsable non-seulement de ses péchés, mais encore de ceux qu'il laisse ou fait commettre. C'est pourquoi, dans les momens de mélancolie, il parlait d'abdiquer : « Je ne vois pas d'autre moyen de faire mon salut, et je voudrais tant faire mon salut! » Il se voyait alors retiré dans sa maison de Wüsterhausen, avec dix mille écus par an. Il partagerait entre sa femme et ses filles le soin du ménage : « Moi, je prierai Dieu et j'aurai soin de l'économie de la campagne. »

Il semblait né en effet pour cette vie de gentilhomme campagnard. Il aurait à merveille exploité sa terre; il l'aurait améliorée chaque année. Il aurait défriché ce bois, desséché ce marais, établi une brasserie, une distillerie, construit de nouveaux bâtimens, assuré la vente de ses produits. Il aurait tenu tout son monde sous une discipline exacte, se serait mêlé de tout, de la lingerie, de la cuisine, des confitures comme du reste. Il aurait été sur le dos de tout le monde à la fois. Il aurait injurié et frappé. Il eût été le plus passionné chasseur parmi les *Juncker* du Brandebourg. Il eût tenu tête aux plus forts mangeurs et buveurs dans des repas pantagruéliques. Le soir, il aurait fumé sa pipe avec des voisins et avec ses gens. Il aurait discuté sur l'ensemencement, sur l'engrais, parlé de chasse, comparé les mérites des vins et des bières, discuté sur la grâce et le péché originel. Il aurait prié Dieu avec les siens et tout seul, lui demandant, en toute simplicité, d'épargner la grêle à ses moissons, et de la réserver aux champs d'autrui. Il aurait chanté les psaumes à l'église et à la maison, et trouvé dans la Bible des applications de christianisme actif pour ses intendans et ses serviteurs. Il aurait voulu que son fils lui ressemblât, et ne lui aurait pas pardonné de faire le petit monsieur de ville. Il aurait économisé sur ses dix mille écus. Il aurait ajouté à cette économie la plus-value annuelle de ses terres, car, chaque année, il aurait produit *ein Plus*. Il se serait enfin endormi dans le Seigneur, laissant à son héritier les plus belles terres du pays, et un bon magot pour les faire mieux valoir encore, pour acheter tel domaine d'à côté, ou encore pour gagner les procès qu'il avait toujours eu

envie de faire à tel ou tel, sans oser les engager, parce qu'il s'est toujours défié de la justice et des juges, et que la crainte de perdre a calmé sa passion de gagner.

Frédéric-Guillaume a été, sur le trône, ce gentilhomme fermier. Il a gouverné son royaume comme un propriétaire son domaine. Au lieu d'arpens, ce sont des milles et des milles carrés qu'il a défrichés ou desséchés; au lieu de granges et d'écuries, il a bâti des villes. Roi, au lieu de particulier, les objets de son activité ont grandi, aussi ses qualités et ses défauts, ses passions bonnes et mauvaises, ses joies et ses douleurs. Mais c'est toujours lui qui est en scène et de toute sa personne, de son étrange personne. Son intelligence simple et claire, quand elle s'applique aux choses qu'elle connaît et sur lesquelles elle a autorité directe, est capable de voir tous les détails un à un, chacun pour lui, mais aussi à sa place dans l'ensemble. Elle est éprise du réel, du visible, du tangible; dédaigneuse de tout luxe, contemptrice de tout idéal; douée d'un merveilleux talent pour organiser et réglementer; toujours occupée à ordonner, pleinement satisfaite par la contemplation d'un régiment modèle, où tout a sa place, bataillons, compagnies, sections, hommes, et, sur chaque homme, chaque pièce de l'uniforme et de l'armement; où le geste de l'individu n'est qu'une fraction d'un mouvement d'ensemble; où tous les regards se fixent au nombre de pas voulu. Comme ce régiment, le roi commande l'agriculture, l'industrie, la religion. Mais il est troublé par la moindre résistance au classement et à la mise en rang. Il ne sait pas trouver le mode juste de relations avec les puissances qui ne dépendent pas de lui. Au moindre accroc, il perd patience, il se lamente, il crie, il souffre. Alors, il se divertit par le grotesque, par la caricature et par un certain goût du drôle élevé jusqu'au fantastique, ou bien il se soulage par la colère et par l'orgie. Il est, à quelques momens près, sincère, honnête, franc, n'ayant ni la force nécessaire pour dissimuler, ni le temps d'arranger des mensonges. Son mépris du convenu, son dégoût pour l'apparence vaine sont des vertus de prince. Il va tout droit au fait, au réel. Son application, son activité ont une telle intensité qu'elles ont pénétré à fond cette masse d'hommes et cette étendue de territoires sur lesquelles elles se sont exercées. Il en a fait un être qu'il a marqué de son empreinte, car la Prusse des bureaux et des casernes, dévote au dieu des armées, obstinée au travail, fière d'elle-même jusqu'à l'orgueil, disciplinée jusqu'à la servitude, est bien celle que Frédéric-Guillaume a enfantée dans l'effort et la douleur.

ERNEST LAVISSE.

LA
FRANCE EN TUNISIE

I.
LA RÉGENCE AVANT LE PROTECTORAT.

Après le mouvement magnifique dont Paris a été le théâtre en 1889, il est plus qu'utile de constater combien notre influence s'est développée en dehors des frontières, loin des limites qui nous furent brutalement imposées par les désastres de l'année terrible.

A la suite d'humiliations sans nombre suivies d'une mutilation imméritée de la patrie, rien ne pouvait être plus fortifiant et mieux relever les cœurs, que le mirage qui nous a fait entrevoir sous les ormes de l'Esplanade des Invalides une nouvelle France dans une France coloniale. Malgré de grandes lacunes, un étalage d'objets baroques, l'exposition de nos possessions d'outre-mer n'en a pas moins impressionné ceux qui ont su la fixer dans leur mémoire et y voir autre chose qu'un spectacle forain. Beaucoup de visiteurs l'ont saluée avec transport, cette France nouvelle, car elle infligeait un démenti aux esprits chagrins qui se figurent qu'un peuple peut être vraiment grand sans qu'il lui soit nécessaire d'étendre, au-delà d'un horizon restreint, son génie, sa civilisation, et jusqu'à ces bienfaisantes découvertes qui vont aujourd'hui sous toutes les latitudes, sans distinction de race et de couleur, alléger les souffrances de l'humanité dolente.

Ce n'est pourtant pas de l'Exposition universelle de 1889 qu'il s'agit ici : on l'a visitée et parcourue en tous les sens et pendant

de longs mois; les journaux et les revues en ont beaucoup parlé, il n'en reste plus rien à dire. Mais sur quelle mer d'erreurs ne naviguerait-on pas si l'on s'imaginait connaître nos colonies et les pays placés sous notre protection par ce que l'on en a vu à Paris!

Le Tonkin, par exemple, d'après ce qui a été exposé, ne serait qu'une succursale du faubourg Saint-Antoine : tout s'y résumait en bahuts et autres meubles incrustés de nacre; on ne nous y a montré ni ses minerais, ni ses bois, ni ses céréales, rien de ce qui pouvait aider à justifier cette conquête. Quant à nos colonies de l'Océanie et de l'Afrique occidentale, mieux vaut n'en pas parler. La Tunisie, avec son pavillon des forêts dont un fauve superbe gardait l'entrée, son palais aux fines colonnades et aux claires faïences, sa flore, ses vins, ses huiles, a donné pourtant un ensemble assez parfait de ce qu'elle pourra produire, quand elle aura les voies ferrées et autres qui lui manquent. L'Algérie, également, a fait de son mieux, et, dans la blanche reproduction de la mosquée d'Abd-el-Rhaman qui abritait ses richesses, il n'y avait qu'à louer et à faire des vœux pour que l'éclat dont elle brillait ne fût pas un éclat passager. Il n'est pas jusqu'au puits artésien qui en était voisin, et dont les eaux claires baignaient les racines d'un véritable dattier, qui n'ait été comme une révélation de ce que seront les vastes solitudes du Sahara dans un avenir plus ou moins rapproché.

A la vue des salles immenses où la Tunisie et l'Algérie avaient exposé tout ce qu'elles donnent en spiritueux, on s'est demandé si ces deux pays ont agi bien prudemment en jouant sur une seule carte leur avenir, en faisant en quelque sorte de la culture de la vigne leur unique souci. Il est bien permis d'en être quelque peu inquiet lorsqu'on sait que les plantations de cotonniers auxquelles tout fut jadis sacrifié en Algérie, n'existent plus qu'à l'état de souvenir, et que le phylloxera, dont la présence en Afrique est indéniable, peut un jour, — à ce que Dieu ne plaise, — s'y développer et y exercer ses ravages.

Et dans un ordre d'idées tout différent, au point de vue administratif et gouvernemental, n'y a-t-il rien à dire? Rend-on aux colons et aux indigènes la part de justice qui leur est due? S'occupe-t-on de les soustraire à l'usure qui ronge leurs cultures et leurs terres? Qui n'a entendu parler des bureaux arabes et des rares faits honteux qui les firent disparaître? Aujourd'hui, ces bureaux tant décriés sont regrettés. Des Kabyles du Djurjura me l'ont maintes fois répété. Ne pourraient-ils être rétablis ou les administrateurs civils qui les remplacent offrir des garanties qu'on leur reproche de ne pas avoir et un prestige qui leur fait défaut en présence d'une race fière et belliqueuse?

Au printemps dernier, j'ai parcouru l'Afrique de Tunis à Kairouan

et de Biskra à la frontière marocaine; il m'en est resté la pénible conviction que, si nous avions su nous faire respecter partout, nous n'avions su assez nous faire aimer, principalement dans la plus vieille de nos possessions, en Algérie. Être aimé des Arabes, c'est, je le sais, demander l'impossible, tellement nous différons de croyances religieuses et de mœurs; mais il y a des degrés à tout : pas de tendresse, si l'on veut, mais du moins pas de haine. Lorsque sonnera en Europe l'heure d'une conflagration générale, de nouvelles insurrections seront à craindre, car nulle assimilation ne s'est faite entre nous et la race autochtone; ce qui est pis, c'est que l'élément espagnol et italien, qui s'y trouve en disproportion avec l'élément français, ne sera pour celui-ci qu'un embarras de plus. On a beaucoup écrit, on écrit toujours sur la Tunisie et l'Algérie; il semblerait donc superflu d'en parler encore; mais on oublie vite en France, et peut-être reste-t-il quelque chose à dire dans l'intérêt de ces contrées et des colons qui y représentent la civilisation, en faveur d'Africains qui, victimes d'une incurable imprévoyance, se voient enlever par des usuriers sans entrailles, et leurs terres, et leurs récoltes, et jusqu'à la place qu'ils occupent au soleil.

Personne ne se refuse à reconnaître que, nulle part la France n'a plus rapidement fait supporter son influence et ses conseils. Pourquoi, chez elle, a-t-elle donc jusqu'à ces derniers temps fait si peu de cas de sa protégée et s'unit-elle à ses ennemis du dehors pour blâmer et critiquer tout ce qui s'y fait? La raison n'en est que trop évidente. Ceux de nos gouvernans qui ont laissé l'Angleterre nous supplanter en Égypte, qui, demain, voteront à la prochaine discussion du budget l'abandon de l'Annam et du Tonkin, sont nombreux dans les conseils du gouvernement et c'est pitié de voir combien ils s'acharnent, — dût notre prestige au dehors disparaître, — à mettre des entraves à tout développement colonial ou producteur.

Quant aux nations étrangères ennemies des intérêts français, on sait par quelles calomnies, par quel odieux abus de la force, par quelle exploitation de sentimens sacrés, sous quel masque négrophile, elles se font la part du lion sur le noir continent. Ne nous étonnons donc pas si elles ne peuvent voir sans jalousie flotter notre drapeau sur les terres les plus fertiles de ce continent; soyons plutôt surpris de voir quelques-uns de nos hommes d'État joindre d'un cœur léger leurs critiques aux critiques de ces nations jalouses. Une réaction favorable à la Tunisie s'est pourtant produite en haut lieu depuis quelques jours; on a assimilé les produits de la régence aux produits algériens, c'est-à-dire que les premiers, en entrant dans nos ports, y seront, à peu de choses près, traités comme le sont les produits de nos colonies. Les agriculteurs, les

sociétés financières qui y ont apporté des capitaux énormes pourront donc voir leur audace récompensée et la possibilité de transformer la région que je vais décrire en une terre riche et rémunératrice.

I. — LES CORSAIRES DES ÉTATS BARBARESQUES JUSQU'A LA PRISE D'ALGER.

Je ne sais pourquoi, lorsque, du pont du bateau avec lequel vous êtes venu en quelques tours d'hélice de Marseille à Tunis, vous contemplez au soleil levant l'immense et vaporeux panorama qui, du cap Bon, s'étend jusqu'à Carthage, rien ne vous fait pressentir que vous avez devant les yeux une terre appelée à devenir française. Vous allez y descendre, et je vous défie bien, en y mettant les pieds, de prendre l'allure conquérante que j'ai vue aux Anglais lorsque, casque de liège en tête, badine à la main, ils débarquent à Malte ou à Gibraltar. Est-ce dû à ce qu'en France on parle rarement de la Tunisie? Au peu qu'elle pèse dans l'esprit de nos gouvernans? A ce qu'il n'a fallu pour y établir notre protectorat, ni luttes, ni combats, ni livrer l'un de ces assauts sanglans qui, comme à Constantine, consacrent glorieusement une conquête? Est-ce parce qu'il vient involontairement à l'idée que notre présence dans une région où tant de peuples divers ont passé sans pouvoir s'y fixer peut ne pas laisser plus de trace qu'une empreinte de pas sur le sable? Que la Tunisie, cette annexe obligée de l'Algérie, nous a valu la perte de l'amitié d'un peuple que nous avons beaucoup aimé? Il y a de tout cela dans l'impression que vous éprouvez inconsciemment, et cette impression dure de longues heures, soit que, pour vous en distraire, vous vous rendiez de la Goulette à la capitale de la régence par le chemin de fer italien, soit que vous suiviez en landau une belle route sablée bordée à gauche par le grand lac El-Bahira, et à droite par des prairies où de petits bergers encapuchonnés, nus sous leur burnous en loques, font paître des moutons.

Pendant les quelques minutes qui précèdent un débarquement, le voyageur que n'affolent pas le sifflement de la machine et les clameurs des bateliers trouve toujours quelques instans de recueillement pendant lesquels, ses yeux tournés dans la direction d'une terre qui lui est encore inconnue, il se plaît à évoquer les grands noms, les grands souvenirs qui l'ont illustrée. L'histoire ancienne de Thunes, ainsi que Léon l'Africain, le géographe arabe, appelait Tunis, et le souvenir de la chute de Carthage les font ici revivre par milliers. Vous n'avez que l'embarras du choix depuis l'époque où, à l'imitation d'Ulysse délaissant Calypso dans son île, Énée

abandonnait Didon sur son bûcher, jusqu'au jour où saint Vincent de Paul échappait à la chiourme qui retenait captif à Tunis le plus charitable des hommes. Ce n'était pas aux époques héroïques d'Annibal, de Scipion, de la femme d'Asdrubal se jetant avec ses enfans dans les flammes qui consumaient Carthage vaincue, que je songeais, mais au temps odieux des corsaires barbaresques, aux époques où ils écumaient les mers, saccageaient notre littoral, et enchaînaient sur les bancs de leurs galères les Européens qui, fidèles à leurs convictions religieuses, refusaient d'abjurer.

Comment ces pensées m'étaient-elles venues? En voyant amarrée aux flancs du bateau à vapeur sur lequel je me trouvais, une barque dans laquelle une légère houle balançait des disciplinaires, presque des enfans, que des gendarmes, revolver au poing, avaient mission de remettre à l'autorité militaire. Au lieu de ces jeunes soldats, je m'imaginais voir des marins bretons ou provençaux, de pauvres pêcheurs enlevés à leur barque au temps où les corsaires de Tunis et d'Alger s'abattaient sur notre littéral ainsi que des oiseaux de proie. Quelle ne devait pas être la terreur de ces prisonniers lorsque, comme les prisonniers que j'avais sous les yeux, ils attendaient sous un soleil ardent, balancés par le flot dans une barque immonde et sous la surveillance de gardiens à figures autrement rébarbatives que celles de nos bons gendarmes, qu'ils fussent descendus à terre pour y subir la plus abjecte servitude, d'infâmes caprices, le plus souvent, pour être rivés jusqu'à la mort à un banc de trirème !

Ce n'est pas que l'Espagne, l'Angleterre et la France n'aient mille fois essayé d'écraser les corsaires et de couler bas leurs flottes dans les eaux de Tunis même. A un moment peu éloigné du jour où les puissances, réunies à Bruxelles, n'ont pas senti gronder en elles ces « haines vigoureuses » qui devaient les porter à trouver les moyens de combattre jusqu'à extinction la traite des noirs, c'est-à-dire un trafic aussi odieux que le fut jadis la captivité des chrétiens, il est nécessaire de leur rappeler ce qui a été déjà fait en Afrique pour détruire la barbarie musulmane. Il n'est pas inutile que l'on sache combien de fois la France, pour venger son pavillon outragé, son commerce ruiné, ses fils captifs, dut envoyer ses escadres et faire parler la poudre dans ces eaux de Tunis aujourd'hui si calmes. Le récit de tant de répressions, d'esclaves pris et rachetés, paraîtra monotone, mais on ne connaît pas assez le passé de cette terre d'Afrique, dont les nations européennes se partagent aujourd'hui d'immenses étendues avec des procédés rappelant ceux des bêtes fauves se disputant une proie. Que l'Angleterre et l'Allemagne sachent bien que la conquête du sol africain leur sera chose facile, mais que la lutte de la

chrétienté contre l'islamisme, commencée aux croisades, continuée jusqu'à nos jours, durera encore pendant de longs siècles. La faire cesser est la difficulté suprême; qu'on en juge par ce qui s'est passé dans cette seule régence de Tunis, de 1270 jusqu'à 1830, jusqu'au moment où le pavillon tricolore flotta sur la casbah d'Alger.

C'est d'abord saint Louis s'imaginant qu'il convertirait le souverain musulman de Tunis, et, qu'en le convertissant, il délivrerait la chrétienté de l'un de ses plus ardens persécuteurs. Le fils de Blanche de Castille meurt de la peste en débarquant à Carthage, et nos malheureux compatriotes, qui rament déjà sur les galères des états barbaresques, n'en sont que plus maltraités. C'est ensuite Charles-Quint qui, avec une escadre de quatre cents voiles et 25,000 hommes, vient livrer bataille à Barberousse dans la plaine qui s'étend entre La Goulette et la capitale actuelle de la Tunisie. Pendant la mêlée, les esclaves chrétiens réussirent à briser leurs fers et à s'emparer de la citadelle, contribuant ainsi puissamment par leur présence sur les remparts et leurs cris de délivrance à la déroute des troupes du célèbre pirate. Moins heureux, Philippe II, en 1553, confie à don Juan de la Cerda, duc de Medina-Cœli, 14,000 soldats qui doivent attaquer les forbans dans Tripoli. Les Espagnols, surpris à l'ancre dans l'île de Djerba, perdirent une partie de leur flotte, et 5,000 d'entre eux restèrent dans les fers. En 1573, 20,000 hommes, sous les ordres de don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante, revinrent à la charge, s'emparèrent de Tunis et délivrèrent une masse de captifs. Chose étrange, tous ces triomphes de l'Espagne sur les musulmans ne furent jamais que passagers; les Espagnols ne purent jamais résister longtemps aux forces turques qui, de Constantinople, venaient aider les troupes tunisiennes à chasser l'Européen. En 1605, c'est la France qui intervient. Le comte Savary de Brèves, ambassadeur à Constantinople, se présente seul devant Tunis, sans autre escorte que celle d'un émissaire du sultan. Il demande avec une grande assurance au bey l'exécution des clauses d'un traité passé entre son roi Henri IV et le grand-turc. Les clauses principales étaient la mise en liberté immédiate de tous les prisonniers français; plus, des excuses en raison de divers outrages infligés à notre pavillon. M. de Brèves faillit être tué, dès les premiers jours de son débarquement, par les janissaires, alors très puissans dans la régence. Mais son sang-froid, son courage, eurent raison du fanatisme des Turcs, et l'ambassadeur obtint la mise en liberté des captifs de sa nation en échange d'un très petit nombre de mahométans détenus par représailles à Marseille.

Un gentilhomme poitevin, auquel don Quichotte n'eût pas manqué de donner une forte accolade, le sire Beaulieu dit Briaille, s'indigna fort, dans sa gentilhommière du Poitou, aux récits qu'on lui fit des cruautés commises sur les chrétiens par les corsaires des états barbaresques. Il arme deux vaisseaux à ses frais, et fait voile pour Tunis. Sur les côtes de Sardaigne, un heureux hasard lui fait rencontrer une escadre espagnole, et Beaulieu propose à celui qui la commandait, don Juan Faicharde, d'aller en sa compagnie surprendre les galères tunisiennes, alors mouillées sous la garde des canons de La Goulette. Le commandant espagnol accepte de grand cœur la proposition, et, brusquant l'attaque, Beaulieu et Faicharde réussirent à incendier l'escadre ennemie avant qu'aucun secours ne lui vînt de terre. C'est aussi vers cette époque, au mois de juin de l'année 1607, que saint Vincent de Paul, qui, depuis deux ans, était prisonnier en Tunisie, réussit à gagner les côtes de Provence sur une petite embarcation.

De toutes les villes du littoral européen, c'est Marseille qui a le plus souffert de la piraterie, et si aujourd'hui elle tire quelque profit de notre présence à Tunis, ce ne sera que justice et compensation. En 1616, cette ville perdit, du fait des corsaires, 2 millions de francs, somme énorme pour le temps; pour leur faire rendre gorge, elle arma cinq gros navires et deux pataches. L'expédition, commandée par un chevalier de Malte du nom de Vincheguerre, partit pour Tunis le 5 mars et en revint victorieuse le 4 septembre. Vincheguerre avait obtenu, comme toujours, la liberté d'un certain nombre de captifs, une indemnité et un traité de paix. Quelle pouvait être la valeur d'un tel instrument? Une feuille de parchemin! Aussi voit-on la France, peu de temps après ce succès des Marseillais, préparer une nouvelle expédition contre ceux qui ne cessaient de la braver. Toutefois elle se laissa devancer, en 1665, par l'amiral anglais Black, lequel fit un monceau de ruines du fort principal de Porto-Farina; il détruisit aussi la ville de ce nom et brûla neuf galères tunisiennes. A la suite de cette dure leçon, l'amiral anglais obtint la mise en liberté de tous les esclaves anglais et hollandais, — on voit qu'il y en avait une grande variété, — qui se trouvaient détenus chez des particuliers ou dans les bagnes. On se demande avec une véritable stupeur de quelle trempe pouvaient être ces forbans des états barbaresques, lorsque, après tant de villes détruites par le canon européen et de galères coulées, ils continuaient à maintenir leur puissance sur la Méditerranée, à l'exemple de ces tigres d'Asie qui règnent sans partage sur la jungle qu'ils ont choisie.

Ce ne fut que vingt ans après les victoires de l'amiral Black que

le maréchal d'Estrées vint à son tour mettre à la raison les incorrigibles Tunisiens. Sans tirer un seul coup de canon, rien qu'en faisant manœuvrer la flotte française en vue de La Goulette, le descendant de la belle Gabrielle obtint en faveur du commerce français une indemnité pécuniaire assez forte et l'autorisation de créer un comptoir au cap Nègre. Ce fut vers cette époque, nous apprend M. Rousseau, c'est-à-dire en 1685, que les pères de la Rédemption de Flandre vinrent à Tunis pour racheter les captifs. Après avoir brisé les fers d'un grand nombre de ces infortunés, les pères se rendirent à Alger dans la même pensée de charité (1). En 1724, une escadre française, commandée par le vicomte d'Andrezel, se présenta devant Tunis; elle y fut saluée de quatorze coups de canon. Le bey régnant, Hussein, un des ancêtres du bey actuel, reçut notre compatriote avec la plus grande distinction ; il le fit promener dans ses carrosses, et, honneur insigne, il le prit par la main pour lui faire visiter ses jardins. N'y avait-il donc plus d'esclaves à Tunis? Les bancs des galères étaient-ils sans leurs rameurs habituels? Il y en avait toujours, car c'est à partir de 1724 que les missionnaires capucins qui desservaient la chapelle du consulat de France vinrent se loger dans le bagne dit de Sainte-Croix, bagne attenant à ce même consulat, pour y assister les captifs chrétiens qui s'y trouvaient détenus. Combien tout cela, aujourd'hui, paraît monstrueux ou incompréhensible! Autre anomalie : le savant naturaliste Peysonnel arrivait alors en Tunisie et obtenait du bey l'autorisation d'en étudier la faune et la flore. Il n'y fut jamais inquiété.

C'était trop beau pour qu'une telle paix durât longtemps. Ali-Pacha, le successeur d'Hussein, ayant épuisé son trésor en querelles intestines, trouva commode d'en remplir les vides en pratiquant ce qui lui procurait le plus clair de ses revenus, c'est-à-dire en lançant ses vaisseaux sur les bâtimens de commerce marseillais, qui, seuls alors, sillonnaient la Méditerranée. De plus, Ali-Pacha, après avoir outragé notre consul, ordonna à ses soldats de détruire de fond en comble le comptoir qu'il nous avait été permis d'ouvrir au cap Nègre. Cet établissement, propriété de la Compagnie royale d'Afrique, fut saccagé, pillé, démoli, et l'on conduisit prisonniers à Tunis ceux qui s'y trouvaient. Pour venger de tels outrages, la France envoya sur les côtes de l'Algérie deux frégates et deux barques de guerre dont les croisières, mal conduites, ne purent même pas empêcher la prise de plusieurs de nos bâtimens richement chargés. Plus malheureusement encore, M. de

(1) *Annales tunisiennes*. Paris; Challamel.

Saurins, qui les commandait, ayant eu la faiblesse de confier son plan d'attaque à un Maure qui le trahissait, tomba aux mains des soldats de la régence avec cinq cents de ses compagnons en attaquant l'île de Tabarque. Avant de procéder au partage des prisonniers entre les janissaires, les aghas, les ulémas et autres dignitaires, le bey Ali-Pacha exigea que les Français comparussent devant lui enchaînés deux par deux. A la vue de M. de Saurins gravement blessé, le bey, saisi de fureur, cria qu'on ôtât ce chien de sa présence et que, conduit dans un cachot, on lui tranchât la tête. L'ordre allait être exécuté lorsque le fils du bey supplia son père de lui céder le prisonnier. Le bey y consentit, persuadé que l'officier français, criblé de blessures, ne tarderait pas à succomber (1).

Lorsqu'on visitera le Bardo, il sera bon de jeter un coup d'œil sur les fossés qui l'entourent. Ils ont été creusés par les cinq cents matelots et soldats français qui furent faits prisonniers à la malheureuse attaque du fort de l'île de Tabarque.

La paix, mais une paix tout à l'avantage du bey, n'en fut pas moins signée entre la France et la régence six mois après ce désastre. Elle dura de 1743 à 1768, un quart de siècle, ce qui ne pouvait manquer de paraître long au despote d'un état barbaresque. Celui qui la rompit alors était pourtant un prince prudent, mais ses conseillers avaient dans les veines le sang d'une race guerrière, des instincts de bandit et la haine traditionnelle de tout ce qui portait le nom de chrétien. Ali-Bey, très correct toutefois, permit aux marchands français établis à Tunis de se retirer sur les bâtimens de leur nation. Pour protéger leurs intérêts, ce prince donna l'ordre à des gardiens à sa solde de monter la garde devant les magasins de ces marchands jusqu'au rétablissement de la paix.

C'est la conquête que nous fîmes de la Corse en 1768, qui servit de prétexte à la rupture souhaitée par le bey. Des bâtimens de guerre tunisiens s'étaient emparés de bâtimens naviguant sous le pavillon de l'île; le gouvernement français, comme c'était son droit, en réclama la restitution, qui lui fut refusée, le bey prétextant que lui-même était depuis longtemps en guerre avec les Génois, autrefois maîtres de la Corse. Le 16 juin 1770, une escadre française, forte de seize navires de guerre, de deux corvettes et d'un autre grand navire fourni par la marine des chevaliers de Malte, vint mouiller à La Goulette. Elle était commandée par M. le comte de Broves, chef d'escadre. Peu s'en fallut que, sans tirer un seul

(1) M. de Saurins revint miraculeusement à la vie et navigua de nouveau.

coup de canon, elle n'obtînt ce qu'elle venait demander de la régence : restitution des navires indûment saisis, mise en liberté des esclaves faits en Corse et paiement d'une forte indemnité. Voici par quelle singulière circonstance la guerre eût pu être évitée, et si j'en reproduis littéralement les details d'après un historien tunisien (1), c'est pour conserver tout son caractère aux mœurs beylicales de cette époque.

« Le fait suivant, écrit l'historien, prouvera que chacun des actes de la vie de notre maître semblait être marqué au coin du bonheur.

« Quelque temps avant la guerre avec les Français, il avait traité avec un capitaine de cette nation pour aller chercher à Constantinople de jeunes et belles esclaves qu'il destinait à son harem particulier, ainsi qu'à celui de son fils, l'illustre Hamouda-Pacha. Plusieurs de ses favoris et quelques femmes d'un âge mûr, chargés du soin de ces achats, avaient pris passage sur le navire du capitaine en question. Or, à l'époque où ce bâtiment quittait Constantinople pour effectuer son voyage de retour, la guerre était déclarée, on pouvait donc craindre, avec quelque raison, que sa riche cargaison, ainsi que les personnes qui veillaient sur elle, ne devinssent la proie de l'ennemi. *Les inquiétudes étaient telles qu'il fut un instant question de traiter tout de suite avec les Français sans attendre le retour du navire*, afin d'invalider sa capture dans le cas où elle aurait lieu en mer ou aux atterrages. Au milieu de ces préoccupations, on apprit qu'il était arrivé à bon port à Monastir par le seul fait du hasard, et sans que son capitaine connût l'état de guerre qui venait d'eclater entre Tunis et la France. Le caïd de Monastir écrivit aussitôt à notre maître qu'il avait fait descendre à terre tous les passagers des deux sexes et qu'il avait fait mettre aux fers le capitaine et l'équipage français. A cette nouvelle, la joie fut grande à Tunis, et chacun voulut voir dans cette bonne fortune de notre maître un heureux présage de ses succès futurs contre ses ennemis. Les prisonniers furent employés, par ordre de notre maître, aux travaux de la poudrière, pour aider ainsi, de leurs propres mains, à la confection des matières qui devaient donner la mort à leurs compatriotes. »

L'arrivée malencontreuse à Monastir du navire conduisant au bey son harem fit que Porto-Farina, Bizerte et Sousse subirent le bombardement de l'escadre française. Le port de La Goulette et Tunis échappèrent à la destruction. Ce fut un bien, car un émissaire du sultan étant intervenu fort à propos, la France et la régence signèrent un nouveau traité de paix dans des termes hono-

(1) El-Hadj Hamouda ben Abd-el-Aziz, historien tunisien de la fin du XVIII[e] siècle.

rables pour les deux pays. Inutile sans doute d'ajouter que les esclaves français, aussi bien que les esclaves corses, y gagnèrent leur liberté. Ceux des autres nations ne jouirent de la même faveur qu'en 1782, à la mort du bey. A cette occasion, trois cents captifs furent déclarés libres par œuvre pie et propitiatoire.

Lorsque Bonaparte débarqua en Égypte, nos rapports avec la régence s'altérèrent encore, la Turquie exigeant que sa vassale tunisienne mît en campagne ses corsaires pour détruire notre marine marchande. Le bey alors régnant, peu hostile à la France, grâce à l'influence que notre consul, M. Devoize, exerçait sur son esprit, n'obéit que mollement. Notre agent, l'un des meilleurs qu'il y ait eus en Tunisie, profitant de ce qu'une escadre française était à La Goulette, obtint la mise en liberté de vingt-deux captifs français dont sept hommes et quinze femmes. M. Devoize évalua la perte éprouvée par le bey à la suite de cette libération à 130,000 fr. et quoiqu'il restât encore dans les bagnes un grand nombre de prisonniers, il fallut bien se montrer satisfait du résultat obtenu. Lorsque les armées républicaines, partout victorieuses, occupèrent l'Italie, M. Devoize eut encore l'heureuse idée de menacer le bey de la colère du premier consul, colère inévitable, disait-il, si le vainqueur de Marengo venait à savoir que les bagnes tunisiens contenaient deux mille individus, Siciliens, Romains, Toscans, Génois et Napolitains, presque tous alors les protégés de la France. Le bey Hamouda céda encore une fois, et il n'est guère possible de lui refuser quelque sympathie en raison de son désintéressement et de son désir de rester en bons termes avec nous.

Ce n'est pas sans une joie profonde, un grand allègement du cœur, que l'on voit approcher le jour où, par la conquête d'Alger, captifs et corsaires, bagnes et galères, disparaîtront à jamais des états barbaresques.

En suivant page par page, année par année, les *Annales des états barbaresques* mises si savamment en ordre par M. Alphonse Rousseau, il semble que les bagnes de ces contrées n'aient jusqu'en 1830 jamais connu le vide. Ce sont d'horribles bouges où le bruit des chaînes que les captifs traînent à leurs pieds est incessant, où les pleurs des infortunés qui y sont jetés ne tarissent jamais, car toujours des larmes nouvelles en fécondent la source. La France, bien souvent, a versé son sang pour de nobles motifs, mais jamais pour une plus belle cause. Un jour, l'humanité, libre de se mouvoir hors de limites trop restreintes, délivrée des préjugés qui font de chaque frontière une démarcation de haine, rendra justice à la nation qui combattit toujours pour l'affranchir et la délivrer de la barbarie.

L'Angleterre, naturellement jalouse de ce que nous avions ob-

tenu grâce à M. Devoize, envoya l'amiral Freemantle devant Tunis pour négocier le rachat d'un certain nombre de captifs siciliens, ses protégés d'alors. Soixante-quatre de ces malheureux capturés, malgré leur passeport anglais, obtinrent leur mise en liberté sans condition; 394 l'obtinrent aussi, mais au prix d'une rançon de 315 piastres fortes d'Espagne pour chacun d'eux. Est-ce tout? Non, car 500 autres captifs romains et napolitains recouvrèrent un peu plus tard leur liberté. On se demande peut-être comment les régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli pouvaient entretenir, renouveler sans cesse le triste personnel de leurs galères. Rien n'était plus simple. Ainsi en 1815, trois ans après la descente de l'amiral Freemantle à La Goulette, un nouveau bey, voulant utiliser un nouvel armement, ordonna à huit de ses corsaires de prendre la mer et de ne rentrer au port qu'avec des captifs et du butin. Le chef de l'expédition se dirigea de son propre mouvement vers la baie de Palma en Sardaigne, en enleva 158 habitans au nombre desquels on comptait huit mères de famille, et une jeune et fort belle fille de quinze ans, sœur du commandant de Palma, tué en défendant un fort. Les corsaires rentrèrent à Tunis sans être autrement molestés, y débarquant paisiblement les captifs et un butin considérable.

Un jour vint, pourtant, où le souverain qui commandait à ses navires de telles équipées fut pris d'une terreur subite. Le 11 avril 1815, en rade de Tunis, se montra tout à coup une escadre formidable commandée par lord Exmouth. Elle venait d'Alger, et, celui qui la commandait après y avoir fait mettre 1,500 chrétiens en liberté, avait notifié au dey stupéfait que, par suite d'une décision des puissances européennes, la course était à jamais interdite aux bâtimens des états barbaresques.

L'amiral était venu à Tunis pour y faire la même notification, et Tripoli, un autre repaire de forbans, devait aussitôt après recevoir une injonction tout aussi énergique. Grâce à une nouvelle intervention de M. Devoize, et, à la présence au Bardo d'une princesse anglaise qui, d'humeur indépendante, voyageait en touriste, Sidi Mahmound, le bey régnant alors, sans paraître céder aux canons de l'escadre, mit en liberté et sans rançon 300 Sardes d'abord, plus 500 Napolitains, à un prix de rachat convenu. Pour se conformer aux stipulations du congrès de Vienne, le dey s'engagea par écrit à ne plus tolérer et à interdire à jamais l'esclavage des chrétiens dans toute l'étendue de la Tunisie. Tout cela n'empêcha pas notre agent général de constater, après le départ de lord Exmouth, qu'il restait encore dans les trois régences un grand nombre de Romains et de Toscans. L'amiral, en ayant été informé, eut pitié de ces infortunés,

et envoya de Gibraltar une frégate anglaise qui les réclama et put les délivrer. A dater de ce moment, il n'y eut dans les trois régences que des prisonniers de guerre. La condition de ces malheureux fut plus triste que celle des anciens captifs. Les deys et les beys ne pouvant ni les revendre, ni en tirer grand profit, se crurent dispensés de leur donner de la nourriture et des soins. Toutefois, un résultat très important avait été obtenu, celui de la transformation de presque tous les navires de course en navires marchands. A Tunis, la métamorphose fut bien près d'être complète; mais, à Alger, le dey, ayant continué ses déprédations sur mer, vit sa flotte incendiée par l'amiral Exmouth. Ce marin énergique, chargé par les puissances européennes de détruire les pirates, s'acquitta de sa mission avec rigueur. Les fit-il tous disparaître ? C'est douteux, tellement la course était considérée par eux comme chose permise.

Lorsqu'en 1827, on apprit à Tunis que la guerre venait d'éclater entre la France et l'Algérie, la population de cette ville s'en montra ravie. En tout temps, les deux régences voisines avaient été rivales; elles s'étaient livré de sanglantes batailles sur leurs frontière, et les Tunisiens, ayant comme l'intuition du futur triomphe de nos armes, se montraient fort contens. Le bey, prié par le dey d'Alger et le représentant de la Turquie de se joindre à eux pour nous combattre, leur opposa des refus nettement exprimés. M. Mathieu de Lesseps, alors notre consul général à Tunis, en récompensa le souverain de la régence, en découvrant une conspiration qui devait lui faire perdre le pouvoir et peut-être la vie.

A la nouvelle que l'armée française avait pris et occupait Alger, la joie fut donc générale dans Tunis. Était-elle sincère? Il importe peu de le savoir, mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'à dater de cette époque notre influence y fut prépondérante. Indépendamment d'un traité avantageux que le comte de La Rochefoucauld, secondé par M. Mathieu de Lesseps, obtint du bey, ce souverain, par un article secret et additionnel, nous cédait, sur les hauteurs qui dominaient le port de Carthage, un vaste terrain pour construire une chapelle à l'endroit même où, d'après une tradition, saint Louis expira. La chapelle, édifiée depuis longtemps, est aujourd'hui confiée à la garde des pères blancs du cardinal Lavigerie. Je connais peu de sites mieux faits pour méditer sur la grandeur et la décadence des hommes et des empires. Sauf des citernes d'une étonnante étendue, il ne reste plus de ce que furent de populeuses cités que des excavations, de sinistres fondrières, des pans de muraille écroulés sur le sol, le tout recouvert par le linceul d'une herbe menue et d'une teinte sombre.

A côté de la chapelle, s'élève un musée renfermant quelques rares débris de la sculpture carthaginoise, une poste et un télégraphe confiés à un père blanc, des couvens, et, comme à dessein pour déshonorer une vue unique au monde, sur le versant d'un coteau admirable de verdure, une rangée de bicoques blanches, couvertes en tuiles rouges ; quelque chose comme un troupeau d'oies transformant en basse-cour une belle pelouse.

II. — L'ESCLAVAGE DES NOIRS DANS LA RÉGENCE EN 1890.

En parlant, dans le précédent chapitre, de l'odieuse captivité à laquelle avant 1830 les corsaires des états barbaresques soumettaient les Européens qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains, je ne pensais pas avoir à dire que l'esclavage, un esclavage occulte, celui de la domesticité, subsistait encore en Tunisie. Si l'on n'y voit plus de blancs ramant sur des galères, on y trouve des nègres et des négresses venus en captivité des régions où les hommes de couleur se vendent comme ailleurs on vend des ânes et des mulets. Arrivés à leur destination, c'est-à-dire à Tunis, ces nègres et négresses ne seraient pas libérés.

Le fait paraît si monstrueux, tellement en opposition avec le rôle que dans l'œuvre antiesclavagiste le cardinal Lavigerie joue en Afrique, sans parler des sentimens libéraux de notre résident général, que l'on répugne à y croire. Et cependant, avant de pousser plus loin cette étude, je tiens, quand je songe à l'astuce des détenteurs d'esclaves, à la polygamie permise en Tunisie, aux harems tunisiens, à leurs eunuques et aux sources claires où j'ai puisé mes informations, à dire ce que je sais. Si ce dire est vrai, — et une dépêche récente de M. Ribot à notre résident paraît le confirmer, — il faut se hâter de l'ébruiter, car il entache non l'honneur, ce qui est un gros mot, du drapeau protecteur flottant sur Tunis, mais sa bonne renommée.

C'est l'article que j'ai écrit le 15 novembre dernier à cette même place au sujet du congrès antiesclavagiste de Bruxelles, qui m'a valu, d'un avocat du barreau de Tunis, M. Gaston Jobard, une intéressante communication. D'après notre compatriote, l'esclavage existe en Tunisie, et il en donne la preuve en citant le récent décret qui interdit la vente des noirs dans toute l'étendue de la régence ; toujours d'après lui, le meilleur moyen de mettre un terme à la traite des noirs serait de fermer les débouchés ou les marchés qui se trouvent dans le nord de l'Afrique. La communication de mon honorable correspondant ne s'applique pas à un fait nouveau isolé, car dans un ouvrage publié par M. Duveyrier sur la Tu-

nisie, en 1881, je lis ce passage : « Bien que la vente des esclaves ait été interdite depuis longtemps, et que le marché soit fermé, l'esclavage continue à exister, et la traite des hommes, mais surtout la traite des femmes, se fait en Tunisie, — nous en avons les preuves irrécusables. » Plus récemment encore, en 1889, dans le livre volumineux de M. Honoré Pontois, ancien président du tribunal de Tunis, je relève que le consul général d'Angleterre a dû directement intervenir pour inviter la résidence française à mettre un terme au scandale de l'esclavage. Au mois de mars 1887, le consul anglais demanda même à la police française de faire délivrer des femmes esclaves détenues dans certaines maisons indigènes, notamment chez un nommé Ahmed-Moula. Ces infortunées furent remises au consul d'Angleterre qui les plaça en service chez des protégés de sa nation. Celles enlevées de chez cet Ahmed-Moula avaient, au dire de M. Honoré Pontois, été achetées à Constantinople au prix de 6,000 francs environ. M. Pontois cite d'autres faits qu'il serait trop long de reproduire ; ce qui précède et ce qui suit paraîtra suffisant (1).

Pour être clandestine, la vente des femmes esclaves à Tunis n'en est pas moins considérable, car, à la suite de l'enquête à laquelle s'est livré mon honorable correspondant, on en compterait jusqu'à 10,000 dans la capitale de la régence et les environs. Mais, dira-t-on, comment y sont-elles introduites si, par un décret du bey Ahmed en date du 23 janvier 1846, leur entrée est prohibée ? Elles y viennent enfermées dans de grands paniers d'osier portés par des chameaux bêtement majestueux ou dans des voitures particulières. Dans ce dernier cas, elles sont revêtues de brillans costumes qui les enveloppent de la tête aux pieds ; jamais ces malheureuses captives, des Soudanaises, n'ont été mieux vêtues, mais jamais aussi plus rapidement dépouillées de leurs riches oripeaux dès qu'elles sont au logis du maître. Aux yeux des soldats du bey qui, censément, veillent aux portes de la ville, elles passent pour de riches Tunisiennes venant de leur maison de campagne.

Mon correspondant a voulu prendre en main la cause de ces infortunées, et, l'an passé, il fit dans leur intérêt une longue et minutieuse enquête ; il entendit le témoignage d'un grand nombre d'anciennes femmes affranchies ou qui s'étaient évadées de la maison de leurs propriétaires ; il fit prendre par des notaires tunisiens, pour avoir des actes authentiques, des dépositions de ces créatures qui racontaient les tortures subies en montrant leurs membres mutilés, en réclamant qui leur mère, qui leurs enfans

(1) *Les Odeurs de Tunis*. Paris ; Savine.

détenus chez leurs premiers propriétaires. Il composa de cette manière un dossier considérable, et, le 26 septembre 1889, il adressa au procureur de la république française, siégeant à Tunis, deux plaintes dirigées contre un indigène, propriétaire à la Manouba. Dans l'une, il réclamait la mise en liberté immédiate de douze femmes esclaves qu'il désignait; dans l'autre, il demandait que cet indigène fût poursuivi en raison de la torture exercée sur une négresse du nom d'Aïcha, à laquelle, pour la châtier d'une tentative de fuite, ce maître barbare avait crevé un œil et coupé les petits doigts de pied. Le procureur de la république, se déclarant incompétent, envoya les deux plaintes au tribunal de l'Ouzara (1).

L'incompétence se fondait sur ce que les plaignantes étaient Tunisiennes, bien qu'il fût avéré qu'arrachées du Soudan, leur pays natal, elles avaient été conduites par la force à Tunis.

L'affaire, très malheureusement, s'ébruita, et l'homme sinistre de la Manouba fit disparaître les douze négresses de son domicile. Six, pourtant, furent retrouvées, et lorsque, terrifiées, les genoux tremblans, elles furent solennellement appelées devant le juge tunisien, ces malheureuses exhibèrent des actes d'affranchissement délivrés en leur faveur peu de jours après le dépôt des deux plaintes. Le fait de produire ces actes prouvait, et la captivité des femmes et la culpabilité de celui qui les avait affranchies.

L'affaire en restait là, lorsque M. Gaston Jobard qui est Breton, et par conséquent têtu, en appela à l'opinion des hommes de cœur, en adressant aux journaux français et au congrès antiesclavagiste de Bruxelles un compte-rendu détaillé des faits résumés plus haut. Le gouvernement tunisien, ému de ce bruit, a paru vouloir dès lors montrer quelque zèle : il a ordonné de recommencer l'enquête déjà faite en novembre dernier, mais lorsque M. Jobard a voulu faire entendre ses témoins au juge d'instruction de l'Ouzara, ce fonctionnaire a déclaré que par « ordre supérieur » il ne s'occupait que de la question « coups et blessures » et non de la question « esclavage »

(1) Voici comme trait de mœurs une des pièces du dossier, le n° 37 : « *Louange à Dieu.* — La femme libre Zeyd el Kheyr ben Mohammed, originaire d'Afnou, parlant en son propre nom, déclare : l'honorable colonel X... l'avait acquise comme esclave par achat de qui l'avait enlevée aux siens, alors qu'elle était encore enceinte, et cela injustement et abusivement. Elle accoucha chez le colonel d'une fille, fruit de cette grossesse; elle fut nommée Sâd-Sâoud, et est âgée actuellement de douze ans. Le prénommé garda la déclarante dans l'esclavage et la contraignit à travailler pendant une durée de quatre ans, puis il l'affranchit; mais il a gardé en sa possession la fille susdite comme esclave jusqu'à présent. Cependant l'une et l'autre sont actuellement de race libre, fidèles musulmanes, nées de père et de mère musulmans, libres sans jamais avoir été auparavant réduites à la condition d'esclaves. Elle lui réclame donc d'abandonner à elle-même sa fille et de la lui livrer. »

qui serait réservée à la section d'État, comme ne constituant pas un délit et un crime aux yeux de la loi du pays, mais un fait politique devant être jugé administrativement.

D'une façon ou d'une autre, peu importe comment l'affaire sera jugée; il n'en resterait pas moins ce fait affligeant, c'est qu'il y aurait encore des esclaves sur une terre placée sous notre protection. Comme ces tenaces végétations qui résistent au feu et au soc des charrues, l'esclavage se serait maintenu en vue de cette rade de Tunis, où, pendant plusieurs siècles, les flottes des nations européennes se succédèrent pour l'écraser.

Notre résident général, secondé par le gouvernement français, a dû représenter à son altesse le bey que le premier devoir d'un souverain est de donner l'exemple du respect aux lois de son pays comme aux engagemens qu'il a pris avec les nations étrangères. On a dû lui rappeler que son prédécesseur avait décrété ceci le 20 janvier 1846 : « Dans l'intérêt des esclaves et l'intérêt futur des maîtres, comme aussi dans le but d'empêcher les premiers de demander protection à des autorités étrangères, des notaires sont institués pour délivrer à tout esclave, qui les demandera, des lettres d'affranchissement. » Et plus loin, dans ce même décret : « De leur côté, les magistrats devront nous renvoyer toutes les affaires d'esclavage dont ils seront saisis, et tous les esclaves qui s'adresseront à eux pour demander leur liberté. Ils ne permettront pas à leurs maîtres de les ramener, le tribunal devant être un refuge inviolable pour les personnes qui fuient un esclavage dont la légalité est douteuse et contestent à leurs détenteurs des droits qu'il est impossible d'admettre dans notre royaume.» Voici maintenant les engagemens pris envers l'Angleterre, engagemens qui pourraient aussi être mis respectueusement sous les yeux du bey : « Le gouvernement britannique et son altesse le bey, mus par des sentimens d'humanité, ayant égard aussi aux libres institutions dont par un bienfait de la divine providence jouissent leurs pays respectifs, s'engagent mutuellement à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour supprimer l'esclavage. Et tandis que, d'une part, le gouvernement britannique s'engage à ne pas ralentir ses efforts auprès des puissances amies pour empêcher le barbare marché d'êtres humains et pour faire émanciper les esclaves, son altesse le bey s'engage tout particulièrement, de l'autre, à faire exécuter la déclaration du 26 janvier 1846 abolissant à jamais l'esclavage dans la régence, et à faire les plus grands efforts pour découvrir et châtier quiconque dans la régence y contreviendrait et agirait contrairement à ces prescriptions. »

N'était-il pas à craindre que l'Angleterre n'adressât au gouver-

nement du bey des observations qu'il était rigoureusement de notre droit de lui faire nous-mêmes?

Pour en finir avec ces réminiscences d'une époque barbare, il ne fallait que continuer ce qui s'était fait déjà pour d'autres questions politiques, administratives et judiciaires, c'est-à-dire publier le décret que vient de rendre si tardivement le bey, et qui consiste simplement à rendre justiciables des tribunaux français de Tunisie les malheureux Soudanais que l'on veut, bon gré, mal gré, considérer comme sujets tunisiens, alors que ces noirs supplient la France de les prendre sous sa protection. Il est, du reste, vraiment illogique, toute question de charité à part, de vouloir considérer et traiter comme Tunisiens des infortunés qui ont été arrachés de leur pays par la violence et qui ont été conduits et amenés en Tunisie par force (1).

Le membre du barreau tunisien auquel je dois la connaissance de ce qui se passe en Tunisie relativement à l'esclavage me déclare qu'il est décidé à poursuivre les détenteurs des Soudanais partout où il s'en trouvera. En présence de la force d'inertie qu'on lui oppose, il a besoin, m'écrit-il, de tous les concours, de tous les encouragemens, car il est seul, à ce qu'il assure, à lutter juridiquement dans la régence en faveur des noirs. Les sympathies des lecteurs de cette *Revue* lui sont certainement assurées. Nous pensons, avec lui, qu'il est temps que l'esclavage disparaisse d'une région où, dès le XVIIe siècle, un Français venait, de son propre mouvement, mû par une charité divine, relever l'énergie de captifs européens ployant sous les souffrances de la nostalgie et de la servitude. Le décret que vient de rendre son altesse le bey, à la stricte observation duquel M. Massicault ne peut manquer de veiller, empêchera sans doute les marchands d'esclaves de considérer la régence comme un de leurs débouchés. Déjà, m'assure-t-on de divers côtés, la disparition de l'esclavage en Tunisie peut être envisagée comme une chose accomplie.

III. — TUNIS AVANT LE PROTECTORAT.

En me rendant pour la première fois aux Indes orientales, il y a de cela pas mal d'années, le capitaine du bateau anglais sur lequel je me trouvais navigua tellement près des côtes barbaresques, que je pus en distinguer une des villes. Comment l'appelait-on?

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 novembre 1888, *le Congrès antiesclavagiste*.

Je l'ai oublié, mais ce dont je me souviens bien, c'est que je fus possédé par l'envie folle, irréalisable d'atterrir et de la visiter. Ce que je sais encore, c'est qu'elle était tunisienne. Pas une âme à ses portes et sur ses remparts crénelés qu'une plage dorée séparait de la mer; pas un souffle d'air agitant le feuillage d'un dattier que j'apercevais s'élevant solitaire sur des dunes jaunes. La ville dormait, car il était midi, un midi africain, et, c'est vainement que sur ces murailles blanches, ses minarets immaculés, je cherchais un coin sombre pour reposer mes yeux.

En débarquant, l'année dernière, à Tunis, le souvenir lointain de cette cité sans vie à peine entrevue me revint à l'esprit; je m'efforçai de réveiller l'ardent désir qu'autrefois j'avais eu de visiter une ville des états tunisiens; j'y réussis, mais la réalité, comme cela arrive par momens, ne justifia pas mes rêves d'antan.

Il ne faudrait pas cependant en conclure que la capitale de la régence, ait perdu entièrement son ancien caractère; mais on aurait tort d'y chercher le mouvement endiablé, le luxe, les larges boulevards du Caire, la silhouette des pyramides se détachant sur un ciel lumineux, les flots rouges du Nil, et jusqu'aux carrosses où, sous les sycomores centenaires de la Chubrah, des eunuques noirs, — les Auvergnats de l'Égypte, ainsi que Nubar-Pacha les désigne, — promènent les harems confiés à leur garde.

Pour moi qui avais quitté l'Égypte depuis peu de mois, en revoyant des palmiers, des bazars et des femmes voilées, si je m'étais figuré que j'allais y retrouver tout ce qui séduit et plaît sur les bords du Nil, j'aurais été bien vite détrompé et convaincu qu'il n'y a aucune comparaison à établir entre Tunis et le Caire. Quand des déceptions de la sorte se produisent, je pense que le plus sage parti est de ne proférer aucune plainte, et de se mettre en campagne pour trouver dans la nouvelle colonie les qualités qui manquaient à l'ancienne.

C'est ainsi que je fis pour la Tunisie.

Nous avons perdu en Égypte une influence des plus précieuses, influence séculaire et à toujours regretter, mais nous avons heureusement trouvé dans la Tunisie une compensation, et de plus, un pays qui, sagement guidé par nous, ne peut marquer d'accomplir la plus heureuse des métamorphoses, celle qui transforme un peuple paresseux et pillard en une nation laborieuse et honnête.

Il n'y a pas que cela : si l'Égypte est plus que la Tunisie le pays des grands souvenirs, celle-ci a pour elle un passé qui ne manque pas d'éclat, un présent qui n'est pas à dédaigner, puisqu'elle avoisine l'Algérie, que Marseille est à ses portes, que la Sicile et Malte lui

fournissent et lui fourniront toujours les ouvriers dont elle a besoin, qu'elle a des golfes bleus largement échancrés, une fertilité n'attendant, pour se déployer comme au temps de Carthage et de Rome, que des routes et surtout, par-dessus tout, des rades d'un accès facile et bien abritées. Dès l'année 1881, le bey avec lequel la France devait signer l'acte du protectorat avait compris qu'il lui fallait des ports et que le premier de ces ports à ouvrir devait être celui de sa capitale. A cet effet, le bey en fit, dès cette époque, la concession à une compagnie française, dite la société des constructions des Batignolles. En 1885, la concession du bey était rejetée comme trop peu avantageuse. En 1887, elle fut reprise et la compagnie française, la même que celle de 1881, d'accord avec le conseil général des ponts et chaussées, s'engagea à construire le port de Tunis moyennant une somme de 12 millions de francs et un délai fixé à six ans. C'est donc en 1894 que le port de Tunis devra être terminé, et dans les conditions suivantes : un avant-port à la Goulette d'une profondeur de 6^m,50 et d'une longueur de 100 mètres au plafond ; un canal à travers le lac d'une longueur de 8 kilomètres environ, profondeur 6^m,50, largeur du plafond, 22 mètres ; à l'extrémité de ce canal un bassin de 12 hectares de superficie, d'une profondeur de 6^m,50, bordé de quais en charpente sur trois faces, des wharfs destinés à faciliter les opérations de chargement et de déchargement. Des hangars, des voies ferrées, un outillage complet, établis sur le quai le plus rapproché de la ville, assureront l'embarquement et le débarquement des voyageurs et des marchandises. En 1882, le mouvement de la Goulette se chiffrant par 55,000 passagers, et 165,000 tonnes de produits divers, il est probable qu'à l'ouverture du nouveau port, soit en 1894, ces deux chiffres pourront doubler.

Revenons au passé.

Il est facile de reconstituer la capitale de la régence telle qu'elle était encore il y a peu d'années. Il suffit pour cela de transformer en marais infects, l'avenue de la Marine, grande voie, — trop grande voie au temps des insolations mortelles, — conduisant du lac de Tunis à Bab-Bahn, porte principale de la ville arabe, puis, de placer à droite et à gauche des remparts où se trouvent les faubourgs Bab-Dzira et Bab-Souika, le ghetto des israélites et les fondouks des Européens. On sait ce qu'est un ghetto, mais on ne sait pas aussi bien ce qu'était un fondouk que les Européens ou les étrangers résidant à Tunis appelaient « le quartier franc. »

Les fondouks se composaient de constructions basses en pierre de taille où se tenaient les Français, les Italiens, les Espagnols ou

les Maltais. Là, était leur domicile; ils y avaient leurs comptoirs et leurs magasins; une émeute ou une révolution venait-elle à éclater dans la ville ou au palais, ils pouvaient s'y renfermer, y résister en cas d'attaque. Étaient-ils menacés par une épidémie, par la peste, comme en 1705, l'entrée en était alors interdite à toute personne venant du dehors. Les poules, les viandes, les fruits, les poissons étaient mis dans des baquets pleins d'eau pendant plusieurs heures, et nettoyés ensuite, avec le plus grand soin, avant d'être mangés. Quant aux bateaux des corsaires, ils mouillaient tout près de la Goulette, servant de prison au plus grand nombre des captifs; ceux dont on craignait l'évasion ou dont on espérait une rançon étaient gardés dans les casemates d'une citadelle crénelée, la casbah.

Le ghetto et les fondouks ont disparu et les marais ont fait place à la longue avenue de la Marine. Sur l'emplacement des premiers ont été construits un bel hôtel et des cafés, des librairies aussi bien assorties que n'importe quelles librairies françaises, une poste et un télégraphe dont chacun se dispute la possession, le palais de la résidence, palais indigne du rang presque souverain que le représentant de la France tient en Tunisie, et puis enfin la cathédrale, la plus humble des églises chrétiennes, pauvre édifice d'un aspect choquant si l'on se rappelle l'artistique élégance des mosquées, si l'on suppute la valeur de l'or qui reluit dans les synagogues (1). En dehors de la ville arabe, lui faisant face, mais à gauche de l'avenue de la Marine, on a percé un certain nombre de rues alignées comme des troupiers, et dont les maisons, bordées de trottoirs, construites à l'européenne, sont occupées par le haut commerce et les grandes administrations publiques. A droite, toujours en dehors des murailles que Charles-Quint fit élever, se trouvent des maisons neuves, bâties à l'italienne, et dont les murs aux couleurs claires égaient les yeux. Là, également, est le chemin de fer de Tunis à la Goulette, et, entre la gare de ce chemin à la ville grouille un faubourg très vivant, très populeux, où semblent vivre dans une cordiale entente des juifs, des Arabes, des Maltais et des Siciliens. Ce faubourg, comme celui qui est à gauche de la ville, est parcouru par des tramways sur les banquettes desquels on voit un zouave assis fraternellement près d'un Tunisien, un israélite coude à coude avec un Arabe, des cultivateurs, des banquiers, des femmes jaunes et des femmes blanches, des noires aussi, les unes voilées comme la déesse Isis, d'autres les visages franchement dé-

(1) Une cathédrale, dont les plans ont été fournis par le cardinal Lavigerie, est en voie de construction.

couverts, visages de belles juives ou d'Européennes, et tout ce monde bigarré, si étranger l'un à l'autre, très proprement vêtu. Il n'est pas jusqu'au portefaix tunisien, le *meskin*, n'ayant qu'une chemise blanche l'été pour être plus au frais, et l'hiver un ample burnous frangé par l'usure, qui ne se distingue des Arabes pauvres d'Algérie, et surtout des Kabyles, par une tenue correcte. De toute façon, l'Africain du Nord possède l'art de se draper avec une loque, et sa pose diffère peu du noble maintien de ces Espagnols qui, dans la Vieille-Castille, au bord des routes, ont l'air de vous faire une grâce en acceptant l'aumône qu'ils vous demandent.

Le Tunisien des villes est doux, policé, très porté à s'assimiler les usages d'Europe. Un argument qui peut avoir son poids pour la construction prompte des voies ferrées en Tunisie est ce qui se passe dans la capitale relativement aux tramways.

Une compagnie a eu l'ingénieuse idée, depuis deux ans et demi, d'exploiter dans les faubourgs tunisiens trois petites lignes d'une longueur totale de 3 kilomètres 720; elle a transporté, dans le courant de 1888, 2,868,000 voyageurs, ce qui représente 19 courses par habitant. La recette brute s'est élevée à 62,000 francs par kilomètre. N'est-ce pas un mouvement merveilleux? Et d'autant plus merveilleux que les tramways des grandes villes comme Lyon, Bordeaux, Nantes, n'ont réalisé que des sommes variant entre 50 et 60,000 francs? Deux lignes seulement de Paris, et deux lignes de Marseille et du Havre, donnent un résultat supérieur à celui de Tunis. Ne peut-on s'attendre à voir les habitans des villes de Soliman, de Nabeul, d'Hammamet, de Kairouan et du Sahel, dépasser e mouvement des indigènes algériens sur les lignes futures des voies ferrées tunisiennes?

C'est dans les faubourgs dont nous avons parlé, où tant de types divers, les descendans de tant de races différentes, Phéniciens, Carthaginois, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes, Turcs et Algériens, vivent entremêlés, que les peintres français, — et il y en a une colonie à Tunis, — recrutent leurs modèles et trouvent de curieux intérieurs. Grâce à M. de Landelle, dont le pinceau a reproduit avec grand talent les plus beaux types de race arabe et les sites africains les mieux colorés par le soleil, j'ai pu visiter une des habitations qui se trouvent éparses dans les faubourgs. Inutile de la décrire avec détail, car l'Exposition a rendu familier à tout le monde l'intérieur d'une demeure tunisienne : étroite porte d'entrée ouverte sur un couloir sombre, et conduisant directement à un éblouissant *patio* au-dessus duquel semble tendu un lambeau de ciel bleu. Des colonnettes de

marbre blanc, d'origine carthaginoise ou romaine, supportant un étage que borde une légère véranda aux barreaux élégans et de couleur obscure. Au centre du patio ou de la cour mauresque, des arbustes en fleurs ; sur les côtés, de modestes chambres blanchies à la chaux, et que meublent, sans ordre ni symétrie, des malles incrustées de clous cuivrés, des nattes, et l'indispensable tapis de prière aux arabesques éclatantes. Pas de fenêtres sur la rue, parfois, pourtant, de minces trouées dans la muraille ; ce ne sont pas des meurtrières, mais des fentes par lesquelles la rafraîchissante brise de mer glisse l'été dans les maisons, et rend leur intérieur supportable, en dépit de la chaleur torride qui règne au dehors. Mais quelle différence entre ces maisons trop bien fermées et nos maisons de verre, où, sur la présentation d'une personne qui souvent elle-même a été présentée par un tiers, pénètre aussi bien un inconnu qu'un étranger débarqué d'hier? Si j'ai pu visiter l'une d'elles, y boire un café délicieux servi par des femmes non voilées, c'est, ainsi que je l'ai dit, grâce à M. de Landelle, qui parle l'arabe comme un muphti, à l'absence du maître du logis, et à la complicité d'un grand diable de nègre, polyglotte comme tous les moricauds de sa race; sinon à prix d'or, du moins à prix d'argent, il a su vaincre chez quelques femmes arabes des résistances le plus souvent insurmontables quand il s'agit d'un Européen.

Ce n'est pas dans un avenir prochain que l'ostracisme dont nous sommes ainsi frappés disparaîtra, si toutefois il disparaît jamais. L'Arabe musulman est profondément religieux, et, en dépit de nos rapports avec lui, ces rapports fussent-ils journaliers et empreints de cordialité, nous ne réussirons pas à détruire le levain du mépris que soulève en son cœur l'irréligion dont il nous croit tous grangrenés. L'Européen a fait trop souvent et sottement parade à ses yeux d'athéisme. Nous ne devrions jamais oublier que les musulmans sont des hommes d'une foi robuste. S'ils ont toujours respecté leur gouvernement, même quand ce gouvernement les a spoliés et maltraités, c'est parce que ce gouvernement était essentiellement théocratique. Il l'a été surtout à son origine, car les premiers sultans ou les premiers souverains n'ont jamais été, ainsi qu'en France, des « soldats heureux, » mais des prêtres qui avaient pris le titre de vicaires du Prophète. L'obéissance vouée au premier des califes s'est maintenue jusqu'aux califes du XIXe siècle. Que dit le Coran? « Soyez soumis à Dieu, au Prophète, et à celui d'entre vous qui exerce l'autorité suprême (IV, 62). » Avec de tels principes, le musulman n'obéira jamais qu'à contre-cœur à l'homme qu'il croit peu respectueux de Dieu ou d'Allah. Il ne nous a cédé et obéi que parce qu'il a été do-

miné par la force, une force brutale, la plus faible et la plus éphémère des puissances. Lorsque le colonel de Maussion signa avec l'émir Abdel-Kader le traité de La Tafna, il y eut au sujet de notre irréligion un colloque fort instructif, et qui fut recueilli par le docteur Warnier, présent à l'entrevue. Je le cite à l'appui de ce qui précède.

« *Le colonel de Maussion.* — Nous avons échangé de part et d'autre les prisonniers de guerre appartenant aux corps combattans. Je te réclame aujourd'hui les nègres et les négresses appartenant aux douars de nos auxiliaires et qui ne nous ont pas été remis.

« *L'émir.* — Les nègres sont des choses et non des personnes. C'est un butin de guerre comme les bateaux, les tentes, les armes, les vêtemens. Ils sont à celui qui les prend. De même que vous ne nous avez pas rendu les troupeaux capturés dans les razzias, de même je n'ai pas à vous rendre des nègres qui d'ailleurs ont pu être vendus et revendus cent fois depuis qu'ils ont été pris.

« *Le colonel.* — Tu m'opposes ta loi, mais je t'oppose notre religion qui ne nous permet pas d'assimiler un homme, parce qu'il est noir, à un animal.

« *L'émir.* — Mais est-ce que vous avez une religion? Est-ce que vous êtes chrétiens? Où sont vos marabouts? Où sont vos églises? Où et quand adressez-vous des prières à Dieu? Le Coran nous ordonne de considérer Sidna Aïssa, notre seigneur Jésus, comme un prophète, et l'*Indji*, l'Évangile, comme un livre révélé par Dieu; les peuples qui suivent les préceptes de l'Évangile sont nos frères. Est-ce qu'en pays musulman nous ne respectons pas la religion des juifs? N'ont-ils pas partout des synagogues? Mais vous, vous êtes des infidèles sans religion, des *koufar*.

« *Le colonel.* — Tu t'es trompé sur les apparences. Est-ce que nous n'avons pas soigné tes blessés sur les champs de bataille?

« *L'émir.* — C'est une preuve de charité et non un témoignage de religion. Pourquoi n'y a-t-il pas de prêtres à vos consulats? Pourquoi le prêtre n'est-il pas au milieu de vous? Je me serais levé à son approche, je serais allé lui embrasser la tête en lui demandant sa bénédiction. »

Peut-on espérer que la haine et le dédain dont je parlais plus haut disparaissent et se modifient un jour? J'en doute beaucoup. Il faudrait, pour qu'une telle transformation se produisît, brûler le Coran, effacer de la mémoire des imans qui en enseignent et expliquent les textes, ces paroles indignes du grand réformateur qui fut Mahomet : « Lorsque vous rencontrerez des infidèles, eh bien! tuez-les au point d'en faire un grand carnage, et serrez fort les entraves des captifs (chap. XLII, verset 4). » Et ceci : « Si quel-

qu'un vous opprime, opprimez-le comme il vous opprime (chap. II, verset 190). »

Ces deux citations suffisent, l'une pour montrer que la haine mortelle du chrétien est article de foi chez le mahométan; l'autre, que la doctrine du Christ dépasse en charité et de mille coudées les préceptes du prophète arabe.

IV. — LES SOUKS, LA VILLE ARABE.

Il est un quartier de la capitale de la régence où l'animation est grande, rappelant, mais à un degré moindre, l'aspect de la foule qui, à certaines heures du jour, envahit, à Marseille, l'incomparable Canebière. Je veux parler de cette place minuscule appelée la place de la Bourse, où l'on entre aussitôt après avoir franchi la porte de la Marine. C'est bien là que bat le cœur de la cité indigène, de Tunis la blanche, de Tunis la sainte. Il est bon d'ajouter que, si les vestons de la Canebière y sont avantageusement remplacés par l'ample burnous des Africains, vous retrouvez, sous le feutre écrasé des Sardes, des Siciliens et des Maltais, les traits énergiques, les gestes vifs et les yeux expressifs des races latines. Entre ces types bien caractéristiques se distinguent encore les juifs et les bijoutiers et marchands d'étoffes des Souks et de la rue Sidi-Margiani; ces derniers descendent directement des Maures d'Andalousie; indépendamment des traits physiques, on assure qu'ils ont gardé les défauts comme les qualités de ceux qu'ils avaient d'abord vaincus, et qui, par un fréquent retour des choses d'ici-bas, les vainquirent à leur tour.

C'est du haut de la Casbah qu'il faut regarder Tunis et ses environs. Le panorama merveilleux d'Alger venant à disparaître, ce serait là qu'on le retrouverait. Une avalanche de neige qui se serait brisée en mille blocs, et se serait déployée de vos pieds jusqu'aux bords d'un lac lumineux, telle vous apparaît la ville de Tunis lorsqu'un beau soleil inonde de lumière le versant du coteau sur lequel elle est bâtie. Çà et là émergent, ainsi que de fines aiguilles de glace, les flèches des minarets et les coupoles des mosquées Sidi-Mahrès et Olivier. Au loin apparaissent les hauteurs de l'Hammanlif, aussi nettement découpées dans le ciel que le sont, à Cannes, les massifs de l'Estérel par un clair crépuscule; puis la Méditerranée et son horizon bien tranché; les coteaux où jadis fut Carthage et où aujourd'hui s'élève la chapelle de saint Louis; la Goulette, dont les murs blancs et les toits rouges, massés sur les rives du lac, la font ressembler à ces groupes de flamans roses que l'on voit ici s'ébattre, le soir, au bord des étangs, et s'élever au matin dans le ciel, comme de grandes fleurs d'hibiscus pourpres et ailées.

C'est un jeune israélite à la mine éveillée, futée, intelligente, aux grands yeux noirs toujours agités, qui, captivant mes compagnons de voyage par son babil, nous conduisit de la Casbah aux Souks. Chemin faisant, il fut assailli par une nuée d'enfans arabes qui le traitèrent de fils de chien, de filou, tout en nous engageant à le chasser. Nous l'invitâmes à se disculper; mais il détourna la question, s'esquiva pour reparaître dès que la bande de polissons qui l'avaient houspillé ne fut plus là; dans les longues galeries voûtées du bazar, même aventure lui survint plusieurs fois; il fuyait toujours devant l'orage, mais pour nous montrer encore sa tête fine au coin d'une ruelle dès qu'il se croyait en sûreté. Est-ce que cette ténacité, n'ayant pour objet que le gain d'une bagatelle, ténacité que ne rebutaient ni les injures ni les mauvais traitemens, n'explique pas le succès des juifs là où d'autres échoueraient et où, par dignité, d'autres se lasseraient?

Les Souks n'ont plus de mystères ni de secrets : qui a vu l'installation des boutiques de Barbouchi à l'Esplanade des Invalides en connaît ce qu'il y a de plus luxueux. Ce qui manquait chez nous, c'était le jour mystérieux des voûtes tunisiennes, un ardent rayon de soleil s'y glissant par une fissure et rendant soudainement éblouissant un lambeau d'Andrinople ou un plateau de cuivre; puis le parfum des essences, l'odeur âcre des cuirs d'un jaune bouton d'or ou d'un rouge de sang; les aromes d'un café d'Orient, le cri guttural des âniers, l'appel des marchands et les injures qu'ils échangent, la plainte des aveugles; les femmes voilées de blanc faisant leur marché en compagnie d'Européennes, et jusqu'à la présence solennelle d'un chameau apportant au Souk sa charge de dattes et d'alfa. Ai-je besoin d'apprendre au lecteur que la plupart des objets mis en vente dans les boutiques de Tunis viennent du dehors? S'il avait encore des doutes, il serait facile de lui prouver que les voiles noirs des Touaregs et des femmes arabes viennent de Nîmes, les burnous de Lyon, les armes de Beyrouth, les brûle-parfums de Perse, les colliers en faux sequins, les narghilés et les pipes de Paris. Les tapis, par exception, sont bien du pays. Les selles de Tunis ont une grande renommée et ceux qui les fabriquent jouissent d'une considération que n'ont pas les autres corps d'ouvriers. Leurs magasins restent ouverts dans l'après-midi, même à l'heure de la sieste.

Les peintres qui désirent acheter de vieux tapis, de vieilles étoffes à bon marché, et souvent aussi des objets de valeur, von à dix heures du matin dans les bazars, au moment de la criée. J'avise ceux qui voudraient les imiter qu'ils auront à côté d'eux, comme à Paris du reste, des juifs, mais des juifs au turban noir, à la barbe longue, inculte, aux yeux chercheurs, et qui ne lui laisseront

prendre que ce qui ne leur conviendra pas. Si le *dallali* ou le crieur public vous voit d'un bon œil, peut-être vous facilitera-t-il, par une adjudication précipitée, l'objet désiré; mais cette faveur est bien aléatoire. Le bey de Tunis, qui n'est tourmenté ni par ses nerfs, ni par un ministre orgueilleux, ni par les factions socialistes, ni par la terreur qu'il a de ses voisins, assiste fréquemment, du haut de la fenêtre de l'un de ses palais ouvrant sur les Souks, aux ventes à la criée, et principalement à celles où figurent des bijoux ou des diamans. Un souverain auquel notre protectorat permet de tels passe-temps, de si innocentes distractions, n'est-il pas le plus heureux des souverains?

Le bey ne s'occupe pas toujours de futilités. Il se rend tous les samedis, dans un modeste équipage tiré par six belles mules, au palais du Bardo, où il rend la justice dans un local immense, ouvert à tout le monde et à tous les vents. Assis sur un trône quelque peu défraîchi, le bey écoute avec bienveillance tout un monde de plaideurs, de témoins et d'accusés. Quand ceux-ci en nage et épuisés se taisent, le juge souverain dit un mot, fait un geste; cela veut dire que l'affaire est entendue et le jugement rendu. Si c'est un assassin que l'on amène devant le bey, le samedi à midi, le coupable, une heure après, est sûr d'être pendu. Aussi rien n'égale la sécurité dont les Européens jouissent en Tunisie. J'en sais qui l'ont parcourue à toutes les heures du jour et de la nuit, sans aucune crainte d'agression. Il en est de même dans les plus mauvaises ruelles de la capitale : les étrangers ivres y sont seuls à craindre.

Autour des bazars, il est des ruelles tortueuses, obscures, moins accidentées et plus sûres à divers titres que celles qui descendent de la Casbah d'Alger vers la mer; comme les rues d'Alger, elles suivent la même direction pour aboutir, soit à la place du Marché, soit à celle de la Bourse. Toujours autour des bazars s'élèvent les maisons des Tunisiens riches. Ainsi que l'habitation arabe que j'ai décrite, elles n'ont d'autre ouverture sur la rue qu'une porte basse dont le cintre est souvent supporté par deux fines colonnes de marbre dérobées aux ruines de Carthage ou à celles des villes romaines. On remarque aussi, sur les murs extérieurs de ces habitations, de nombreuses pierres avec des inscriptions latines qui, parfois, rappellent la touchante épitaphe du jeune saltimbanque qui dansa, plut et mourut à l'âge de douze ans, à Antibes (1). Ces palais des riches Tunisiens sont fermés, comme les plus pauvres

(1) DM.
PVERI SEPTENTRIONIS ANNOR...
XII QVI ANTIPOLI THEATRO BIDVO
SALTAVIT ET PLACVIT

maisons arabes, aux regards des indiscrets et des amoureux. M. Ludovic de Campan, reçu par le petit-fils du khasnadar, autrefois vizir des beys, a pu nous en donner une intéressante description. « L'antichambre où se tiennent debout les domestiques, écrit-il, donne accès dans une cour où prennent jour les salons et les chambres. La cour est carrée, elle est pavée en marbre. Les murailles sont recouvertes jusqu'à la corniche de carreaux vernissés, ornés de dessins anciens. Sur les côtés, de belles colonnes en marbre blanc supportent des arcades mauresques, gracieuses et légères. A une extrémité, une fontaine encadrée de pierres en mosaïque. A droite, l'appartement des femmes; en face, le logement du chef de famille, composé d'une grande salle allongée, étroite, dont les murs sont chargés d'arabesques fines et dentelées, et dont le plafond est formé par des solives apparentes peintes à l'arabe. L'ameublement est simple : quelques divans, des tapis anciens, de petites glaces qui ornent le tour de la pièce, plusieurs pendules à sujets différens, mais toujours arrêtées. Les pièces sont fraîches, grâce au mode de construction, au petit nombre d'ouvertures, à l'épaisseur des murailles, et, malgré les chaleurs de l'été, malgré le siroco, la température est toujours agréable (1). »

M. de Campan ne parle pas du harem de ce grand seigneur; il en a un pourtant; S. A. le bey Ali, quoique né en 1817, a le sien au Bardo. C'est à la fois un luxe princier et une sinécure pour tout le personnel. Il en existe beaucoup d'autres, mais d'un genre plus européen. Pour qu'un étranger puisse y pénétrer, car ils sont publics pour les indigènes seulement, il faut l'intervention de la police. J'avoue que je n'ai pas songé à la réclamer. Les hommes, m'a-t-on dit, y fument du hachich jusqu'à en perdre la raison; les femmes, très jeunes et jolies, y chantent, y dansent, avec le même abandon qu'elles montraient à Paris lors de l'exposition. Beaucoup de Françaises apprendront avec surprise et confusion, que les musulmans qui se respectent n'entrent jamais dans ces harems publics, qu'ils appellent des « mauvais lieux. » On n'y voit, d'ailleurs, que ces torses couverts d'une gaze légère devant lesquels chacun s'est empressé d'aller s'asseoir au Champ de Mars, et qu'agitait une monotone et fatigante danse de Saint-Guy.

V. — TYPES DE LA POPULATION. LES JUIFS DE LA RÉGENCE.

Je ne sais si les Italiens fixés dans la régence de Tunis, — une vingtaine de mille, — ont pris leur parti de voir avec résignation

(1) *La Tunisie française.*

les quinze mille colons français qui s'y trouvent. Toujours est-il que, depuis longtemps, il n'y a plus de rixes sanglantes entre eux et nos soldats. Le calme, un calme heureux, s'est fait des deux côtés, et l'ordre du jour du général Boulanger enjoignant aux militaires de faire usage de leurs armes s'ils étaient insultés, n'aurait plus aucune raison d'être édicté. La Sicile, depuis des siècles, a vu nombre de ses enfans émigrer en Tunisie; aussi y sont-ils en majorité. Presque tous sont cultivateurs, ouvriers et fermiers. Fiers, comme l'ont toujours été ceux de leur race, ils s'accommodent assez mal de notre présence, ce qui ne les empêche pas de vivre gaîment, presque insoucians de l'avenir, se plaisant durant les soirs d'été, à racler les cordes d'une guitare tout en fredonnant des *canzonette*. S'ils réussissent à gagner un léger pécule, ils quittent la Tunisie, franchissent la courte distance qui les sépare du sol natal, puis, achetant un coteau rocailleux qu'ils plantent de vignes, ils y récoltent ces vins ensoleillés chantés par les poètes de tous les temps.

La haute société italienne, très patriote, composée d'industriels, de viticulteurs, d'avocats, de banquiers juifs originaires de Livourne et de négocians très honorables, se tient vis-à-vis de nous sur une réserve jalouse. On ne peut lui demander d'être plus sociable, si tel n'est pas son désir. Elle boude, comme un amoureux boude le rival qui lui a ravi une belle fiancée. La Tunisie, avec son ciel bleu, son sol, au printemps, tout émaillé de fleurs, ses golfes profonds et son diadème de vaporeuses montagnes, est cette fiancée perdue. L'Italie devrait pourtant savoir qui a précipité la régence dans nos bras, qui nous a invités à sauver d'une ruine complète un bey chancelant, un peuple tombé au dernier degré d'effacement. M. de Bismarck tenait en main une pomme de discorde pouvant désunir l'Italie et la France, et il s'est empressé de l'offrir à celle des deux nations qu'il aimait le moins, si toutefois un homme comme lui peut aimer un autre pays que le sien. J'aurais dû dire à la nation qu'il détestait le plus. Pour ne pas déplaire aux Italiens, nous avons refusé de nous annexer la Tunisie, nous contentant d'un simple protectorat. On sait comment nous en avons été récompensés. Pour perpétuer l'influence que Rome prétend entretenir à notre détriment en Tunisie, Rome dépense annuellement plus d'un million de francs en subventions. Subventionnée est la Compagnie italienne de navigation Florio-Rubattino, subventionné le chemin de fer de La Goulette à Tunis; de même pour une dizaine d'écoles ouvertes dans la capitale, à La Goulette, à Sousse, à Monastir et à Sfax; subventionnés le collège italien, l'infirmerie italienne, la chambre de commerce italienne

et un organe italien, *l'Unione,* lequel, l'on s'en doute bien, ne prêche que la désunion. *L'Unione* et les subventions n'empêcheront pas que, sur 4,060 hectares plantés de vignes en Tunisie, les Italiens n'en possèdent que 386 seulement, contre 3,675 hectares appartenant à des Français. Le commerce italien est soutenu à Tunis par deux maisons de banque israélites, originaires de Livourne, car c'est de cette ville que sortent une grande partie des commerçans établis en Tunisie. Mieux avisés que nos banquiers français, qui ont patronné l'ouverture de canaux aboutissant non à la mer, mais à la ruine des épargnes, les capitaux italiens n'ont pas craint de soutenir de riches pêcheries comme celles de Monastir et de Sidi-Daoud et deux pêcheries de thons sur la côte du cap Bon. J'ai vu et entendu des Tunisiens honorables qui m'ont dit avoir cherché à Paris et à Nantes des fonds pour l'exploitation de ces parages poissonneux et n'avoir rencontré que bourses fermées et capitalistes peureux. N'importe! les maladresses de nos banquiers, les subventions multiples du trésor italien n'arrêteront pas « la marée montante de l'influence française (1). »

Le Maltais, que chassent hors de chez lui l'aridité de son île et l'arrogance de ceux qui y dominent, vient aussi depuis nombre d'années en Tunisie, où il est sûr, comme le Mahonais d'Alger, de gagner facilement sa vie en faisant de la culture maraîchère. D'autres, préférant une existence plus active, se font marchands de bestiaux, ou bien encore, propriétaires d'une charrette à deux bras, ils parcourent la régence en qualité de voituriers. Dans un pays dépourvu de belles routes, où les lits desséchés des rivières se transforment soudainement en torrens terribles, ces pauvres gens deviennent à la longue d'habiles conducteurs. Lorsque leur épiderme a été bien desséché par le soleil, lorsqu'ils sont faits à toutes les privations et à toutes les intempéries, ils font leur rentrée à Tunis, avec l'ambition, souvent réalisée, d'y devenir le cocher d'un personnage quelconque. Les Maltais, au nombre de dix mille, sont des gens sobres et pieux; ils nous aiment autant qu'on aime l'étranger qui partage votre croyance et qui a reçu mission de vous protéger. Leurs enfans, grâce à la sollicitude du cardinal Lavigerie, ont désormais des écoles gratuites où les frères de la doctrine chrétienne les instruisent. S'ils ont des vieillards infirmes, on les reçoit dans un hôpital bien aéré que M. Cambon, l'ex-résident général de France en Tunisie, a obtenu gracieusement du bey. En admettant qu'il y ait un jour dans la régence un soulèvement contre nous, l'esprit religieux des Maltais les empêcherait peut-être de s'unir

(1) Voir, dans *le Temps*, les *Lettres sur la Tunisie*, par M. Paul Bourde.

complètement aux indigènes pour nous nuire; mais ils n'en sont pas moins plus Tunisiens que les Tunisiens eux-mêmes.

Près du tiers de la population, à Tunis, est composé d'israélites. Ainsi qu'à Alger et à Oran, ils forment un groupe considérable comme action. Entre leurs mains se trouvent les banques, les changes, le courtage, l'usure et jusqu'à la spécialité de la vente des antiquités « modernes. » Ils ont la force, car ils ont les capitaux qui leur assurent le haut commerce ; ils pénètrent partout, ayant le don des langues; ils ont le monopole des métiers lucratifs, car ils achètent ces monopoles à beaux deniers comptans, et ce qu'il y a de terrible en eux, c'est que leur âpreté au gain, leur activité, ne s'éteignent qu'à la mort. Les israélites ne nous sont pas hostiles au point de vue de notre domination, et ils se prêtent assez volontiers, — toujours contre finance, — à servir d'intermédiaires entre nous et les Arabes. Aujourd'hui, c'est le colon français qui les hait plus que les musulmans ne les détestent, et cela tient à ce qu'ils occupent des postes et jouissent d'un bien-être que lui, pauvre émigrant sans sou ni maille, ne peut obtenir; c'est

Le pelé, le galeux, d'où lui vient tout le mal...

Le colon ne sait pas toujours que les fils d'Israël ont sur lui l'avantage d'être chez eux dans la régence, qu'ils y sont presque tous nés et que, depuis une époque qui remonterait aux Pharaons, leurs ancêtres y sont venus. Il n'y a qu'à voir, pour s'en douter, avec quelle superbe, quel luxe de chaînes d'or et de breloques, d'étoffes riches et soyeuses, les familles juives se promènent, le samedi, leur jour férié, sur les allées ensoleillées de la Marine. On voit que là elles sont bien chez elles. Des femmes de tous les âges, aux petits bonnets et aux jambières dorées, aux vestons de satin soutaché, aux fins caleçons d'où débordent des formes sinon appétissantes, du moins rebondies, y font briller des coraux, des perles, des diamans à éblouir un aveugle. Quel contraste avec les Maltaises, les Siciliennes et nos petites Françaises, simplement habillées de percale et ne portant au poignet qu'un porte-bonheur de nickel!

M. D. Cazès, chargé par l'Alliance israélite d'une mission de confiance en Tunisie, a publié une histoire érudite sur l'entrée des Juifs dans la régence depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (1). Sans remonter comme lui jusqu'aux Pha-

(1) Chez Armand Dorlacher. Paris, 1889.

raons, il est à peu près certain que dès la fin du XIe siècle de notre ère, les Juifs occupaient à Carthage une situation brillante. Loin d'être bannis et pourchassés comme ils le furent tout à la fois, ce sont eux qui persécutèrent les premiers chrétiens débarquant en Afrique. Les pères de l'Église les accusent d'être cause des martyres de saint Cyprien et de sainte Perpétue, exécutés à Carthage. Tertullien a dit à leur sujet : *Seminarium est infamiæ nostræ.* On sait que l'Évangile, en se propageant, changea les rôles, et l'Europe, devenue chrétienne, s'acharna contre les fils d'Israël. A la suite de la destruction du temple de Jérusalem, Titus en avait fait transporter plusieurs milliers dans la province péninsulaire d'Afrique. Ces exilés reprirent l'existence pastorale, nomade, de leurs ancêtres. Il en reste encore, paraît-il, des descendans aux alentours de Gabès, sur la frontière algérienne et dans les montagnes de la Kroumirie. Un certain nombre d'israélites vint encore en Tunisie à la suite des armées victorieuses des mahométans; les vainqueurs, après avoir chassé les Grecs qui y avaient été amenés par Bélisaire, fondèrent Kairouan et permirent aux juifs de s'y établir. M. Cazès explique ainsi le motif de l'entente qui existait entre les deux peuples, depuis si divisés : « Les israélites voyaient sans doute dans les sectateurs de Mahomet des amis, venus comme eux de l'Orient, parlant une langue presque identique à la leur, proclamant comme eux l'idée d'un dieu unique, dont les temples, dépourvus d'images et de symboles, contrastaient singulièrement avec les églises des anciens maîtres du pays. Il n'est donc pas étonnant qu'un grand nombre d'entre eux se soient attachés aux nouveaux arrivans. » Cela ne dura guère. Les juifs furent chassés de la ville sainte, et, dès lors, ils n'eurent pas de plus implacables ennemis que les descendans de leurs premiers protecteurs. Ce qu'il y a vraiment d'étrange, c'est qu'aujourd'hui, comme autrefois, les Arabes, dès qu'ils ont des ventes et des achats importans à faire, ne peuvent éviter d'avoir recours à ceux qu'ils exècrent et méprisent. Ils n'éprouvent aucun scrupule à piller ceux avec lesquels ils ont traité. N'est-ce pas à peu près ce qui se passe en ce moment dans les localités antisémitiques d'Europe? Au beau temps de la piraterie, les beys, leurs ministres, les gros pachas et les hauts fonctionnaires n'agissaient pas d'autre façon. Quelle a donc été l'origine de tant d'injustices? C'est parce que les israélites étaient chargés par ces mêmes personnages des emplois les plus lucratifs, perception des impôts, gestion des finances et administration des revenus. Ils avaient, en outre, entre leurs mains tous les monopoles et toutes les fournitures de l'État, dit M. Cazès : « C'est ainsi que, depuis un temps immémorial, le receveur général de la régence

a été un israélite. Le gouvernement vendait volontiers aux juifs ses impôts, ses douanes, le droit exclusif de pêche dans les divers lacs du pays, ses fermages de poids publics, de tannerie, d'extraction de cire, de vente de sel, de fabrication de divers objets. Toutes les fois qu'un monopole était créé dans la régence, un juif en devenait adjudicataire. »

Les israélites de Tunisie comme ceux d'Algérie avaient encore une spécialité dont il serait difficile de les louer; ils avaient le privilège de se rendre acquéreurs des prises que les pirates apportaient dans les ports barbaresques; ces prises en leur pouvoir, ils les envoyaient à Livourne où ils les faisaient vendre. Ce sont ces transactions avec le dehors qui leur donnèrent l'ingénieuse idée des lettres de change.

Les privilèges accordés à une race étrangère, non musulmane, devaient fatalement lui susciter la légitime jalousie de ceux que cette race exploitait. Ne semble-t-il pas que la question sémitique d'alors ne diffère guère de ce qu'elle est de nos jours et non-seulement en Afrique, mais encore en Europe?

Les indigènes de la régence saisissaient toutes les occasions pour se venger des juifs. Ceux-ci, poussés à bout, abreuvés d'outrages, faillirent un jour se révolter, et voici dans quelle curieuse circonstance. Un capitaine italien, capitaine au long cours, fut surpris en conversation criminelle avec une femme musulmane; ceci était déjà grave; mais, ce qui l'était davantage, c'est que la conversation s'était tenue dans la maison d'un fils d'Israël, lequel, bien entendu, n'avait pas prêté son logis sans rétribution. La foule, indignée, se saisit des trois coupables; elle les conduisit jusqu'aux pieds du trône du bey Hamouda, lequel, d'après la formule orientale, les fit exécuter sans délai. Le capitaine, par faveur spéciale, eut la tête tranchée; la musulmane fut pendue, et le juif brûlé vif. Cette graduation dans les peines explique toute une époque. L'effervescence des colonies juives et chrétiennes fut grande, et les consuls eurent fort à faire pour l'apaiser. A partir du jour où leur coreligionnaire monta sur le bûcher, les juifs de la régence saisirent toutes les occasions de se soustraire à l'autorité d'un gouvernement aussi cruel qu'arbitraire, et, autant qu'ils le purent, ils se placèrent sous la protection des représentans des puissances d'Europe. Puis ils devinrent plus accapareurs, plus rapaces que par le passé, cachant sous des haillons sordides leur fortune et leur or afin de ne pas être trop rançonnés, comme aussi pour pouvoir obéir aux demandes d'argent qui leur étaient faites par les beys et leurs ministres.

Au Maroc, les israélites, confinés dans un *ghetto* comme au moyen âge, ont encore gardé l'habitude de cacher leur aisance sous une

apparence de misère. Pierre Loti, dans le récent voyage qu'il vient de faire dans cet empire, raconte ainsi son entrevue avec un archi-millionnaire : « Voici notre ami d'hier qui vient à notre rencontre, averti sans doute par la rumeur de la foule saluant notre arrivée. Il a toujours sa jolie figure douce, mais vraiment, pour un millionnaire, il est bien mal mis : une robe fanée, unie, incolore, quelconque. C'est l'usage, paraît-il, pour ces juifs riches, d'affecter dans la rue ces airs simples. La porte de sa maison est bien modeste aussi, toute petite, toute basse, au bord d'un ruisseau plein d'ordure... Mais, au dedans, nous nous arrêtons saisis devant un luxe étrange, devant un groupe de femmes couvertes d'or et de pierreries, qui nous accueillent souriantes au milieu d'un décor des *Mille et une Nuits.* »

J'ai dit qu'en Tunisie les familles israélites ne craignaient plus depuis notre protectorat d'exhiber de riches vêtemens. Au temps déjà loin où elles étaient ainsi persécutées, elles laissèrent de côté, comme peu lucratifs en les exposant trop souvent à travailler sans salaire, les métiers manuels dans lesquels elles excellent et surtout dans celui d'orfèvre. Les hommes s'adonnèrent plus spécialement aux opérations de banque, aux ventes en gros et aux achats à bon marché; les femmes, pour ajouter encore aux richesses de leurs maisons, filèrent et tissèrent chez elles le lin, la laine et la soie.

Ce ne fut qu'en 1823, et grâce à l'énergie d'un consul anglais, que les juifs étrangers à la régence obtinrent l'autorisation de porter tels habits et telle coiffure que bon leur semblait. Quant aux juifs indigènes, ils n'obtinrent la permission d'échanger leur bonnet noir contre un bonnet blanc que longtemps après 1823 et en achetant cette singulière faveur par de grosses sommes. Leur sort s'améliora en 1855, à l'avènement de Mohammed-Bey, qui les fit entrer dans le droit commun. Il n'y eut plus, dès lors, de différence fiscale entre eux et leurs concitoyens musulmans.

Malgré ces réformes, la vie et la fortune des fils d'Israël dépendaient d'un caprice du bey, et c'est à notre consul général de France, M. Léon Roches, qu'en 1855 ils durent la charte qui reconnaissait l'égalité absolue de tous les Tunisiens, sans distinction de religion, et l'exercice libre et sans entrave de tous les cultes en Tunisie. Voici à quel propos : un juif, né à Tunis, fut condamné à mort par le tribunal du cadi pour avoir proféré quelques paroles outrageantes contre la religion musulmane. Les chrétiens, qui se sont toujours joints aux israélites toutes les fois qu'une injustice se commettait, firent tout ce qu'il était humainement possible pour sauver le blasphémateur. En même

temps que des femmes en pleurs allaient implorer la clémence du bey, des sommes énormes lui étaient versées par leurs communautés pour racheter la vie du condamné. Le bey feignit l'attendrissement, mais il donna secrètement l'ordre d'exécution, lequel fut obéi aussitôt.

Sur les conseils de M. Léon Roches, chrétiens et juifs envoyèrent trois délégués en France, chargés de formuler leurs plaintes et d'exposer au gouvernement de Napoléon III combien leur situation était précaire. On les écouta : peu de temps après, lorsque l'exécution du juif blasphémateur paraissait oubliée, une escadre française se présenta dans les eaux de Tunis imposant au bey atterré la charte égalitaire dont j'ai parlé. Son application fut de courte durée : en 1864, à la suite d'un soulèvement qui faillit coûter le trône et la vie à celui qui l'avait octroyée, la charte fut rapportée. Les consuls-généraux de France n'en ont pas moins continué à protéger les juifs : il n'y a plus d'actes arbitraires commis à leur égard. Leur sécurité, aussi bien au point de vue de leurs biens que de leurs existences, devint complète lorsque, le 12 mai 1881, la Tunisie fut placée sous le protectorat de la France. Beaucoup d'entre eux, sans abandonner les grosses opérations, ont repris les métiers de leurs ancêtres, mais la main n'y est plus, sauf lorsqu'il s'agit de laver les *boukafa*, pièces d'or du pays, opération qui consiste à en enlever quelques milligrammes à l'aide d'une dissolution d'acide; ils fabriquent aussi quelques bijoux d'un goût douteux en or et en argent. Quant à l'agriculture, ils l'ont eue toujours et partout en horreur, absolument comme les Célestes qui n'en font plus dans beaucoup de colonies, dès qu'ils ont perdu de vue les rizières de leur terre natale.

Pourquoi suis-je contraint d'ajouter que les colons français aussi bien que les autres immigrans persistent à se dire sacrifiés aux israélites, aux manieurs d'argent, prêteurs sur gage, agioteurs sur la piastre, fermiers d'impôt et laveurs d'or et d'argent? Aujourd'hui que les motifs qui rendirent les juifs rapaces et les obligèrent à se montrer sous des haillons ont disparu, ne serait-il pas avisé et sage de leur part de montrer moins d'âpreté au gain et de laisser aux nouveaux arrivans quelque chance de lucre? Jusqu'à ce qu'un pareil désintéressement se produise, je conseillerai aux Français pauvres qui voudraient s'établir en Tunisie de se garder d'y songer; ils y récolteraient sûrement la misère, faute de places à occuper. Avec un petit capital, des bras solides, un vif désir de travailler, le résultat serait tout autre. Les terres étant à bon marché, une belle aisance leur serait assurée.

A côté du Sicilien frondeur, du Maltais laborieux, du juif thé-

saurisant, vit le Tunisien pauvre ou le *meskin*, dont la condition est assez semblable à celle du fellah d'Égypte ou des lazzaroni de Sicile. Tour à tour manœuvre, marmiton ou portefaix, il bénit Allah si, l'hiver, il peut porter un grossier burnous qui le préserve du froid, et l'été une loque qui le tienne au frais. D'une frugalité sans égale chez aucun peuple, il n'en observe pas moins les prescriptions du Rhamadan, c'est-à-dire, que durant le carême musulman, il s'abstient de nourriture, même d'une cigarette, tant que le soleil brille à l'horizon. Ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'il mange une galette d'orge cuite sous la cendre, et, avant l'aube, un peu de couscouss. S'il parvient à réunir quelques piastres, il se régale de viande les jours fériés, viande de mouton, qu'il arrose d'un verre d'huile d'olive ; tout à fait riche, il achète un turban, des *boleros* ou pantoufles, un *saindouk*, sorte de malle qui ne contient rien généralement, mais que ferme un énorme cadenas. Possesseur de ces luxueux objets, il devient pour les siens un personnage.

En dehors de cette population pauvre, l'indigénat fournit comme ailleurs son contingent d'industriels composé de tisserands, de tanneurs, de teinturiers et des fabricans d'huile. Ceux-ci sont nombreux, car l'olivier est abondant, et, pour diriger une huilerie, un peu de pratique est nécessaire. C'est affaire considérable pour un pauvre indigène que la possession d'un moulin ! Et comme ceux qui en possèdent un sont fiers, heureux de vous le montrer ! Rien de plus modeste pourtant : quatre murailles en pierres sèches recouvertes d'une toiture grossière, et le pressoir de forme antique. Aux environs de la capitale, des Européens ont déjà installé des huileries à vapeur, et quelques propriétaires indigènes n'ont pas hésité à y envoyer leurs olives. La concurrence européenne ruinera un grand nombre de pauvres gens qui n'avaient que leur moulin pour vivre.

Les teinturiers tunisiens sont renommés dans le monde musulman par la belle couleur sanguine qu'ils savent donner aux *chechias*, ou calottes coniques des Tunisiens. Les eaux de Zaghouan contribuent beaucoup, m'a-t-on dit, à leur valoir la grande renommée dont elles jouissent. A Sfax, les ouvriers ne font que des bleus en employant l'indigo pour leurs cotonnades. Comme ces artisans sont nombreux, qu'ils se contentent d'un salaire modique, ils ne perdront pas de sitôt leur gagne-pain.

Les tanneurs sont encore plus nombreux que les fabricans d'étoffe de couleur. Ils n'ont que l'embarras du choix pour exercer leur industrie, car le pays leur fournit des peaux de bœuf, de vache,

de veau, d'âne, de mulet et de chameau. Ils trouvent un tan excellent dans les écorces du pin d'Alep et du grenadier. Par une de ces anomalies que j'ai vues se reproduire sous bien des latitudes, les Tunisiens dédaignent leurs belles babouches jaunes ou rouges pour leur préférer les pantoufles européennes de pacotille. En Chine, ce n'est pas la porcelaine de ce pays que j'ai vue figurer sur les tables anglaises et françaises, mais bien la porcelaine de Limoges ou de Minton. Un autre groupe intéressant est celui des tisserands. On tisse partout en Tunisie, aussi bien dans la capitale de la régence que sous la tente du nomade et le gourbi en branchages de l'agriculteur. Eux aussi sont menacés par la concurrence que leur font les fabriques européennes de lainage. On vante les tapis de Kairouan et la solidité des burnous tunisiens, mais ceux-ci n'ont pas la souplesse des burnous tissés en Europe, pas plus que ceux-là n'ont la légèreté des dessins des tapis d'Orient. Nous avons éprouvé un véritable désenchantement, lorsqu'à Kairouan les Arabes ont déroulé devant nous leurs tapis si vantés. Il n'en fut pas de même des couvertures à fond blanc, bariolées de raies multicolores, d'une belle grandeur et d'un prix fabuleusement bon marché. Inutile, d'ailleurs, d'aller jusque dans ce pays perdu pour en trouver d'équivalentes.

Les tribus nomades sont peu nombreuses en Tunisie, et il est difficile de dire le chiffre des individus qui les composent. Leurs pérégrinations, du reste, ont quelque chose de la régularité des saisons; la chaleur du sud devient-elle, faute de nourriture, intolérable pour leur bétail, elles prennent la direction du nord, sauf à revenir au sud dès que la température le leur permet. Les tribus nomades trouvent-elles dans le voisinage d'une source, ou d'un puits, un terrain qui leur convienne, elles s'y installent, l'ensemencent d'orge ou de blé, puis y séjournent jusqu'au jour de la récolte. Comme il serait difficile d'en transporter les pailles, on coupe l'épi tout en haut de la tige; de cette façon, les troupeaux ou les caravanes y trouvent à leur passage un fourrage tout préparé. Lorsque des tribus nomades font paître leur troupeau dans les étendues sans culture où, dès le commencement d'avril jusqu'à la fin de mai, la terre est rayonnante de fleurs, ces pasteurs paient comme redevance aux propriétaires des prairies un mouton par cent moutons paissans.

Entre Tunis et l'Enfida, dans l'un de ces pâturages où l'œil cherche vainement l'ombre d'un arbuste, nous rencontrâmes le campement d'une tribu nomade. Les tentes, plus basses que celles des nomades d'Égypte, mais identiques quant à la forme et à l'installation, étaient vides de leurs habitans; des chiens au museau

pointu, au poil blanc, long, hérissé, mais ayant du chacal dans l'allure et ses yeux fuyans, en gardaient l'entrée. Les hommes, assez loin de nous, faisaient paître leurs ânes et leurs chameaux, tandis que les femmes lavaient des nippes aux eaux du puits où nos chevaux s'abreuvaient. Elles firent, tout d'abord, mine de s'éloigner, puis elles continuèrent leur travail. L'une d'elles était intéressante à regarder, nous rappelant par sa noire chevelure, la petitesse des mains et la façon dont un lambeau d'étoffe écarlate ceignait sa robe bleue, la Judith d'Horace Vernet. Lorsque nous eûmes donné quelque monnaie aux marmots déguenillés qui l'entouraient, elle s'apprivoisa au point de nous laisser examiner de près les colliers formés de verroterie, de monnaie d'argent et de coquillages qui pendaient à son cou. En Algérie, surtout en Kabylie, les hommes de la tribu à laquelle cette femme eût appartenu n'eussent pas manqué d'accourir. Nomade ou non, partout en Tunisie, l'indigène ne montre à l'étranger ni haine ni dédain. Cela repose de la façon dont vous êtes traité et regardé dans d'autres pays musulmans.

Je me suis enquis où il serait possible de voir à l'œuvre les descendans des artistes qui fabriquaient autrefois les belles faïences émaillées dont on trouve de si fins spécimens dans les résidences beylicales et les mosquées. J'eusse voulu voir aussi buriner dans un plâtre d'une blancheur d'albâtre, ces délicieuses arabesques qui décorent les plafonds des palais et dont la mosquée du Barbier, à Kairouan, possède les plus beaux modèles. Hélas ! il n'y a plus d'artistes en arabesques, et les ouvriers faïenciers émailleurs disparaissent peu à peu devant les bas prix de produits similaires, mais communs, provenant d'Italie. Un jour, peut-être, lorsque la Tunisie sera devenue plus française qu'elle ne l'est à présent, il se trouvera un voyageur, artiste intelligent, désireux de faire revivre deux arts d'un charme indéniable. L'irisation de certains plats obtenue déjà par un patient chercheur, M. Clément Massier, du golfe Juan, fait espérer que la résurrection de l'un d'eux est possible et probable.

EDMOND PLAUCHUT.

TROIS POÈTES FLAMANDS

I.

Nous nous souvenons d'avoir lu, dans une encyclopédie publiée en France il y a quelque trente ans, cette phrase dédaigneuse : « Quand les Pays-Bas existent, ils prétendent avoir une littérature moitié en flamand, moitié en hollandais. »

Il y a, certes, aujourd'hui en France deux ou trois douzaines d'érudits qui se font une idée un peu plus juste et plus complète de la littérature *néerlandaise*, pour l'appeler du nom qu'on lui donne actuellement. La phrase citée n'en résume pas moins admirablement les connaissances et le jugement du public. Nous ne songeons guère, du reste, à nous en étonner, encore moins à nous en indigner. Il faut bien que les petits pays paient d'une façon ou d'une autre la rançon de la vie douce et calme dont on y jouit.

Dans le cas des Pays-Bas, l'ignorance et l'indifférence de l'étranger à l'égard de la façon dont on y pense, dont on y sent et dont on y écrit, est doublement explicable. Placés au confluent de trois grandes civilisations, la leur les a reflétées tour à tour pour ce qui concerne les grandes idées et les sentimens généraux. On ne se donne pas la peine d'apprendre une langue aussi difficile que peu répandue pour retrouver, sous une forme affaiblie, ce qu'on connaissait déjà. Quant aux productions vraiment originales de la littérature hollando-flamande, elles ont un caractère si local, si intime, qu'il serait assez difficile à un Parisien ou à un Berlinois, par exemple, de s'y intéresser.

Au moyen âge, toute la vie littéraire de ce coin du nord-ouest

de l'Europe qu'on appelait alors le *pays d'aval*, se concentrait dans la partie méridionale, qui forme aujourd'hui le royaume de Belgique. On y parlait une langue formée de la fusion de différens dialectes bas-allemands et connue alors sous le nom de *thiois* (*dietsch*, de *diet* ou *deut*, qui signifie *peuple*), c'est-à-dire langue populaire ou vulgaire. Cependant, lorsqu'au XIIe siècle un certain mouvement littéraire se produisit, ce fut en latin, dans l'église et le cloître, en français dans les cours et les châteaux. Les comtes de Flandre, vassaux des rois de France, avaient leur hôtel à Paris, où ils passaient une partie de l'année, et, à leur exemple, les nobles flamands et brabançons, qui avaient combattu en terre sainte aux côtés des croisés de France et de Normandie, ne parlaient guère entre eux que le français. C'est dans la langue des trouvères que Baudouin IX de Flandre et Henri III de Brabant, qui furent, en ce pays, les plus anciens poètes lyriques de la féodalité, composèrent leurs ballades et leurs chansons. Sibylle d'Anjou et Élisabeth de Vermandois eurent des cours d'amour aussi brillantes que celles de Toulouse et de Troyes. Chrétien de Troyes, le poète de Philippe-Auguste, fut aussi celui du comte Philippe d'Alsace et composa en Flandre quelques-uns de ses poèmes les plus célèbres. La grande bourgeoisie, à l'exemple de la noblesse, tirait vanité de parler la langue d'oil et se plaisait à la lecture des chansons de geste et des romans de chevalerie, nés sur les bords de la Seine et de la Loire.

Bientôt, cependant, le goût de la lecture se répandant et gagnant les couches inférieures de la bourgeoisie, on traduisit dans la langue du pays poèmes et fabliaux. Les prouesses de Charlemagne et de Roland, les amours de Lancelot et de Gauvain sont mis alors en vers thiois, souvent avec beaucoup d'habileté et de bonheur. Puis on ne se contente plus de traduire seulement, on imite, on adapte, comme on dit aujourd'hui. C'est ainsi que, vers 1250, la Flandre vit s'acclimater sur son sol pour y devenir plus populaire et y vivre plus longtemps que sur sa terre natale, le *Roman de Renard*, imité du français de Pierre de Saint-Cloud par un physicien ou médecin de Gand, maître Willem. Cette satire de la société féodale, mordante sous son apparence de bonhomie, fut pendant deux siècles la lecture favorite de la bourgeoisie des grandes communes.

A la fin du XIIIe siècle, l'esprit prosaïque et positif des Flamands se fatigua de la poésie guerrière et amoureuse de la Table-Ronde, et l'on vit naître la poésie didactique. Jacques Van Maerlandt traduit parfois en les abrégeant, parfois en les complétant, de volumineuses compilations latines sur la morale, les sciences naturelles, l'hygiène, la politique, l'histoire sacrée et profane. Toute une école marche

sur ses traces, et l'on vulgarise l'encyclopédie du temps en vers secs et plats.

Les productions les plus vraiment originales du moyen âge flamand, ce sont quelques ballades populaires qui offrent une grande analogie avec les vieilles ballades allemandes; ce sont surtout des cantiques et des noëls d'un sentiment naïf et poétique, dont quelques-uns font songer aux tableaux des premiers gothiques.

Au sortir de l'anarchie féodale et communale, deux tentatives furent faites pour réunir les dix-sept provinces des Pays-Bas en un état constitué, de manière à former une entité politique et administrative. La première, catholique, monarchique et latine, eut son point de départ et d'appui dans le Midi. Ce fut celle des ducs de Bourgogne.

Elle eut pour résultats l'invasion des mœurs, des modes, et du goût français. Dès lors commença, dans la partie du pays qui recevait plus directement l'influence de la cour, un étrange dualisme de langage et par conséquent d'idées entre les classes supérieures, qui ne parlèrent et ne pensèrent plus qu'en français, et les classes inférieures, qui conservèrent les habitudes d'esprit et la langue de leurs pères, cette dernière abâtardie, il est vrai, déformée par des tournures exotiques, mélangée d'une foule de mots étrangers et reléguée au rang d'instrument grossier des pensées les plus communes. A partir de ce moment, dans les Pays-Bas méridionaux, deux langues et deux littératures vivent ou plutôt végètent côte à côte, stériles toutes les deux, l'une parce qu'elle n'est pas assez originale, l'autre parce qu'elle n'est pas assez éclairée.

On sait comment l'intolérance aveugle et l'incurable entêtement d'un souverain qui, du fond de son cabinet, prétendait gouverner le monde avec des paperasses, détruisit l'œuvre du *saige duc* Philippe le Bon. Alors commence l'autre tentative d'unification partie du nord, protestante, républicaine et germanique, celle de Guillaume d'Orange. L'hostilité des provinces wallonnes, les victoires du prince de Parme et la prise d'Anvers la firent échouer.

Après ce deuxième avortement d'une idée que seuls quelques lettrés caressent encore aujourd'hui, deux nationalités se formèrent: l'une franche, naturelle, nettement caractérisée, fondée sur la race et la langue comme sur les institutions, celle des Provinces-Unies de la Néerlande; l'autre hybride, n'ayant d'autres liens que le culte et l'administration, celle des Pays-Bas catholiques, qui sont devenus le royaume de Belgique.

Liberté politique, prospérité matérielle, progrès intellectuel, tel fut le lot des provinces émancipées. Elles eurent des hommes d'état comme Maurice de Nassau, Frédéric-Henri, Guillaume III, Barne-

veldt, les de Witt; des amiraux comme Tromp et Ruyter; des publicistes comme Grotius; des philosophes comme Spinoza; des peintres comme Rembrandt; et, à côté de tout cela, une littérature presque originale qui produisit, au XVIIe siècle, Vondel, individualité puissante dans laquelle il y a du Corneille et du Milton; au XVIIIe, Bilderdyk, talent souple et fécond, qui, comme il le dit lui-même à Napoléon Ier, « fit tout ce qu'il devait faire pour être connu dans la république des lettres, » mais expia par une obscurité relative le tort d'appartenir à une petite nationalité et de parler une langue peu répandue.

Quant aux provinces soumises, sans commerce, sans industrie, sans mouvement intellectuel, elles tournèrent vers les arts plastiques tout ce qui leur restait d'activité et d'énergie et elles eurent Rubens, Van Dyck, Jordaens, Teniers. Jamais béguinage plus muet et plus mort ne fut décoré plus magnifiquement. Dans les grandes villes du pays flamand, autrefois si riches et si puissantes, les somptueux hôtels déserts des patriciens et des marchands émigrés s'écroulaient le long des rues où l'herbe croissait. On vivait tranquillement des débris de l'opulence passée, pensant peu, ne lisant guère et écrivant moins encore. Le peu qu'on faisait était calqué sur des modèles français, dont l'imitation lourde et gauche resta absolument stérile. La poésie flamande avait trouvé un dernier asile au sein des chambres de rhétorique, où l'on rimaillait, en l'honneur des neuf sœurs et de Phébus Apollon, des vers dont toute la défroque mythologique, prodiguée avec excès, ne parvenait pas à masquer l'écœurante platitude.

L'annexion à la France, en 1797, entraîna les provinces belges dans le tourbillon de la république et de l'empire. Puis vint la réunion au royaume des Pays-Bas, pendant laquelle on alla d'abord au plus pressé, c'est-à-dire à la réparation matérielle. Le développement intellectuel fût venu sûrement après, mais le gouvernement du roi Guillaume ne sut pas ménager les convictions catholiques de ses sujets flamands, ni l'attachement de ses sujets de race latine à leur langue nationale, et l'édifice élevé par les traités de Vienne s'écroula en septembre 1830.

Chose étrange, c'est au lendemain de la révolution qui créa le royaume de Belgique et dont les auteurs avaient invoqué comme un grief contre l'ancien gouvernement les mesures qu'il avait prises pour étendre l'emploi de la langue néerlandaise, c'est au lendemain de cette révolution que commence un véritable réveil littéraire, et que nous voyons éclore une pléiade de poètes et de romanciers flamands.

Durant les premières années qui suivirent la fondation de l'indé-

pendance belge, il parut probable que le nouveau royaume serait acquis à tout jamais à la culture française. La moitié de sa population appartenait à la race celto-latine et ne parlait que le français. Dans les provinces flamandes, tout ce qui avait reçu quelque éducation, tous ceux que l'on appelait autrefois les *honnêtes gens*, savaient le français, et la plupart s'en servaient habituellement. Le français était la langue exclusive des débats parlementaires, de l'administration, de l'armée, des tribunaux, de l'enseignement moyen et supérieur, de la presse, de tout ce qui constitue la vie sociale et intellectuelle d'un peuple. Le voisinage de la France, l'invincible attraction de Paris, la contrefaçon bruxelloise même et le bon marché des livres dont elle inondait le pays, tout contribuait, avec la réaction naturelle contre les tendances du précédent régime, à favoriser le mouvement.

Au double point de vue de l'intérêt pratique et de la haute culture, il nous paraît douteux que les Belges aient eu à se repentir d'avoir choisi, entre les deux langues parlées dans le pays, celle qui était arrivée au plus haut degré de perfection, qui possédait la littérature la plus riche et qui était l'organe d'une grande civilisation, la plus avancée, quoi qu'on en dise, et la mieux équilibrée de l'Europe.

Il n'en était pas moins vrai que l'état de choses existant constituait, sous certains rapports, une flagrante iniquité. Le Flamand qui ne savait que sa langue maternelle se trouvait, en son propre pays, dans une condition d'infériorité absolue. Non-seulement il ne pouvait prétendre à aucun emploi, si modeste qu'il fût, mais il était exposé, devant les tribunaux comme dans les bureaux de l'administration, à tous les désagrémens qui sont d'ordinaire le partage de l'étranger qui ignore la langue du pays où il voyage.

Chose plus grave, pendant une période de transition, qui devait être fort longue probablement, il était menacé d'une véritable dégradation morale. Dédaigné, négligé, le flamand, qui ne servait plus qu'aux relations domestiques et familières du peuple et de la petite bourgeoisie, tombait de plus en plus au rang de patois. Personne, pour ainsi dire, ne se donnait plus la peine d'apprendre la langue littéraire, qui servait de peu et ne menait à rien. A parler correctement, on ne gagnait que de paraître pédant et ridicule. Aussi les dialectes en usage dans chaque ville, dans chaque canton, et que parfois on n'entendait qu'avec peine à cinq ou six lieues plus loin, allaient s'écartant de plus en plus les uns des autres et devenant de plus en plus grossiers. L'habitude de parler patois exerce une influence profonde sur le ton de la conversation et la tournure de l'esprit; elle est pour ainsi dire incompatible avec

l'élévation des idées. Aggravée ici par les instincts naturellement très prosaïques du peuple flamand, par son éloignement pour les spéculations philosophiques, par son indifférence pour tout ce qui ne procure pas des satisfactions matérielles immédiates, elle devait finir par le rendre absolument étranger à la haute vie de l'intelligence. Aussi les Belges qui parlaient le français étaient-ils portés à ne pas admettre que ceux qui parlaient le flamand fussent absolument leurs égaux.

Une réaction était inévitable. Elle ne tarda pas à se manifester par des symptômes dont l'intensité a pris jusqu'à ce jour des proportions croissantes. Mais, chose à noter, ce n'est pas dans le peuple, au sein des classes réellement lésées dans leurs intérêts et leur dignité, qu'elle prit naissance. Elle vint, au contraire, d'un petit groupe de lettrés et de professeurs. Le plus actif et le plus influent d'entre eux fut Jean-François Willems, qu'on appela plus tard le *père du mouvement flamand*.

Receveur des contributions à Anvers, Willems, qui consacrait tous ses loisirs à des travaux littéraires et philologiques, avait entrepris, dès 1814, une série de publications où il plaidait énergiquement la cause de la langue nationale.

Ce fut avec regret, presque avec désespoir, qu'il vit éclater et triompher la révolution de 1830, qui démembrait la *patrie néerlandaise*, comme on l'appela plus tard. Il ne se découragea pas, cependant, et reprit à Eecloo, et plus tard à Gand, sa propagande pacifique en faveur du flamand. Le petit groupe qui s'était formé autour de lui allait grossissant. On y remarquait P. Van Duyse, Rens, Verviers, Van Damme, Blommaert. Ce fut ce dernier qui fonda, en 1834, sous le titre de *Nederduitsche letterœfeningen* (Essais littéraires néerlandais), la première revue littéraire publiée en Belgique en langue flamande, tandis que Rens entreprenait la publication d'une sorte d'annuaire de la littérature flamande qui paraît encore aujourd'hui sous le titre de *Nederduitsche letterkundig jaarboekje*.

Deux ans après, on avait réuni assez d'adhérens pour former à Gand la société *De taal is gansch het volk* (la langue, c'est tout le peuple), dont le titre est tout un programme.

Les amis que Willems avait laissés à Anvers se groupèrent, de leur côté, autour du jeune Conscience, qui publia vers la même époque ses premiers romans. L'influence de Conscience fut plus grande sur la masse du public que celle de Willems. On peut trouver aujourd'hui ses évocations du passé historique de la Flandre un peu pâles, ses peintures de la vie contemporaine un peu naïves et même un peu vulgaires : leur apparition n'en fut pas moins un

événement et elles rendaient au peuple l'immense service de réveiller en lui le goût de la lecture, perdu depuis trois siècles. A côté du fécond romancier, le poète Th. Van Ryswyck, l'historien Mertens, J.-A. de Laet, Vander Voort, et bien d'autres, luttaient de tout leur pouvoir contre l'invasion du français et s'attachaient à prouver, en écrivant en vers et en prose, que leur langue maternelle répondait parfaitement à tous les besoins de la pensée, à toutes les exigences de la vie sociale.

Une circonstance particulière les favorisa dans une certaine mesure. Sous le régime précédent, le clergé catholique des Pays-Bas méridionaux s'était opposé de tout son pouvoir à la circulation des livres hollandais, dans lesquels il ne voyait que le véhicule de la propagande protestante, favorisée par le gouvernement. Après 1830, ces craintes n'eurent plus de raison d'être, et l'interdit qui pesait sur les produits de la librairie hollandaise fut tacitement levé. Ce fut même dans les rangs du clergé et du parti qui obéissait à son influence que la cause flamande trouva quelques-uns de ses plus chauds adhérens.

C'est ainsi que, par une de ces contradictions plus apparentes que réelles, comme il s'en produit fréquemment dans le flux et le reflux des idées, des opinions et des mœurs, au lendemain d'une révolution provoquée en partie par l'introduction du néerlandais en Belgique comme langue administrative, on le vit refleurir comme idiome littéraire. Depuis un demi-siècle, il a produit une série non interrompue de versificateurs, de quelques poètes, parmi lesquels il en est trois qui sont arrivés à la popularité, parce que, sous des formes très diverses, ils ont été les interprètes sincères de la pensée morale et sociale, en même temps que du sentiment poétique de la race flamande.

II.

C'était un petit bourgeois rangé et travailleur que Charles-Louis Ledeganck, né en 1809 à Eecloo. Modeste employé, il passe les nuits à compléter des études à peine ébauchées, passe l'examen de docteur en droit, devient juge de paix au village de Somerghem, se marie, adore sa femme et ses enfans, traduit le code civil en flamand, trouve le temps de faire des vers et de créer une langue poétique, et meurt à quarante et un ans.

Son œuvre capitale, c'est sa trilogie lyrique : *les Trois villes sœurs*. Ces trois villes, ce sont les grandes communes où la liberté, la prospérité, l'art, toute la civilisation originale de la race a atteint son apogée : Gand, Bruges, Anvers. Constatons ici tout

d'abord le morcellement de l'idée de patrie dans la conception du Flamand, décentralisateur avant tout. Parmi les grandes villes de son pays, le poète en oublie une, et c'est justement la capitale, Bruxelles. C'est que Bruxelles représente une chose dont il a instinctivement horreur : la centralisation, l'unité. Pour lui, la nation n'est pas un grand corps ayant une tête et un cœur; c'est une juxtaposition de petits organismes complets, fonctionnant isolément, liés seulement par la communauté des mœurs et de la langue.

C'est avec une tristesse sereine que le poète s'adresse à la ville des Baudouin, des Artevelde, et de Charles-Quint.

« Tu n'es plus, comme naguère, l'orgueilleuse cité qui faisait trembler les rois; tu n'es plus ce nid de lions, cette république renommée au loin qui parlait aux nations la tête haute; tu n'es plus le séjour de l'abondance et de la richesse. »

Jusque-là, nous ne sortons pas des banalités oratoires qu'on peut adresser à toute ville déchue. Mais, dès la troisième strophe, nous sommes bien en Flandre.

« Il y a bien longtemps que la bannière au lion ne s'est plus déployée sous l'œil de ces guildes et de ces métiers qui endossaient le harnais au jour de péril, voulaient ce qui était juste, et imposaient ce qu'ils voulaient. Qu'ils en témoignent, le roi de France et le duc de Bourgogne; qu'elles en témoignent, la plaine devant Bruges et la mer devant l'Écluse! »

Un grand danger menace encore la ville, qu'il aime « comme les fleurs qui brillent dans ses jardins, » et, si elle n'y prend garde, lui fera perdre ce qui lui reste de sa grandeur, et fera d'elle un objet de risée pour l'étranger, de mépris pour la postérité.

Ce danger, pour le poète, c'est l'imitation française.

« On dit que tu t'es éprise d'un amour d'enfant pour toutes les fantaisies frivoles qui voient le jour dans la capitale de la France, pour ses délices sensuelles, pour son luxe menteur, pour ses plaisirs factices, ses modes, ses parures, pour ses folles voluptés et ses mœurs efféminées. On dit que tu te pares de son joug comme d'un ornement qui t'est cher, et qu'à son exemple, tu n'as qu'un rire moqueur pour tes mœurs nationales.

« On dit que tu dédaignes la mélodie de ton propre idiome, pour répéter les mots que te serine l'étranger; on dit que tu as banni la langue d'or de tes pères, comme rude et barbare, de la chaire du professeur et de la tribune du juge, et que la pauvrette, prosternée et priant tout bas au pied de l'autel, garde le silence, sauf lorsque sans parure elle gravit parfois les marches de la chaire de vérité. »

Le poète s'étonne et s'indigne de cet excès d'aveuglement. « Non! s'écrie-t-il, non, tu n'es pas une fille du tiède Midi, tu es un vigoureux rejeton des froides et blondes contrées du Nord. Et pourtant, on dit que tu aimes la tiédeur que le vent du Sud t'apporte, comme un air étouffant, des lieux empestés d'où il souffle. Tu ne vois donc pas qu'il flétrit l'herbe des prairies de la Flandre, lorsqu'il n'amène pas l'orage au-dessus d'elles? »

Après l'avertissement, le conseil.

« Sois fidèle à ton passé! reste digne de tes origines flamandes! Sois Flamande de cœur et Flamande d'esprit, Flamande par la langue, et Flamande par les mœurs! C'est à ce prix que tu seras prospère et glorieuse. »

Dans les vers qu'il adresse à Bruges, le poète reprend le même thème. Si Gand est la décadence, Bruges, c'est la mort. Comme la vierge qui vient de s'endormir de l'éternel sommeil, la Venise du nord a gardé sa royale beauté, ennoblie, idéalisée encore par l'immobilité et le silence. Mais si la cité de pierre est restée debout avec ses églises, ses halles, ses maisons pittoresques qui se mirent dans l'eau dormante des canaux, le fourmillement de la foule, le bruit du travail, les bourdonnemens de l'activité humaine, le rayonnement de la pensée, le souffle de la vie, s'en sont retirés, et peut-être pour jamais. Pourquoi? Ledeganck va le dire :

« Parce que tu as perdu la fierté de ton existence propre; parce que, insoucieuse, tu as oublié ton originalité flamande, parce que tu as échangé tes trésors les plus chers pour des oripeaux étrangers. »

Lorsqu'il passe à Anvers, qui représente la vie, l'activité, la richesse, le progrès, l'avenir enfin, Ledeganck revient une fois encore à son idée maîtresse, et il attribue la prospérité, le développement rapide de « la reine de l'Escaut » à ce qu'aujourd'hui comme jadis « sa langue et ses mœurs sont flamandes, sans mélange. »

Le point de vue est certes étroit et incomplet, et la décadence de Bruges et de Gand, comme les progrès de leur heureuse héritière, ont des causes plus profondes que la manière de se vêtir et de s'amuser, ou même que l'usage de tel ou tel idiome. Mais, poète et artiste, Ledeganck avait le droit de s'arrêter à la superficie, et il est d'une sincérité absolue dans son aversion pour le « Gaulois écervelé. » Cantonné dans sa vie étroite de petit bourgeois de petite ville, qui mange du poulet aux quatre grandes fêtes, fait cadeau à sa femme d'une robe neuve à Pâques, et se paie chaque année un voyage en famille au chef-lieu de sa province,

le jour de la kermesse, il juge les Français d'après les commis-voyageurs avec lesquels il a dîné à table d'hôte, et les cabotines qu'il a vues sur les planches échangeant des signes et des regards avec les abonnés d'un théâtre de troisième ordre. Paris est pour lui, à la lettre, la grande prostituée de Babylone, la sentine de tous les vices, le foyer de toutes les corruptions. Volontiers il verrait construire, le long de la frontière méridionale de sa chère Flandre, un mur de cent pieds de haut, qui rendrait tout commerce et toute contagion impossibles.

Ledeganck est incontestablement un poète, il a la simplicité du cœur et le sentiment de la nature. Est-ce un grand poète ? Ses compatriotes, qui sont aussi les miens, m'en voudront peut-être de poser cette question, et de me dispenser de la résoudre. Il a en tout cas le grand et rare mérite, venant après une époque de profonde décadence, d'avoir trouvé du premier coup une langue poétique presque définitive.

III.

La ville d'Anvers a élevé une statue au poète Théodore Van Ryswyck. Après avoir lu son œuvre, on se demande ce qui justifie un pareil honneur et la popularité qu'il consacre. C'est ici le cas ou jamais de tenir compte du milieu.

Né le 7 juillet 1811, Théodore Van Ryswyck était l'aîné des sept enfans d'un tisserand. Il apprit à lire, à écrire, les quatre règles, quelques bribes de français, et fut mis en apprentissage chez un sculpteur, puis chez un peintre décorateur. Nous le voyons successivement moniteur dans la classe de son père, volontaire dans un des corps francs formés à l'époque de la révolution de 1830, enfin, soldat dans l'armée belge, et mauvais soldat, indiscipliné, turbulent et poltron. Mal noté de ses supérieurs, il est, grâce à son humeur gaie, franche et cordiale, l'idole de ses camarades et des petits bourgeois pour qui on lui donne des billets de logement. Libéré du service, il devient en 1836 employé au mont-de-piété d'Anvers, aux appointemens de 410 francs l'an. Il partage ses loisirs entre le cabaret et la poésie. Du temps qu'il était soldat, il avait dans son havresac les œuvres de quelques poètes hollandais, Cats, Tollens, Bilderdyk, Helmers. C'est d'eux qu'il apprit à rythmer et à rimer. Doué d'une grande facilité de travail, il aborda successivement tous les genres : le conte en vers, l'ode sacrée et profane, la ballade, enfin la chanson populaire et satirique.

Dans la Belgique flamande, on lit encore moins de vers qu'ailleurs, aussi les recueils successivement publiés par Van Ryswyck

ne lui rapportèrent-ils jamais un sou. Pourtant, lorsque son traitement eut été porté à 650 francs, — il ne devait jamais atteindre 700, — il crut pouvoir se passer le luxe de se marier et d'avoir trois enfans. Ce fut alors la misère noire. Ses seules consolations, le cabaret et le tabac, le tuèrent à trente-huit ans.

Fort ignorant et ne possédant pas même à fond sa langue maternelle, ses écrits ne brillent ni par la correction ni par la perfection de la forme. Ses premiers contes en vers (*Eigenaardige verhalen*) ne sont guère que des histoires d'almanach, racontées dans un style tour à tour trivial et ampoulé. Ses *Ballades*, dans lesquelles il s'inspire surtout de Schiller et de Burger, sont meilleures, sans valoir leurs modèles. Le sentiment en est moins délicat et le fantastique souvent puéril.

Revenu de l'enthousiasme qui l'avait poussé, en 1830, dans les rangs des volontaires de l'indépendance, il avait vu avec regret, avec colère, les Wallons exercer une influence prépondérante sur les affaires du pays, et la culture française gagner chaque jour du terrain. Comme Willems, comme Ledeganck, il arbora le drapeau flamand à une époque où il fallait pour cela du courage et surtout du désintéressement, car ce drapeau ne conduisait pas encore aux places et aux honneurs.

Dès lors il y eut pour lui, dans l'histoire nationale, deux grandes dates : l'une lumineuse, triomphante et bénie : 1815, Waterloo, l'établissement du royaume des Pays-Bas ; l'autre noire, honteuse, maudite : 1830, la fondation de l'indépendance belge, la revanche des Latins.

Dans un petit poème consacré à la mémoire du général Van Merlen, tombé à Waterloo dans les rangs de l'armée néerlandaise, il s'écrie avec une exagération presque risible :

« L'étranger est monté sur le trône, le Flamand lui sert de marchepied, à moins que, reniant sa langue et son origine, il ne fasse alliance avec l'enfer. »

Il alla plus loin encore ; et, en 1844, il entonna un dithyrambe enthousiaste en l'honneur du général Chassé qui commandait, en 1831, la citadelle d'Anvers, dernier rempart de la domination hollandaise en Belgique, donnant ainsi le spectacle au moins étrange d'un poète chantant le soldat qui avait bombardé sa ville natale.

Dans ces morceaux, où le poète se guinde au ton de l'ode, il n'est pas encore lui-même. C'est surtout dans ses *Refrains politiques* (1844) et ses *Chansons populaires* (1846), qu'il a exhalé ses haines et ses aspirations sous une forme originale et pittoresque. Il est difficile de traduire ces compositions sans leur faire perdre la forte saveur de terroir qui fait leur principal mérite. Cette sa-

veur, il est vrai, est plus pénétrante que fine, et se compose, à doses presque égales, de trivialité, de gros bon sens, de bonhomie goguenarde, d'humeur frondeuse et de gaîté physique.

Dans un morceau intitulé *les Ministres wallons et le Hareng salé*, il fait ressortir sous une forme trivialement pittoresque l'indifférence des gouvernans d'alors pour tout ce qui vient de Flandre.

« Nos pêcheurs se sont figuré qu'ils avaient décroché la timbale le jour où la première chaloupe est rentrée de la pêche au hareng...

« En Hollande, quand arrive le premier bateau, tout le peuple est sur pied, par centaines, on s'entasse et babille sur le quai, on célèbre le mets national aimé de tous.

« C'est à la cour qu'on en mange d'abord; les riches l'achètent; il coûte encore un peu cher et en paraît meilleur. Le roi en mange aussi, et le pêcheur se rengorge, car chacun dit que cela lui fait honneur.

« C'est ainsi qu'on protège l'industrie et qu'on soutient le courage...

« Le pêcheur qui, cette année, nous a apporté les premiers harengs, en a envoyé deux douzaines à nos ministres, tous Wallons et fortes têtes. Mais le pauvre diable n'y a pas trouvé son compte.

« La bourriche arrive à la cour, et nos Wallons la regardent curieusement en se demandant : « Qu'est-ce que cela peut bien être? » Ils tâtent et se disent les uns aux autres : « Je voudrais bien savoir ce qu'il y a là dedans? »

— A coup sûr ce sont des betteraves, dit l'un, je l'espère du moins! A moins que ce ne soit du fromage de Marolles ou de la pierre de taille.

— C'est très chic, s'écrie-t-on. Ouvrez bien vite, Dieu sait si ce n'est pas mieux encore : peut-être de l'oignon.

. . . .

Ils regardent et s'écrient : « Qu'est-ce que cela? Si nous l'entendons bien, ce n'est pas un produit de notre pays. »

Et on renvoie au malencontreux pêcheur son panier de hareng, sans même avoir l'attention de payer le port.

Tout cela est bien vulgaire. Mais la petite bourgeoisie flamande, pour laquelle écrivait Van Ryswyck, n'eût pas compris d'autres idées ni un autre langage.

La polka, qui venait d'être importée de France, faisait alors fureur; le poète, aussitôt, compare la marche du gouvernement belge à celle d'un polkeur.

« Un pas en avant et deux en arrière... Paris a-t-il la prétention de nous apprendre cette danse-là?.. Vous vous trompez, mes-

sieurs les Français, nous dansons comme cela depuis quatorze ans !

« Nos cinq ministres battent la mesure à Bruxelles, dans l'orchestre, et notre petit pays polke à merveille.

« Ma lyre seule fait exception, ses libres cordes n'acceptent aucune contrainte; et, bravant l'orage qui gronde sur ma tête, je chante encore comme il y a quatorze ans. »

Dans des strophes improvisées à l'occasion d'un souper d'amis où l'on avait mangé des moules, il compare les Flamands à ces malheureux mollusques. Le fourneau, c'est le gouvernement belge, et les flammes claires et cruelles qui viennent lécher le chaudron, ce sont les hommes d'état, les ministres, les courtisans.

Une des dernières chansons de Van Ryswyck, et une des meilleures, c'est *le Chanteur de rue.*

« Bonnes gens, veuillez m'écouter : je suis un pauvre chanteur de rue qui est né pour chanter et qui ne sait pas d'autre métier. De bonne heure je me suis vu fermer toutes les perspectives et refuser toutes les faveurs ; le sort en avait décidé : j'eus en partage le don de la chanson.

« Dès l'enfance, insouciant et joyeux, je saisis le luth, et, hardiment, j'en fis vibrer toutes les cordes; lorsque l'orgueilleux me repoussait ou qu'une race abâtardie osait m'infliger son mépris, je faisais gronder mes accords et j'entonnais une mâle chanson.

. . . .

. . . .

« J'ai dans mon humble ménage une femme et trois petits enfans, pour qui je gagne une maigre subsistance, mais je ne donne pas mon refrain pour une façade de granit ; chanter est mon lot sur terre : ce n'est pas une mine d'or, mais ma chanson, c'est ma vie. »

Ce chanteur de rue, insouciant, désintéressé, sans colère contre le sort si dur qu'il soit, se révoltant seulement contre l'injuste dédain des hommes, chantant comme l'oiseau parce qu'il est né pour cela, et sans autre éducation que celle de la nature, c'est Van Ryswyck lui-même. Jamais il n'a mieux compris son rôle et sa valeur que dans ces quelques couplets, dignes de Burns.

Van Ryswyck est essentiellement improvisateur. Ses idées ne s'élèvent guère au-dessus du niveau de la petite bourgeoisie anversoise à laquelle il appartenait, avec laquelle il vivait, pour laquelle il écrivait.

Elles lui venaient naturellement rimées et rythmées. Avec une autre éducation, dans un autre milieu, il se fût sans doute élevé plus haut, car il avait la verve, la conception pittoresque, la géné-

rosité et la chaleur de cœur qui font les poètes et les artistes. Les circonstances et son entourage en ont fait un artiste incomplet et un poète vulgaire.

IV.

C'est un Anversois encore que Jean Van Beers, mais il appartient à une sphère supérieure.

Né le 24 février 1824, il était fils d'un distillateur. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut élevé par sa mère et ses sœurs, et garda toute sa vie de cette éducation féminine un peu de faiblesse, d'indécision et de timidité dans le caractère, une vive sensibilité nerveuse, une disposition aux sentimens doux et affectueux qui se manifestent à chaque ligne dans ses œuvres.

Il fit ses études classiques en français au petit séminaire de Malines. Ce fut à la suite d'une lecture du *Lion de Flandre*, de Conscience, qu'il résolut de devenir Flamand par la langue comme il l'était déjà par les sentimens et les idées. Sans vocation pour l'état ecclésiastique, il devint successivement professeur dans un collège de Malines, puis bibliothécaire adjoint de la ville d'Anvers, et professeur de flamand à l'école normale de Lierre. Il se maria alors et eut plusieurs enfans dont l'aîné est le peintre bien connu à Paris.

Van Beers avait commencé à se faire connaître par quelques poésies publiées dans des recueils belges et hollandais. Son succès date surtout du volume qu'il publia en 1853 sous le titre de *Jongelings droomen* (Rêves d'adolescent). Ce succès fut surtout très grand en Hollande, où pendant seize ans Van Beers donna des lectures publiques, qui empruntaient un charme particulier à son talent de récitateur.

En 1866, Van Beers fut nommé professeur à l'Athénée d'Anvers. Quelques années plus tard, sa ville natale l'envoya siéger dans son conseil, où il représentait les revendications et les aspirations flamandes. Décoré et primé, très respecté dans son parti, homme de famille avant tout, cherchant et trouvant le bonheur dans la vie domestique, Van Beers a mené une existence sans événemens, une existence dont la régularité et le calme, ennobli par le culte du beau et du vrai, se reflètent dans son œuvre comme dans un miroir. Il est mort le 18 novembre 1888.

Ses premières compositions se ressentent de la faiblesse de sa santé, de l'isolement où il vivait, inactif, rêveur, replié sur lui-même. Il chante *le Clair de lune*, *la Rose mystique*, *le Jeune malade*. Sa poésie est vague, sentimentale, sans corps.

Bientôt Van Beers s'éveilla au sentiment de la vie active et de la

réalité pittoresque. Il devint narrateur et peintre. A l'exception de quelques vieilles légendes qu'il modernisa, en y mettant plus de douceur et d'émotion, la plupart de ses compositions sont des scènes de la vie rustique et populaire. Il aime les humbles et les petits, il trouve des accens attendris pour parler de leurs souffrances. Mais il est loin de s'être affranchi de sa sensiblerie rêveuse. Ses peintures matérielles sont pleines de vérité et de fraîcheur, mais il y a beaucoup de convention encore dans les sentimens et les caractères. Un de ses thèmes favoris, c'est l'histoire banale de la jeune fille pauvre et honnête et du jeune homme riche et beau, qui la séduit et l'abandonne. Poète et démocrate, Van Beers a obéi ici à un préjugé que l'observation dément tous les jours.

Le type de ces poèmes narratifs encore à demi romantiques, c'est un récit en trois tableaux, intitulé : *Au parvis*. C'est devant le majestueux portail de Notre-Dame d'Anvers que se noue et se dénoue l'histoire d'Hélène : le rendez-vous donné par l'humble ouvrière au brillant séducteur à la sortie du salut, l'aumône jetée dédaigneusement par lui à la pauvre abandonnée qui, son enfant sur le bras, le voit passer devant elle à la sortie de la messe de mariage avec la jeune fille opulente qu'il vient d'épouser, enfin la mort désespérée et solitaire d'Hélène sur le pavé du parvis, où le misérable, rentrant chez lui après une nuit d'orgie, heurte en passant et reconnaît le cadavre de sa victime.

Le succès de ce morceau fut extraordinaire, et commença la popularité de son auteur.

Presque tous les sujets traités par Van Beers sont empruntés à la vie des classes inférieures. Ses personnages favoris sont des ouvriers, des paysans, des petits bourgeois. Cependant ce n'est pas un poète populaire. Au lieu de s'abaisser jusqu'à ses héros, il les élève jusqu'à lui. Il choisit parmi les types qui frappent ses regards dans la réalité, non pour s'emparer systématiquement des plus laids et des plus ignobles, comme font les adeptes du naturalisme, mais pour écarter ceux qui lui répugnent.

Rien de plus simple, du reste, que les données de ses petits poèmes domestiques ou villageois. C'est un fait-divers, une anecdote empruntée à quelque traité de morale en action.

Dans *l'Orphelin*, le poète nous montre un peintre anversois entrant par hasard dans un cabaret de village au moment où le bureau de bienfaisance fait procéder à l'adjudication des vieillards, des infirmes et des orphelins de la commune, qu'on met en pension chez les personnes qui s'en chargent moyennant l'allocation la plus faible. Un gros fermier refuse de reprendre chez lui un petit garçon qu'il s'était fait adjuger l'année précédente, mais qui, au lieu

de garder les vaches, passait tout son temps à crayonner des bonshommes sur les murs et sur tous les bouts de papier qui lui tombaient sous la main. En vain la petite fille du fermier le supplie de ne pas la séparer de son compagnon de jeux, il reste inflexible. Touché du désespoir du garçonnet, l'artiste se charge gratuitement de lui, l'emmène à Anvers, le met à l'école et à l'académie et en fait un peintre. Lauréat au concours de Rome, l'orphelin revient au village au son des cloches et des boîtes à feu, épouse la petite Liva, devient riche et se fait bâtir un castel sur l'emplacement de la prairie où il avait si mal gardé les vaches du fermier Van Hoof.

En congé est un récit de la lande campinoise. Un conscrit, revenu pour quelques jours au logis, apprend que son frère aîné a lâchement abusé de sa fiancée, pour la contraindre à l'épouser. Il tue le misérable d'un coup de fourche et va se noyer dans l'étang voisin.

Il n'y a pas là de conceptions bien neuves, de bien grands efforts d'imagination. Mais le décor et les personnages sont peints avec un coloris sobre et solide.

Van Beers aime et excelle à peindre la nature. Ses paysages sont peu variés, il ne sort guère de sa province. Tantôt ce sont les environs d'Anvers avec leurs villages rians, leurs vergers où « les pommiers tordus et noueux se courbent jusqu'à terre sous leur fardeau vermeil, » leurs prairies où les vaches au poil luisant ruminent couchées dans l'herbe d'un vert d'émeraude, et « leurs champs qui se baignent délicieusement dans l'or du soleil couchant; » tantôt c'est la Campine inculte et sauvage, la bruyère brune qui s'étend à perte de vue où se déroule le ruban blanc de « la route sablonneuse, qui bientôt se perd et s'éparpille à droite et à gauche en un labyrinthe de sentiers et d'ornières » entre les sombres pineraies et l'étang aux eaux dormantes « où se reflète avec une si ineffable douceur le ciel bleu et son troupeau de petits nuages floconneux nuancés de pourpre et d'or. »

Le plus étendu des poèmes de Van Beers et incontestablement son chef-d'œuvre dans le genre narratif, c'est *Begga*, sorte d'idylle urbaine d'un caractère mi-populaire, mi-bourgeois. Ici les joies et les misères de la vie humble et bornée sont peintes avec tout le relief de la réalité, avec tout le charme de la poésie. Jamais l'écrivain n'a mieux allié le pittoresque du langage familier avec la pureté de la langue littéraire.

Begga est une fille du peuple, une orpheline, comme la plupart des héroïnes de Van Beers; plus malheureuse que les autres, elle est rebutée et maltraitée par une marâtre qui la condamne aux travaux les plus pénibles, pour finir par la chasser du logis, en

compromettant sa réputation par d'indignes calomnies, parce qu'elle a remarqué les assiduités du blond Frans, le fils du riche tonnelier d'en face, beau parti dont elle voudrait bien pour sa fille à elle. Begga, abandonnée par son trop crédule amoureux, sans ressources, sans ouvrage, exposée aux propositions et aux tentatives honteuses d'un jeune débauché, languit dans une petite chambre, dont elle va être expulsée faute de pouvoir payer le loyer.

« Le soir tombe sur la ville et l'enveloppe comme un linceul; on frissonne tandis que tombe une pluie fine et glacée. Pas un souffle de vent, et si dans les rues, le gaz ne trouait le brouillard d'une flamme faible et vacillante, si par intervalles les bruits de la ville ne grandissaient pour mourir ensuite, vous diriez que sous le drap mortuaire tout s'est endormi du sommeil éternel.

« Mais tout à coup, comme une voix des insondables abîmes de là-haut, une cloche se met à sonner. Une seconde s'éveille, puis une troisième; et soudain, du haut de tous les clochers, se déchaîne comme un orage, une plainte navrante, une lamentation qui tinte, bourdonne, gronde dans l'ombre frémissante.

« L'octave des morts commence; c'est aujourd'hui le 2 novembre, jour solennel où la légion des fidèles donne une pieuse pensée à ceux qui se sont embarqués pour la vie éternelle.

« Voyez! de toutes les rues voisines, la foule envahit la place plantée de grands arbres, qui s'étend au pied de la cathédrale, pour s'engloutir et disparaître comme un flot de fantômes muets, sous le portail béant. »

Begga, elle aussi, va prier et pleurer au pied de l'autel. L'office terminé, elle suit machinalement le viatique qu'on porte à des malades. C'est à la porte de la maison d'où elle a été chassée, que s'arrête le prêtre avec son cortège de flambeaux. Begga s'informe. Le choléra qui décime la population s'est abattu sur cette demeure, sa sœur Colette est à l'agonie, et le petit frère vient d'éprouver les premières atteintes du mal. Alors elle oublie tout, gravit les trois étages et serre sur son cœur le petit malade, qui lui jette les bras au cou. Mais la veuve s'arrache au chevet de la mourante et veut expulser la jeune fille, pour qui sa haine s'est accrue de tout le mal qu'elle lui a fait elle-même. Le prêtre intervient, et Begga reste pour soigner Colette, qui ne tarde pas à expirer, l'enfant, qui guérit, puis la marâtre elle-même, atteinte à son tour, qui, prise de remords, fait appeler le tonnelier et lui avoue qu'elle a calomnié Begga. Naturellement tout finit par un mariage.

Comme Goethe l'a fait pour *Hermann et Dorothée*, comme Voss pour *Louise*, Van Beers a écrit *Begga* en hexamètres. Ce grand vers héroïque d'Homère et de Virgile nous a toujours paru bien

majestueux pour des idylles rustiques ou bourgeoises. Ici le poète en a pourtant tiré un très heureux parti, et, la liberté du rythme compensant sa gravité, il a su le plier aux exigences d'un dialogue souvent très familier, évitant de donner comme Goethe à ses personnages l'air de dieux de l'Olympe en veste de bure et causant d'affaires de ménage.

Van Beers est religieux, chrétien même, et, comme la plupart des Flamands, il paraît plus sensible encore à la poésie du culte qu'à celle des croyances. Il n'y a dans son œuvre rien dont puisse s'offenser la plus sévère orthodoxie, sauf la dernière, en date de ses compositions, le *Confiteor*, qui a mis tout le public flamand en émoi. C'est une profession de foi de déisme rationaliste, éloquente et courageuse dans un temps où, entre le dogmatisme affirmatif des catholiques et le dogmatisme négatif des matérialistes, aussi absolu l'un que l'autre, il n'y a guère de place pour la raison et la tolérance. Malheureusement, après avoir plané dans les hautes sphères de la philosophie religieuse et historique, le poète descend dans les régions basses de la politique du jour, et son épître, — car c'en est une, et presque classique, — se termine en queue de poisson par une allusion à la lutte engagée entre les partis à propos de l'organisation scolaire.

Parmi les dons du génie, celui qui a le plus complètement manqué à Van Beers, c'est la fécondité. Trois volumes, voilà tout ce qu'il a produit en un demi-siècle. Il est vrai que ses devoirs professionnels ont absorbé la meilleure partie de son temps. Au point de vue littéraire, l'homme est d'ailleurs paresseux avec gloire et volupté. Il ne prend la plume qu'à la dernière extrémité, lorsqu'il est par trop tourmenté du démon de la poésie. Il travaille lentement, finissant avec amour et ne donnant ni un détail, ni un mot au hasard, à la façon de ces maîtres hollandais qui mettaient trois jours à peindre un manche à balai et six semaines à achever la main d'une vieille femme. Il y a dans ses simples récits tant d'art que l'art s'y efface, tant d'efforts qu'on n'y voit plus l'effort, et qu'ils paraissent couler de source.

Du reste, chez lui, pas de traits brillans, pas de vives saillies, pas d'inspirations grandioses, pas d'accens passionnés qui étonnent, secouent, transportent. Il est difficile de détacher de ses poésies un passage à citer. Tout y concourt à un effet d'ensemble. Pas d'esprit non plus, au sens français du mot, pas de ces allusions de mots ou d'idées dont jaillisse quelque subite étincelle, quelque lumière éblouissante. Il charme l'œil par la richesse solide de son coloris et le repose par une lumière douce et égale.

Il y a, dans l'œuvre de Van Beers, une parfaite unité et une sincérité entière. Son idéal, c'est l'idéal flamand ; la vie réglée et pai-

sible, une certaine dose de bien-être matériel, le spectacle de la nature sous ses aspects calmes et reposés, le bonheur domestique, les affections de famille, l'amour doux et naïf, étranger aux violences de la passion comme aux raffinemens de la volupté.

Quelles conclusions tirer de ces études?

Si, depuis 1830, la poésie flamande n'a produit aucune de ces œuvres maîtresses qui forcent l'admiration du monde entier et suffisent à la gloire de plusieurs générations, sa renaissance n'en prouve pas moins que les sources de l'inspiration ne sont pas taries chez la race. Historique et bourgeoise chez Ledeganck, tantôt fantastique, tantôt satirique, mais toujours populaire chez Van Ryswyck, bourgeoise encore, morale et pittoresque chez Van Beers, cette inspiration féconde aujourd'hui, dans une génération nouvelle, une pléiade de talens qu'il serait prématuré de juger. Les uns, qui reconnaissent pour chef de file le curé Gezelle, s'efforcent d'élever les dialectes locaux, surtout celui de la West-Flandre, à la hauteur d'une langue littéraire; d'autres comme l'Anversois De Geyter, voudraient ressusciter le thiois du moyen âge et en faire le véhicule des idées les plus démocratiques; d'autres encore, comme Pol Demont, érudits et parnassiens dans la forme, pangermanistes par les tendances, rêvent le rapprochement des deux races et des deux langues sœurs, celle de la plaine et celle de la montagne.

Tous nous semblent avoir abandonné le bon chemin, celui qu'ont suivi Ledeganck et Van Beers, qui, tout en s'élevant par l'idée comme par la langue au-dessus de la grossièreté et de la platitude de la grande majorité de leurs lecteurs, sont cependant restés intelligibles pour tous.

Maintenant ce chemin, — ou tout autre, — peut-il les mener quelque part?

Van Beers lui-même paraît en douter. Voici ce qu'il dit dans un morceau adressé à ses fils et qui, par la noble simplicité de la forme, comme par la sincérité du sentiment et l'élévation des idées, est peut-être son chef-d'œuvre :

« Hélas! ce peuple si richement doué languit; il a faim et soif, et qui lui donne le pain de l'intelligence et le vin du sentiment? La classe supérieure dont ce serait le devoir sacré de nourrir et de fortifier par la parole le peuple dans le rude combat de la vie, a renié avec une légèreté dédaigneuse la langue du peuple et ainsi il se forme insensiblement entre ce qui est en haut et ce qui est en bas un nuage de ténèbres, sous lequel le peuple s'enfonce de plus en plus dans le marais de la superstition et de l'abrutissement. . . . .

« Et maintenant, allez, et, dans un pareil milieu, parlez la langue

d'or de vos pères. En haut, on ne vous entend pas; en bas, on ne peut vous comprendre, et des chants qui, ailleurs, enflammeraient les cœurs d'enthousiasme, effleurent l'oreille comme un souffle vain. Ce sont, en ce pays, des perles aux pourceaux. . . . .

. . . .

« Mes chers garçons, croyez-moi, si le démon de l'art tourmente votre âme, saisissez l'archet, le ciseau ou le pinceau, parlez au monde entier dans une langue que le monde entier comprenne, mais, je vous en conjure, ne prenez pas la plume du poète. . .

. . . .

« Si nos efforts ne sont qu'un vain songe, si le cancer de l'abâtardissement continue à nous ronger, alors suspendez ma lyre parmi les cadres et les pots au mur de votre atelier comme un meuble du temps jadis. Si quelqu'un des petits vous demande un jour : — Qu'est-ce que c'est que cela? — Répondez-lui : — Votre grand-père jouait de cela; il voulait s'en servir pour tirer le peuple flamand de son sommeil; mais c'était le sommeil de la mort. Hélas! il aimait son peuple du fond du cœur! Enfans, honorez toujours sa mémoire.

« Dites-leur cela! Et dites-le-leur en flamand, s'ils le comprennent encore. Cela me fera peut-être du bien dans mon tombeau. »

L'avenir se chargera-t-il de justifier ces craintes?

Il en est des races et des littératures comme des corps organisés, qui naissent, se développent, dérobent à d'autres organismes l'air, la lumière, la nourriture, les détruisent, les absorbent, puis sont affamés, détruits, absorbés à leur tour. Dans cette lutte, malheur aux petits et aux faibles! Sans doute, il est regrettable, douloureux de voir disparaître des civilisations originales avec la langue qui leur sert de véhicule et la littérature qui est leur expression. Mais c'est une loi inexorable qu'ont subie des langues et des littératures qui ont joué dans le monde un rôle autrement important que la langue et la littérature flamandes.

Placé comme un isthme étroit entre deux grandes mers toujours remuées et toujours montantes, dont les vagues sans cesse le rongent et le minent, le néerlandais ne pourra résister à cette double action, du français d'une part, de l'allemand de l'autre, que par un miracle. Si son existence est nécessaire à la civilisation universelle, au développement harmonique et complet de l'humanité, ce miracle se fera en sa faveur, et les efforts des travailleurs qui, péniblement, s'occupent à le consolider, seront couronnés de succès; sinon, ils n'auront servi qu'à prouver une fois de plus que rien ne saurait prévaloir contre les lois fatales de l'évolution.

L. Van Keymeulen.

LE

COMTE DE CHESTERFIELD

ET

SES LETTRES A SON FILLEUL

Le comte de Chesterfield, bien qu'il se crût un grand politique, était un de ces hommes qui ne réussissent pas à satisfaire leurs ambitions et qui se rendent célèbres non par leur prééminence dans leur métier, mais par l'usage qu'ils ont su faire de leurs loisirs, par des lettres écrites au courant de la plume et qu'ils ne destinaient point au public. Né en 1694, sous le règne de Guillaume d'Orange, mort treize ans après l'avènement de George III, il parut plus d'une fois sur le point d'arriver et toujours il resta au second plan. Il avait donné à La Haye la preuve de ses talens diplomatiques, et quand il fut vice-roi d'Irlande, il déploya de rares qualités d'administrateur. Il remporta dans le parlement quelques brillans succès oratoires. On vantait son éloquence et plus encore les délices de sa conversation. Quoiqu'un de ses ennemis l'ait peint « comme un géant rabougri et très laid, aux traits rudes, aux dents noires, dont la grosse tête de Polyphème était aussi désagréable que peut l'être une tête qui n'est pas difforme, » il avait ce je ne sais quoi dont il a si bien parlé, et des grâces d'esprit, un don de séduction auquel personne ne résistait.

Mais en vain se vantait-il d'avoir approfondi plus que personne la connaissance de l'espèce humaine, de ses faiblesses, de ses inconséquences, de ses misères, et de ne s'être jamais trouvé dans une société quelconque sans observer jusqu'aux boucles des souliers que chacun

portait, cet homme si sagace, à qui rien n'échappait, a compromis à plusieurs reprises sa fortune politique. Peut-être est-ce l'excès même de sa finesse, l'abus du sens critique qui lui a nui. Quoiqu'il méprisât beaucoup les hommes, il raffinait trop sur les moyens de les prendre et de les mener. Comme on l'a dit, quand il essaya d'user de son influence auprès de lady Suffolk et de lady Yarmouth pour gouverner le roi, il échoua piteusement, et, si grossières que fussent les plaisanteries de Robert Walpole, si ridicules que fussent les cajoleries et les simagrées du duc de Newcastle, il dut leur céder l'honneur de jouer les premiers rôles, et fut plus souvent dans l'opposition qu'au pouvoir.

Il avait dit lui-même qu'il n'y a que deux bonnes manières d'occuper sa vie, qu'il faut faire des choses dignes d'être écrites ou écrire des choses dignes d'être lues. Celui de ses contemporains qu'il admirait le plus, lord Bolingbroke, avait employé ses loisirs forcés à écrire des livres qu'on ne lit plus beaucoup, mais qui furent très goûtés en leur temps. Chesterfield ne se soucia jamais d'être un écrivain. Il avait été intimement lié avec les plus grands hommes de lettres de son époque, Addison, Swift, Pope, Gay, Johnson, et il prétendait que toutes les fois qu'il s'était trouvé dans leur compagnie, il s'était senti plus glorieux que s'il avait été en présence de tous les souverains de l'Europe. Il avait connu Algarotti, Montesquieu, Voltaire pour qui il professait un culte, lui sachant un gré infini d'avoir le premier écrit l'histoire à l'usage des gens qui connaissent le monde et les affaires. Mais il ne voulut jamais être en littérature qu'un dilettante, un jouisseur. Il s'inclinait devant les maîtres, il dédaignait les virtuoses.

Quelle que fût la supériorité de son esprit, quelques preuves de capacité politique qu'il eût données, Chesterfield serait fort oublié aujourd'hui s'il n'avait eu, comme on sait, le bonheur d'avoir un fils naturel : c'est ce fils, né en 1732, qui a sauvé sa mémoire, qui lui a procuré l'occasion de se faire une place parmi les plus illustres épistolaires. Cet enfant avait à peine sept ans lorsque son père se mit en tête de lui servir de précepteur, de mentor, et de le faire profiter de son expérience consommée et de son ironique sagesse, en engageant avec lui une correspondance qui a duré trente années et n'a été connue du public que par une indiscrétion de femme. Philippe Stanhope mourut en 1768, et quelques années plus tard, dans une vue de spéculation, sa veuve s'avisa de publier toutes les lettres qu'il avait reçues de son père. On y mit opposition, des poursuites furent commencées, l'affaire se termina par un compromis, et M[me] Stanhope reçut plus de 1,500 livres de l'éditeur. Cette publication fit grand bruit ; à la fin du siècle, les fameuses lettres en étaient à leur douzième édition.

Tout le monde les a lues, ces fameuses lettres ; mais personne ne se doutait que tout à fait sur le tard, lord Chesterfield avait entrepris

une seconde éducation et entretenu une autre correspondance avec un petit parent assez éloigné, nommé lui aussi Philippe Stanhope, qui était son filleul et devait être l'héritier de ses titres et de ses biens. C'est ce second recueil de lettres enfouies dans des archives de famille que vient de publier lord Carnarvon, à qui son beau-père, le sixième comte de Chesterfield, les avait léguées (1).

Ce second traité d'éducation sous forme de lettres, quoique beaucoup moins important que le premier, fait grand honneur à la vieillesse attristée et solitaire de Chesterfield. Dès 1752, il avait été affligé de l'infirmité la plus cruelle pour un homme qui a la passion des commerces et des entretiens. Une surdité croissante l'avait contraint de renoncer aux affaires d'abord, puis au monde. Il s'était retiré dans sa maison. Il passait des journées entières dans sa bibliothèque, où il avait gravé cette inscription :

Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

C'était surtout par la lecture, comme le lui conseillait son cher Horace, qu'il se procurait « les doux oublis d'une vie inquiète. » Il ne s'ennuyait pas, mais à de certaines heures le regret le hantait, et il serait tombé dans la mélancolie s'il n'avait eu « le don de gouverner son imagination et le soin de ne pas ajouter des maux fictifs aux maux réels. » Il écrivait à son fils au mois de mai 1759 : « Je ne suis plus que le fantôme de mon moi; je me promène ici dans le silence et la solitude, comme il convient aux fantômes, avec cette seule différence que je me promène le jour et que les autres revenans ne se montrent guère qu'à minuit. » Et six ans plus tard : « Ma santé est meilleure que je n'avais le droit de l'espérer. Toutefois je décline par degrés, mais c'est un aimable dépérissement. Je ne roulerai pas au bas de la colline, je m'y laisserai glisser tout doucement. » Et à quelques mois de là : « Je sens les approches et les premiers froids de l'automne. Les feuilles des arbres tombent rapidement et semblent m'inviter à les suivre, ce que je ferai sans répugnance, étant extrêmement las de ce sot monde. »

Il n'avait jamais eu grand goût pour les chevaux, les chiens et la chasse : « Mangez du gibier, disait-il; mais ne soyez pas votre propre boucher. » La plus belle maison de campagne lui avait toujours paru un triste lieu d'exil. Bretby, avec son grand parc, ses grandes cours et ses allées tirées au cordeau, n'avait aucun charme pour lui; il en parlait comme d'un séjour d'horreur et de désespoir où les corbeaux et les effraies pouvaient seuls se plaire. Je ne me souviens pas qu'il y ait

(1) *Letters of Philip Dormer fourth earl of Chesterfield to his godson and successor*, edited from the originals by the earl of Carnarvon. Oxford, 1890.

dans sa correspondance rien qui ressemble à un rayon de soleil, au chant d'un rossignol; on peut la relire tout entière sans y découvrir un paysage, une scène des champs, à cela près qu'au mois d'avril 1759 il s'étonnait de l'abondance de fruits que lui promettaient ses vergers, à quoi il ajoutait : « Vertumne et Pomone m'ont été fort propices; quant à Priape, ce terrible dieu des jardins, comme je ne l'invoque plus, je ne puis espérer qu'il me défende des oiseaux et des voleurs. »

Indifférent aux dieux champêtres et brouillé avec Priape, guéri aussi des illusions qu'il s'était faites sur son fils, cet ermite se flattait d'être plus heureux dans les soins qu'il donnait à son filleul, à son futur héritier. Quand il ne relisait pas ses auteurs favoris, son plus cher délassement était de lui prodiguer ses avis, ses préceptes; il goûtait un plaisir infini à façonner cette jeune âme, à pétrir cette terre glaise, et il s'efforçait de lui communiquer un peu de sa ressemblance. Quand l'enfant a bien pris ses leçons, il l'appelle son poulet, son cher petit gaillard, son petit bout d'homme, son petit coquin, son petit marquis de Marybone, ou son *eruditissimus puerulus*. Mais le second Philippe s'étant permis un jour de souhaiter qu'il n'y eût pas un seul livre au monde : « Ah! mon petit Goth, Visigoth, Ostrogoth, Hun, Hérule, il est bon que vous sachiez un peu qui étaient ces honnêtes gens dont vous avez adopté les sentimens. » Et là-dessus il lui raconte les exploits de ces affreux barbares qui, tuant, brûlant, saccageant tout, firent la guerre aux bibliothèques autant qu'aux hommes. « Après ce récit, voudriez-vous être encore Visigoth? Je me flatte que non. Il me serait impossible de dire mon cher Visigoth. » Quelques jours plus tard, Philippe, étant venu à résipiscence, reçoit un petit billet écrit en français et ainsi conçu : « Milord Chesterfield assure le petit marquis de Marybone de ses très humbles respects, et il aura l'honneur de venir le prendre ce matin à midi, en carrosse, pour lui montrer quelque chose, puis le mener dîner chez lui. »

Ce n'était pas un homme ordinaire que ce vieillard infirme et désabusé qui, au lieu de s'absorber dans ses maux et de s'enfoncer dans son noir, retrouvait toute sa verve, toute sa gaîté pour enseigner l'histoire et la géographie, la vie et le monde à un enfant. Mais dirons-nous avec le comte de Carnarvon que le beau volume dont nous lui sommes redevables nous révèle un lord Chesterfield que nous ne connaissions pas, un épicurien qui, en vieillissant, s'était amendé, dont les sentimens s'étaient ennoblis, dont l'âme s'était épurée, et qu'en un mot cette nouvelle publication le libère de tous les reproches que lui avaient attirés ses lettres à son fils? Non, en vérité, il n'y a eu qu'un Chesterfield. Qu'il écrivît dans son âge mûr à son fils naturel ou dans sa vieillesse à son filleul, défauts et qualités, c'était toujours le même homme.

Parmi les accusations portées contre lui, plusieurs sont fort injustes. On l'a traité d'égoïste endurci et impénitent, incapable de toute affection sérieuse, tout entier à ses affaires, à ses intrigues et à ses amusemens, et dont on ne saurait citer aucun trait qui prouvât qu'il eût du cœur. Cependant cet égoïste s'est montré fidèle et constant dans ses amitiés, auxquelles il attachait beaucoup de prix. Comme le remarque le comte de Carnarvon, il a été étroitement lié avec l'un des Anglais les plus vertueux de son temps, lord Scarborough, dont il disait lui-même que c'était le meilleur homme qu'il eût connu et le plus digne d'être aimé : « Nous avons vécu vingt années durant dans une union intime et sans réserves, et je dois à cette amitié plus que mon orgueil ne permet à ma reconnaissance de l'avouer. » Trois ans après la mort de cet ami si cher, il voulut qu'un peintre les représentât assis à la même table en face l'un de l'autre, et retouchant un mot de Virgile, il fit inscrire ces mots dans un coin du tableau : *Avulso deficit alter :* « quand l'un s'en va, l'autre n'est plus. » Aussi bien est-il possible de relire ses lettres à son fils sans reconnaître que cet observateur si pénétrant et si sceptique du monde et de la vie avait pour l'enfant de ses plaisirs une tendresse de poule pour son poussin? Le seul tort de cette tendresse fut d'être trop longtemps aveugle. Quiconque n'aime que soi ne peut être un grand épistolaire; c'est une règle sans exception.

Ses ennemis et ses censeurs l'accusaient aussi d'être un homme sans principes, corrompu dans l'âme et s'amusant à corrompre son fils. Rien n'est plus faux. Il a vécu dans un temps de grande corruption politique; c'était un pays pourri jusqu'aux moelles que l'Angleterre de la première moitié du XVIIIe siècle. Entre les deux grands partis qui se la disputaient, il n'y avait plus guère de divergences d'opinions et de luttes de doctrines, aucun principe n'était en jeu. Il ne s'agissait que d'arriver, de jouir du pouvoir, de s'y enrichir et de s'y maintenir, et durant les vingt années de son ministère, Robert Walpole, tout en achetant comme ses devanciers les votes de l'opposition, s'appliqua par surcroît à corrompre les électeurs. Les occasions de se vendre n'ont jamais manqué à Chesterfield, il les a toujours écartées avec mépris. Il avait un haut sentiment de sa dignité personnelle, et il recommandait à son fils de se respecter toujours lui-même, de ne rien faire, de ne rien dire qui pût l'avilir à ses propres yeux, de ne jamais pécher ni contre les règles de la grammaire, ni contre les lois de l'honneur. Il lui citait le mot de Shaftesbury qui avait dit qu'il serait vertueux pour son propre compte quand l'univers n'en saurait rien, de même qu'il se laverait pour son propre agrément, fût-il sûr que personne ne regarderait son visage et ses mains : « Mon cher enfant, ayez une tendresse scrupuleuse pour votre caractère moral, évitez tout ce qui pourrait y jeter une ombre y faire une tache, si légère qu'elle fût. En toute occa-

sion, soyez l'avocat, l'ami de la vertu, sans en être le matamore. »

Après cela, l'honneur étant sauf, il y avait pour lui dans la morale un grand nombre de devoirs qu'il considérait comme des règles de pure convention, et dont il abandonnait l'observance à ceux qu'il appelait les nigauds. Non-seulement il autorisait son fils à savourer toutes les joies de ce monde, pourvu qu'il n'y eût pas d'excès, mais il l'y encourageait avec une crudité de langage qui l'a fait accuser fort justement de cynisme. C'était encore un des caractères de son temps. L'hypocrisie étant une maladie endémique en Angleterre, on la combat comme on peut, et les Anglais ont du goût pour les révulsifs, pour les remèdes violens. Assurément, c'était un cynique que le père qui disait à son fils âgé de quinze ans à peine : « En contez-vous à quelque belle? Faites-moi votre confident; vous ne trouverez pas en moi un censeur sévère; au contraire, je sollicite l'emploi de ministre de vos plaisirs; je vous en indiquerai, et même j'y contribuerai. » Sa conviction très arrêtée était que les plaisirs élégans sont le seul antidote aux plaisirs bas et grossiers, et que pour échapper « aux courtisanes, à la crapule, à la débauche, à cette fureur qui discrédite et déshonore, » un jeune homme doit avoir un commerce galant avec une femme du monde.

On s'est scandalisé, non sans raison, de la complaisance avec laquelle il revient et insiste sur cet article dans ses fameuses lettres. Le premier Philippe Stanhope n'avait pas encore vingt ans quand son père lui écrivait : — « Lisez Fontenelle, lisez Euclide, lisez en grec Démosthène et Thucydide, mais que le grand livre du monde soit votre principale étude! *Nocturna versate manu, versate diurna*, ce qui signifie en bon anglais : Passez vos jours à feuilleter les hommes, passez vos nuits à feuilleter les femmes; mais tenez-vous-en aux meilleures éditions. » Et, bientôt après : « On m'assure que Mme de Blot, sans avoir des traits, est jolie comme un cœur, et que nonobstant, elle s'en est tenue jusqu'ici scrupuleusement à son mari, quoiqu'il y ait déjà plus d'un an qu'elle est mariée. Elle n'y pense pas! Il faut décrotter cette femme-là. Décrottez-vous donc tous les deux réciproquement. » — Et il lui expliquait que, pour se décrotter tout à fait, un jeune homme désireux de bien faire doit avoir tout à la fois un *arrangement* avec une femme déjà mûre, qui se charge de le débourrer, de le dégourdir, et une tendre liaison avec une femme plus jeune, qui le sauve des folies méprisables : — « Que vous dit Mme Dupin? On m'assure qu'elle est encore fort bien. Elle a de l'esprit, de la littérature, de la délicatesse, des manières; un tel arrangement vous serait avantageux et vous mettrait en lumière. Comme elle a perdu l'éclat de la jeunesse, elle sera plus disposée à écouter votre petite histoire si vous la contez bien. Pour un attachement, je la préfère à la petite Blot; s'il ne s'agit que d'une pure galanterie, je préfère la petite Blot; mais l'une n'empêche pas l'autre, et ces deux affaires peuvent être menées de front. »

Il faut accorder au comte de Carnarvon qu'on ne trouve rien de pareil dans la correspondance qu'il vient de publier; mais il est bon de considérer que, quand il reçut les premières lettres de son parrain, le second Philippe Stanhope n'avait que six ans, et que lorsqu'il en eut seize, son parrain était mort. A peine en eut-il sept, on lui expliqua que décrotter signifie polir un jeune homme, lui donner l'air et le ton de la bonne compagnie, le former, qu'une coquette est « une dame pétrie de grâces qui agace les amans, » et ce que c'est qu'en conter à une femme.

Il savait aussi que la plus triste destinée est d'être un lourdaud, un nigaud, manquant d'entregent, d'aplomb et de manières; que la suprême misère est de ressembler à un de ces gentilshommes campagnards dont Fielding a immortalisé l'ivrognerie et les gros goûts dans la personne du squire Western; qu'on ne saurait étudier trop tôt l'art de plaire, le premier des beaux-arts, et que de très bonne heure il faut avoir des attentions pour les femmes, « flatter leurs vanités, leurs caprices, leurs bizarreries, parce qu'elles décident de la mode et du bon ton, et que, dès qu'une femme du bel air décrie un jeune homme qui lui paraît gauche, maussade et impoli, le voilà décrié comme la fausse monnaie. » Comparez les lettres au futur héritier avec le premier volume des lettres au fils naturel, vous y trouverez la même morale, les mêmes maximes, les mêmes anecdotes et souvent les mêmes expressions, les mêmes formules avec quelques variantes. Les paroles peuvent différer, mais nous connaissions déjà la musique. « Je vous félicite de tout mon cœur de l'heureuse arrivée de l'adorable Jenny Truelove. Quel joli nom pour une pastorale que bergère fidèle! Vous devriez lui faire présent d'un gâteau de la belle et incomparable Trusler, cette perle des pâtissières... Adieu, mon petit drôle; divertissez-vous, soyez gai, et, si vous le voulez, vous n'avez qu'à conter des fleurettes à la divine Jenny Truelove. » Tout cela ressemble à une préparation; le grand cuisinier mortifie cette viande avant de la larder. Au surplus, le comte de Carnarvon, par un excès de scrupule et au mépris de son devoir d'éditeur, a jugé nécessaire de remplacer par des astérisques un certain nombre de passages qui lui ont paru trop vifs, trop libres et peu respectueux pour l'innocence d'un petit Anglais. Que lord Carnarvon expie son crime en confessant que, si le diable s'était fait ermite, cet ermite n'était pas un anachorète pénitent, et que si, jusqu'à sa mort, il a flétri certaines bassesses qui déshonorent un homme, jusqu'à sa mort aussi il a fait grâce aux péchés aimables qui embellissent la vie.

Les plus nobles instructions qu'il donne à son filleul sont celles qui concernent les devoirs d'un gentilhomme envers ses inférieurs. L'enfant, infatué, paraît-il, de lui-même, de sa situation dans le monde, traitait avec hauteur les subalternes; son parrain ne se lasse pas de

l'en reprendre : « Si je ne me trompe, j'ai découvert dans ce petit cœur des germes cachés d'orgueil que la nature, très bonne pour vous, n'y avait point semés, et dont vous êtes redevable aux sots et aux flatteurs. Sans doute, on vous traite de jeune squire, et par anticipation peut-être de jeune lord. Et après? Êtes-vous mieux né que la servante qui nettoie vos souliers?.. Les premiers hommes, d'où nous descendons tous également, labouraient et bêchaient la terre. Ceux qui avaient gagné de quoi vivre quittèrent les premiers cette pénible vie ; les autres travaillent encore. Voilà toute la différence entre la noblesse, les roturiers et les paysans... Oui, selon la nature, la servante de M. Robert est aussi bien née que vous ; elle a eu un père et une mère, un grand-père et une grand'mère, et des ancêtres jusqu'à Adam. Si vous lui donnez de l'argent, elle vous donne son travail. Ne vous en faites donc pas accroire au sujet de votre naissance, qui n'est en rien meilleure que la sienne; mais faites-vous valoir par vos vertus et vos manières, c'est la seule et véritable noblesse. Tout homme qui méprise ceux qu'il lui plaît d'appeler des gens de rien est le plus sot et le plus ridicule animal de la terre. »

Voilà des paroles qui en rachètent beaucoup d'autres. Pour se recommander à la faveur de Chesterfield en lui démontrant la haute antiquité de sa famille, quelqu'un, raconte lord Carnarvon, lui avait fait hommage d'une très vieille peinture qui représentait un homme, sa femme et leurs deux enfans et où l'on voyait dans un coin les armes des Stanhope. Il écrivit au-dessous : « Voilà Adam Stanhope du jardin d'Éden et Ève Stanhope, sa femme, avec leurs fils, Caïn et Abel Stanhope. » Par sa morale relâchée, mais humaine et généreuse, il était vraiment de son temps. La philanthropie, la tolérance, le mépris des préjugés de classe, de nation et de secte, telles étaient, selon lui, les grandes vertus. Il enseignait à son fils que l'humanité est le trait distinctif des grandes âmes ; que pour être parfaitement honnête homme, il ne suffit pas d'être juste, qu'il faut être généreux et que rien ne vaut le plaisir de faire du bien. A son filleul, il dira avec plus de grâce : « Ne répandons pas seulement des bienfaits, mais des fleurs sur nos compagnons de voyage dans les chemins raboteux de ce misérable monde. » Et il se plaindra que, en Angleterre surtout, la bienfaisance a le visage dur et ne sait pas sourire.

Le code du vrai gentleman, tel qu'on pouvait se le représenter dans l'Angleterre de la première moitié du XVIIIe siècle, les vertus qu'il doit avoir et celles dont il peut se passer; les plaisirs qu'il peut se permettre et ceux qu'il doit s'interdire, voilà ce que Chesterfield enseignait aux deux jeunes gens dans lesquels il avait rêvé de se voir revivre. Chaque siècle et chaque pays, quelques noms qu'ils lui donnassent, eurent leur idéal du vrai gentleman. En France, c'était l'homme de bonne compagnie ou l'honnête homme. En Italie, au temps de la renais-

sance, c'était le cavalier accompli, le *cortegiano*, tel que l'a dépeint Castiglione. Au moyen âge, c'était le parfait chevalier, joignant au courage d'un preux la courtoisie, *la prudhomie* et *l'attemprance*. A Athènes, c'était l'adolescent bien né, qui orne ses vertus de grâce et de beauté et met beaucoup d'élégance dans ses vices. Si nous remontions jusqu'au temps d'Homère, nous verrions dans le jeune Télémaque un fils de roi qui, à l'instigation de la plus sage des déesses, aspire à posséder toutes les qualités d'un parfait gentilhomme, la connaissance du métier des armes, la science du monde, qu'on acquiert en voyageant, le don de la parole, nécessaire pour avoir de l'autorité dans les assemblées; la politesse envers les étrangers, le respect de toutes les bienséances, la modestie et le discernement, qui font qu'on se tient à sa place, et assez de sentiment de soi-même pour ne la laisser prendre par personne.

Comme Pallas Athéné, Chesterfield estimait que le vrai *gentleman* ne peut être un oisif, un inutile, qu'il doit avoir l'ambition de gouverner un jour son pays, et de son temps déjà, un Anglais ne pouvait arriver à rien que par le parlement et les succès parlementaires. Comme Télémaque, son *gentleman* doit avoir la parole à son commandement et se former de bonne heure à l'éloquence. Comme Télémaque, il doit voyager pour s'instruire des mœurs et des pensées des peuples et s'initier à leurs affaires. Comme Télémaque encore, il doit être un scrupuleux observateur des bienséances. Mais Chesterfield apporte à ce code des raffinemens inconnus dans une petite île qui ne nourrissait que des chèvres. Il exige que son gentleman joigne à une solidité de mérite, qui ne s'acquiert que par des études aussi approfondies qu'universelles, les manières exquises de la plus exquise société, un charme, un art de plaire qui selon lui ne pouvait s'apprendre qu'à Paris.

Approfondissez tout et sacrifiez sans cesse aux grâces : voilà ses deux éternels préceptes, à quoi il ajoute que le secret de l'agréable comme du solide est une attention qui ne s'endort et ne se relâche jamais. « Ne faites jamais qu'une chose à la fois, et soyez tout entier à ce que vous faites. Quand vous lisez Puffendorf, ne pensez pas à Mme de Saint-Germain, et quand vous parlez à Mme de Saint-Germain, ne pensez jamais à Puffendorf. » Ce n'est pas tout. Il faut savoir tour à tour se tendre et se détendre, et le don suprême est le *versatile ingenium*, cette souplesse d'esprit et de cœur qui permet de s'accommoder aux temps, aux mœurs, aux circonstances, à l'humeur de chacun, d'être sérieux avec les plus sérieux, badin avec les gens gais et selon les cas frivole ou grave, sage ou libertin. « Quand vous serez en Suisse, écrivait-il à son fils, ayez l'air d'un Suisse, soyez Hollandais en Hollande, et après trois mois de séjour à Paris, faites dire à tout le monde : Ce petit Stanhope est des nôtres. » Le type du parfait gentleman selon le cœur de Chesterfield était Alcibiade, le caméléon, et après lui Bolingbroke,

ce libertin qui avait prouvé qu'un homme de plaisirs peut être un grand homme d'affaires, et dont le seul tort était d'avoir compromis les talens les plus heureux par les intempérances et les gros plaisirs d'une jeunesse trop orageuse. « Pourquoi ne seriez-vous pas un Bolingbroke, mais un Bolingbroke plus maître de lui et gouvernant mieux sa vie? »

C'est ce même idéal qu'il proposait à son petit filleul, et pour se mettre à sa portée, il lui écrivait des lettres dont la morale peut se résumer ainsi : « Mon cher petit gaillard, ne soyez pas comme beaucoup de vos compatriotes un ours à deux pattes. Ayez les Visigoths en horreur, et pour ne leur ressembler en rien, ne fourrez jamais vos doigts dans votre nez, ne mettez pas vos coudes sur la table, regardez en face les gens qui vous parlent, et si vous voulez dire à une dame de condition que vous avez été à sa porte pour lui rendre visite, ne lui dites pas brusquement : « Je suis allé chez vous. » Il faut lui dire : « Madame, j'ai tâché d'avoir l'honneur de vous faire ma cour. » Ceci n'est rien, mon cher petit égrillard. Apprenez à marcher, à manger, à danser, à saluer comme un vrai gentleman. Si vous ne deviez être jamais qu'un gentilhomme campagnard ou un honnête Hottentot, tout serait fini entre nous. Soyez attentif à vos plaisirs comme à vos études. Pour être heureux sur cette terre, il faut être aimé et respecté; c'est à force d'attention que vous vous rendrez respectable par votre mérite, c'est par vos attentions que vous passerez pour un homme aimable. Comment les jésuites ont-ils fait leur chemin dans le monde? Ils ont toujours étudié l'art de plaire. Méprisez les sots et les drôles, mais que votre mépris soit courtois! Ces gens-là forment les trois quarts du genre humain, et s'ils ne sont pas respectables, ils sont dangereux. Tout excès est fâcheux. Soyez à la fois diligent et méthodique, unissez l'ardeur de l'esprit à la circonspection. La plus agréable des danses est le menuet, parce que la mesure n'en est ni trop vive ni trop lente. Quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, réglez toutes vos actions et toutes vos paroles sur le mouvement d'un menuet. Apprenez d'un grand homme qui s'appelait Socrate qu'il faut sacrifier aux grâces. Suppliez-les de vous accompagner dans tous les hasards de votre vie, et faites-leur le sacrifice de vos accès d'humeur et de vos indolences. Elles vous récompenseront de votre effort en vous donnant le je ne sais quoi. C'est une grande chose que le je ne sais quoi. Il inspire aux hommes un préjugé en notre faveur, et c'est par les préjugés des hommes qu'on arrive à tout. Dieu vous bénisse, mon petit coquin, et dans ce monde et dans l'autre! » Ce n'était encore là qu'un cours d'enseignement primaire; dans le cours supérieur, s'il avait assez vécu pour l'écrire, il aurait initié aux grands mystères cet élève bien préparé, et sans doute il l'eût engagé à se mettre bien vite en quête d'un bon arrangement et d'une jolie petite décrotteuse.

Le cynisme est la forme brutale de la franchise, et si l'on considère que la parfaite franchise est la qualité qui manque le plus à la littérature courante de nos voisins, qu'ils n'accordent qu'à leurs écrivains de génie le droit d'être tout à fait sincères, on pardonnera plus facilement à Chesterfield les crudités de son langage et l'effronterie de sa sagesse. Ce qu'on a plus de peine à excuser, c'est sa tendance à réduire toute la morale au principe de l'intérêt personnel. Quel que fût son mépris pour la philosophie et les abstractions, il était par son utilitarisme pratique un disciple de Locke, et autant que David Hume, un précurseur de Bentham.

Il prêche la philanthropie, la tolérance, et si ses préceptes sont souvent généreux, ses principes ne le sont jamais. Les hommes, selon lui, se valent à peu près les uns les autres et ne sont après tout que d'assez méchans animaux. Nous nous croyons des êtres raisonnables; mais s'adresser à notre raison, c'est en user comme ces maladroits qui font leur cour à un premier ministre sans influence et négligent le favori, seul dispensateur de toutes les grâces. Nos favoris et nos maîtresses sont nos préjugés, et nos préjugés naissent de nos passions. Tout homme a sa passion dominante, qu'il faut tâcher de découvrir pour pouvoir s'en garer ou s'en servir. Mais par un vice de nature, il y a en nous tant de fragilité et d'inconséquence, que nous ne sommes pas même capables d'être fidèles à nos passions. Il en résulte que les vrais motifs de notre conduite sont souvent enveloppés d'un impénétrable mystère et que la plupart de nos actions sont les filles de la fortune et du caprice. « Un souper frugal, une bonne nuit et une belle matinée ont souvent fait un héros du même homme qui, par le fait d'une indigestion, d'une insomnie et d'une matinée pluvieuse, se serait comporté comme un couard. » L'homme étant une créature si misérable, pourquoi faut-il être philanthrope ? C'est qu'étant tous des créatures très incomplètes, nous avons tous besoin les uns des autres, du domestique qui cire nos bottes, comme du souverain qui dispense les faveurs, et qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

Pourquoi Philippe Stanhope doit-il apprendre à plaire ? C'est qu'il placera ainsi son mérite à de gros intérêts. Pourquoi l'engage-t-on à acquérir certaines vertus ? C'est qu'elles donnent de la considération, que la considération engendre la confiance, et que la confiance est un revenu. « Le colonel Chartres, qui est, je crois, le plus insigne et le plus fieffé gredin des trois royaumes, était si sensible aux inconvéniens d'une mauvaise réputation que je lui ai entendu dire qu'il ne donnerait pas un liard de la vertu, mais qu'il donnerait bien 10,000 livres pour avoir une bonne réputation, parce qu'elle lui servirait à en gagner 100,000. » Mais, s'il y a des qualités utiles, il y a des défauts et des vices qui ne le sont pas moins, et le plus utile de tous est la vanité. « Il n'est point de passion, écrivait-il à son fils, au mois de no-

vembre 1752, qui soit plus propre à nous guérir de notre indolence, de notre inertie, de notre apathie naturelle. Je le confesse, elle m'a fait commettre plus d'une sottise; mais je lui dois tous les succès que j'ai remportés dans le monde. J'étais à mes débuts prodigieusement vaniteux. Je souhaitais avec rage que tout le monde m'admirât et m'applaudît, et rien n'a plus contribué au développement de toutes mes facultés. Avec les hommes j'étais un vrai Protée, et, quant aux femmes, je désirais qu'elles fussent toutes amoureuses de moi, même celles dont je me souciais comme d'une prise de tabac. J'acquis bientôt la réputation d'en avoir possédé quelques-unes parmi les plus huppées, et cette réputation, bien ou mal fondée, me permit d'en avoir d'autres. Je vous en conjure, mon cher ami, ayez un peu plus de vanité. Déployez tous les artifices d'une grande coquette; sur ma parole, vous vous en trouverez bien. » Les plus beaux fruits ont leur ver caché; mais Chesterfield est le seul instituteur qui ait pris soin de mettre lui-même le ver dans le fruit comme un de ces hôtes précieux, désirables et de bon augure qui portent bonheur à la maison qu'ils habitent.

On peut penser ce qu'on voudra de la morale utilitaire; mais il ne faut pas la prêcher aux petits garçons à qui on souhaite beaucoup d'avenir. Enseignez-leur des raisons d'agir qui ennoblissent leurs actions, et songez que toutes les adolescences qui ont préparé de belles vies avaient été couvées par une chimère. « Le plus honnête homme, disait Chesterfield, est celui qui s'aime le mieux. » A la bonne heure, mais ne le dites pas au petit Philippe! Il le lui dit et le lui redit. Cet homme si intelligent n'a jamais pu comprendre que le plus vilain monstre, ou tout au moins la plus laide bête de la création, est un enfant calculé et sournois, qui préfère son intérêt à son tambour.

Heureusement, cette morale utilitaire portait avec elle son correctif. Le maître tenait la dragée si haute à ses disciples, les préceptes étaient si nombreux et si délicats, le code de l'art de plaire était si compliqué, il fallait tant d'application et tant d'efforts pour devenir ce gentleman accompli qui s'avance dans la vie comme un conquérant et à qui tout rend les armes, qu'il y avait là de quoi rebuter les plus intrépides courages. Chesterfield leur représentait le monde comme une maison de servitude et de contrainte, où il fallait sans cesse prendre sur soi, se faire violence, vaincre ses penchans par des motifs de fortune, de gloire, de bienséance. Il en parlait comme Massillon démontrant aux mondains que leurs pratiques les plus frivoles et leurs oisivetés mêmes étaient plus laborieuses que les exercices d'un pénitent: « Eh! qu'est-ce que votre vie, qu'une éternelle contrainte, une gêne qui ne finit point, une suite d'occupations opposées à vos penchans, une scène où il faut toujours jouer le personnage d'un autre? » Les deux Philippe, quoiqu'ils eussent appris le français, sont morts sans avoir lu les admirables sermons sur la Samaritaine et sur le Respect humain; mais, sûrement, ils

se sont dit à leur manière : « Le zèle, l'indulgence, la vie commune, la retraite, la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes, tout trouve des censeurs. Faites convenir, si vous le pouvez, tous les hommes sur votre sujet, et alors on vous permettra de faire de la vanité de leurs opinions la règle de votre conduite. Eh ! oui, si savans que nous soyons dans l'art de plaire, nous ne plairons pas à tout le monde, et vraiment il en coûterait moins d'être un ascète, un philosophe, un saint, que d'acquérir le je ne sais quoi et de régler toutes ses actions sur les trois temps d'un menuet. Mieux vaut nous rendre heureux en suivant tous nos penchans. » Et l'un et l'autre suivirent leurs penchans, qui étaient des inclinations d'hommes très médiocres.

Le premier n'eut pas plus tôt trente ans que son père renonça à rien faire de lui : « Votre fainéantise me fait trembler pour vous, et je crains que vous ne croupissiez à jamais dans une méprisable obscurité. La paresse est un suicide; l'homme est détruit, bien que les appétits de la brute lui survivent... Je désespère de votre élection au parlement. Cela ne vous fait rien, et vous avez tort. Vous auriez pu, à la rigueur, faire bonne figure au second rang. C'est un endroit où il y a place pour plus d'une ombre : *locus est et pluribus umbris.* » Cet enfant de l'amour ne fut pas même un fantôme de député; quelques mois plus tard, on l'enterrait. Le filleul fut lord, mais ne brilla pas par son éloquence. Assez bonhomme, mari passable, bon agriculteur, il fut un de ces gentilshommes campagnards que Chesterfield détestait et un véritable Visigoth. Il avait hérité de l'admirable et historique manoir de Bretby, construit sur le plan du vieux palais de Versailles et plein de souvenirs; il le fit jeter bas. A l'égard du je ne sais quoi, il avait celui qui déplaît, et Mme d'Arblay, l'auteur de *Cécilia*, disait de lui : « Le feu lord Chesterfield, cette quintessence du bon ton, rougirait de voir son successeur, qui sans contredit est l'homme le plus mal élevé que j'aie jamais rencontré. »

Un tableau peint en 1810 nous le montre dans la cour de sa ferme. Gros, robuste, épais, un peu ventru, il examine d'un air froid et d'un œil d'inquisiteur une superbe génisse, dont son homme d'affaires lui signale tous les mérites. O vanité des rêves et des éducations raffinées ! Par deux fois la graisse des conseils et la rosée de la sagesse étaient tombées sur une terre ingrate; où Chesterfield s'attendait à voir fleurir des roses, il n'avait poussé que des chardons. A la vérité, son héritier était un beau chardon; mais c'est un genre de beauté qu'il méprisait profondément, et le mépris était peut-être la plus forte de ses passions. C'est sans doute pour cela qu'il n'est jamais devenu premier ministre.

G. VALBERT.

REVUE LITTÉRAIRE

ALEXANDRE HARDY.

Alexandre Hardy et le Théâtre français au commencement du XVIIe siècle, par M. Eugène Rigal. Paris, 1890; Hachette.

Il y a, dans la *Poétique* d'Aristote, une petite phrase que je me garderais bien de citer dans son texte grec, si ce n'était qu'on en a proposé, — comme de toutes les phrases de ce livre célèbre et obscur, — cinq ou six traductions différentes. C'est quand, après avoir exposé sommairement les origines de la tragédie, Aristote arrive à Eschyle, et il s'exprime ainsi : Πολλὰς μεταβολὰς μεταβαλοῦσα, ἡ τραγῳδία ἐπαύσατο ἐπεὶ ἔσχε τὴν αὑτῆς φύσιν. Ce que je traduis, ou plutôt ce que je paraphrase de la manière suivante : « Après s'être essayée dans bien des directions, la tragédie se fixa, quand elle eut enfin reconnu sa nature. » Tout aussi bien et même mieux que l'histoire de la tragédie grecque, dont encore aujourd'hui bien des parties nous échappent, l'histoire de la tragédie française peut servir de commentaire, d'illustration, et de preuve à cette phrase de la *Poétique*. Avant d'atteindre sa perfection, la tragédie française classique, celle de Corneille et surtout de Racine, a essayé de plusieurs moyens d'y atteindre, et, quand elle y a eu touché, ἐπαύσατο, comme dit Aristote, elle s'est reposée, ou fixée, — pour bien peu de temps, il est vrai, puisque son histoire, au dix-huitième siècle, n'est que celle de sa décadence. L'intérêt du gros livre de M. Eugène

Rigal sur *Alexandre Hardy et le Théâtre français au commencement du* XVIIe *siècle* est de faire une lumière nouvelle sur l'un des momens les plus intéressans de cette évolution.

Et je suis bien aise que ce livre ne soit pas mauvais; qu'il soit même bon, quoique gros; car autrement, puisqu'il a commencé par être une thèse de Sorbonne, je n'aurais pu m'empêcher de faire timidement observer que peut-être s'occupe-t-on beaucoup de théâtre, en Sorbonne, depuis quelques années. En effet, de trois thèses que nous voyons paraître, il y en a quasi régulièrement deux qui roulent sur le théâtre; et je sais tel professeur de « poésie française » qui parle toute une année du théâtre de Scribe ou de celui de Labiche, d'*Adrienne Lecouvreur* ou du *Chapeau de paille d'Italie.* Sans doute, c'est pour repousser, ou pour éloigner de lui par avance l'accusation de pédantisme, qui est celle dont tous nos professeurs, petits ou grands, jeunes ou vieux, semblent avoir aujourd'hui le plus de peur. Ils veulent enseigner en riant, et ils font jusqu'à de la linguistique ou de l'épigraphie « en hommes du monde. » Mais pour cette fureur de théâtre, le moindre inconvénient que j'y trouve, c'est de réduire insensiblement toute l'histoire de la littérature à celle du théâtre, laquelle en fait sans doute une partie, mais une partie moins considérable, moins importante, moins littéraire qu'on ne le croit. Songe-t-on assez qu'une tragédie : *Zaïre;* cinq ou six comédies de Marivaux; et *le Barbier de Séville* avec *le Mariage de Figaro*, voilà tout ce qui survit du théâtre du XVIIIe siècle! Ajoutons-y peut-être quelques opéras-comiques de Favart.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé !

On l'a bien vu quand la Comédie-Française a essayé de ressusciter les Poinsinet et les Fagan. Ne sont-ce pas aussi de beaux sujets de thèse? Et là-bas, au fond de sa province, quelque jeune professeur n'y travaille-t-il point? C'est ce que j'attendrai pour reprendre ce thème; — et tout ce que je crains, c'est que l'on ne me fasse pas attendre assez longtemps.

Au moins cet Alexandre Hardy, dont M. Rigal vient d'étudier si consciencieusement la biographie et les œuvres, a-t-il pour lui de représenter toute une époque de l'histoire du théâtre français. Ecrivain détestable, mais dramaturge fécond, qui se vante lui-même quelque part de n'avoir pas écrit moins de cinq ou six cents pièces, ce qui semble beaucoup, on peut dire que Hardy, de 1600 jusqu'en 1630, a régné souverainement sur la scène. Nous ne trouverions guère à citer parmi ses contemporains qu'Antoine de Moncrestien, avec son *Aman*, sa *Carthaginoise*, ou son *Écossaise*, et, un peu plus tard, Théophile de

Viaud, pour son unique tragi-comédie de *Pyrame et Tisbé*. Mais ce qui rend Hardy plus intéressant encore à étudier, c'est que non-seulement toutes les pièces qui nous restent de lui ont été représentées, mais il est le premier de nos tragiques qui ait vraiment écrit pour la scène; dont les œuvres ne soient point un simple exercice de rhétorique; et par suite, en un sens plus précis et plus étendu qu'on ne paraît généralement l'entendre, il mérite qu'on le nomme vrai fondateur du théâtre français.

C'est ce que M. Rigal s'est attaché d'abord à établir, et c'est ce qu'on peut considérer désormais, grâce à lui, comme acquis à l'histoire littéraire. Sans doute, au XVIe siècle, animée qu'elle était de la généreuse ambition de tout renouveler, et de substituer aux anciens genres des genres, non pas nouveaux, mais au contraire quelque peu servilement imités de l'antique, la Pléiade n'avait eu garde d'oublier, après l'épopée et l'ode pindarique, la comédie et la tragédie. « Quant aux comédies et tragédies, avait dit du Bellay dans sa *Défense et illustration de la langue française*, si les rois et les républiques les voulaient restituer en leur ancienne dignité, qu'ont usurpée les farces et moralités, je serais d'opinion que tu t'y employasses; » et l'on sait que presque aussitôt, avec sa *Cléopâtre*, avec sa *Didon*, avec son *Eugène*, Jodelle avait répondu à l'appel. D'autres avaient suivi, et parmi eux, sur la fin du siècle, un vrai poète, Robert Garnier, l'auteur des *Juives;* d'une *Bradamante*, la première en date, si je ne me trompe, de nos tragi-comédies; et d'un *Hippolyte*, qu'on ne saurait mieux louer qu'en disant qu'on y trouve l'origine, ou le pressentiment tout au moins, de quelques-unes des plus belles scènes de la *Phèdre* de Racine. Mais une chose lui avait manqué, comme à ses prédécesseurs : je veux dire cette épreuve de la représentation, qui peut seule établir entre l'auteur dramatique et le public de son temps la communication sans laquelle, à proprement parler, il n'y a pas de drame. Ce que l'œuvre dramatique a, en effet, de caractéristique et de distinctif, c'est qu'étant faite pour être jouée, — comme la peinture, par exemple, est faite, sans doute, pour réjouir les yeux, et la musique, d'abord et avant tout, pour charmer l'oreille, — on ne saurait la détacher ni des conditions matérielles de la représentation scénique, ni de la nature et de la composition du public auquel elle est destinée. Disons encore, si l'on veut, que, jusqu'à la représentation, il en est d'elle comme d'un enfant qui aurait vécu dans l'isolement de la famille, et dont on pourrait bien dire quels sont les traits les plus généraux de son caractère, mais non pas prédire ce qu'ils deviendront au contact de la vie. Le contact de la vie, pour l'œuvre dramatique, c'est l'épreuve de la représentation. Non-seulement action, mais action publique, ses qualités ou ses défauts n'apparaissent, comme l'on dit, qu'aux chandelles. Et elle

ne commence enfin vraiment d'être qu'autant qu'elle monte sur la scène pour s'exposer au jugement des spectateurs assemblés. Les tragédies de Garnier, représentées dans les collèges, par des lettrés et pour des lettrés, écrites pour être lues, n'appartiennent qu'à peine, — et comme qui dirait pour mémoire, — à l'histoire du théâtre français.

Pour mettre ce point hors de doute, il suffit de rappeler, après M. Rigal, qu'au temps de Jodelle ou de Garnier, non-seulement il n'existait point, à Paris, de théâtre régulier, mais il ne pouvait pas même y en avoir. Depuis qu'un arrêt du parlement, rendu en 1548, avait interdit aux confrères de la Passion, — qui venaient justement alors de s'établir à l'hôtel de Bourgogne, — « de jouer le mystère de la Passion de notre Sauveur, ni autres mystères sacrés, sous peine d'amende arbitraire, » comme les confrères n'en avaient pas moins conservé le droit exclusif de donner des représentations théâtrales, — et, par conséquent, de les interdire à tous autres qu'eux-mêmes, — il en était résulté l'impossibilité de fonder ni théâtre permanent, ni troupe régulière, ni répertoire durable. Favorisé ou entretenu qu'il était par l'esprit processif et jaloux des confrères, d'une part, et, de l'autre, par le mépris qu'on affectait, dans l'école de Ronsard, pour les soties, moralités ou farces, et « autres pareilles épisseries, » cet état de choses ne dura guère moins de quarante ou cinquante ans. Sans doute aussi que parmi le tumulte des armes, — puisque c'est le temps alors des guerres de religion et des troubles de la Ligue, — on n'avait pas grand loisir pour songer au théâtre. Mais toujours est-il que pendant ces quarante ou cinquante ans, ni les troupes de province, en supposant qu'il en existât, ni les forains, ni les comédiens italiens ne purent prévaloir contre le privilège des confrères de la Passion ; que c'est à peine si l'on donna, dans les collèges ou dans les hôtels privés, quelques représentations, qui, n'ayant pas de lendemain, participaient plutôt du caractère d'une solennité que de celui d'un divertissement habituel ; et qu'enfin il fallut attendre que les confrères, n'attirant plus personne avec leurs farces, eussent pris d'eux-mêmes le parti de céder ou d'affermer leurs droits à de véritables comédiens (1).

On se précipita par la brèche. Les comédiens italiens, en dépit d'un arrêt d'expulsion, protégés qu'ils étaient par la faveur royale, commencèrent de jouer assez régulièrement ; les forains, en 1596, obtinrent un jugement qui consacra leurs droits ; le parlement refusa d'enregistrer la permission qu'Henri IV, en 1598, accorda aux confrères de reprendre leurs anciens mystères ; et une troupe régulière vint enfin se fixer à

(1) Voyez d'ailleurs sur toutes ces questions, encore imparfaitement débrouillées, un petit livre du même M. Rigal : *Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris, de 1548 à 1634*. Paris, 1887 ; Dupret.

Paris. Il semble bien qu'elle arrivât de province; et c'était celle dont Alexandre Hardy, depuis déjà quelques années sans doute, était le poète à gages ou le fournisseur attitré : « M. Corneille nous a fait un grand tort, disait plus tard une comédienne en renom; *nous avions ci-devant des pièces de théâtre pour trois écus, que l'on faisait en une nuit;* on y était accoutumé et nous gagnions beaucoup : présentement, les pièces de M. Corneille nous coûtent bien de l'argent, et nous gagnons peu de chose. » On jugera sur ces paroles de la situation d'Alexandre Hardy; et, à raison de 3 écus la pièce, on ne s'étonnera peut-être plus qu'il en ait fait cinq ou six cents, mais plutôt qu'il n'en ait point fait davantage. De ces cinq ou six cents, il n'en a d'ailleurs, heureusement pour nous, imprimé qu'une quarantaine : soit, neuf « poèmes dramatiques, » dont il y en a huit de consécutifs, tirés des *Chastes et loyales Amours de Théagène et Cariclée;* cinq « pastorales; » quinze « tragi-comédies; » et douze « tragédies. » Admirons ici le courage de M. Rigal, qui ne les a pas seulement lues, mais analysées, l'une après l'autre, et beaucoup plus longuement, à notre avis du moins, qu'elles n'en valaient la peine.

Il alléguera sans doute, pour sa défense, que peu de gens, même parmi ceux qui en ont parlé, semblent avoir lu le théâtre d'Alexandre Hardy; et je conviens avec lui qu'il y paraît assez, rien qu'à la manière dont ils en ont parlé. C'est ainsi que, pour avoir tiré des *Nouvelles* de Cervantes, trois pièces en tout sur quarante et une : *Cornélie; la Force du sang, la Belle Égyptienne;* une autre d'un autre recueil espagnol; et une cinquième enfin, sa *Félismène*, de la *Diane* de Montemayor, on lui reproche d'avoir effrontément pillé le répertoire de Lope de Vega. — Je ne dis rien de Calderon, dont aussi bien M. Rigal eût pu se passer de parler. Né vers 1600, Calderon ne commença d'écrire qu'en 1619 ou 1620, et quand ses comédies furent imprimées pour la première fois, il y avait huit ou dix ans qu'Hardy était mort. — D'autres reprochent à notre poète qu'ayant trouvé le théâtre engagé, par ses prédécesseurs, dans les voies de la tragédie classique, il l'en aurait détourné pour le rendre à l'irrégularité ou à la grossièreté du moyen âge. Et d'autres s'étonnent ou se plaignent enfin, qu'étant maître de faire ce qu'il voulait, il ait encore écrit tant de *Didon*, de *Méléagre* ou d'*Ariane*, au lieu de nous donner, comme le faisait alors Shakspeare en Angleterre, des *Hamlet*, des *Macbeth* et des *Richard III*. Tous ces reproches tombent, nous dit M. Rigal, si l'on prend la peine de le lire et surtout si l'on veut bien un peu considérer en quel temps il a vécu. Disciple de Ronsard, et, comme tel, « classique » par goût, c'est par nécessité que Hardy a été « romantique. » Tout ce que l'on pouvait faire alors pour préparer la tragédie de Corneille ou de Racine même, il l'aurait fait. Et son seul crime, si c'en est un, est d'avoir manqué de génie.

Je le crois volontiers ainsi, quoique d'ailleurs ce que je ne saurais

accorder à M. Rigal, c'est que le caractère « romantique » du théâtre de Hardy dépende uniquement de l'organisation matérielle de la scène au commencement du XVII[e] siècle, et, en particulier, de la nécessité de conformer le choix de ses sujets aux exigences du décor multiple ou simultané. Non que je méconnaisse l'intérêt de la découverte, — car c'en est une, — ou que j'en veuille diminuer l'importance : M. Rigal me paraît avoir parfaitement montré qu'en héritant de la salle de l'hôtel de Bourgogne, la troupe de Hardy avait également hérité comme qui dirait de ses décors, et de la manière de les planter. C'était celle du moyen âge. Tout autour de la scène, dans un ordre et à des intervalles réglés sans doute par la nature du sujet, on disposait donc la figure des lieux où devait successivement se transporter l'action, de telle sorte qu'ils fussent tous à la fois présens aux yeux des spectateurs, et, ordinairement, pour la durée entière de la représentation. « Au milieu du théâtre, — lisons-nous dans un manuscrit dont personne encore n'avait tiré parti plus ingénieusement que M. Rigal, — il faut *une chambre* garnie d'un superbe lit, lequel se ferme et ouvre quand il en est besoin. A un côté du théâtre, il faut *une forteresse*... Autour de ladite forteresse doit avoir une mer haute de deux pieds huit pouces, et à côté de la forteresse, *un cimetière*... Une fenêtre d'où l'on voit *la boutique du peintre*, qui soit à l'autre côté du théâtre, et, à côté de la boutique, il faut *un jardin* ou *bois*, où il y ait des pommes, des grignons, des ardans et un moulin. » Cela fait en tout cinq compartimens, comme on voit, ou cinq *mansions*, ainsi qu'on disait au moyen âge ; et, à la vérité, si le décor est *multiple*, il ne resterait plus, pour s'assurer qu'il est *simultané*, qu'à connaître la pièce qui s'y jouait (1), mais voici, d'autre part, un texte qui semble trancher la question : « Il ne faut pas, dit l'auteur anonyme du *Traité de la disposition du poème dramatique*, il ne faut pas introduire ni approuver la règle qui ne représente qu'un lieu dans la scène. *Par exemple, il se tient aujourd'hui, à même heure et en même temps, un conseil de guerre à Paris et à Constantinople*... Si des intelligences qui peuvent être de part et d'autre, il doit réussir quelque belle action pour en représenter le commencement, le milieu et la fin, *il faudra pratiquer dans le théâtre la ville de Paris et celle de Constantinople*. » Mais que maintenant, de cette manière d'entendre et de disposer le décor, il résultât pour le théâtre une obligation de choisir de certains sujets ; qu'il s'ensuivît pour Hardy la nécessité de s'adresser « aux yeux plutôt qu'à l'âme, à la curiosité plutôt qu'à la raison ; » et qu'enfin, bien loin d'être libre

(1) Ce décor est en effet celui d'une tragi-comédie de Durval, donnée en 1635, sous le titre d'*Agarite*, que je ne connais point, et dont l'analyse que donnent les frères Parfaict ne m'a même pas permis de me faire une idée.

de ses inventions, il ait dû les accommoder, les soumettre et les ployer au système décoratif le plus spécial et le plus conventionnel, c'est une autre question, qu'il ne me semble pas que M. Rigal ait entièrement résolue.

Je n'oserais pas ici poser en fait, quoique j'incline à le penser, que tous les *systèmes dramatiques* peuvent s'arranger de tous les *systèmes décoratifs*; — et réciproquement. S'il eût plu, par exemple, à Shakspeare, de limiter l'action de son *Hamlet* aux murs d'une seule salle du palais d'Elseneur, je pense qu'il y eût réussi, comme si Racine avait voulu que les cinq actes de son *Bajazet* se jouassent dans cinq appartemens différens du sérail, je crois que sa tragédie n'en serait pas moins tout ce qu'elle est. Aussi bien, dans un *système décoratif* que nous connaissons mal, mais qui ne devait pas laisser d'avoir quelques rapports, plus de rapports peut-être, avec celui du *décor simultané* qu'avec celui du *décor successif*, les Grecs n'ont-ils pas écrit des tragédies dont le *système dramatique* est à coup sûr plus voisin de celui de Racine que de celui de Shakspeare? Quelle que soit au théâtre la tyrannie des conditions matérielles, — et je ne nie pas qu'elle y soit plus pesante, moins facile à secouer qu'ailleurs, — il ne faut pourtant pas admettre que les révolutions de l'art dramatique soient à la merci du décorateur, ou, comme on disait alors, du *feinteur*. S'il est vrai, d'autre part, que le public demandât des *décors*, cinq décors successifs ne l'auraient-ils pas tout autant satisfait que cinq décors simultanés? Successifs ou simultanés, n'allait-il pas d'ailleurs cesser précisément d'en vouloir? Prédécesseur immédiat de Corneille, ne peut-on pas reprocher justement à Hardy de n'avoir pas pressenti ce changement du goût? Et enfin et surtout, si les raisons de son *système dramatique*, si l'explication de la diversité des genres où il s'est essayé, — depuis la pastorale, en passant par le drame bourgeois, jusqu'à la tragédie; — si l'origine du caractère de son théâtre, en quelque sorte hybride et indéterminé plutôt que romantique, se trouve dans des causes plus lointaines, plus profondes, plus générales qu'un *système de décors*, ne vaut-il pas mieux les y aller chercher, que de s'arrêter aux plus prochaines, aux plus matérielles, et aux plus petites?

Il s'agissait en ce temps-là de recruter, de composer, de former le public; et, pour ne parler que du genre sérieux, puisque les Mystères avaient cessé de plaire, il s'agissait d'inventer, pour les remplacer, quelque autre chose qui procurât à peu près le même genre d'émotions et le même plaisir. Or, les poètes de la Pléiade avaient essayé d'acclimater la *tragédie* parmi nous; et ils n'avaient pas tout à fait échoué, puisque, si l'on ne jouait pas les tragédies de Garnier, en revanche les éditions s'en succédaient d'année en année. — Je crois que l'on en a compté, de 1585 à 1618, plus d'éditions que d'aucun autre ouvrage contemporain. — D'un autre côté, la vogue des bergeries italiennes, de l'*Ar-*

cadia, de l'*Amynta*, du *Pastor fido;* de la *Diane* espagnole de Montemayor, trois fois traduite en vingt-cinq ans, de 1578 à 1603; le prodigieux succès de l'*Astrée*, dont les premiers volumes paraissaient en 1607 ou en 1610, avaient mis la *pastorale*, ou, comme on l'appelait souvent alors, la « fable bocagère » à la mode. Enfin les romans, ou plutôt les nouvelles des conteurs espagnols et italiens, de Bandello, par exemple, ou de Cervantes, étaient pour ainsi dire presque autant de tragi-comédies toutes faites qu'il suffisait d'un peu d'adresse pour adapter au théâtre. Ignorant ou incertain qu'il était du vrai goût du public, uniquement soucieux de réussir, Hardy essaya donc alternativement de la *pastorale*, de la *tragédie*, de la *tragi-comédie*, sans autre ambition, plus littéraire ni plus haute, que d'attirer les spectateurs à l'hôtel de Bourgogne. Il leur en donna, comme on dit familièrement, de toutes les façons, pour voir celle qui finirait par leur plaire. Mais comme le goût ne se forme pas en un jour, il s'attarda dans ces alternatives, et ses successeurs s'y attardèrent comme lui, — sans en excepter Corneille même, — jusqu'aux environs de 1640.

Par là se démêle et s'explique cette confusion que tous les historiens ont justement signalée dans cette période de l'histoire du théâtre français. Drames en prose et drames en vers, tragédies et tragi-comédies, drames historiques et drames légendaires, sujets pieux, sujets païens, pastorales mythologiques et bergeries amoureuses, on dirait au théâtre, comme un peu partout, d'ailleurs, le triomphe, non pas de la liberté, mais de l'indiscipline et du dérèglement. Ce sont les genres qui cherchent à prendre conscience d'eux-mêmes; qui se différencient en quelque sorte les uns des autres; qui s'organisent; qui travaillent sourdement à dégager leur individualité de l'indétermination primitive. Parmi tant de formes voisines, on sent bien qu'il doit y en avoir une qui sera quelque jour supérieure aux autres, comme réalisant plus complètement le genre de plaisir qu'on demande au théâtre; comme étant plus conforme aux exigences du *milieu social*, de l'esprit du temps, du génie de la race; comme étant peut-être en soi capable de plus de beautés, et de beautés plus pures ou plus nobles. Mais on ne sait pas encore laquelle. Sera-ce la tragédie? Sous l'influence du siècle qui finit, tout imprégné des souvenirs classiques, il semble qu'on le croie d'abord. Mais tout à coup, entre 1620 et 1625, la fable bocagère l'emporte; on met l'*Astrée* tout entière au théâtre; il n'est plus question que de Céladons et de Silvanires, de Chryséides et d'Arimans, d'Aglantes et de Fossindes. Puis, à son tour, la tragi-comédie remplace la pastorale; c'est entre elle et la tragédie, dans l'œuvre des Scudéri, des Tristan, des Rotrou, des du Ryer, que se livre la dernière bataille, la plus chaude, celle où ne dédaigne pas d'intervenir Richelieu lui-même, et qui se terminera, grâce à l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*, quoique pourtant en dépit de lui, par la victoire de la tragédie...

On peut ici préciser en deux mots la part propre d'Alexandre Hardy. Il a déterminé les conditions générales de l'art dramatique, et il en a fixé le caractère essentiel. Faute d'avoir écrit pour se faire jouer, ce qui manquait le plus à ses prédécesseurs de l'école de Ronsard, c'était le sens du théâtre. La tragédie de Jodelle, celle de Grévin, celle de Garnier même, celle de Moncrestien, toute en chœurs et toute en monologues, dépourvue d'action et de mouvement, n'est qu'un exercice lyrique ou oratoire. Le poète, plus ou moins intéressé lui-même, et plus ou moins profondément ému par quelqu'une des catastrophes de l'histoire ou du roman, faisait de son lecteur le confident de ses impressions, sans jamais négliger les moyens qu'il croyait avoir de s'en faire admirer. Artiste avant que d'être poète, et poète avant que d'être auteur dramatique, il songeait moins, en le traitant, à son sujet qu'à lui-même, et il ne mettait point son application à faire vivre ses personnages, mais à se faire en quelque sorte une réputation dans la leur, à faire passer, si je puis ainsi dire, à la postérité le nom de Grévin sur les ailes de celui de César. En supprimant les chœurs, en raccourcissant les monologues, en équilibrant les actes, — dont il y en avait avant lui qui ne consistaient qu'en une seule scène, — en compliquant enfin comme il a pu, l'intrigue, Hardy a fait passer la tragédie française du mode oratoire ou lyrique au mode proprement dramatique. Ayant compris, ou senti le premier que le drame était action, il a senti ou compris que la première obligation de l'auteur dramatique était de s'aliéner de son œuvre. Et, à la vérité, il n'a pas tout à fait réussi, en ce sens que longtemps, jusqu'à Racine même, la tragédie française est demeurée trop oratoire encore. Et quand il aurait réussi, son mérite ne laisserait pas d'être quelque peu diminué par l'espèce d'impossibilité où il était de ne pas l'avoir : par lui ou par un autre, il fallait bien, pour pouvoir se développer librement, que le drame se dégageât du lyrisme ; — ou qu'il mourût en naissant. Mais enfin, dans l'histoire, c'est quelque chose que d'avoir paru le premier ; et cette chance a été celle d'Alexandre Hardy.

Moins heureux sur un autre point, il n'a pas pu achever l'œuvre, et, après avoir dégagé le drame du lyrisme, n'ayant pas le génie qu'il fallait, il n'a pas su le distinguer et le différencier du roman. C'est à quoi ses successeurs ne vont pas au surplus réussir mieux que lui ; et là même est la raison de ce qu'on pourrait appeler, entre 1630 et 1640, le retour offensif de la tragi-comédie. On veut maintenant de l'action dans le drame. Pour satisfaire à cette condition qu'on exige de lui, le drame tente donc sur lui-même une épreuve nouvelle. Faute d'être encore assez déterminé dans sa nature, il essaie d'acquérir, s'il le peut, les qualités qui font autour de lui le succès du roman ; — et c'est la tragi-comédie. De là, dans le théâtre de Hardy, comme dans

celui de ses successeurs, la complication de l'intrigue et la multiplicité des épisodes; de là encore le choix des sujets, l'étrangeté, l'invraisemblance des aventures. De là toujours cette résistance aux *unités*, dont la rigueur, en raccourcissant la durée de l'action, enlèverait à l'auteur ce qu'il tire d'effets de la diversité et de l'intervalle des temps. Si le drame sait qu'il doit être une action, il confond malheureusement encore l'action avec l'agitation. Il brouille ses moyens avec ceux d'un autre art ou d'un autre genre ; et la confusion va durer, comme nous le disions, jusqu'à ce que Corneille, en mettant l'action où elle doit être, — je veux dire, dans l'exercice de la volonté, — ne laisse plus de ressources à ses anciens rivaux que dans la retraite, comme à Mairet, ou, ce qui est plus significatif encore, que dans le roman, comme à Scudéri et comme à La Calprenède.

Puisque ce n'est pas de Corneille que je parle, on me permettra de ne pas insister. Mais on voit ici ce qu'en un certain sens il y a de vain ou de puéril, d'artificiel ou d'arbitraire, et en un autre sens, ce qu'il y a de fondé dans les distinctions qu'on a si souvent essayé d'établir entre la tragi-comédie et la tragédie proprement dite. Les auteurs eux-mêmes ne s'en sont pas très nettement rendu compte. On a peine à saisir la différence que Hardy a mise ou cru mettre entre ses tragédies et ses tragi-comédies. Et, s'il était vrai que, comme on le répète encore, le propre de la tragi-comédie fût de se terminer heureusement, Corneille n'en aurait donc pas écrit de plus caractérisée que *Cinna*, la dernière pourtant de ses pièces à qui l'on disputera jamais le nom de tragédie ! Mais le fond de la pensée de Corneille, comme de celle de ses contemporains, comme de celle aussi de Hardy, c'est qu'il n'y a de vrais sujets de tragédie que les sujets historiques, et que par conséquent tous les autres appartiennent à l'espèce de la tragi-comédie. Seulement, comme les frontières de l'histoire sont flottantes, et que Corneille lui-même, dans ses sujets historiques, dans son *Cinna* même, et dans ses *Othon* ou dans ses *Sertorius*, n'a jamais pu prendre sur lui de ne pas les transgresser, Hardy aussi n'a pas pu s'empêcher de mêler le roman à l'histoire, de l'embellir de ses propres inventions, de la refaire au besoin quand elle ne lui semblait pas assez intéressante ; et c'est pour cela qu'il ne sait trop souvent, non plus que nous, de quel nom il doit nommer ses pièces. Ou, si l'on veut encore, et en prenant un autre chemin pour aboutir aux mêmes conclusions : comme la tragi-comédie, tout en la combattant, ne tendait pas moins à la tragédie comme à une forme plus sévère et plus pure d'elle-même, elle en diffère dans la mesure, très diverse pour chaque cas, dont les variétés d'un même genre diffèrent de celle qui contient, qui résume et qui réalise conséquemment en soi, à un degré supérieur, ce qu'elles ont toutes de commun et d'essentiel.

Je ne sais ce que M. Rigal pensera de ces considérations. Mais pour nous, beaucoup plus que tout ce qu'on pourra nous dire du *décor simultané*, nous persistons à croire que ce sont ces grandes causes qui ont contribué à déterminer le caractère du théâtre de Hardy. Du moins ne voyons-nous pas de motif pour qu'elles n'eussent pas agi dans le système du *décor successif*, liées qu'elles étaient à l'état du théâtre, à l'esprit du temps, et surtout à cette loi qui ne veut pas que, dans aucun art, aucun genre ait jamais débuté par ses chefs-d'œuvre. « Ni la nature, ni Dieu même, a-t-on bien osé dire, ne débutent tout à coup par leurs grands ouvrages : on crayonne avant que de peindre, on dessine avant que de bâtir ; » et l'admiration intéressée ou convenue des *décadens* pour les *primitifs* ne changera rien à cette loi, qui n'est dans l'histoire de l'esprit humain que l'application de la loi la plus générale des choses. Pour que la tragédie française atteignît sa perfection, il fallait qu'elle eût traversé plusieurs formes inférieures ou rudimentaires d'elle-même. Quel que fût le système décoratif en usage de son temps, Hardy n'aurait donc pas pu franchir les degrés auxquels quelquefois, — je me retrouve avec M. Rigal d'accord sur ce point, — on lui reproche tout à fait à tort de s'être attardé. Avant que le public pût sentir le prix d'une intrigue aussi simple que celle d'*Andromaque* ou de *Britannicus*, il fallait qu'il se fût lassé des intrigues implexes de *Rodogune* et d'*Héraclius*. Mais avant de s'en lasser, il fallait qu'il les eût goûtées. Et avant enfin de les goûter il fallait qu'il les eût souhaitées. Même le système du *décor unique*, s'il eût triomphé dès le temps de Hardy, n'eût pas pu empêcher les choses de se passer de la sorte. Et, la preuve, après tout, n'en est-elle pas que, dans le système du *décor simultané*, s'il a fait plus mal, Hardy n'a rien fait de plus compliqué que cet *Héraclius* ou cette *Rodogune* dont nous rappelions à l'instant les titres ?

Mais cela ne nous empêchera pas de louer comme il convient M. Rigal de sa découverte. Si elle n'explique pas en effet le caractère du théâtre de Hardy, elle est intéressante pour l'histoire générale du théâtre français, dont il semble qu'elle éclaire dès à présent plus d'une obscurité. C'est ainsi que l'existence de ce système décoratif, hérité, comme nous l'avons dit, de celui du moyen âge, prouverait à elle seule que les tragédies du XVI[e] siècle n'ont jamais été représentées sur un véritable théâtre. Car, comme le dit très bien M. Rigal, « peut-on admettre que les *Didon*, les *Porcie*, les *Hippolyte* aient été jouées avec une mise en scène empruntée au moyen âge et devant des spectateurs qui n'en admettaient pas d'autres? Ou bien est-il vraisemblable que cette mise en scène si singulière, qui ne pouvait être acceptée que par des spectateurs accoutumés à elle et aveuglés sur ses défauts, ait été d'abord abandonnée par les confrères, ses défenseurs naturels, et reprise par

les comédiens? » Évidemment non, répond M. Rigal; et c'est peut-être beaucoup dire. Nous dirons donc seulement qu'il n'y a pas apparence. Pareillement encore, une fois bien établie, l'existence de ce système décoratif nous explique plus d'un texte jusqu'à présent mal compris. M. Rigal en cite un de Corneille, dans son *Examen de Mélite*. « Le sens commun qui était toute ma règle m'avait donné assez d'aversion pour cet horrible dérèglement *qui mettait Paris, Rome et Constantinople sur le même théâtre* pour réduire le mien dans une seule ville. » Il faudra prendre désormais ce passage à la lettre, comme aussi bien quelques passages analogues des théoriciens, de d'Aubignac et de La Mesnardière. Enfin, peut-être, un jour, puisque ce système était celui du moyen âge, sa persistance pendant les premières années du XVII[e] siècle permettra-t-elle de rattacher les origines de la tragédie classique aux mystères du moyen âge... Il faudra toutefois pour cela qu'on ait étudié la question de plus près, et, comme le demande M. Rigal lui-même, que, franchissant les frontières de notre littérature, on ait également éclairci la question de la mise en scène au temps de Lope de Vega et de Calderon en Espagne, ainsi que de Shakspeare en Angleterre.

Le livre de M. Rigal a d'ailleurs d'autres mérites encore, quand ce ne serait, comme on l'a vu, que de modifier assez profondément le jugement qu'on porte d'ordinaire sur Alexandre Hardy, et dont Nisard, dans son *Histoire de la littérature française*, peut passer pour l'interprète le plus autorisé. « Il y eut à la fin du XVI[e] siècle, dit Nisard, une espèce d'insurrection contre la tragédie savante, dont le chef et le héros fut Alexandre Hardy. Hardy n'inventa rien, il emprunta où il put. Il imita les imitations de Jodelle et de Garnier. Il mêla les chœurs, les nourrices, les messagers du théâtre antique, avec les *Pantalons* italiens et les *Matamores* espagnols. » Ce sont là presque autant d'erreurs que de mots. Un autre historien dit encore : « Une semaine lui suffisait pour inventer, écrire et livrer une tragédie. Il imitait ainsi les auteurs espagnols. Il faisait mieux : il les pillait; les nouvelles de Cervantes et les pièces de Lope de Vega étaient sa mine d'or. » Qui ne croirait, en lisant ces lignes, que les *Nouvelles* de Cervantes se comptent par dizaines, comme celles de Boccace ou de Marguerite? Grâce à M. Rigal, nous saurons désormais ce qu'il nous faut penser de ces jugemens, ou plutôt de ces exécutions sommaires. A la vérité, quand M. Rigal nous parle des « préoccupations artistiques » de Hardy, je crains qu'à son tour il n'exagère. Je crains surtout qu'il ne confonde les temps. Lorsque Hardy s'avisa, en 1623 seulement, de soumettre son œuvre au jugement des lettrés, il y avait près de trente ans qu'il travaillait sans se soucier de leur opinion, et la preuve, c'est que, quelque idée qu'il se fît de lui-même, il ne trouva que quarante et une de ses cinq ou six cents pièces qui lui parussent

dignes de l'impression. Mais il ne fut pas non plus le comédien ignorant, le poète populaire, ni surtout l'*insurgé* que l'on dit. Il ne forma certes point le projet de substituer la liberté du drame espagnol à la régularité commençante des tragédies de Garnier. Autant que des Espagnols ou des Italiens, il s'inspira de Plutarque; et s'il traita volontiers des sujets *romanesques*, il en traita d'historiques aussi, qu'on avait traités avant lui, qu'on devait traiter après lui. Avec ses intrigues empruntées ou « pillées, » — dont il n'y en a d'ailleurs pas une qu'il doive à Lope de Vega, — il n'en fut pas moins un inventeur, un inventeur adroit et fécond, dont les « pilleries » n'ont rien de plus reprochable que celles de ses successeurs. Je ne sache pas que Corneille ait « inventé » le sujet du *Cid*, ou Molière celui de l'*Avare*, ou Racine celui de *Phèdre*, ou Shakspeare celui de *Roméo*, ou Goethe celui de *Faust*. Ce qu'il prenait à Cervantes ou à Plutarque, Hardy l'a comme eux accommodé à la scène, et il a d'ailleurs manqué de génie, il a manqué de style, il a manqué d'art au point qu'on n'en manque pas davantage, mais précisément, au sens où l'on entend habituellement le mot, ce qu'il a été, c'est un inventeur.

Comment cependant a-t-on pu s'y méprendre? C'est qu'on l'a peu lu, tout d'abord; et puis, c'est que l'on voulait que Corneille eût tout créé, tout tiré du néant. Ce n'était donc, avant *le Cid*,

Qu'une confusion, qu'une masse sans forme,
Un désordre, un chaos, une cohue énorme.

Nisard encore le dit presque textuellement. Et tous ceux qui s'étaient permis de précéder Corneille, on les supprimait, croyant ainsi le rendre lui-même plus extraordinaire et plus grand. Nous avons protesté plus d'une fois contre cette manière de louer Corneille, dont la part est sans doute assez belle, sans qu'on la grossisse aux dépens de celle de ses prédécesseurs ou de ses contemporains. Non-seulement Corneille n'a pas « créé » les moyens de son art, mais on ne peut pas même dire qu'il ait opéré dans l'histoire du théâtre français ce qu'on appelle une révolution. S'il a fait œuvre de génie, cette œuvre n'a pas consisté, comme on le semble croire, à tirer quelque chose du néant, ni même à s'*insurger* contre la façon dont ses contemporains comprenaient et traitaient le théâtre, mais à voir plus clair qu'eux dans leurs propres intentions; mais à dégager de la multiplicité de leurs tentatives et de la lettre de leurs préceptes l'esprit de la vraie tragédie; mais enfin à exécuter ce qu'ils n'avaient, jusqu'à lui, que confusément et maladroitement ébauché.

C'est ce que l'on verra déjà dans le livre de M. Rigal; et j'ajoute que c'est ce que l'on y verrait encore mieux, s'il y avait aussi parlé des

successeurs immédiats et des contemporains de Hardy. Si gros que soit son livre, dirai-je qu'il est écourté ? Non pas! mais qu'il eût pu le faire à la fois plus court et plus complet. Hardy n'a pas d'intérêt par lui-même, et, de la façon qu'il en parle, je ne pense pas que M. Rigal demande qu'on n'en reprenne jamais aucune pièce. Il ne demande pas même, — ni nous non plus, — qu'on lise son auteur; et sans doute c'est pour cela, pour nous en épargner la fatigue et l'ennui, qu'il en a si consciencieusement analysé jusqu'aux *Pastorales*. Et je ne doute pas enfin qu'il ne convienne que celui-là serait cruellement désappointé, qui voudrait lier avec Hardy des rapports plus étroits, une connaissance plus intime, un commerce plus familier. Jamais peut-être on n'a plus mal écrit en vers, d'un style à la fois plus emphatique et plus plat. Jamais non plus on n'a dépensé plus de mots pour dire moins de choses, ni entassé plus d'invraisemblances pour produire au total moins d'effets. Qu'est-ce à dire, sinon que Hardy, dans l'histoire du théâtre français, représente moins un auteur qu'un *moment*, et son théâtre bien moins une œuvre qu'une *époque?* On aurait aimé que M. Rigal s'attachât donc plutôt à étudier le *moment* que l'homme, et qu'il sacrifiât un peu de l'analyse de l'œuvre à l'histoire de l'*époque*. Il l'a bien fait pour les prédécesseurs de Hardy, il aurait pu le faire aussi pour ses successeurs. Il a bien senti que, pour caractériser le rôle de Hardy, il lui fallait remonter jusqu'à Garnier, jusqu'à Jodelle, jusqu'aux derniers mystères. J'aurais voulu qu'il prolongeât son étude encore de quelques années, et qu'il menât ainsi l'histoire du théâtre français jusqu'au *Cid*, ou mieux jusqu'à *Horace* et jusqu'à *Cinna*. Car, si nos actions ne sont rien, ou peu de chose par elles-mêmes; si elles dépendent surtout de leurs intentions et de leurs conséquences; il n'en est pas autrement de la plupart des œuvres dans l'histoire de la littérature ou de l'art; et ce qui les a suivies ne sert pas moins à les expliquer que ce qui les a précédées...

Mais je me reprocherais de finir sur ce mot. Tel qu'il est, trop gros, trop compact et pourtant incomplet, le livre de M. Rigal est de ceux dont on peut dire qu'il nous manquait. D'autres avaient écrit l'histoire de la tragédie française au XVIe siècle; et quoiqu'il y ait beaucoup à dire encore de Corneille et de Racine même, cependant on les connaît. Ce que l'on connaissait moins, c'est justement leurs prédécesseurs, et c'est peut-être surtout Hardy, quoique Tristan, par exemple, ou Du Ryer soient encore assez ignorés. On le connaîtra maintenant, grâce à M. Rigal, et de cette connaissance, nous avons essayé de montrer le profit que tirerait l'histoire générale du théâtre français.

F. BRUNETIÈRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre.

Quand reviendra-t-on aux affaires sérieuses et même tout simplement à l'honnêteté des mœurs publiques? Quand aura-t-on tourné jusqu'à la dernière les feuilles, les tristes feuilles de cette histoire secrète dont chaque chapitre est une avilissante révélation de plus? Puisque c'est le destin des meilleures choses de passer vite et de ne pouvoir retenir longtemps l'attention, ce serait bien le moins que les mauvaises n'eussent pas plus de durée.

Depuis quelques semaines, on abuse en vérité par trop de la patience d'un public dont on a peut-être un instant piqué la curiosité et qui, tout blasé qu'il soit, finit par en avoir assez. On ne nous a rien épargné de la chronique scandaleuse d'une campagne organisée, ni plus ni moins, pour conquérir la France par l'audace vulgaire et les captations. On a vidé les tiroirs, les boîtes à secrets après avoir vidé les coffres-forts. Aux premiers récits, évidemment trop vrais, qui étaient plus que suffisans, on ajoute maintenant les commérages, les petits papiers surpris, les confidences équivoques entre complices, dont le seul résultat est de dévoiler des mœurs à peine soupçonnées, des coins inconnus d'un monde inavoué. On met une sorte de jactance à nous conter par le détail, comme la chose la plus simple du monde, les plus louches intrigues. C'est certainement bien répugnant, bien fait pour dégoûter et lasser l'opinion en l'éclairant. Après cela, que parle-t-on de mettre de nouveau la justice en mouvement, de recommencer des instructions, des procès? A quoi servirait un procès qui ne ferait que prolonger le bruit et introduire les subtilités juridiques dans une affaire toute morale? Le vrai procès, il se fait, il s'instruit, il se juge tout seul sans qu'aucun tribunal ait à s'en mêler. Tel qu'il est, il a du moins cet avantage de montrer ce qu'il y a eu réellement de limité et d'artificiel dans cette aventure qui a passé comme un mauvais rêve, combien sont, après tout, restreintes les régions de notre monde français où se sont passées toutes ces agitations, toutes ces intrigues d'un moment. C'est

encore bon à montrer et pour les ennemis et pour les amis de la France, et pour l'étranger, toujours trop disposé à recueillir de nous l'aveu ou le témoignage de nos misères, et pour le pays lui-même, qu'on s'efforce d'égarer et d'exploiter. On le voit plus distinctement aujourd'hui; on voit mieux ce qu'il y a de factice dans tout ce tapage de charlatans déguisés en politiques.

Une des plus tristes faiblesses et même le crime des partis pervertis par les agitations révolutionnaires, c'est de finir par perdre le sentiment de toute responsabilité devant l'étranger, de ne plus se souvenir qu'ils sont observés, écoutés et épiés dans leurs actions et dans leurs paroles. Ils se croient quittes de tout parce qu'ils se disent patriotes, parce qu'ils se perdent en vaines déclamations, en fausses exaltations, ou parce qu'ils ne cessent de répéter, avec des airs de héros, qu'ils seraient prêts à marcher au jour du danger; mais c'est tous les jours qu'ils font le mal. C'est à chaque instant, par leurs passions, par l'excès de leurs polémiques, par le scandale de leurs accusations et de leurs flétrissantes divulgations, qu'ils compromettent la France. C'est en étalant avec une sorte de forfanterie leurs manèges, leurs vices et leurs corruptions qu'ils réveillent toutes les suspicions et donnent des prétextes à toutes les diffamations. On n'a qu'à les écouter et à les en croire : la France ne serait qu'un repaire de malfaiteurs, d'intrigans subalternes, d'agitateurs véreux ou vulgaires ! Les ennemis de notre pays n'ont qu'à recueillir ce qu'ils trouvent dans nos livres, dans nos journaux, pour écrire à leur manière l'histoire de l'avilissement de nos mœurs politiques, de la décadence de notre société ! Les amis qui restent à la France pourraient eux-mêmes être tentés de nous regarder avec quelque ironie et ressentir quelque embarras, quelque hésitation en se demandant jusqu'à quel point on pourrait compter sur une nation si acharnée à se diviser et à se dégrader. Sans doute, avec un peu de réflexion, au lieu de se livrer à des dénigremens peu généreux, on pourrait se dire, au contraire, qu'une nation qui passe par de telles crises, qui subit de tels assauts et n'y périt pas, doit garder de singulières ressources d'énergie et de vitalité; mais les étrangers ne sont pas tenus aux interprétations bienveillantes, pas même à la justice.

La vérité est qu'amis ou ennemis se méprendraient étrangement s'ils attachaient trop d'importance à ces explosions passagères, que la France n'est pas plus atteinte dans son essence que bien d'autres pays; que, s'il y a à sa surface, dans des sphères limitées ou dans quelques coins obscurs de la société française, de singulières mœurs, la masse de la nation reste intacte, en dehors; elle est étrangère ou indifférente à tout ce tapage circonscrit dans un monde restreint. Pendant que les polémistes épuisent les divulgations, les récriminations, ou vident leurs querelles, que fait le pays, le vrai pays de toutes les classes pensantes et agissantes? Il ne conspire ni ne s'agite, il ne s'in-

téresse même pas aux secrets de ceux qui ont voulu le surprendre et s'emparer de lui. Il travaille paisiblement, il est tout entier à ses labeurs, à ses peines, à sa vie pratique, à ses luttes contre les élémens qui détruisent en un jour l'œuvre d'une année. Il ne s'occupe pas du reste. Que demande-t-il? que n'a-t-il cessé de demander depuis les élections? Il demande qu'on songe à ses affaires, qu'on se décide enfin à apaiser, par une administration mieux inspirée, tous ces mécontentemens, ces griefs, ces mécomptes qui ont été un instant la force unique d'un mouvement expirant aujourd'hui dans de médiocres convulsions et dans les bavardages. C'est tout son vœu, c'est toute sa politique!

Ce serait bien, à ce qu'il semble, l'occasion favorable, le moment d'offrir au pays, dans le désarroi d'un mouvement avorté, la politique de paix morale et de réparation qu'il attend. Oui, sans doute, ce serait le moment de réaliser, après un an déjà écoulé, les promesses des élections, de soutenir le gouvernement dans cette œuvre. Il faut bien qu'on sente la nécessité des choses, puisque tout le monde en parle, et M. le président de la république, et les principaux ministres, et les républicains les plus éclairés; mais voilà l'inconséquence des partis! A peine le danger semble-t-il passé, que les préjugés, les passions de secte se réveillent, et ceux qui ont le plus contribué à créer par leurs excès de domination ce danger auquel on vient d'échapper, ceux-là mêmes sont les premiers à juger que le moment est venu de recommencer. Les radicaux sont déjà en campagne contre les plus simples velléités ou apparences de modération. Ils voient le cléricalisme partout, ils sont risibles avec leurs soupçons! Ils trouvent qu'on apaise trop, qu'on ne laïcise pas assez vite, qu'on ne fait pas assez d'exécutions, comme celle de Vicq, qu'on met trop de ménagemens dans l'application de la loi militaire aux séminaristes, dont on ferait des brancardiers. Certes, ces bons apôtres du radicalisme, qui ont été les premiers alliés de l'homme au panache, ont été bien ardens pour le régime des « curés sac au dos. » Aujourd'hui, cependant, ils sont dans une singulière perplexité. Si avec les séminaristes on fait des brancardiers, c'est un privilège! Si on les met dans les régimens, est-ce qu'ils ne vont pas pervertir l'armée, répandre autour d'eux la contagion de l'esprit d'obéissance, des habitudes de discipline, du respect des supérieurs? Il faut évidemment trouver quelque autre bonne combinaison bien oppressive! Et puis voici le solennel M. Brisson qui s'avance, avec ses propositions fiscales au sujet de l'impôt sur les propriétés des associations religieuses. Qu'il y ait dans ces questions brusquement réveillées des difficultés juridiques assez délicates, l'inflexible M. Brisson ne s'arrête pas à ces détails, il somme impérieusement M. le ministre des finances d'avoir à rendre compte de ce qu'il a fait contre les associations religieuses.

C'est une campagne déjà tout organisée pour la rentrée des chambres. De sorte qu'au moment même où l'aventure boulangiste finit dans

la confusion, les radicaux ne trouveraient rien de mieux, si on les laissait faire, que d'en revenir à des agitations nouvelles, à tout ce qui a préparé une crise où la France a failli un instant perdre la paix intérieure qu'elle désire et la considération dont elle a toujours besoin devant l'étranger.

C'est entendu, depuis longtemps, en Europe, on ne multiplie les armemens, on ne se livre tous les ans à de savantes manœuvres, à toutes les expériences de la guerre, que pour mieux protéger la paix. Aussi la paix est-elle plus que jamais bien gardée!

On dirait qu'il y a une sorte d'émulation jalouse entre les nations militaires, également empressées par cette saison à exercer leurs soldats, à montrer les progrès de leurs armées, à s'offrir mutuellement le spectacle de leurs forces qui se compteraient, si on le voulait, par millions d'hommes. Heureusement, jusqu'ici, tout finit par une revue ou un beau défilé, par un ordre du jour ou un banquet accompagné de toasts familiers aux chefs militaires comme aux souverains. Puis la diplomatie reprend son œuvre énigmatique, et ceux qui passent leur temps à chercher les secrets des choses se remettent à disserter sur la durée de cette paix si bien protégée, sur ce qui se passe en Bulgarie, sur les résultats des visites et des entrevues toujours nouvelles de l'empereur Guillaume. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que pour l'instant il y a moins de faits réels que de commentaires et qu'après s'être épuisé à scruter l'entrevue germano-russe de Narva, on est réduit à s'exercer sur l'entrevue germano-autrichienne du château de Rohnstock, en Silésie. C'est là, en effet, que s'est passée la plus récente entrevue de souverains qui se sont rencontrés, l'empereur d'Allemagne et l'empereur d'Autriche, accompagnés l'un et l'autre, d'ailleurs, de leurs chanceliers, M. de Caprivi et M. de Kalnoky. L'empereur Guillaume, qui était allé présider aux manœuvres de ses corps d'armée de Silésie, s'est fait un devoir de montrer ses régimens à l'empereur d'Autriche. François-Joseph s'est hâté de répondre qu'on devait être fier d'avoir pour allié un prince qui commandait à de tels soldats. Entre deux manœuvres, les deux souverains ont conféré sans doute, et les deux chanceliers ont dû aussi échanger leurs vues sur les affaires de l'Europe, de la triple alliance. Que s'est-il passé de plus? que pouvait-il se passer? Le plus vraisemblable est que, tout échange fait de complimens et de décorations, il n'y a pas plus de secrets à Rohnstock qu'à Narva ou à Péterhof. Il y a une entrevue de plus, il n'y a aucun changement, parce que dans l'état présent de l'Europe tout ce qui ferait un changement sérieux conduirait à la grande crise, et que cette crise, justement redoutée, on ne la veut pas, on n'est d'accord que pour l'ajourner.

Quel que soit le calme du jour, réel, ou apparent, ou relatif, dans les affaires de diplomatie comme dans les affaires intérieures de la plu-

part des pays, rien sans doute n'est interrompu. Ce qui divise ou trouble les nations ne cesse pas d'exister. Les passions, les instincts d'agitation ne désarment pas pour longtemps et au moment où l'on s'y attend le moins, survient un incident, révolution ou insurrection, comme ce qui est arrivé récemment dans un coin de la Suisse. C'est bien en effet une vraie tentative de révolution qui a éclaté l'autre jour, le 11 septembre, à Bellinzona, dans le canton du Tessin, épisode nouveau de la vieille lutte des partis, des conservateurs et des radicaux acharnés à se disputer le pouvoir. Le canton du Tessin, on le sait, a une place particulière, et pour ainsi dire son originalité dans la confédération helvétique. C'est la région de la Suisse tournée vers l'Italie, privilégiée du soleil, à demi italienne par le climat, par les mœurs comme par la langue, quoique toujours fortement attachée par les traditions à la république des Alpes. Autrefois, suivant un vieil usage, le gouvernement du canton du Tessin résidait tour à tour dans ces petites villes de Bellinzona, de Lugano et de Locarno qui ont plus de couleur pittoresque que d'importance. Aujourd'hui, comme la confédération elle-même qui s'est définitivement fixée à Berne, le Tessin s'est fait une capitale unique : il a choisi la jolie ville de Bellinzona ; — et c'est là qu'a été accompli l'autre jour le coup de main révolutionnaire, préparé par les radicaux contre les conservateurs qui ont le gouvernement du canton. Les radicaux ont fait à Bellinzona ce qu'ils font partout et toujours : le pouvoir qu'ils n'ont pu conquérir ou qu'ils ont perdu par le scrutin, ils ont essayé de le ressaisir par la force, par un audacieux attentat contre la légalité. A dire vrai, ce mouvement du 11 septembre, qui a eu toutes les allures d'un complot assez habilement mené et qui a eu pour un instant une apparence de succès, n'a été peut-être qu'à demi imprévu : il tient à toute une situation qui devait un jour ou l'autre avoir sa crise.

Ce n'est point d'aujourd'hui, en effet, que les passions sont surexcitées dans le Tessin. La paix des partis ne s'est jamais rétablie depuis les élections qui se sont accomplies l'an dernier au milieu des scènes les plus violentes et qui, en donnant la victoire aux conservateurs, ont laissé à leurs adversaires d'implacables ressentimens. Depuis qu'ils ont été battus au scrutin, les radicaux n'ont pas cessé de vivre dans l'exaspération, de s'agiter et d'agiter le pays. Ils ont eu recours à tous les prétextes, à tous les moyens. Ils ont naturellement protesté contre les élections, et ils sont même allés jusqu'à provoquer l'intervention des pouvoirs fédéraux dans les affaires du canton. Ils ont saisi avec une âpreté vindicative l'occasion d'un fait malheureux, des détournemens commis par le caissier cantonal du Tessin, pour se livrer aux attaques les plus injurieuses, contre les conservateurs maîtres du pouvoir, contre le conseil d'État. Ils ont fini par se tourner contre le système électoral qui avait assuré leur défaite, par prendre pour mot d'ordre

la revision constitutionnelle, l'appel au peuple, le *referendum*, et comme il faut quelques milliers de signatures pour décider le recours légal au *referendum*, ils ont organisé un vaste pétitionnement. Bref, ils ont poursuivi à outrance, avec une exubérance toute méridionale, cette campagne bruyante, tumultueuse, mettant leur dernier espoir dans la revision constitutionnelle. Les conservateurs ont tenu ferme sans se laisser émouvoir. Ils n'ont pas refusé l'appel au peuple, s'il était légalement réclamé; ils ont seulement ajourné le *referendum* pour prendre le temps de vérifier toutes ces pétitions appuyées de signatures dont beaucoup étaient, dit-on, fictives ou peu sérieuses. C'est ce que les radicaux, conduits par un jeune avocat, M. Bruné, un banquier millionnaire, M. Lepori, M. Battaglini, M. Simmen, ont appelé une violation de la constitution. Ils se sont mis aussitôt en devoir d'agir et ils ont donné sans plus de façons le signal de l'insurrection.

Fait comme dit, à l'heure fixée, le 11 septembre, ils ont marché en armes sur l'arsenal, sur le palais du gouvernement, dont ils ont réussi à s'emparer. Ils ont mis en arrestation les principaux membres du gouvernement, M. Relpini, M. Gianello, M. Castella. Dans la bagarre, le directeur de l'intérieur, un homme des plus distingués qui n'inspirait que des sympathies, M. Rossi, a été la malheureuse victime d'un meurtrier obscur. Le grand conseil, le conseil d'État, ont été déclarés déchus par l'autorité du peuple! D'un tour de main les radicaux de Bellinzona, maîtres de la position, se sont constitués en gouvernement provisoire, et comme ils avaient donné le mot d'ordre partout à leurs amis, comme l'heure était même fixée d'avance, ce mouvement qu'on a vu éclater presque en même temps à Lugano, à Mendrisio, à Chiasso, a pris un semblant de rapidité et de spontanéité : un instant il a paru avoir réussi! Les conservateurs, cependant, revenus d'une première surprise, n'ont pas tardé à se reconnaître, à se réorganiser, et ils ont commencé par protester contre l'audacieux coup de main qui les dépossédait. Ils ont fait appel aux autorités régulières, à leurs partisans, résolus à opposer les forces légales à l'insurrection. De part et d'autre on a recruté des contingens, on s'est préparé au combat, on se disputait déjà les positions. Encore quelques heures, la guerre civile éclatait peut-être dans le canton, lorsque le gouvernement fédéral s'est décidé à intervenir en envoyant un commissaire extraordinaire, le colonel divisionnaire Künzli avec deux bataillons, pour arrêter d'abord tout au moins les partis prêts à en venir aux mains, pour rétablir ensuite autant que possible l'ordre si profondément troublé dans le Tessin.

Au premier aspect, c'est bien là, à ce qu'il semble, la mission confiée au commissaire fédéral envoyé de Berne à Bellinzona avec des pouvoirs extraordinaires pour faire face à toutes les circonstances. Le premier acte du colonel Künzli, dès son arrivée, a été de congédier sommairement le comité d'insurgés qui s'était installé au palais de Bellinzona

et de rendre la liberté aux prisonniers de l'émeute, à ceux qui, la veille encore après tout, représentaient l'autorité régulière. D'un autre côté, cependant, il n'est point allé jusqu'à rétablir le gouvernement légal, l'ordre régulier. Il semble s'être étudié, comme ses instructions lui en faisaient sans doute un devoir, à prolonger une sorte de provisoire, gardant pour lui, ou plutôt pour l'autorité fédérale qu'il représente, l'administration supérieure des affaires du canton, le rôle de médiateur ou d'arbitre entre des partis mal apaisés. C'est là justement que commence la difficulté; c'est le problème de chercher à concilier des passions si vives, des causes si contraires, les conservateurs, qui, armés d'un droit évident, prétendent rentrer tout simplement en possession du gouvernement, et les radicaux qui ne représentent que la sédition et l'anarchie. Jusqu'ici le gouvernement de Berne a évité les résolutions décisives. Il a ordonné des enquêtes sur l'émeute du 11 septembre, sur le meurtre du malheureux Rossi. Il n'a probablement voulu rien brusquer avant le *referendum*, qu'il a fixé au 5 octobre et qui a un peu l'air d'une concession faite pour désarmer les radicaux. Provisoirement il s'occupe de maintenir avant tout l'ordre à Bellinzona, et il vient d'augmenter les forces militaires qu'il avait d'abord envoyées dans le Tessin. En même temps, il fait de la diplomatie, il écoute les représentans des partis; il ne désespère pas de découvrir, d'accord avec l'assemblée fédérale qui vient de se réunir, quelque transaction qui puisse permettre de sortir de cette crise toujours assez grave.

On réussira peut-être pour le moment, c'est fort à désirer. Rien dans tous les cas ne peut changer la nature et la signification de cet incident qui vient de se produire, qui n'est qu'une preuve de plus de ce qu'il y a d'incurable anarchie dans le radicalisme. Ainsi, voilà, dans un des pays les plus libres du monde, un parti qui dispose de tous les droits, de toutes les libertés, de tous les moyens de propagande, et qui un jour, sans scrupule, sans respect pour la loi, pour le peuple qu'il invoque toujours, donne l'assaut aux pouvoirs réguliers, au risque de déchaîner de sanglans conflits! Les radicaux du Tessin auraient sûrement provoqué la guerre civile si le gouvernement fédéral ne s'était pas trouvé là comme modérateur; et si, après avoir détourné la guerre civile, les pouvoirs fédéraux ne sont pas assez habiles ou assez fermes pour en finir avec des incidens comme celui du 11 septembre, il pourrait peut-être en résulter des difficultés assez graves pour la Suisse tout entière.

Des agitations, ce n'est point sans doute un fait nouveau ni particulier à la Suisse. Il y en a eu plus d'une fois dans bien d'autres pays, surtout dans les pays du midi qui ont connu toutes les variétés de crises et d'insurrections. L'Espagne a eu les siennes, elle en aura probablement encore. Elle semble se reposer aujourd'hui dans un calme assez complet; elle est dans une de ces phases où les incidens n'arrivent pas à être des événemens. Tout ce qu'il y a d'ailleurs de monde

politique au-delà des Pyrénées est dispersé pour la saison. La reine-régente est dans les provinces basques, où elle retrouve tous les ans, avec l'air vivifiant de la mer pour le jeune roi, l'accueil sympathique de populations simples et franches. Les ministres se succèdent auprès de la reine, ou, comme nos ministres de France sont sur les chemins. Les chefs de partis, les personnages mondains se pressent dans ces parages privilégiés de Saint-Sébastien et de Biarritz, qui sont depuis longtemps le rendez-vous d'été de la société espagnole. D'autres viennent à Paris, comme M. Castelar ou comme M. Sagasta, qui se délasse de cinq ans de ministère en se moquant peut-être un peu de ceux qui vont l'interroger, en leur parlant de la tour Eiffel. La politique espagnole, en un mot, prend ses vacances. C'est affaire de saison. Ce n'est pas que sous cette apparence de paix tout soit simple et facile au-delà des Pyrénées. Qu'un bon vent d'été ait dissipé tous les nuages, sans parler des incidens délicats de diplomatie, comme le conflit qu'elle a eu dans ces derniers temps avec le Maroc et qui peut toujours se renouveler, l'Espagne ne cesse pas d'avoir devant elle toutes sortes de questions économiques, militaires, sociales, qui divisent profondément les esprits, elle a ses finances à réorganiser, son système commercial à régler, ses populations laborieuses à satisfaire, — et tout cela, avec un ministère nouveau qui date de deux mois à peine, avec la perspective d'un renouvellement prochain de toutes ses assemblées par le suffrage universel récemment restauré. Telle qu'elle est, en définitive, avec ses complications et ses incertitudes, cette situation ne laisse pas d'avoir une certaine originalité, même une certaine nouveauté, et de révéler un singulier travail des partis au-delà des Pyrénées.

Qu'est-ce que ce ministère qui s'est formé il y a deux mois, sous la présidence d'un des hommes les plus éminens de l'Espagne, M. Canovas del Castillo, qui a repris la direction des affaires de la régence après les cinq ans de règne libéral de M. Sagasta? C'est un ministère conservateur, sans doute; ce n'est pas un ministère de réaction et d'immobilité. Ce qu'il y a précisément d'original dans cette situation nouvelle de l'Espagne, c'est un changement de pouvoir qui n'est pas une quasi-révolution. C'est ce fait d'un ministère conservateur arrivant au pouvoir sans préjugés, sans arrière-pensées de réaction, acceptant sans subterfuge les réformes politiques ou civiles de ses prédécesseurs. Le ministre de l'intérieur, M. Silvela, dans ses circulaires les plus récentes, interprète libéralement les lois les plus libérales. Le chef du cabinet lui-même ne se borne pas à accepter les réformes de M. Sagasta; il a visité récemment les provinces basques, il est allé à Saint-Sébastien, à Vittoria, et, dans les discours familiers qu'il a prononcés, il n'a pas craint d'aborder les problèmes sociaux, qui sont partout aujourd'hui. Il a même exprimé le désir de voir les ouvriers se présenter aux prochaines Cortès; il s'est fait appeler, lui aussi, socia-

liste! M. Canovas del Castillo est tout simplement un homme à l'intelligence libre et ouverte, qui ne s'attarde pas à la vieille politique de parti, qui ne craint pas d'aller en avant, et c'est avec cet esprit qu'il se dispose à aborder les élections. Qu'en sera-t-il, maintenant, de ces élections? Elles seront, à n'en pas douter, une épreuve des plus curieuses pour l'Espagne. Elles auront cela de particulièrement sérieux qu'elles s'appliqueront à tout, que le suffrage universel aura à nommer à quelques jours d'intervalle, non-seulement le nouveau congrès, mais les assemblées provinciales, les conseils municipaux.

Tous les partis commencent à s'y préparer, même dans le calme apparent des vacances : tous ont les yeux tournés vers ce sphinx du suffrage universel. Que les républicains espèrent en profiter et se flattent de trouver dans le suffrage populaire une arme contre la monarchie, ce n'est pas douteux; que des libéraux, allant presque jusqu'au radicalisme, sans être précisément antidynastiques, se disposent à réclamer une réforme politique très hasardeuse, un retour à la constitution anarchique de 1869, c'est encore possible. Ces opinions extrêmes ne semblent pas, pour le moment, appelées à un grand succès. Les libéraux conservateurs qui sont au pouvoir, qui sont chargés de présider aux élections, se préoccupent avant tout, à ce qu'il semble, de montrer au pays que la monarchie constitutionnelle et libérale peut seule lui donner les réformes, les libertés qu'on lui promet. C'est le meilleur programme électoral dans cette expérience nouvelle qui se prépare au-delà des Pyrénées.

Si les jours d'agitation doivent revenir avec les élections, ils ne sont pas encore revenus pour l'Espagne. Le Portugal est moins heureux, et ici, à la vérité, l'agitation tient moins à des causes intérieures qu'aux plus vives susceptibilités nationales. Elle n'a pas cessé depuis qu'un ultimatum anglais, signifié sans ménagement, a mis, il y a près d'un an, le Portugal dans l'alternative de se soumettre ou de braver tous les périls d'une résistance inégale, pour la défense de ses droits ou de ses prétentions en Afrique. Ce malheureux ultimatum n'a cessé de peser sur la nation portugaise, d'émouvoir l'opinion, d'être une arme pour les partis contre le gouvernement, contre la monarchie elle-même. Le premier effet de l'acte de brutalité anglaise était, on le sait, de provoquer la chute du ministère progressiste, qui n'avait pas su prévoir ou détourner le coup, et la formation d'un ministère de libéralisme modéré présidé par M. Serpa-Pimentel, qui arrivait au pouvoir pour pallier l'injure ou pour adoucir la blessure par des négociations. L'œuvre était aussi ingrate qu'épineuse, et le ministère de M. Serpa-Pimentel ne pouvait l'accomplir qu'en faisant des élections pour assurer au moins à sa diplomatie l'appui d'une majorité. Il a négocié en effet à Londres, à Lisbonne et même à Dieppe, où lord Salisbury était récemment encore. Il a négocié au sujet de ces territoires de l'intérieur de

l'Afrique, sur lesquels le Portugal a eu autrefois les droits du premier conquérant, et que l'Europe se distribue aujourd'hui sans façon. L'Angleterre, qui préside à la distribution, qui a traité successivement avec l'Allemagne, avec la France, qui traite encore avec l'Italie, devait tenir elle-même à compléter son œuvre en traitant avec le Portugal, c'est-à-dire en lui faisant la part la plus petite possible. C'est ce qui est à peu près arrivé par ce qu'on appelle l'arrangement anglo-portugais, arrangement qui est comme le dernier mot de l'ultimatum du mois de janvier, et auquel le cabinet de Lisbonne a dû finir par se résigner, faute de mieux.

Que malgré tout le Portugal trouve quelque profit à cet arrangement dicté par lord Salisbury; qu'il ait ses avantages ou ses compensations du côté de la colonie de Mozambique, du lac Nyassa ou sur le Zambèze; qu'il ait plus de territoires qu'il n'en peut occuper, c'est possible. Il est bien clair pourtant que le Portugal subit la loi du plus fort, qu'il perd de ses vieux privilèges de puissance africaine, que cet arrangement devait être un cruel mécompte pour l'amour-propre national. Il y avait surtout d'abord quelques articles qui devaient paraître durs. Le Portugal ne pouvait aliéner aucune portion de ses territoires africains sans l'autorisation de l'Angleterre; il devait soumettre le régime économique d'une autre de ses colonies africaines, de l'ouest d'Angola, au bon plaisir anglais. C'était l'asservissement du Portugal. Au dernier moment, il est vrai, prévoyant l'effet de ces conditions humiliantes, le cabinet de Lisbonne s'est efforcé de réclamer et a pu obtenir quelques atténuations. Aujourd'hui, en cas d'aliénation d'un territoire portugais, l'Angleterre n'aurait plus qu'un droit de préemption semblable à celui que la France possède sur l'état libre du Congo; elle n'aurait plus rien à voir dans le régime économique d'Angola. L'Angleterre a fait évidemment cette concession à l'amour-propre portugais pour enlever le vote du parlement de Lisbonne sur tout le reste. Tel qu'il est cependant, cet arrangement, même remanié et adouci, n'est pas moins dur pour la fierté d'un petit pays qui a un grand passé colonial; et à peine a-t-il été connu, à peine a-t-il été communiqué aux chambres réunies tout exprès, il a soulevé les plus vives protestations dans une assemblée où la majorité est pourtant ministérielle. La lecture même du traité a été violemment interrompue. Le retentissement a été plus grand encore en dehors du parlement, dans les principales villes du royaume, à Porto comme à Lisbonne, où le gouvernement a été obligé de prendre quelques mesures militaires, et même, dit-on, jusqu'aux Açores. Les progressistes, sans être un parti antidynastique, suivent le mouvement pour ne pas se séparer du sentiment public, et les républicains ont saisi cette occasion trop facile d'agitation, suppléant à leur petit nombre par le brouhaha de leurs meetings et la violence bruyante de leurs polémiques. En un mot, le trouble et l'incertitude règnent depuis quelques jours à Lisbonne.

C'est une effervescence peut-être peu profonde et momentanée. Ce qui est clair, c'est que pour l'instant une malheureuse impopularité s'attache à ce traité anglo-portugais comme à ceux qui l'ont signé, et, comme il faut que quelqu'un paie pour tous dans les momens d'émotion nationale, le ministère s'est senti le premier atteint, paralysé par cette agitation qui dure encore. Tout compte fait, c'est le second ministère compromis à Lisbonne par ces affaires et par les procédés britanniques. Le ministère Barros-Gomez est tombé sous le coup de l'ultimatum anglais. Le ministère Serpa-Pimentel, qui n'a fait que recueillir de ses prédécesseurs l'épineux incident, plie à son tour sous le poids de la convention qu'il vient de signer, qu'il ne s'est pas senti de force à imposer. Il a avoué son impuissance par sa démission, et cette crise nouvelle est d'autant plus délicate qu'elle s'ouvre dans un moment où le jeune roi don Carlos relève à peine et assez lentement d'une maladie des plus graves. M. Serpa-Pimentel a cru devoir remettre ses pouvoirs au souverain, rendre à la couronne sa liberté. La question, depuis quelques jours déjà, est de le remplacer. On a essayé, à ce qu'il semble, diverses combinaisons ; un ministère Serpa-Pimentel remanié, un ministère avec un officier du génie estimé, le général Abrece, un ministère avec l'ambassadeur de Portugal à Rome, M. Ferrao Martenz, un ministère d'alliance patriotique entre les principaux partis. Quel que soit le nouveau ministère, la première difficulté est toujours de prendre une résolution, de se décider à négocier pour n'obtenir vraisemblablement que d'insignifiantes concessions de détail, ou de se résigner à accepter l'arrangement qui a été communiqué aux Cortès. Malgré tout, malgré la confusion qui paraît régner à Lisbonne, il n'est pas dit que tout ne finira pas par un acte de résignation à ce qu'on ne peut éviter, par la sanction du traité tel qu'il est.

Ce sera peut-être encore, à l'heure qu'il est, ce qu'il y aura de plus sage, de plus politique ; mais il est bien clair que, si on en finit avec la crise diplomatique, on n'en aura pas fini avec la crise intérieure, avec les récriminations, les ressentimens et les agitations. Les Portugais éclairés pourront se soumettre ; les partis révolutionnaires exploiteront l'impopularité d'une apparence d'humiliation publique contre le ministère, contre le parlement, contre la monarchie elle-même. Sans être nombreux, les républicains portugais ne sont pas moins des ennemis à craindre, surtout s'ils trouvent un prétexte dans les griefs d'une petite nationalité offensée. Ils ne cachent pas leurs desseins contre les institutions, et c'est ainsi que, pour un abus de prépotence, l'Angleterre expose le Portugal à une épreuve dont il peut longtemps ressentir le contrecoup dans sa sécurité, peut-être même dans ses libertés.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le marché de la rente française a encore accaparé, pendant cette quinzaine, la plus grande part de l'attention du public financier, tant par l'étendue des opérations engagées que par la rapidité si extraordinaire de la hausse obtenue et par l'importance des mouvemens qui ont été la conséquence de cette rapidité.

Le 3 pour 100, du 1er au 15, avait été porté de 95.25, dernier cours de compensation, à 96.50. C'est à ce niveau que le coupon trimestriel fut détaché le 16. La rente ressortait alors à 95.75. Elle recula immédiatement d'un franc à 94.75, entraînant avec elle le reste de la cote dans un mouvement uniforme de réaction d'ailleurs modérée.

Un second mouvement de bascule ramena cependant bientôt notre fonds national à 95.70, soit à cinq centimes près au plus haut cours coté ex-coupon, et pendant quelques jours ce niveau fut maintenu. La spéculation semblait viser pour la liquidation le cours de 96 francs.

Mais des avertissemens de prudence arrivaient de Londres, où la place, surchargée d'engagemens en valeurs internationales, en titres miniers, et en actions de chemins fer anglais et américains, était menacée d'un accès de resserrement d'argent. Une sorte de crise avait éclaté à New-York, et des expéditions d'or de la Banque d'Angleterre pour le Nouveau-Monde semblaient imminentes. L'escompte dut être porté à 5 pour 100 au-delà du détroit. Les haussiers répondirent ici, par bravade, à cette mesure de défense par une pointe en avant du 3 pour 100 à 95.70, mais le lendemain, sur une mesure analogue adoptée par la banque de l'empire allemand, le marché revint sur sa première impression optimiste, et de nouveau le 3 pour 100 recula à 95 francs.

La veille de la réponse des primes, un dernier revirement a remis toutes choses en l'état où elles se trouvaient avant la hausse de l'escompte, et, notamment, la rente à 95 fr. 50, l'amortissable, un peu au-dessous de 97 francs; le 4 1/2, un peu au-dessus de 106. Les reports ne s'annoncent point élevés jusqu'à présent, et les achats pour compte des caisses publiques se sont continués, aidant au maintien de la fermeté générale, si nécessaire au point de vue de l'opération, maintenant très prochaine, de l'emprunt de 700 millions.

Malgré ce concours des caisses où viennent se réunir tous les courans convergens de l'épargne, un écart subsiste entre les cours du comptant et ceux du terme, et une nouvelle avance au-dessus du niveau atteint au milieu du mois ne pourra être tentée qu'après que cet écart aura disparu. Ce sera sans doute le résultat poursuivi après

la liquidation de fin septembre, pourvu que le resserrement de l'argent n'ait pas pris à ce moment un caractère plus aigu. Il ne semble pas qu'il y ait rien de sérieux à redouter dans ce sens. Les achats considérables de bons de la dette fédérale par le secrétaire du Trésor à Washington ont rendu l'aisance au marché de New-York, au moins pour un certain temps. A Londres, la liquidation a laissé derrière elle quelques dégagemens à opérer en valeurs internationales ou minières, ce qui explique la quantité d'ordres de vente venus de Londres sur notre place en titres turcs et Rio-Tinto. A Berlin aussi, le marché avait été, pendant quelques jours, un peu troublé par la baisse de la rente italienne et les appréhensions de cherté de l'argent. Déjà ce désarroi momentané s'est apaisé. La liquidation passée, les tendances optimistes reprendront aisément le dessus, et les banquiers procéderont aux derniers préparatifs de la campagne d'hiver.

De grandes opérations sont, en effet, de tous côtés à l'étude ou en voie d'élaboration. Il en est une qui va être lancée dès le milieu d'octobre, et donnera ainsi le signal du retour à l'activité financière. Il s'agit d'un emprunt de 600 à 800 millions de francs pour la conversion de la dette cubaine. Cette dette, actuellement en 6 pour 100, sera remplacée par un 5 pour 100 amortissable en cinquante années. Une première émission partielle sera faite au cours de 95 pour 100, à Paris, à Londres et en Espagne, par les soins d'un syndicat d'établissemens de crédit à la tête duquel se trouvent la Banque hispano-coloniale de Barcelone et de la Havane et la Banque de Paris et des Pays-Bas. Les coupons trimestriels du nouveau titre colonial seront payables sur les mêmes places. Le 5 pour 100 amortissable cubain sera nanti de la garantie subsidiaire formelle du trésor espagnol. La seule annonce de l'imminence de cette opération a suffi pour relever l'Extérieure à 78 1/2.

Le Portugais est resté faible à 62 1/2. La situation financière est embarrassée et les arrangemens en cours de négociation pour un nouvel emprunt se heurtent à de grosses difficultés.

La rente italienne a été l'objet d'un fort mouvement de réaction pendant la première moitié de la quinzaine et d'une reprise aussi vive qu'avait été la baisse, dans les derniers jours du mois. Une conversation avec M. Crispi, publiée par un journal du matin avec un certain apparat, émaillée de déclarations des plus amicales à l'égard de la France, a servi de prétexte au raffermissement. Le gouvernement italien ne sait comment sortir des embarras budgétaires où l'a conduit la politique dynastique et économique suivie pendant les trois dernières années. Ramener l'opinion française à une disposition plus favorable à l'Italie et amadouer le marché français en faveur des valeurs italiennes existantes ou à émettre, tel est l'objet que poursuit le président du conseil du roi Humbert. Le marché allemand ne suffit plus à l'absorption des titres dont la création est indispensable pour que la

machine politique, dans la péninsule, continue à fonctionner. Dans ces conditions, il importe de veiller à ne pas nous laisser payer de mots.

Les valeurs ottomanes avaient été lancées encore une fois avec trop de hardiesse. On avait parlé du Turc à 22 francs, des Chemins ottomans à 100, et de la Banque ottomane à... des cours fantastiques. Le Turc est à 18.80, les Chemins à 82, et la Banque a été ramenée de 650 à 635, ce qui est encore un prix fort élevé. Cet établissement passe pour avoir fait des bénéfices considérables dans la conversion des obligations privilégiées. C'est probable, mais il reste à poursuivre le classement encore très imparfait de ces titres, et aussi des obligations des douanes et du 4 pour 100 ottoman consolidé, récemment émis.

Les fonds russes se sont immobilisés à 1 ou 1 1/2 point en-deçà du pair. Le passage sera aisément franchi quelque jour, mais rien ne presse, après un mouvement si remarquablement mené, qui a fait gagner successivement 10 unités à toutes les catégories de 4 pour 100, sans qu'aucune réaction se soit encore produite. Le rouble a fléchi à Berlin sur les plus hauts cours atteints récemment, conséquence de la cherté de l'argent, mais ce mouvement ne pouvait atteindre que les rentes papier. De même le 4 pour 100 hongrois est resté insensible aux récentes fluctuations du change.

La Banque de France a été portée à 4,300, sur l'annonce de l'élévation de l'escompte à 5 pour 100 à Londres et à Berlin. Quelques acheteurs ont sans doute pensé que notre grand établissement de crédit ne pourrait se dispenser d'élever le taux de l'escompte à son tour. Il convient de rappeler, cependant, que l'hiver dernier le taux anglais a dû être porté à 5 pour 100 d'abord, puis à 6 pour 100, où il a été maintenu quelques semaines, alors que le taux de la Banque de France est resté invariablement fixé à 3 pour 100.

Le Crédit foncier avait été porté à la fin d'août à 1,325. Le bruit, aussitôt démenti, de la démission du gouverneur, a provoqué des offres qui ont fait perdre un instant le cours de 1,300, regagné depuis. La Banque de Paris s'est avancée de 10 francs à 875, le Crédit lyonnais a reculé d'autant à 777.50, ex-coupon de 17 fr. 50. L'action de l'ancien Comptoir d'Escompte s'est avancée de 20 francs à 260.

Les actions et obligations de nos grandes compagnies se sont tenues avec fermeté. Une animation assez grande a régné dans le domaine des valeurs industrielles. De fortes variations en hausse se sont produites principalement sur la cote de celles de ces valeurs qui ne se négocient qu'au comptant. Il y a eu de ce côté une poussée générale à laquelle la spéculation certes n'a pas été étrangère, mais qui n'a été rendue possible que par le concours de l'épargne, qui faisait défaut il y a peu de temps encore.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

ces
ots.
rop
tto-
. Le
née
nent
sion
ivre
iga-
nis.
n du
ne
fait
100,
hi à
e la
les
nible

éva-
che-
t ne
con-
a dû
nain-
est

ruit,
ffres
. La
nais
cien

nues
naine
pro-
ne se
ale à
a été
éfaut